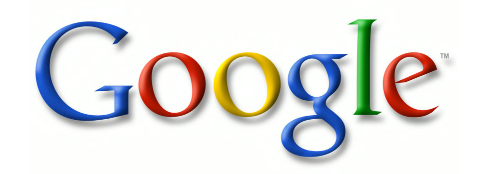
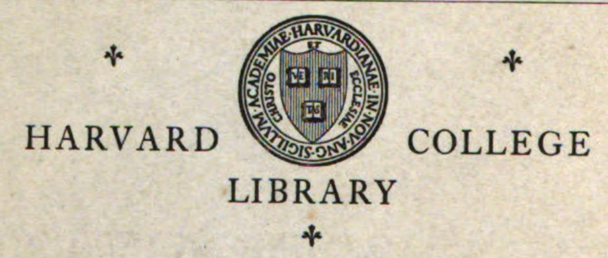





HARVARD COLLEGE LIBRARY



VIE

DE

M[GR] JEAN-FRANÇOIS DE HE

ÉVÊQUE DE NANTES

PAR

M. L'ABBÉ MAUPOINT

VICAIRE GÉNÉRAL DE RENNES.

Je souhaite que ma biograph
en ces seuls mots : « Il fut un s
(Lettre du 25 octo

RENNES
CHEZ HAUVESPRE, LIBRAIRE,
Rue Impériale.

PARIS
CHEZ LECOFFRE,
Rue du Vieux-Colomb

1856

VIE

DE

Mgr JEAN-FRANÇOIS DE HERCÉ

RENNES. — IMPRIMERIE DE H. VATAR.

VIE

DE

M[GR] JEAN-FRANÇOIS DE HERCÉ

ÉVÊQUE DE NANTES

PAR

M. L'ABBÉ MAUPOINT

VICAIRE GÉNÉRAL DE RENNES.

Je souhaite que ma biographie se résume en ces seuls mots : « Il fut un saint. »

(Lettre du 25 octobre 1833.)

RENNES

CHEZ HAUVESPRE, LIBRAIRE,
Rue Impériale.

PARIS

CHEZ LECOFFRE, LIBRAIRE,
Rue du Vieux-Colombier, 29.

1856

A Mgr GODEFROY SAINT-MARC,

ÉVÊQUE DE RENNES.

Rennes, le 1er *octobre* 1856.

MONSEIGNEUR,

Il est rare que, pendant leur vie, les hommes soient estimés à leur juste valeur. Plus ils s'élèvent au-dessus des autres, plus ils brillent par leur position, leur intelligence, leur cœur, leur sainteté même, plus, pour se venger d'un éclat qui l'importune, l'envie cherche à opposer à leurs vertus des imperfections inséparables de la nature humaine, et à empêcher ainsi que leur réputation ne dépasse le niveau commun.

Mais cette triste victoire n'est pas de longue durée. Tandis que le tombeau est l'écueil funeste où vient se briser la médiocrité jalouse, il est, au contraire, pour l'homme de cœur et pour le saint, le flambeau lumineux dont l'éclat dissipe les nuages et les préjugés qui obscurcissaient ses grandes qualités, et le montre aux yeux des autres hommes tel qu'il était devant sa conscience et devant Dieu.

Le prélat dont j'écris la vie, Monseigneur, n'a point échappé à cette loi de l'humanité. Il ne l'ignorait pas : « Il est presque impossible à un évêque, lisons-nous dans une de ses lettres, de réunir tous les suffrages ; ce serait folie que de chercher à contenter tout le monde. Mais après la mort on me rendra justice. Du reste, je n'y tiens pas. Dieu voit mon cœur et mes intentions. Il me jugera dans sa miséricorde. Je n'attends rien que de sa bonté. »

Cette *justice* qu'il invoquait, sur laquelle il ne comptait qu'*après sa mort, sans y tenir*, parce qu'il était fort de *son cœur et de ses intentions*, c'est d'après vos encouragements réitérés, Monseigneur, j'oserais même dire d'après vos ordres paternels, que j'ai essayé de la lui faire rendre.

D'autre part, Monseigneur, ce saint prélat était intimement lié avec Votre Grandeur. Pour ne pas être accusé de flatterie, je laisse à d'autres le soin de dire si, au jour trois fois béni de votre consécration épiscopale, il n'a pas déposé dans votre noble cœur, avec l'imposition de ses mains, ce double esprit de foi et de charité qui le caractérisait à un si haut degré. Le diocèse de Rennes tout entier sait à quoi s'en tenir à cet égard.

A ce double titre, Monseigneur, la vie de l'évêque de Nantes ne pouvait paraître sous un autre patronage que le vôtre.

En me l'octroyant, vous avez ajouté un titre de plus à la sincère reconnaissance que vous a vouée depuis longtemps,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et tout dévoué serviteur,

AM. MAUPOINT.

PRÉFACE.

« Il faudrait bien commencer mon petit ouvrage d'outre-tombe que je veux laisser après moi à mes diocésains et j'y pense sérieusement. Ils ont tant de respect pour la parole d'un évêque que j'espère qu'ils le liront un jour avec édification. On va mourir, et ne rien laisser après soi pour le bien de ceux que nous aimons : ce serait par trop triste. Il faut que de la tombe d'un évêque sortent les louanges de Jésus-Christ. » (Lettre du 22 mai 1840.)

Mais ce petit *ouvrage d'outre-tombe*, où est-il ? Mgr de Hercé en parle souvent dans ses lettres, et cependant nous l'avons cherché partout et nous n'avons trouvé aucune trace de son existence.

Nous le regrettons vivement. Un écrit où il voulait réunir, comme dans un cadre, les preuves les plus frappantes de la divinité du catholicisme et forcer l'indifférence ou l'incrédulité jusque dans ses derniers retranchements, rédigé avec son imagination de feu, avec son expérience d'homme du monde, avec son tact si sûr et si délicat, avec son cœur si sensible, n'eût pas manqué de produire un grand effet non seulement sur ses diocésains, mais sur tout esprit réfléchi, sur tout homme sérieux.

Toutefois, quelque éloquent que puisse être cet ouvrage inconnu, il en est un autre plus éloquent encore : ce sont ses pensées, ses paroles, son esprit, ses œuvres ; c'est sa piété si douce, si persuasive, si aimable et si solide en même temps qu'il semblait avoir pris à tâche de copier dans sa conduite S. Jean et S. François, ses patrons, pour lesquels il avait une dévotion toute particulière.

Mgr de Hercé se montra en tout et partout un chrétien accompli. Dans le monde, il appartenait à la grande race des Thomas Morus, des Bernières de Louvigny et des Mathieu de Montmorency-Laval ; et dans l'Eglise, à celle des Grégoire de Nazianze père, des Hilaire, des Paulin de Nole, des Germain d'Auxerre et de tant d'autres qui n'en furent pas moins des Saints, pour n'être montés sur leurs siéges qu'après avoir vécu de la vie du siècle et géré des magistratures civiles.

Il ne manque qu'une seule chose à Mgr de Hercé pour être connu et apprécié comme il mérite de l'être : c'est un historien digne de lui. Nul ne le regrette plus sincèrement que nous.

Nous avons beaucoup connu Mgr de Hercé. Il daignait nous honorer de ses visites, de ses lettres et de sa bonne amitié. Or, nous pouvons affirmer que nous ne l'avons jamais quitté, après avoir conversé plus ou moins longtemps avec lui, sans être étonné des riches trésors de son intelligence et sans être comme parfumé de la bonne odeur de ses vertus. Il était de ces hommes qui rendent meilleur et plus heureux quiconque a le bonheur de les approcher.

Au sortir de ses funérailles où nous avions l'honneur d'accompagner notre vénérable évêque, nous demandions si pas un de ses amis ne prendrait la plume pour empêcher une si noble mémoire de tomber dans l'oubli. Il nous fut répondu que M. d'Ozouville, son gendre, ou à son défaut l'évêché de Nantes devait se charger de cet acte de justice, de cette dette de cœur. On comprend aisément les motifs de délicatesse vraiment filiale devant lesquels a reculé la plume de M. d'Ozouville.

Cinq années s'étaient écoulées, et rien n'avait paru; c'est alors que, cédant à de pressantes et nombreuses sollicitations, nous avons consenti, faute de mieux, à nous emparer d'une place vide et à nous constituer le biographe de Mgr de Hercé. Puissions-nous avoir atteint le seul but que nous nous sommes proposé : édifier nos frères du monde et du sanctuaire *en faisant sortir de la tombe d'un évêque les louanges de J.-C.*

Du reste, nous avons pris notre tâche au sérieux. Nous n'affirmons pas un fait, nous ne citons pas une parole de Mgr de Hercé, que nous ne les ayons puisés dans les traditions de sa famille, dans nos propres souvenirs, dans ses papiers, dans ceux de l'évêché de Nantes, ou dans sa volumineuse correspondance avec ses amis, avec sa fille et Mme de Vaufleury.

Ces renseignements précieux, nous les devons en grande partie à M. d'Ozouville, à Mgr Jacquemet, évêque de Nantes, à M. Ségrétain, maire de Laval et député de la Mayenne, au clergé de la Trinité de Laval, et à M. Charles Sainte-Foi dont les rapports avec le prélat furent si intimes que ce dernier lui disait : « Je suis l'arbre et vous en êtes l'écorce. »

Que Monseigneur de Nantes et ces Messieurs veuillent bien recevoir ici l'humble tribut de notre reconnaissance.

Si, malgré toutes nos précautions, nous avions été mal renseigné, s'il nous était échappé des erreurs involontaires, nous supplions ceux qui s'en apercevraient de nous en prévenir : nous nous empresserions de les rectifier dans la seconde édition.

Si nous donnons quelquefois, dans le cours de cette vie, le titre de saint à Mgr de Hercé ou à d'autres personnages, nous avertissons le lecteur, d'après le décret du pape Urbain VIII, en date du 5 juin 1631, que c'est uniquement pour nous conformer à un usage assez généralement reçu parmi les écrivains catholiques. Nous n'avons nullement prétendu par là devancer le jugement du Saint-Siége, auquel nous sommes attaché du fond de nos entrailles, et nous soumettrons jusqu'à notre dernier soupir, avec la grâce de Dieu et sans restriction aucune, nos sentiments, nos écrits et notre personne.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

La famille de Hercé. — Naissance et baptême de Jean-François. — Précocité de sa foi et de son intelligence. — Sa première communion. — L'évêque de Dol l'appelle auprès de lui. — Son père est nommé député aux Etats-Généraux. — Il place son fils au collège de Navarre. — Il revient à Mayenne et part pour l'émigration. — Il laisse son fils entre les mains de sa mère et de ses oncles. — Ses frères sont incarcérés et condamnés à la déportation. — Jean-François veut les suivre, mais il en est empêché. — Trait d'audace de sa part. — Il débarque à Jersey. — Il se fait maître de langues. — Son père le rejoint. — Jean-François conduit son père à Bath. — Expédition de Quibéron. Jean-François y prend part. — Ses oncles en profitent dans l'intention de regagner le diocèse de Dol. — Sacrifice héroïque de l'évêque et de son frère. — Ils sont pris, condamnés à mort, conduits et exécutés à Vannes. — Sentiments de Jean-François en apprenant leur mort. — Il fait partie de la seconde expédition de l'Ile-Dieu. — Retour en Angleterre.

La famille de Hercé jouissait dans la baronie et duché de Mayenne de la juste considération qui s'attache naturellement à la propriété, aux bienfaits répandus autour de soi et aux services militaires continués de père en fils depuis plusieurs siècles.

La Cour de Hercé est une antique gentilhommière de la paroisse de Colombiers, dans le canton actuel de Gorron. A l'époque où s'établirent les noms patronymiques, c'est-

à-dire du 11e au 12e siècle, la famille qui l'habitait en reçut le nom et elle prit pour blason trois herses de labourage.

Une paroisse contiguë à celle de Colombiers porte également le nom de Hercé. Elle s'appelait autrefois Saint-Pierre-des-Bois. Mais le manoir de Hercé se trouvant très-éloigné du clocher de Colombiers, et les terres de sa dépendance s'étendant principalement sur Saint-Pierre-des-Bois, l'un des seigneurs de Hercé offrit de reconstruire à ses frais l'église de cette dernière paroisse, à la seule condition qu'elle portât désormais le nom de sa famille : ce qui lui fut accordé. Telle fut, si l'on s'en rapporte aux traditions, l'origine de ce changement de nom.

Le chevalier de Hercé, tige de la branche puînée de la maison de Hercé actuellement existante, avait eu seize frères ou sœurs. Plusieurs entrèrent dans le clergé : entr'autres Urbain-René de Hercé, vicaire-général de Nantes, puis évêque de Dol, et deux de ses frères dont l'un fut son propre vicaire-général, et l'autre lui succéda dans le grand-vicariat de Nantes, qu'il conserva sous MM. de Sarra, de la Laurancie et Duvoisin.

Entré dans la marine à l'âge de 16 ans, en 1759, le chevalier de Hercé quitta le service en 1775. La paix de 1763 ayant duré jusqu'en 1778, il n'avait eu que peu d'avancement. Il se retira avec le simple grade de lieutenant. Mais, comme c'était un officier d'un mérite distingué, il fut récompensé par la croix de Saint-Louis. Les statuts de l'ordre exigeaient 24 ans de service ou des campagnes : malgré la rigidité des réglements, le chevalier reçut la dispense des années qui lui manquaient.

Il épousa, en sortant du service, Jeanne Duboys de la Basmeignée, et c'est de ce mariage que naquit, à Mayenne, le 18 février 1776, Jean-François dont nous écrivons la vie. Il fut baptisé le même jour. Il n'eut qu'un frère, Louis, qui vint au monde dans la même ville en 1778, et fut plus tard maire de Mayenne et député sous la Restauration.

Femme d'une foi vive, sa mère lui fit sucer avec son lait le goût instinctif de la piété, et se plut à diriger vers Dieu et les choses de la religion les premiers battements de son cœur : de là ce penchant pour la prière, cet amour profond de l'église et de ses ministres, cette fidélité à ses commandements, qui ne l'abandonnèrent jamais dans les phases si diverses de son existence.

Né, d'ailleurs, avec les dispositions les plus heureuses, il ne tarda pas à se faire remarquer par la précocité de son intelligence. Tout jeune encore, il adressait des questions qui étonnaient dans un enfant, et saisissait les réponses avec une sagacité extraordinaire. Il savait à peine lire que, conduit à la messe un jour de Noël, l'évangile des pasteurs que récitait le prêtre fixa tellement son attention qu'il se fâcha contre l'évangéliste, parce qu'il ne lui en disait pas assez sur le voyage de Marie à Bethlebem, sur la naissance de l'Enfant-Dieu, sur l'apparition des Anges et la venue des bergers à la crèche. Plus tard, il ne pouvait relire cet évangile sans se sentir ému jusqu'aux larmes, en se rappelant l'impression profonde qu'il avait faite sur lui la première fois qu'il l'avait lu.

Mgr Urbain de Hercé aimait beaucoup son neveu; son esprit et sa piété le charmaient. Il demanda et obtint l'autorisation de le garder auprès de lui à l'évêché de

Dol et de présider lui-même à son éducation. On lui donna pour précepteur un ecclésiastique d'un grand mérite, l'abbé Zerilli, ancien jésuite italien, qui s'était réfugié à Mayenne, après la dissolution de sa société.

C'est pendant son séjour à Dol que Jean-François fit sa première communion. Ses oncles le préparèrent eux-mêmes à cette grande action avec la tendresse et la sollicitude que surent leur inspirer la nature et la religion. Ces soins furent payés au centuple. L'enfant s'approcha de la table sainte avec une angélique ferveur. Il faut bien que, dans cette première communication avec un cœur si pur, le Dieu de l'Eucharistie se soit révélé à lui d'une manière intime, puisqu'il conserva toujours pour le pain des anges le plus vif attrait.

Le même jour, Mgr de Dol, par le sacrement de confirmation, fit descendre sur sa tête les dons de l'Esprit-Saint.

Cependant l'horizon politique s'assombrissait tous les jours; la révolution approchait à grands pas. Croyant conjurer l'orage par cette mesure extraordinaire, Louis XVI convoque les États-Généraux à Versailles. La noblesse du Maine, réunie au Mans, désigna le chevalier de Hercé pour l'un de ses représentants. C'était une déférence aux lumières calmes et réfléchies de l'ancien officier de marine, et un hommage indirect rendu à l'évêque de Dol par son pays natal. Le député accepta son mandat, le cœur agité de sombres pressentiments. Il pensa d'abord à se montrer à la tribune : mais il lui fut bientôt facile d'apprécier l'inutilité de ses efforts au milieu de l'irritation de plus en plus croissante des partis qui divisaient l'assemblée. Siégeant au côté droit, il ne prit la parole qu'au sein des comités.

M. de Hercé emmena son fils aîné dans la capitale et le plaça au collége de Navarre, où le jeune élève justifia pleinement par ses succès les espérances paternelles. Il n'y séjourna du reste que le temps de la première Assemblée nationale, du 5 mai 1789 au 30 septembre 1791. Ces vingt-huit mois furent un temps de troubles continuels. Ils virent la prise de la Bastille, les journées des 5 et 6 octobre à Versailles, et l'arrestation du roi à Varennes. Ces lamentables événements avaient produit une forte impression sur l'âme de Jean-François et lui avaient inspiré pour les démagogues une aversion qu'il ne pouvait contenir, quand on en parlait devant lui.

De retour à Mayenne, le chevalier de Hercé ne songea plus qu'à obéir à la voix des princes qui appelaient les Français fidèles à la vieille monarchie sous leurs drapeaux, hors des frontières du royaume. Il partit seul, se rendit à Bruxelles, et entra dans le corps de la marine-infanterie.

L'évêque et son frère ayant refusé de prêter serment à l'hérétique et schismatique constitution civile du clergé, avaient quitté Dol et s'étaient retirés dans leur famille à Mayenne. C'est entre leurs mains que le chevalier de Hercé laissa ses deux enfants. L'abbé Zerilli continua de les instruire.

Le séjour de Monseigneur de Dol et de son vicaire-général à Mayenne ne devait pas être de longue durée. Le 23 mars 1792, les prêtres non assermentés du département de la Mayenne reçurent l'ordre de se rendre à Laval pour y vivre sous le regard d'une police ombrageuse et y répondre à des appels quotidiens. L'évêque de Dol pouvait aisément s'y soustraire : on lui offrit de le cacher. Il s'y refusa en disant qu'il regarderait comme une lâcheté de

dissimuler sa présence dans le pays, et que c'était aux évêques de donner le bon exemple aux prêtres. Réunis à Laval, au nombre de plus de quatre cents, ces vénérables confesseurs de la foi ne jouirent pas longtemps de leur liberté, si tant est qu'on pût donner ce nom à l'odieuse surveillance dont ils étaient l'objet. Dès le 20 juin de cette même année, le jour même de l'invasion des Tuileries par la populace parisienne, ils furent tous incarcérés dans deux couvents de Laval et soumis à des traitements inhumains. Ce n'était pas encore assez : la vue de leur héroïque patience étant pour leurs geôliers un reproche continuel, l'Assemblée législative promulgua, deux mois après, le fameux décret qui les bannissait tous du territoire français. Louis XVI, même au péril de sa vie, n'avait pas voulu consentir à le signer.

Jean-François avait alors 17 ans. Son éducation classique était terminée. Son esprit cultivé comprenait parfaitement la situation critique dans laquelle la France se trouvait placée. Quand ses oncles partirent pour l'exil, il les accompagna jusqu'à Saint-Malo, espérant bien s'embarquer avec eux sur le même vaisseau, mais on ne le lui permit pas. Alors, pour les rejoindre, il prit une détermination qui revèle une intrépidité peu commune.

Il cherche sur la côte des marins déterminés à seconder son audacieux projet, frète une barque de pêcheur, engage quelques autres gentilshommes à le suivre et s'embarque secrètement avec eux pour Jersey. Mais à peine ont-ils gagné la haute mer qu'une tempête s'élève et menace d'engloutir leur frêle nacelle; la crainte s'empare des passagers, les marins eux-mêmes sentent faiblir leur courage, et déclarent qu'ils sont tous perdus, s'ils ne cinglent au plus vite vers le rivage de France. Jean-

François seul est impassible. Il fait observer que regagner la côte, c'est courir à une mort certaine, mais que toute chance de salut n'est pas évanouie, en continuant la traversée. Puis, pour fortifier son opinion, il tire sa bourse, fait briller l'or aux yeux des marins et promet une forte récompense, s'ils parviennent à toucher l'île anglaise. Les marins cèdent, et Dieu aidant, la pauvre barque entre triomphante dans le port de Saint-Hélier le 15 octobre 1792.

Une fois débarqués, les autres passagers demandent à Jean-François comment il est resté inaccessible à la peur : « Cela n'est pas étonnant, répond-il froidement, hier je suis allé à confesse et j'ai communié : rivage pour rivage, celui du ciel n'est-il pas préférable à celui de Jersey ? »

L'émigration à Jersey se composait de près de 2,000 Français. Les nouveaux venus reçurent des autres une véritable ovation. Jean-François fut enchanté de se retrouver entre les bras de ses oncles. La vivacité de son esprit et l'aménité de son caractère lui eurent bientôt concilié tous les cœurs de ses compatriotes et des insulaires.

Toutefois, il ne se fit pas illusion sur sa position. Son père n'était plus en France : sa mère avait à expier son titre d'épouse, de mère et de sœur d'émigrés, et bientôt elle fut jetée dans les prisons de Chartres : ses ressources devaient promptement s'épuiser. Ne voulant être à charge à personne, il essaya d'exploiter son intelligence comme une mine féconde qui lui permettrait de subvenir à ses propres besoins et peut-être même à ceux des autres.

Ce jeune homme avait reçu du ciel un talent tout particulier pour l'étude des langues: Déjà il possédait parfaitement le latin, le grec et l'italien. Il avait appris

l'anglais tout seul : il ne lui manquait plus que la prononciation. Pour la mieux acquérir, il va s'enfermer dans une école composée exclusivement d'Anglais : au bout de quelques semaines il la possède. Alors, il se constitue professeur de langues et surtout de français, et rencontre plus d'élèves qu'il n'en peut former. Plusieurs d'entr'eux, ravis des progrès qu'ils faisaient sous son habile direction, lui donnaient des guinées pour des shellings. De tels succès et de tels procédés lui inspirèrent dès-lors pour l'Angleterre une affection qui alla toujours croissant et finit par lui faire adopter cette contrée comme une seconde patrie.

Un incident inattendu le força bientôt de quitter Jersey.

Après la funeste campagne des Princes de 1792, le chevalier de Hercé s'était retiré en Hollande. Il songe à s'y fixer et s'embarque à Rotterdam pour aller chercher ses frères et ses fils et les ramener avec lui dans ce pays hospitalier. Arrivé à Jersey, ceux-ci le font changer d'avis et il consent à rester avec eux. Mais les événements avaient donné à sa santé une si rude secousse que les médecins de l'île, alarmés de son état, lui conseillent les eaux de Bath. Jean-François est le premier à supplier son père d'obéir aux prescriptions de la science : il l'accompagnera et mettra à sa disposition tout ce qu'il gagne pour lui procurer les adoucissements nécessaires à sa maladie. L'évêque de Dol et son frère suivirent à Bath le chevalier et leur neveu.

Jean-François conquit aussi facilement l'estime de la ville de Bath que de la cité de Saint-Hélier. De nombreux élèves eurent bientôt remplacé ceux de Jersey : mais l'expédition de Quibéron vint encore déranger ses études.

L'adversité mûrit les hommes promptement. Jean-

François n'avait alors que 19 ans; mais, malgré la fougue de son âge, il ne cessa de blâmer cette expédition. Cependant, une fois qu'elle fut décidée, il ne fut pas des derniers à reclamer sa place au poste du péril et de l'honneur. Son père mourant ne put le retenir. On lui demandait plus tard pourquoi il avait pris part à une expédition qu'il désapprouvait : « C'était mon devoir d'aller présenter ma poitrine aux balles des républicains et j'y fus. »

Quant à ses oncles, ils élevaient leurs pensées plus haut. Ils désiraient profiter de cette entreprise pour rentrer dans le diocèse de Dol et diriger de plus près les nombreux pasteurs qui, n'ayant pas voulu se séparer de leurs troupeaux, exerçaient leur saint ministère à la faveur d'ingénieux déguisements ou des ombres de la nuit. Ce qui le prouve suffisamment, c'est la lettre pastorale que Mgr de Dol leur envoya d'Angleterre le 1er janvier 1795 : — « Dieu nous est témoin que si, du fond de cette terre étrangère, nous soupirons après le moment de voir finir notre exil, ce n'est ni l'indigence à laquelle nous sommes réduit, ni l'espoir de rentrer dans nos biens, ni l'ambition d'occuper une place éminente qui excite en nous cette extrême impatience; mais bien le seul désir de nous réunir au troupeau que la divine providence nous a confié, de courir après tant de brebis égarées qui, malgré leur infidélité, ne cessent pas de nous être chères, de consoler par notre présence ceux qui souffrent pour la foi de Jésus-Christ, de solliciter pour eux ses grâces et ses miséricordes, et de nous immoler nous-même, s'il nous en trouvait digne, pour un troupeau chéri auquel nous voudrions rendre la tranquillité, le bonheur et la paix, *au prix de tout notre sang.* »

Son frère partageait ses sentiments : « Oui, assura-t-il à l'un de ses compagnons d'exil, le célèbre abbé Carron, mon frère et moi, nous n'ambitionnons que la gloire d'aller évangéliser nos campagnes, de couvrir de nos sueurs, et, s'il le faut, *de notre sang*, le sol de notre infortunée patrie. Nous ne nous dissimulons pas les dangers qui nous attendent, nous marcherons d'un village à un autre, d'une contrée à une autre, jusqu'à ce qu'arrêtés par nos frères égarés, *nous périssions dans quelque ville*, *sous le tranchant de la guillotine*. Mais que Dieu soit béni !... »

Le 12 juin 1795, la flotte mit à la voile du port de Southampton, et le 26 du même mois, elle arrivait dans la baie de Quibéron, sur la côte du Morbihan. Nous n'avons pas à entrer dans les détails de cette expédition. Le 21 juillet le désastre était consommé. Mgr de Hercé et son frère avaient mis pied à terre pour être toujours prêts à voler au secours de ceux qui les réclameraient. Un canot attendait au rivage pour les reconduire à leur frégate. « Eh quoi ! dit alors l'Evêque à son frère, laisserons-nous mourir sans sacrements tous ces braves qui nous attendent pour se confesser? N'est-ce pas maintenant, plus que jamais, le temps de leur être utile? Ah ! mon cher frère, ne les abandonnons pas et sachons, s'il le faut, sacrifier la vie de nos corps pour sauver celle de leurs âmes ! »

Prévoyant bien ce qui allait arriver, les deux frères se jettent dans les bras l'un de l'autre pour se dire le dernier adieu et vont, chacun de leur côté, pour entendre la confession des blessés. C'est dans l'exercice d'un ministère si touchant qu'ils sont arrêtés tous les deux, emprisonnés à Auray, jugés sur-le-champ par un conseil de

guerre et condamnés à mort. De là, ils sont transférés à Vannes avec le comte de Sombreuil et d'autres compagnons de captivité pour y être exécutés le lendemain. Ils le savent et se réjouissent d'avoir été jugés dignes de cueillir la palme du martyre. Après avoir passé la nuit à préparer les autres et à se préparer eux-mêmes au généreux sacrifice qu'ils vont offrir à Dieu, à sept heures du matin, ils sont conduits au lieu du supplice. Une grande foule de peuple les suivait et beaucoup pleuraient sur eux. « Mes bons amis, leur dit l'Evêque d'un ton calme et plein de dignité, nous n'étions pas venus pour vous conquérir, mais pour vous convertir. » Il avait, comme les autres, les mains liées derrière le dos. Arrivé à la Garenne, promenade publique de la ville, le saint prélat prie qu'on lui ôte son chapeau pour faire, à genoux et la tête découverte, sa dernière prière. Un grenadier se mettait en devoir de lui rendre ce service : Laisse, reprend le comte de Sombreuil qui se tenait à ses côtés, et, comme il n'avait pas les mains libres, il tire avec ses dents le chapeau du prélat. Quelques instans après, une détonation se fait entendre : le martyr de la charité épiscopale était réuni avec son frère dans le sein de Dieu. C'était le 30 juillet 1795. Mgr de Hercé avait 69 ans.

Quand Jean-François apprit les détails de la mort héroïque de ses deux oncles, il versa sur eux des larmes abondantes, mais bientôt il sembla se les reprocher et rémercia publiquement le ciel d'avoir donné à sa famille une illustration devant laquelle toutes les autres pâlissaient.

Quelques jours après le deuil de Quibéron, le comte d'Artois partait de Porstmouth pour tenter une seconde

expédition sur les côtes de la Vendée. Le vaisseau sur lequel était monté Jean-François fut chargé de rallier le Prince. Ils débarquèrent à l'Ile-Dieu le 29 septembre avec 7 à 8,000 émigrés et 4,000 Anglais. Cette seconde tentative échoua comme la première. Le 17 novembre les troupes royalistes évacuèrent l'Ile-Dieu et repartirent pour l'Angleterre. Après avoir déposé les armes, le jeune de Hercé reprit avec bonheur le cours de ses études littéraires.

CHAPITRE II.

Son père meurt entre ses bras. — Il entre comme professeur dans une pension ; il en sort pour motif de conscience. — Son prosélytisme. — Ses impressions quand il entre pour la première fois dans un temple protestant. — Il étudie les Saintes Ecritures. — Ce qu'il pensait alors de l'évangéliste S. Jean. — Il apprend les langues orientales. — Madame de Hercé rappelle son fils à Mayenne. — Jean-François retourne en France. — Sa mère pense à le marier. — Son alliance. — Naissance de sa fille unique. — Il accepte la mairie de Saint-Ouen. — Il s'occupe de l'éducation de sa fille. — Correspondance épistolaire entre le père et la fille.

Une grande affliction attendait Jean-François à son retour à Bath. La maladie de son père avait fait de rapides progrès pendant son absence, et la Providence semblait ne lui avoir conservé ses jours que pour donner à son fils le temps de lui fermer les yeux. Un prêtre émigré du diocèse d'Angers, M. l'abbé Denais, lui administra les derniers sacrements et il mourut dans les bras de son fils à Weston, près Bath, le 6 mars 1796, avec les sentiments de la foi la plus vive et de la résignation la plus complète à la volonté d'un Dieu, qui lui faisait boire jusqu'à la lie la coupe de l'infortune.

Ainsi, à quelques jours de distance, Jean-François perdait ses oncles et son père et restait seul, loin de sa patrie, sans expérience, sans conseil, sans fortune, sans consolateur humain d'aucune espèce, mais celui qui proportionne la toison de la brebis au vent qui souffle sur l'horizon n'abandonna pas son fidèle serviteur.

Après avoir rendu les derniers devoirs à l'auteur de ses jours, pour alléger le poids de l'isolement, Jean-François se plaça comme professeur dans une pension de jeunes gens. Il s'y plaisait beaucoup. Mais bientôt, le chef de cette institution ayant voulu le forcer d'user d'aliments gras pendant le carême, il lui fallut opter entre sa conscience et sa place. Le choix ne fut pas long. Comme l'aîné de sa famille, il avait à conserver intact le noble héritage de foi que venaient de lui léguer, en mourant, ses oncles et son père. Il quitta cette pension, et retrouva dans les leçons particulières qu'il donnait en ville une aisance inespérée qui lui permit de venir au secours de plusieurs familles émigrées.

Si la foi double la charité, la charité aussi double la foi. Jean-François en offrit dans sa personne un mémorable exemple. De professeur de langues, il devint missionnaire de la vérité catholique. Il convertit son hôtesse et l'aînée de ses filles; et la seconde, préparée par ses soins, imita sa sœur quelque temps après. Il fit des prosélytes jusqu'au sein de la famille d'un ministre anglican.

Au premier abord, cet apostolat précoce paraît surprenant : mais l'étonnement cesse, quand on jette les yeux sur les lignes suivantes : « Je suis entré dans cette solitude que l'erreur veut bien appeler un temple! Où est-il le Dieu incarné que cherchent mes yeux et mon cœur? En voyant une table nue remplacer l'autel brillant où il aimait à reposer, il y a quelques siècles, là je me suis assis avec les exilés de Jérusalem, et j'ai pleuré avec eux. Je me disais avec Madeleine : Les insensés! ils ont enlevé mon Seigneur : *sustulerunt Dominum meum*. Je cherchais quelque soulagement à cette douleur, et elle n'a fait

qu'augmenter lorsque j'ai aperçu autour de moi les bustes de quelque noble lord, de quelque jeune personne riche enlevée à l'amour de sa famille. J'étais bien dans le temple de la mort, et de la mort avec toutes ses horreurs; ces images que j'avais sous les yeux n'ont pas souri au trépas comme d'autres sourient au bonheur. Jésus n'avait pas ranimé de sa céleste présence ces lèvres mourantes. L'époux divin ne leur avait pas donné ce dernier embrassement, gage assuré du bonheur éternel. Ces yeux éteints n'avaient pu dire avec Siméon : *mes yeux ont vu le salut que vous apportez sur la terre*, et ces bouches s'étaient fermées dans les horribles convulsions de la mort. Seigneur, me disais-je à moi-même, donnez donc à mon indignité le souffle puissant d'Ezéchiel : envoyez votre esprit à ces ossements arides; qu'ils se relèvent, marchent dans vos voies, et que nous ne fassions tous qu'un seul concert de louanges et d'amour pour l'agneau immolé sur nos autels. »

Jean-François avait un goût déclaré pour la Sainte Écriture; comme Timothée, depuis son enfance, il la lisait et la méditait attentivement. Les évangiles surtout, celui de saint Jean en particulier, avaient pour lui un charme inexprimable. Chaque jour, il en apprenait par cœur quelques versets : de là cette facilité à parfumer son style de ce divin arome. Laissons-le nous raconter lui-même, dans une note sur l'émigration, de quelle tendre sympathie et de quelle admiration profonde il s'était épris dès-lors pour l'aigle de Pathmos :

Saint Jean l'Evangéliste.

Cecidi ut adorarem ante pedes Angeli qui mihi hæc ostendebat.

Je me suis prosterné aux pieds de l'Ange qui me montrait ces choses pour l'adorer. (Apoc. 22. 8.)

« Ah! c'est de tout mon cœur que je me prosternerais aux pieds de l'Ange dont les saintes paroles ont porté tant de suavité à mon cœur! Quels accents que ceux du disciple bien-aimé! Quel charme est attaché à chaque mot de son bel évangile! Comment y résister? C'est une puissance magique qui triomphe de tout, qui montre le Sauveur sous des traits si aimables qu'il faut absolument l'aimer.

» C'était au retour de la triste expédition de Quibéron : la présence du comte d'Artois avait triomphé de mon horreur pour la guerre civile, m'avait arraché aux bras de mon père malade, et après avoir erré trois mois sur les mers, j'étais revenu recueillir son dernier soupir. Il était le seul objet qui restât à mes affections, elles se concentraient toutes sur lui, il allait mourir, je ne prévoyais que trop cette perte affreuse, cet isolement où j'allais me trouver ἄφιλος, ἄπολις, ἔρημος, ἄπορος, j'étais accablé. Un soir que mon unique ami goûtait quelque repos, et que mon avenir se présentait à moi avec tout le sombre d'une nuit sans aurore, ma main se porte sur mon nouveau Testament. Le saint livre s'ouvrit comme de lui-même, au quatrième chapitre de saint Jean, et tout d'un coup mes larmes se séchèrent pour me laisser voir Jésus fatigué, assis au bord du puits de Sichem. Avec quelle attention j'écoutai ce dialogue du Sauveur avec cette femme de Samarie! comme je devins altéré de cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle! je brûlai d'être adorateur en esprit et en vérité, j'accompagnai la femme dans sa ville natale, j'entendis le récit naïf qu'elle fit à ses compatriotes, je retournai avec eux tous auprès du Sauveur, et je m'écriais avec eux : je ne crois plus sur la foi d'une parole étrangère! je l'ai entendu moi-

même, et je sais qu'il est vraiment le Sauveur du monde, le Christ !

» Il y a quarante ans que cette touchante histoire me frappa si vivement, et aujourd'hui cette impression n'est pas effacée. A chaque fois que j'en lis quelques lignes, je me retrouve par la pensée au foyer de l'exil, à la veille de perdre un père tendrement aimé, et consolé par la bouche du Sauveur m'adressant la parole, à moi indigne de l'entendre, dans la personne de la Samaritaine. La divinité rayonne dans chaque mot du Sauveur, dans cette bonté à l'attendre ,dans cette indulgence à lui exposer sa faute, et à ce récit le cœur s'écrie : oui, vous êtes le Fils de Dieu !

» J'avais dix-neuf ans : comment ce beau chapitre me paraissait-il tout neuf? Légèreté incompréhensible de l'esprit humain ! Après avoir goûté l'onction admirable de ce morceau, je voulus savourer tout ce que ce grand Saint nous avait laissé : j'appris par cœur le premier chapitre; je n'en connaissais que le sublime commencement. J'avais vu l'aigle volant dans le firmament, et j'écoutai le disciple au cœur tendre me peignant l'aimable accueil du Sauveur envers ses heureux apôtres qui le suivirent chez lui, l'entendirent et sortirent ravis : Εὑρήκαμεν ! Ce chapitre si varié, si dramatique, si je puis employer cette expression, ne fit qu'exciter mon désir de tout lire, et pendant vingt ans, jamais je ne laissai passer un matin sans parcourir une grande partie de l'évangile que nous a laissé le bien-aimé disciple du Sauveur. Comment quitter le sixième chapitre, la résurrection de Lazare, le discours qui suit la cène, la prière admirable que le Sauveur adresse à son Père en se rendant au jardin des Oliviers? Mais surtout ces pages de la Passion, Jésus élevé

en croix, recommandant Marie à son fidèle, s'écriant qu'il est consommé, ce mystère d'amour! Jésus porté au tombeau, répondant à cette aimable Madeleine dont on est épris, paraissant sur le bord du lac pour faire une aimable surprise à ses disciples, entraînant Pierre avec lui pour lui confier son Eglise, après lui avoir fait si doucement expier sa faute, par ce trois fois : M'aimez-vous? Que de beautés! Sentiment, langage, action, tout est ravissant, tout est divin! *Nil mortale sonat!*

» Les circonstances particulières de la vie et de la mort du Sauveur que le saint Esprit a inspiré à saint Jean de nous transmettre, semblent venir directement du cœur : c'est celui qui reposa sur le sein du Sauveur qui a écrit, on le voit, on le sent! Chaque mot est pénétrant, sa plume est trempée dans l'amour, elle le distille à chaque ligne. A sa voix, nous avons connu, cru, appris quel amour le Sauveur avait pour nous, et qu'il était lui-même l'amour.

» En y lisant que Jésus nous a fait prêtres et rois, un soupir de regret s'élevait toujours de ma poitrine. Quoi! m'écriais-je, ce sacerdoce ne sera donc jamais mon partage! cette belle couronne de la royauté de Jésus-Christ n'ornera donc jamais ma tête! je soupirais et je demandais le courage de vaincre les obstacles qui m'arrêtaient.

» Les Épîtres de ce grand apôtre ont aussi ce style entraînant qui ravit les cœurs : *Il n'y a point de crainte dans l'amour,* nous dit-il : *l'amour parfait bannit la crainte, car la crainte impose quelque retenue, et celui qui craint n'est point perfectionné dans l'amour. Aimons donc le Seigneur, puisqu'il nous a aimés le premier!*

» Que j'aime à voir ce saint apôtre se précipitant au cou du jeune chef de brigands qu'il voulait ramener à Dieu,

baisant cette main encore teinte de sang, n'épargnant aucun effort de la charité pour sauver cette âme qui avait coûté le sang d'un Dieu! Que l'on a d'amour pour la brebis quand on aime tant le suprême pasteur!

» Quel début sublime que celui de la première Épître! Qu'il est aimable ce Verbe de vie, la vie elle-même, que l'heureux disciple a vu, vu de ses yeux, entendu, touché, pour ainsi dire manié! C'est la vie, la vie éternelle qui était dans le Père, qui a apparu sur la terre. Voilà ce qu'il annonce : hélas! où sont ses auditeurs?

» Dans les tableaux qui représentent la mort du Sauveur sur le calvaire, ou la descente de la croix, mes yeux cherchent de suite la figure céleste de ce disciple qui fait tant l'objet de mon envie. J'interroge avec avidité ces traits pleins de grâce et de sentiment, j'y voudrais puiser une pieuse inspiration, un amour passionné pour mon Sauveur.

» Mon amour pour Platon m'a quelquefois fait croire que le style de ce grand homme avait quelque rapport avec celui de saint Jean; mais c'est une illusion. Pourtant il y a dans quelques unes de ses lettres quelques mots sur le besoin de se perdre en Dieu, sur le bonheur d'étudier, de connaître le Dieu de l'univers, suprême directeur du présent et de l'avenir, et le Seigneur, Père de ce suprême directeur qui est première cause, sur la dureté de la servitude envers l'homme, et sur la douceur du service de Dieu, etc., qui rappellent un peu les suaves paroles du saint de Pathmos, mais à quelle distance! Le Saint a le χρίσμα, toute l'onction qui semble découler du cœur de l'agneau : rien de vague, tout est positif et tout est délicieux. »

Cinq à six années se passèrent encore dans l'exil. Loin

des distractions qu'il n'eût pas manqué de trouver au sein de sa famille, le jeune de Hercé se livra tout entier à l'étude et augmenta de plus en plus la somme de ses connaissances linguistiques et littéraires. Aux richesses intellectuelles de l'Occident, il voulut joindre celles de l'Orient : la Palestine, la Syrie, l'Egypte, la Perse et l'Arabie, la Chine même vinrent successivement déposer à ses pieds les trésors d'érudition accumulés dans leurs grammairiens, leurs poëtes et leurs historiens. Toutes les difficultés grammaticales s'aplanissaient devant lui comme par enchantement.

Cependant des jours meilleurs commencèrent à luire pour la France. La haute sagesse du premier restaurateur de l'ordre civil et religieux rendait à la patrie ses enfants dispersés. M[me] de Hercé avait vu s'ouvrir devant elle les portes de sa prison et était revenue dans son pays de Mayenne. Après tant de douleurs et d'angoisses, il lui tardait de revoir son fils aîné et de serrer dans ses bras celui qu'elle avait cru ravi pour toujours à sa tendresse maternelle. Elle profita de la pacification générale et du décret sur les émigrés pour le rappeler auprès d'elle.

Pour lui, il avait su tellement se résigner à sa position et l'améliorer par ses talents, qu'il était décidé à ne plus remettre le pied en France. Il disait qu'il avait trouvé et cueilli en Angleterre le *Lotos* qui fait oublier la patrie. Cependant il regarda l'ordre de sa mère comme l'ordre de Dieu lui-même, et se rendit auprès d'elle, mais dans l'intention formelle de revenir sur le sol qui l'avait si bien accueilli et qui gardait les ossements de son père, afin de s'y dévouer plus efficacement, dans l'état ecclésiastique, à la conversion de ses frères.

Bien qu'excellente chrétienne, Madame de Hercé ne

comprit guère le désintéressement de son fils. Elle le supplia de rester auprès d'elle, d'adoucir les amertumes de son veuvage et de la laisser demander pour lui la main d'une jeune personne qui, à une grande fortune, joignait une piété solide et une instruction variée. Elle lui représenta qu'une alliance aussi bien assortie ne l'empêcherait pas de suivre ses goûts d'études et de prières, et de rendre de grands services à la religion et à la société dans le pays qui l'avait vu naître.

Jean-François aimait beaucoup sa mère. Ses supplications le bouleversèrent. Plein d'anxiété, il consulta son directeur. Celui-ci l'engagea à accepter avec confiance les propositions maternelles. Alors, assuré de la volonté de Dieu, il épousa, le 11 septembre 1804, à Laval, Mlle Marie de la Haye de Bellegarde. Le mariage fut célébré par M. l'abbé Foucauld de Vauguyon, ancien curé d'Ahuillé, oncle de Mlle de la Haye, devant M. Julien-César de Hercé, vicaire-général de Nantes, oncle paternel de l'époux, et les autres membres des deux familles.

Un an après, le ciel bénissait cette alliance par la naissance d'une fille qui reçut sur les fonts sacrés du baptême les noms de Marie-Lucie. M. de Hercé n'eut pas d'autre enfant.

Après son mariage, il quitta Mayenne pour se fixer à Laval. Le château de la Roche-Richemer, propriété de Mlle de la Haye, situé en Saint-Ouen-des-Vallons, près Montsûrs, lui servit de résidence d'été. A son arrivée dans cette commune, il en fut nommé maire. L'humble magistrature entrait dans ses goûts : il l'accepta et gouverna S.-Ouen comme un bon père de famille.

Les plaisirs bruyants, les goûts du monde se concilient difficilement avec l'amour de l'étude. Aussi M. de

Hercé ne se sentait-il pas grand attrait pour le monde et ses distractions. La vie de famille, un petit cercle d'intimes où le cœur s'épanouit sans contrainte, ses livres polyglottes et ses exercices de piété employèrent à peu près tous ses loisirs pendant les dix premières années qui suivirent son mariage.

Il s'occupait en même temps de l'éducation de sa fille. Il voulut qu'elle apprît ses lettres de bonne heure, et il donna, nous a-t-on dit, un double louis à sa nourrice pour les lui avoir montrées.

Mlle Lucie n'eut pas d'autre précepteur que son père. Quand nous le voyons lui enseignant la lecture, l'écriture et le calcul, puis les langues de Cicéron, de Milton, du Dante et du Cid, nous nous rappelons involontairement un autre homme non moins remarquable par sa foi, mais plus illustre encore par l'auréole du martyre, donnant, avec une angélique patience, les mêmes leçons à sa fille, et s'appliquant à cultiver à la fois son esprit et son cœur. Nous ne nous permettrons pas de comparer ensemble ces deux femmes; mais nous croyons volontiers que celle qui était toujours appelée par son père « ma Lucie » lui fit tout autant d'honneur qu'à Thomas Morus « sa Marguerite. »

Pour former le style de sa fille, M. de Hercé lui écrivait souvent et exigeait qu'elle lui répondît sur le même ton. Il n'y a rien d'intéressant comme cette correspondance entre le père et la fille. Il s'agit entr'eux des petits événements domestiques du jour ou de la semaine, des devoirs de classe, ou bien de la culture du jardin de Mlle Lucie, de ses hyacinthes, de ses ébéniers, de ses rhododendrons et de ses autres fleurs. Mais quelquefois le sujet prend de l'ampleur et s'élève : on est surpris de

retrouver sous la plume de l'enfant les noms de La Fontaine, de Théocrite, de Virgile, le tout entremêlé de citations françaises, latines et italiennes. Un jour Mlle Lucie trouvait fort surprenant que Lycurgue eût consacré dans sa législation le partage des terres : « Juge de mon bonheur, lui répond son père, je reçois enfin ta lettre et j'en suis fort content. Tu parles très-bien de Lycurgue, et j'ai reconnu ton zèle à conserver ta bourse, en lisant que si tu avais vécu de son temps, tu n'aurais jamais consenti au partage des terres. Heureusement Louis XVIII n'a pas les idées du Spartiate : il ne te dira pas de partager La Roche avec la couturière et autres lacédémoniens de S.-Ouen, et ton patriotisme ne sera pas mis à une si rude épreuve. » Mlle Lucie n'avait pas 10 ans quand son père lui écrivait ainsi.

Qui sait si cette parenté intellectuelle n'entra pas autant que la parenté naturelle dans cette intimité de sentiments qui régna toujours entre le père et la fille et de ces deux âmes semblait n'en faire qu'une? Nous en verrons, dans le cours de cette histoire, des exemples frappants.

CHAPITRE III.

M. de Hercé est nommé maire de Laval. — Il s'occupe activement des classes pauvres et ouvrières. — Il fait venir à Laval les frères des écoles chrétiennes. — Il s'occupe du collége. — Intérêt qu'il porte aux communautés religieuses. — Les RR. PP. Jésuites s'installent à Laval sous son administration. Ce qu'il en pensait à cette époque. — Son opinion d'homme du monde sur les professions religieuses. — Il contribue à la fondation de la *Miséricorde*. — Il est élu membre et secrétaire du conseil général. — Extrait d'un de ses procès-verbaux. — Il est nommé président du collége électoral et porté pour la députation. — Sa conduite avant et après les élections. — Reconnaissance du conseil municipal pour son maire.

M. de Hercé exerçait ces modestes fonctions de maire de S.-Ouen, quand un décret impérial du 20 février 1814 vint l'appeler à une mairie bien plus importante, celle de Laval.

Il n'aimait pas la vie publique, les honneurs, ni tout ce qui s'appelle représentation : mais on lui fit envisager l'acceptation de ce nouveau poste comme un acte de dévoûment, et un puissant moyen de venir au secours de tout ce qui est faible, gémit et pleure. On s'adressait à son cœur : il fut vaincu.

M. de Hercé ne borna pas son rôle de maire à assainir des rues, à en percer d'autres, à créer des places, à construire des bâtiments publics nécessaires à la cité, ou à achever le Pont-Neuf qui relie les deux rives de la Mayenne. Il ne négligea pas ces soins matériels : mais son mérite est d'avoir su s'élever plus haut.

Ce qui le préoccupait avant tout, c'était le sort des classes pauvres et ouvrières. On n'a pas oublié, à Laval, les fatigues qu'il se donna pour subvenir à leurs besoins dans les rudes hivers de 1816, 1817 et 1829. Une année, nous croyons que c'est en 1817, l'émeute allait toujours grossissant et on ne sait pas jusqu'à quelles extrémités elle se serait portée. Le maire se montre, parle avec bonté à cette foule mutinée, et calme les esprits en promettant de donner du pain à raison de 15 centimes la livre. A l'aide des souscriptions qu'il provoque et d'une forte allocation du conseil municipal, il tient parole et la misère est soulagée.

Sachant de quelle importance sont les écoles pour l'avenir de la religion et de la patrie, il s'empressa, non seulement de patroner celles qui existaient, de les visiter, d'encourager les maîtres et les maîtresses autant que leurs élèves; mais il résolut d'appeler à Laval les frères des Écoles chrétiennes : « Ce sont eux, disait-il, qui apprendront à nos enfants à respecter l'autorité paternelle trop méconnue et trop resserrée de nos jours, à aimer les dépositaires du pouvoir, qui seront pour eux l'image de Dieu sur la terre, et à se défendre de ce mauvais esprit de nos écoles trop bien prouvé dès 1818 et bien plus particulièrement encore depuis. On ne saurait trop insister sur la nécessité de revenir à cette éducation religieuse sans laquelle presque toutes les sciences sont dangereuses, et qui seule peut les diriger sûrement vers le bonheur de tous... » Les fonds furent votés et les Écoles chrétiennes installées.

Chaque année, il honorait de sa présence la distribution des prix, et il profitait de l'occasion pour adresser de charmants petits discours aux élèves et graver dans

ces jeunes cœurs de sages conseils dictés uniquement par le tendre intérêt qu'il leur portait.

S'il s'occupait des écoles des enfants du peuple, il ne négligeait pas l'école des enfants du riche, le collége. Quand l'occasion se présentait, il recommandait aux élèves qui le fréquentaient l'amour de l'étude. Il leur disait avec raison que la science et la foi sont les seuls trésors solides de l'homme sur la terre, les seuls que le vent violent des révolutions ne saurait nous arracher. Sa large et profonde érudition lui permettait de donner aux plus forts élèves des répétitions suivies et aux professeurs eux-mêmes de sages avis dont ils reconnaissaient la justesse, et qui ne servirent pas peu à élever le niveau des études du collége communal de Laval.

M. de Hercé était encore très-grand partisan des congrégations religieuses destinées à la prière ou au soulagement des misères physiques et morales de l'humanité. Il regardait comme une bonne fortune pour la cité qu'elles voulussent bien venir se fixer dans son enceinte et remplacer les anciens ordres religieux, tels que les Cordeliers, les Capucins, les Dominicains, les Ursulines, les Bénédictines, les Clarisses que la tourmente révolutionnaire avait chassés de Laval.

C'est sous son administration, le 7 avril 1816, que les RR. PP. Jésuites s'établirent dans l'ancien couvent de S.-Michel pour donner des retraites et des missions dans cette partie du diocèse du Mans. Bien que Laval soit une ville beaucoup plus éclairée et moins tracassière que d'autres villes de France, les nouveaux venus ne manquèrent cependant pas de cette opposition plus ou moins déclarée que leur saint fondateur a demandée au ciel pour eux, et qui est devenue comme le cachet particulier

de leur société. M. de Hercé ne souffrait pas qu'on les attaquât devant lui. « Vous reprochez à cet ordre, de se préférer aux autres. Mais n'en est-il pas des sociétés comme des individus? qui ne se préfère pas à son voisin? On leur reproche encore d'avoir des idées particulières : mais qui n'a pas sur une multitude de choses des idées particulières? Dans les matières douteuses, pourquoi ne voulons-nous pas laisser aux autres la liberté que nous réclamons pour nous? C'est sans prévention, concluait-il, que j'ai toujours regardé ces bons religieux. Je n'en ai jamais rencontré un seul qui ne fût un homme de Dieu. »

A peu près vers le même temps, Dom Bernard de Germont amena une colonie de Cisterciens dans l'ancien prieuré des Génovéfains du Port-Raingeart, lequel fut érigé en abbaye par un bref du souverain pontife Pie VII, en date du 10 décembre 1816; et une colonie de Cisterciennes dans la maison de Sainte-Catherine, qui avait également appartenu aux Génovéfains.

Souvent M. le maire de Laval était invité à assister aux professions religieuses qui avaient lieu dans cette dernière maison et dans les autres communautés de femmes de Laval : il ne croyait pas devoir refuser cette invitation. Il avait consigné dans une note l'impression que faisaient sur lui ces cérémonies touchantes; la voici : « Il est bien beau, bien admirable, bien divin, le vœu qui fait d'une mortelle l'épouse du Christ.

» Les fonctions de maire m'ont souvent appelé à la grille des religieuses hospitalières, pour y assister à une profession. Lorsque la jeune professe venait, encore revêtue de la parure du monde, se prosterner sous le drap mortuaire, oh ! comme je lui portais envie ! Avec quel charme

délicieux je me serais aussi couvert des livrées de la mort pour prendre celle de Jésus-Christ! Ce *Lœtatus sum* faisait palpiter mon cœur, et ce chant du *Veni, sponsa Christi!* faisait couler mes larmes. Se donner à Jésus-Christ pour ne plus aimer, ne plus servir que lui! Mettre une barrière entre le monde et soi, être sûr de vaincre tout ce qui pourrait tenter cette pauvre imagination, ce cœur si passionné! Quel bonheur! Je murmurais ces beaux vers de Pope:

How happy is the blessed vestal's lot
Tho world forgetting, by the world forgot!

Qu'heureuse est la part de la vestale bénie oubliant le monde et oubliée par le monde!

et la description ravissante de la félicité de la vestale du Christ me semblait moins ravissante encore que cette existence se consumant tout entière, goutte à goutte, pour ce doux Jésus.

» Au dessert du banquet nuptial, donné par les parents de la virginale épouse, il était autrefois d'usage qu'elle parût avec la couronne de fleurs d'oranger, symbole de ce mystique hymen, et de celle qui ne se fanera point. Sa modestie, sa candeur charmaient tous les convives : ils s'étaient tous levés à l'aspect de cette gracieuse reine que le Seigneur avait choisie pour son épouse, qui venait de quitter père, frères, patrie, pour l'époux qui avait doucement parlé à l'oreille de son cœur. Dans mon enthousiasme pour la vie religieuse, charmé de la jeune professe, il lui manquait quelque chose à mon gré : je la trouvais trop timide, trop craintive, semblant dire à ce monde qui l'environnait : Pardonnez-moi, si je vous quitte! J'eusse voulu qu'en même temps que son regard eût montré toute la virginité de son âme, elle eût eu un

peu de cette dignité qui dit aux profanes : Je suis l'épouse du Roi des rois, j'en suis heureuse, j'en suis fière ! Peut-être avais-je tort, peut-être eût-on interprété cet *Incedo regina* que je voulais dans sa démarche pour un effet de l'amour-propre, et alors, il fallait n'avoir que cet air excessivement modeste, et cacher dans son cœur cette douce fierté : Χριστῷ νυμφευσω ! »

Toutefois la maison religieuse de Laval dont M. de Hercé paraît s'être le plus occupé, c'est celle de *la Miséricorde*, fondée en 1818, par une simple ouvrière de vingt-trois ans, pleine d'énergie et de confiance en Dieu, pour venir au secours des filles repenties et des jeunes personnes exposées aux plus tristes séductions, faute de travail, d'expérience et de piété. Mademoiselle Thérèse Rondeau s'ouvrit de son projet à M. de Hercé. Il applaudit à cette heureuse idée et l'encouragea fort à la réaliser. « Comptez-moi au nombre de vos souscripteurs, ajouta-t-il, pour cent francs par an. Je vous les servirai fidèlement jusqu'à ma mort. »

Forte de ce généreux appui et de la vive sympathie qu'elle rencontra dans la ville de Laval, elle commença par prendre à loyer dans la rue du Hameau, une maison où elle reçut trente-trois pénitentes. Plus tard, sans autres ressources que celles de la divine Providence, elle acheta le vaste local qu'elle occupe actuellement. Depuis lors elle n'en a jamais refusé l'entrée à celles qui l'ont demandée, et, à l'heure qu'il est, cinq cents personnes y vivent dans cette douce paix que donne la bonne conscience. Les exercices de la piété chrétienne, puis le tissage, la broderie et les autres travaux à l'aiguille absorbent tous leurs moments.

Le zèle et le dévouement de M. le maire de Laval pour

les intérêts temporels et spirituels de ses concitoyens furent bientôt généralement appréciés, et on jugea sa présence tout aussi nécessaire dans le conseil du département que dans celui de la cité.

Élu membre du conseil-général, il en fut aussitôt nommé secrétaire. Nous avons eu sous les yeux plusieurs des procès-verbaux rédigés par lui. Ils prouvent toute l'importance qu'il attachait aux questions d'utilité générale, à celles surtout où la Foi se trouvait engagée. Nous n'en citerons que le passage suivant:

Religion.

« Le nouveau prélat qui est appelé à gouverner le diocèse du Mans va faire refleurir la religion avec un nouvel éclat, en visitant jusqu'au dernier hameau du département de la Mayenne et en résidant quelques mois parmi nous tous les ans. Ce bienfait a appelé toute l'attention du conseil, et pour seconder les saintes vues de l'homme apostolique, il s'empresse de voter un fonds qui mette à même de lui offrir un logement convenable et un mobilier décent. La présence d'un évêque dans les parties les plus reculées du département, où le peuple n'avait pas eu l'avantage d'en voir un depuis trente ans, est un moyen de ranimer le flambeau de la religion prêt à s'y éteindre et de fixer parmi nous cette auguste fille du ciel qui seule peut mettre chacun à sa place, calmer cette soif de mouvement qui nous dévore et sauver notre belle France.....

Desservances.

» Par son ordonnance qui a créé cinq cents nouvelles succursales, le Roi a satisfait *en partie* au vœu du conseil-général, et il nous est bien doux de lui en offrir ici

tous nos remercîments. Cette première bonté nous encourage encore à demander à Sa Majesté qu'elle veuille bien ériger une desservance par chaque commune de ce département. L'éloignement des différents clochers rend cette mesure comme indispensable, les habitants des communes privées de desservants se trouvent souvent par là hors d'état de se rendre à l'office divin pendant la saison rigoureuse, et dans leurs maladies, à l'article de la mort surtout, leurs yeux égarés cherchent en vain le consolateur qui devait les fermer. Le conseil ne doute pas que cette considération n'ait le plus grand poids auprès de Sa Majesté.

Vicaires.

» Une quête, inconvenante aux ministres du Seigneur, est ordinairement le moyen de pourvoir à la subsistance des vicaires. Le conseil n'a pas besoin de s'attacher à démontrer combien il est indécent que celui qui partage les travaux si respectables de son curé soit astreint à tendre la main comme dans un pays infidèle; le Gouvernement partagera sans doute les sentiments qui l'animent à cet égard. En conséquence, le conseil prie le Gouvernement d'autoriser les grandes communes à s'imposer elles-mêmes une somme qui fournisse aux besoins des vicaires et qui leur épargne une démarche si humiliante.

Sœurs d'Evron.

» L'établissement si intéressant de ces bonnes sœurs ne fait que gagner tous les jours. Elles continuent à porter dans nos campagnes et les secours de la médecine et les consolations de la religion, après avoir semé chez les enfants de nos laboureurs le germe d'une bonne et

solide éducation. La belle découverte de la vaccine se propage par leurs mains bienfaisantes et dans leur inépuisable charité, elles portent même leurs secours à des départements qui ont cruellement refusé de contribuer à leur établissement. Les hospices du Mans sont tenus par ces saintes filles, et elles sont également stationnées dans les campagnes de la Sarthe : serait-il juste que ce département qui partage le bienfait avec nous ne partageât pas aussi la charge, si toutefois c'en est une que de contribuer à soutenir celles qui étendent leurs soins à tous les besoins de l'habitant de nos hameaux? Le conseil général prie le Gouvernement d'ordonner que la Sarthe contribue pour quelque chose à cette excellente œuvre, d'autant plus que les deux cinquièmes de l'établissement lui sont consacrés.»

M. de Hercé ne pouvait manquer d'attirer sur lui les regards du Gouvernement : aussi fut-il choisi pour présider le collége électoral de la Mayenne et porté comme candidat à la députation. Il eut beau témoigner la répugnance qu'il éprouvait à vivre ailleurs qu'à Laval; on ne l'écouta pas, et on le porta malgré lui.

Sans nul doute, M. de Hercé avait l'âme trop haut placée pour mendier directement un seul suffrage; mais des amis puissants s'offraient à préparer son élection et à l'assurer. Il leur répondit qu'il n'accepterait pas la députation, s'il savait avoir pour lui un seul vote qui ne partît pas du fond du cœur, et qu'en conséquence, il les suppliait de ne s'occuper en rien de son élection. L'on sait, d'ailleurs, combien à cette époque l'opposition montrait d'acharnement contre les candidatures présentées par le pouvoir. Cependant, quoique le combat ne fût pas à armes égales, il s'en fallut de peu que M. de Hercé ne triomphât dans la lutte.

Nul ne fut plus heureux de son échec que le maire de Laval lui-même; pour toute vengeance, à la suite des élections, il donna un grand repas auquel il invita son vice-président, les scrutateurs, le général, le préfet, les autres autorités de la ville et son rival auquel il donna la place d'honneur du festin.

Le conseil municipal de Laval fut plus juste et plus reconnaissant envers M. de Hercé.

Le 20 mars 1817, il arrête à l'unanimité que la nouvelle place du Champ-de-Mars portera désormais le nom de place de Hercé.

Le 15 mai 1824, il exprime à M. le maire sa vive gratitude pour la délicate attention qu'il met à économiser les fonds municipaux, et pour l'inflexible impartialité qu'il apporte dans tous les actes de sa gestion.

Enfin le 6 mars 1830, il émet le vœu, à l'unanimité, que le portrait de M. de Hercé soit placé dans la grande salle de la mairie *au nombre des maires de Laval qui se sont distingués par la sagesse de leur administration*. Ces paroles se lisent textuellement dans la lettre que M. Querruau-Lamairie fut chargé de lui écrire, au nom du conseil municipal, pour le prévenir d'une délibération si honorable pour lui.

CHAPITRE IV.

Grande piété du maire de Laval. — Il dit le bréviaire romain et sert la messe tous les jours. — Anecdocte à cette occasion. — Réglement de vie de cette époque. — Essai de sentiments affectueux pour la sainte Communion. — Il est nommé préfet de la Congrégation de la sainte Vierge à Laval.

La nature et l'étendue des fonctions que remplissait à Laval M. de Hercé n'altérèrent en rien sa piété et la sérénité de son âme. Éprouvée dans le creuset de l'exil, cimentée par les leçons et pour ainsi dire par le sang des martyrs, sa foi avait quelque chose de simple et de naturel dans la forme, mais au fond quelque chose de chevaleresque et d'héroïque. Il servait Dieu comme d'autres servent leur roi. Il se souciait fort peu de ce que le monde penserait et dirait de lui : il eût regardé comme une bassesse de se laisser conduire en quoi que ce soit par des considérations étrangères à sa conscience; à plus forte raison dans une affaire aussi délicate et aussi importante que celle de son salut éternel.

Ainsi le maire de Laval ne voulut interrompre aucun des exercices de piété du maire de Saint-Ouen-des-Vallons. C'était toujours la même exactitude pour sa méditation du matin, sa visite au Saint-Sacrement, sa lecture spirituelle, et la récitation du bréviaire romain qu'il disait tous les jours depuis longtemps, comme s'il eût été engagé dans les ordres sacrés. Nous n'aurions pas connu cette dernière particularité, sans la charitable indiscré-

tion d'un de ses amis auquel il l'avait confiée dans l'intimité.

Chaque jour également il assistait à la sainte messe dans l'église de la Trinité, sa paroisse, et il demandait humblement la permission de la servir comme un simple enfant de chœur. On essaya d'interrompre cette habitude si édifiante. « Je m'estime plus honoré, répondit-il, de remplir cette éminente fonction auprès du Roi des rois, que d'être le premier ministre de Napoléon ou de Louis XVIII. »

On raconte même à ce sujet une plaisante anecdote. Il servait la messe à M. l'abbé de Sance, un des amis de sa famille. Cet ecclésiastique, après avoir fait le signe de la Croix, s'était arrêté tout-à-coup. M. de Hercé était vif et n'aimait pas attendre. — Eh bien ! M. l'abbé, *Introibo ad altare Dei*. — Est-ce vous qui allez dire la messe aujourd'hui ? répond M. l'abbé de Sance, sans se presser davantage. M. de Hercé s'aperçut de la petite brusquerie, et ne manqua pas de lui en demander pardon après la messe.

Les deux pièces suivantes écrites tout entières de sa main et que nous n'hésitons pas, malgré leur longueur, à insérer ici, feront mieux comprendre comment M. de Hercé envisageait et pratiquait la vie chrétienne, même au milieu du monde et des affaires.

La première a pour titre : *Réglement de la vie intérieure*. Elle est précédée de cette introduction :

« Dieu nous annonce dans les livres saints (Prov. 8, 31) qu'il fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes, qu'il se plaît à leur parler au cœur dans le silence de la retraite (Osée, 2, 14). Paroles saintes et pleines d'attraits qui semblent nous appeler à l'union in-

time avec Dieu, et nous dire que le secret de la vie intérieure consiste à se retirer au fond de son cœur pour y habiter avec lui. Demeurez en moi, dit Jésus-Christ, et je demeurerai en vous. Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous me demanderez ce que vous voudrez, et tout sera accordé (Jean, 15). Pour effectuer cette sainte union, cette heureuse correspondance avec Dieu, il est nécessaire de bâtir une solitude au fond de son cœur. Là, dégagée de tout ce qui est créé, quoiqu'au milieu du monde, humiliée et anéantie devant la Majesté suprême, l'âme ne doit plus rien découvrir dans ce vide immense que Jésus et Jésus crucifié. Elle doit élever dans cette solitude qui dorénavant fera les délices de sa vie, un calvaire sur lequel elle plantera un crucifix, et au pied duquel elle viendra se retirer souvent pour y entendre, comme une autre Marie, les paroles de son bien-aimé.

» La crainte des jugements de Dieu qui doit juger les justices mêmes lui fera placer dans la partie inférieure de sa solitude l'enfer, ce gouffre de feu où se trouvent les réprouvés (Luc, 16). La douce espérance d'un bonheur futur lui fera placer à la voûte de sa grotte le ciel ouvert devant lequel Jésus tenant une palme à la main, signe des récompenses éternelles, semble lui annoncer que celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé (Matth., 16, 20). L'âme aura soin de décorer cette solitude de différents objets édifiants propres à la faire croître en vertus, tels qu'une mère de douleur à genoux aux pieds de la Croix, un S. Jean, le disciple bien-aimé, symbole de l'amour divin; une Magdeleine pleurant ses égarements, baignant Jésus de ses larmes; un S. Jérôme décharné, modèle accompli de la mortification; un

S. Jean-Baptiste dans le désert, nous invitant à la pénitence, à la retraite ou au recueillement; un S. Paul, ermite, qui nous fera goûter les délices de la pauvreté; un Augustin, ce héros de la force et de la constance; un S. Bernard, pour nous apprendre à faire la volonté de Dieu en toutes choses, enfin des vierges mortifiées et des martyrs couronnés.

» Voilà une idée de la solitude du cœur dans laquelle mon âme se rendra souvent pendant le jour pour s'y former à la vertu, trouver le trésor de la vie intérieure et la clef du Ciel cachée par Jésus-Christ. C'est dans cette solitude que je viendrai traiter les affaires de mon salut, apprendre que ce bas monde n'est que vanité et misère, et que le seul et unique bonheur consiste à aimer et à servir le Seigneur!

RÉGLEMENT.

1. Dès mon réveil, je me rendrai dans la solitude de mon cœur; là, bien recueilli, je me prosternerai en esprit aux pieds de mon Jésus; je l'adorerai et je lui ferai l'offrande de tout moi-même, en me dévouant entièrement à lui, et je lui demanderai sa bénédiction : Levez-vous, ô vous qui dormez, et Jésus-Christ vous éclairera (Ps. 5, 14).

2. Je me léverai avec respect et décence. Je prendrai alors la croix que je porte sur moi, je la baiserai en excitant en moi des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition. Je demanderai à Jésus-Christ sa sainte volonté en lui disant : Me voici, Seigneur, que voulez-vous que je fasse? (Act. 10.)

3. Ce sera dans le silence de mon temple et aux pieds de Jésus-Christ que je ferai ma méditation et ma prière :

Je parlerai au Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière (Gen.).

4. C'est en la présence de Dieu qu'humilié devant sa majesté suprême je considérerai les vérités éternelles, et que je converserai avec Jésus-Christ. Ce sera dans cette chère solitude que je produirai les affections les plus douces, et que pénétrant jusqu'au plus profond du cœur de Jésus, j'acquerrai la ferveur de son amour : Mon fils, donnez-moi votre cœur (Prov.).

5. C'est après avoir jeté des regards réfléchis sur l'abîme creusé sous mes pieds, lequel est au fond de ma grotte, et avoir élevé les yeux jusqu'à la voûte du temple, qu'apercevant mon juge, je formerai les résolutions les plus sérieuses.

6. Je prierai mon Ange gardien de m'introduire souvent dans ce saint lieu ; je le prierai de porter aux pieds de l'Éternel mes prières, mes soupirs, mes désirs, et de me rapporter les grâces et les secours que le ciel m'enverra. Dieu, dit David, a commandé à ses Anges d'avoir soin de vous dans tous vos pas et démarches (Ps. 90).

7. Ce sera sous les auspices de la très-sainte Vierge que je prierai et ferai mes demandes au Seigneur : Voilà votre mère, dit Jésus-Christ.

8. Je tâcherai de me rendre, toutes les heures, dans mon temple intérieur pour y faire mes oraisons jaculatoires : Il faut toujours prier et ne jamais cesser.

9. Lorsque je serai dans cette chère habitude, j'y serai dégagé des pensées vaines et futiles ; j'y serai dans le plus grand silence et le recueillement le plus profond, afin de profiter des grâces qui me sont destinées : Ce n'est pas dans la dissipation qu'on trouve le Seigneur.

10. Je n'entreprendrai rien, sans avoir auparavant consulté Jésus-Christ, mon oracle. « Mon fils, dit l'Esprit-Saint, ne faites rien sans conseil. » Oui, c'est dans son sein que je devrai m'épancher; c'est à son cœur que je devrai confier tous mes doutes et tous mes secrets, afin de connaître sa sainte volonté. Si j'ai des peines et des chagrins, je les déposerai à ses pieds : je lui demanderai la patience et la persévérance; je le remercierai de m'avoir donné une partie de la vraie croix : « Prenez votre croix sur vos épaules et suivez-moi » (Matth., 8).

11. Au milieu de mes occupations et de mes délassements j'agirai pour Dieu : je ne perdrai pas la paix du cœur, ni sa divine présence.

12. Si je commets une faute, je ne me découragerai pas, mais j'irai me prosterner de suite, en esprit, dans ma solitude, aux pieds de mon Jésus : je lui demanderai pardon, je m'imposerai une pénitence et je tâcherai de ne plus retomber.

13. En société, je serai attentif à mes pensées, à mes paroles, à mes actions. En tout je serai prudent et modéré : *Ayez la prudence du serpent et la simplicité de la colombe*.

14. Je ne serai point trop ému du récit des nouvelles et des grands événements du jour : j'adorerai seulement la puissance, la grandeur de la Providence, de celui qui habite au plus haut des cieux : *Seigneur, vos œuvres sont admirables !*

15. Quand je voudrai obtenir des grâces de Dieu, je devrai, à l'exemple de Daniel, ne pas cesser de prier, de soupirer, de me mortifier, de demander, me résignant en tout à la volonté de Dieu : *Il atteint d'une fin à l'autre avec force, et dispose tout avec suavité* (Sag., 8, 1).

16. Toutes les fois que je ferai une œuvre de charité, j'entrerai dans mon temple, afin d'unir cette œuvre aux mérites du Sauveur. J'aurai soin de la cacher dans son sein : *Que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite.*

17. Ce sera dans cette grotte chérie que je prierai pour la conversion des pécheurs, pour la persévérance des justes et la ferveur des pénitents. C'est là que je tâcherai aussi de réaliser mes résolutions, d'acquérir telle vertu, de surmonter et de vaincre tel penchant.

18. Je prendrai garde que la tiédeur ne refroidisse les entretiens de feu que je pourrai avoir avec Dieu : je lui serai bien fidèle, de crainte qu'il ne retire ses grâces.

19. Lorsque les tentations du démon me tourmenteront, je prendrai garde que, comme la malheureuse Eve, je ne m'arrête à des illusions et à raisonner avec lui. Je chercherai mon salut dans la fuite. Je viendrai dans mon temple me cacher dans le sacré Cœur de Jésus jusqu'à ce que la tempête soit apaisée.

20. Je prendrai bien garde que ma volonté, toujours appuyée de la grâce, ne cède à la violence de la tentation : car il ne m'est jamais permis de céder sans pécher.

21. Le vrai moyen de n'être pas vaincu par la tentation, est de ne pas perdre la paix de l'âme, de demeurer constamment attaché au sacré Cœur de Jésus dans ma solitude, de considérer ma grotte comme une forteresse imprenable dont Jésus est le vaillant défenseur. Que mes ennemis s'assemblent en force, qu'ils assiégent, bloquent et bombardent cette forteresse, que l'enfer et ses démons soient acharnés pour ma perte, qu'ils emploient toutes leurs ruses pour me supplanter, me décourager et me vaincre; en un mot, sous quelque

forme qu'ils cherchent à pénétrer, à monter à l'assaut, si je n'ai aucune relation secrète avec l'ennemi, rien ne doit m'inquiéter ni me troubler. Tous ces préparatifs ne sont qu'extérieurs. Au milieu du cliquetis des armes, du feu et du bombardement de l'ennemi, je resterai paisible dans le cœur de Jésus, je n'interromprai pas mes entretiens d'amour avec lui; bien assuré qu'aucune de ces furies ne peut me nuire sans sa permission et que, d'après ses promesses, *il ne permettra jamais que je sois tenté au-dessus de mes forces.*

22. Si la tentation dure, je ne me découragerai pas, je resterai constamment aux pieds de la croix, en adorant humblement les desseins de la Providence qui veut m'éprouver pour mon bien. Je penserai que c'est Jésus qui se cache de moi amoureusement, pour récompenser doublement ma fidélité et ma constance.

23. Si, par un effet de la fragilité humaine, je venais à succomber; comme il est peu de vaillants soldats qui, dans un combat meurtrier, ne reçoivent quelques blessures, lesquelles les rendent encore plus intrépides, je redoublerai de courage, lorsque j'aurai été blessé dans la tentation, en revenant au combat avec une nouvelle ardeur, sans cependant m'exposer de moi-même au danger. En priant Jésus de m'aider, je lui montrerai les plaies que j'aurai reçues sous son étendard, et sans perdre de temps, j'irai, fort de sa force, renverser les Goliath et triompher des Holopherne.

24. Si par malheur l'ombre du péché mortel avait profané mon sanctuaire, ou si un de ces péchés qui donnent la mort à l'âme y avait causé l'abomination de la désolation, si Jésus et son esprit, réduits à quitter leur demeure chérie, me faisaient ce reproche sanglant:

« Comment se fait-il que mon bien-aimé a commis tant de crimes dans ma demeure? si mon ennemi m'eût chargé d'injures et de malédictions, je les eusse souffertes, mais vous qui êtes mon ami..., vous qui participiez à mes faveurs les plus douces, vous qui agissiez de concert avec moi dans la maison de Dieu, vous avez été assez cruel pour m'abandonner et pour préparer une croix à votre Sauveur! » c'est alors qu'il faudrait aller de suite me jeter aux pieds d'Ananie, lui avouer mes faiblesses, obtenir mon pardon et réparer la profanation de mon temple par une pénitence proportionnée, apaiser la colère de mon Dieu, le prier de venir habiter de nouveau dans mon cœur et m'y donner des marques de son amour.

25. Ce sera dans ma grotte chérie que je déposerai et méditerai les avis de mon directeur, que je m'en rapporterai à ses conseils, que je demanderai au divin Jésus de me confirmer dans mes bonnes résolutions et de me faire la grâce de les accomplir.

26. Pour me préserver du péché, et afin de rester fidèle à Dieu jusque dans les petites choses, je considérerai mon Jésus au fond de ma solitude attaché à la croix; que sur ce gibet, il est un Dieu vengeur, un juge en courroux assis sur le tribunal de sa justice, afin de poursuivre sans relâche et de punir sans miséricorde, pendant toute une éternité, les pécheurs impénitents. Et afin de m'exciter ensuite à la confiance, je le regarderai aussi comme un Sauveur, un Dieu pénitent, un Père tendre assis sur le trône de sa miséricorde, afin de pardonner à tous ceux qui reviendront à lui avec repentir et qui persévèreront dans la pénitence.

27. Lorsque j'assisterai à la sainte Messe, je me péné-

trerai bien de la grandeur du mystère qui s'opèrera sous mes yeux. Je me représenterai un Dieu Sauveur qui s'immole pour moi, l'Agneau sans tache qui répand son sang précieux d'une manière non sanglante pour la rémission de mes péchés. Je m'unirai d'intention avec le prêtre; je m'humilierai plein de douleur et de repentir. Je me figurerai le ciel ouvert, des millions d'Anges qui se préparent à accompagner Jésus sur l'autel pour l'adorer. C'est ici que doit redoubler ma piété et mon recueillement.

28. *A l'Offertoire,* je m'offrirai moi-même et toutes les puissances de mon âme à Dieu le Père en union avec Jésus-Christ qui s'offre par les mains du prêtre; au *Memento des vivants,* je prierai pour toutes les nécessités de l'Eglise, pour mes parents, mes amis, et surtout mes ennemis; à l'*Élévation,* puisse mon cœur, percé d'un double glaive de douleur à la vue de la multitude de mes fautes reconnaître la bonté et la miséricorde de celui qui s'immole pour moi; au *Memento des morts,* j'admirerai le concert divin de l'Eglise militante et de l'Eglise triomphante qui s'unissent à Jésus-Christ pour offrir ce sacrifice au Père céleste, afin de demander le soulagement des âmes du purgatoire; au *Domine non sum dignus,* puisse une humilité profonde me faire reconnaître mon indignité, mon néant, et me préparer à recevoir l'hostie sans tache; au *moment de la Communion,* je le poserai dans mon cœur comme sur un autel que mon amour pour lui et sa condescendance pour moi lui ont préparé. Je ferai en sorte que mon silence et mon recueillement lui témoignent la grandeur de ma reconnaissance. Du moment que Jésus est présent dans mon cœur, je ne quitterai plus ma grotte, je me tiendrai à ses

pieds comme Marie, je les baignerai de mes larmes comme Magdeleine, je lui protesterai que je l'aimerai de plus en plus et que je mourrai plutôt que de lui déplaire.

29. Au sortir de l'église, je ferai qu'on remarque sur mon visage la figure d'un Moïse descendant tout rayonnant de gloire de la montagne sainte où il a traité avec Dieu même : j'irai raconter les merveilles dont j'ai été témoin et enflammer les cœurs des fidèles qui voudront bien m'entendre.

30. Ce sera dans ma solitude, aux pieds de la justice divine, que je ferai mes examens de conscience; je tâcherai que le fruit de ces examens journaliers soit de me défier peu à peu de moi-même, de craindre les faux jugements de mon imagination, l'inclination de la nature au péché, l'effroyable multitude d'ennemis qui m'attaquent de tous côtés, qui sont beaucoup plus forts et plus rusés que moi, qui ont le perfide talent de se transformer souvent en anges de lumière, et ne cherchent qu'à me supplanter.

31. Le vrai moyen de ne plus retomber dans les fautes que j'ai pleurées dans mon examen, c'est de me mortifier intérieurement; c'est de ne jamais oublier que le trop grand soin de mon corps et de ma santé est le premier obstacle à mon salut, et un signe évident, dit saint Augustin, que je ne fais pas ma demeure dans les plaies du Sauveur.

32. Puissé-je mourir à ma propre volonté et connaître le prix de cette mort et ses avantages! Puissé-je dans ma solitude chérie me mettre au-dessus des événements et des contre-temps de la vie! devenir indifférent à la santé ou à la maladie; aux richesses ou à la pauvreté, à l'estime ou au mépris, aux honneurs ou aux humiliations!

Puissé-je renoncer à toute affection naturelle, à toute aversion, à toute répugnance ! être indifférent à tout ce qui n'est pas Dieu ou mes devoirs, afin de ne tenir qu'à la volonté de Dieu, de ne dépendre que d'elle, de n'aimer qu'elle et de ne chercher autre chose ici-bas que ma paix et mon repos en elle !

33. Je prendrai garde de ne jamais penser mal de mon prochain, de le juger, de le critiquer, ou de lui dire quelque chose qui puisse l'offenser. J'aimerai tout le monde et chacun en particulier, fût-il rempli d'imperfections, Jésus m'en ayant donné l'exemple, lui qui m'a aimé tout imparfait et tout pécheur que je suis !

34. Soit que mon prochain ait tort ou raison, je ne discuterai et ne disputerai jamais avec lui. Je m'efforcerai d'être poli, honnête et bien disposé envers tous ceux qui me disent des injures et qui me persécutent.

35. Je ne louerai jamais personne en sa présence. Je ne me louerai jamais et je ne permettrai pas qu'on me loue.

36. Je m'habituerai à parler peu ; car, outre que le flux de paroles entraîne beaucoup de fautes, il détruit encore la paix et le calme de ma solitude, il nous éloigne de J.-C.

37. Je serai prévenant envers tous, surtout envers les pauvres, parce qu'ils sont les membres de Jésus-Christ.

38. Je ferai du bien à mes ennemis de préférence à toute autre personne.

39. Rien ne doit m'attrister dans ce monde, ni troubler le repos de ma solitude, pas même la perte du dernier morceau de pain, parce que Jésus que je sers me réserve beaucoup plus que cela.

40. Je vivrai dans la plus grande pauvreté d'esprit.

Je serai toujours égal à moi-même; je ne laisserai jamais rien apercevoir de ce qui se passe en moi. Il n'y a que Dieu et mon directeur qui puissent pénétrer ces secrets.

41. Mon cœur doit être à Dieu seul. Il m'a placé dans le saint état du mariage : c'est en Dieu que j'aimerai mon épouse et ma fille.

42. Je ne laisserai jamais passer un seul jour sans faire quelque pénitence, si petite qu'elle soit.

43. Je me confesserai tous les huit jours avec un sincère repentir, afin d'augmenter de jour en jour la grâce en moi, et de ne rien relâcher de mon genre de vie qui doit être caché en Dieu.

44. Je choisirai un jour de chaque mois pour me préparer à la mort.

45. Je ferai, chaque année, une retraite de trois ou six jours, une revue d'un an; je relirai tous les quinze jours mon réglement de la vie intérieure, afin de persévérer jusqu'à mon dernier soupir, et d'obtenir la couronne que Dieu donnne à ceux qui sont fidèles jusqu'à la mort (Apoc., 1, 10).

Laval, 1er *Novembre* 1820.

M. de Hercé communiait presque tous les jours. Le cœur de l'homme est ainsi fait que, sans une vigilance continuelle, il finit par s'accoutumer à tout ce qu'il y a de plus sacré au monde et le traiter presqu'à l'égal des choses profanes. Pour tâcher d'obvier à ce grave inconvénient, le maire de Laval avait extrait du Cantique des Cantiques, pour son usage particulier, *cet essai de sentiments affectueux* qu'on ne lira pas avec moins d'édification que son réglement.

Essai de sentiments affectueux, pour la sainte Communion, extraits du Cantique des Cantiques.

(Osée, II, 19, 20.) Le Seigneur n'a point de termes trop tendres pour nous peindre son amour : il se plaît à se représenter sous les traits du plus aimable époux, de l'amant le plus passionné, et nos fautes sont toujours appelées, dans l'ancien Testament, des infidélités faites à la foi conjugale, de honteuses fornications, de hideux adultères. Il aime à nous montrer l'âme sous la forme d'une jeune beauté qu'il a ornée, embellie, parfumée, couronnée, parée d'une brillante ceinture (Ezech., XXIII et XVI, 8, 12. Isaïe, LXI, 10); et son cœur si tendre, si généreux, voit l'infidélité de cette âme comme le divorce honteux de l'épouse criminelle, de l'épouse qu'il aimait, qu'il voulait accabler de caresses et entourer des mille liens de son amour. Dans cet Évangile, dont l'amour dicte chaque ligne, il daigne encore s'appeler du doux nom d'Époux, époux de l'Église, époux de nos âmes, et ce beau Cantique ne semble être que le développement de ce titre si touchant. Cette union du Sauveur avec l'âme fidèle, se consomme dans le Sacrement où il se donne lui-même avec un si doux abandon, et c'est pour savourer ces sentiments si tendres, si ravissants, que nous avons pris plaisir à les reproduire dans le langage si expressif de cet admirable Cantique.

S. Jérôme l'appelle l'Epithalame du Christ avec son Eglise, le chant de l'hymen du Sauveur avec l'âme, son épouse. Comment ne pas en répéter les expressions passionnées, au moment où le Sauveur et sa créature ne font plus qu'une chair, et où elle peut dire : Voici les os de mes os, la chair de ma chair?

L'homme froid dédaignera ces expressions brûlantes : le cœur qui a compris tant soi peu l'amour de J.-C. les trouvera trop faibles pour peindre celui dont il brûle avec délices. Le luxe de poésie, déployé par l'auteur sacré, ces fleurs, ces parfums, ces arbustes, ces belles forêts ne représentent que faiblement le délicieux Eden, où le Sauveur entraîne l'âme fidèle qui vient de le recevoir avec ferveur!

La veille, après-midi.

(II. 3.) Mon bien-aimé est le plus beau des arbres de la forêt : je veux m'asseoir à son ombre : je veux me nourrir du fruit de son amour. (I. 16.) Mon bien-aimé est le plus beau des enfants des hommes, il est tout aimable. Aussi, est-il magnifique, le lieu où il veut se donner à sa bien-aimée! (17.) Des colonnes de cèdre soutiennent son tabernacle, tout orné de fleurs toujours renaissantes! Mon bien-aimé est blanc comme le lis, il se plaît dans la pureté : (V. 10.) il est rose comme le sang, il est encore taché de celui qu'il versa pour moi! (II. 1.) Je ne suis que l'humble narcisse de Saron, le timide lis des vallées : je ne veux fleurir que pour lui! (III. 11.) Venez, filles de Sion, venez voir mon Roi, le front ceint de ces épines dont il a voulu être couronné, au jour de ses noces sanglantes, au jour où son cœur généreux a nagé dans la joie, en s'immolant pour moi! Son nom seul est une essence précieuse qui s'évapore : il embaume mes lèvres et mon cœur! (V. 14.) Les mains de mon Sauveur sont des corbeilles d'or, elles sont pleines de brillantes hyacinthes, car elles ont été percées pour moi! (II. 4.) Amour est l'inscription de son drapeau. (V. 8.) O vous, ses amantes, Filles de Jérusalem, priez-le de venir vers moi : dites-lui que je meurs d'amour!

La veille, au soir.

(V. 11.) La tête de mon bien-aimé s'incline vers moi sur la croix : c'est l'or pur de son amour! (2.) Les boucles de ses beaux cheveux sont encore humides de la rosée qui les inonda, pendant qu'il venait à la recherche de sa bien-aimée. (12.) Ses lèvres sont des lis, qui répandent le parfum de sa passion dans toutes ses divines expressions. Ses pieds sont d'un pur ivoire : ils attendent, ils poursuivent le pécheur. De sa voix, qui pourrait peindre la douceur? (13.) Ses yeux, tendres comme ceux de la colombe au bord des ruisseaux, regardent le pécheur avec une bonté ineffable. (14.) Ses joues, colorées comme la rose purpurine, ont été, hélas! meurtries pour moi! Son côté, percé pour moi, est plus blanc que l'albâtre, plus brillant que le saphir! (15.) Le marbre de ses pieds porte les traces du sang qui coula pour moi, de la poussière qui les souilla à ma poursuite. (16.) C'est là mon bien-aimé, Filles de Jérusalem! oui, c'est l'ami de mon cœur!

En s'éveillant pendant la nuit qui précède.

(III. 1.) Eveillée sur ma couche, dans le silence de la nuit, j'ai cherché ce Jésus que j'aime, et je ne l'ai pas trouvé. (V. 2.) Il me semblait l'entendre, la myrrhe de sa passion embaumait ma demeure, la pensée de Jésus mourant est vivante tout autour de moi. Je veux me lever, je veux le trouver, je veux ne le plus quitter. Je dors, mais mon cœur veille... Il m'a semblé l'entendre frapper : ouvre-moi, me disait-il, ô ma sœur! (V. 5.) Ses doigts divins semblaient avoir touché le cordon de la porte, ils y avaient laissé un parfum du ciel, j'étais émue au fond de l'âme! (II. 5.) Couchez-moi sur des fleurs, enivrez-moi de leur essence, je suis malade d'amour!

A l'aurore.

(II. 8.) Le voici, mon bien-aimé, il s'avance vers moi! Il gravit les montagnes, il franchit les collines! Pour se donner à moi, il a la rapidité de la gazelle, la légèreté du jeune faon! (9.) Le voici derrière le treillis, il regarde au travers du feuillage, il m'observe avec amour! (10.) Il répond à mon cœur, et me dit : Lève-toi, ô ma bien-aimée, ô ma toute belle, viens, hâte-toi! (11.) L'hiver, qui nous séparait, s'est enfui, l'orage et ses sombres nuages sont dissipés, viens. (12.) N'entends-tu pas le chant des oiseaux, le gémissement de la tourterelle? Tous, dans leur langage, chantent le bien-aimé. (13.) Les fleurs, la vigne, le figuier, n'annoncent-ils pas les merveilles de Dieu? Viens, sois ma colombe, ma belle, ma sœur, mon épouse, viens! (14.) O ma colombe, c'est dans la grotte du Calvaire, c'est sur ce rocher, témoin de l'excès de mon amour, que ta voix me sera agréable, que ton visage, arrosé de larmes, me paraîtra aimable et beau!

A l'Eglise.

(I. 1.) O mon bien-aimé, que mes lèvres baisent vos pieds et vos mains! C'èst de votre amour seul que je veux m'enivrer! (3.) Entraînez-moi sur vos pas! Que je courre! que je respire ces parfums qui charment les vierges! (4.) Le Roi du Ciel me fait entrer dans son palais : la joie, l'ivresse font palpiter mon cœur! Toujours, sans cesse, je porterai le souvenir de cet amour si touchant, enivrant, délicieux! Il n'y a que les justes à vous aimer, ô mon Dieu! (5.) Hélas! le soleil des tribulations a bruni mon âme, peut-être mes frères ont-ils été un sujet de mal pour moi! (6.) La vigne que vous m'aviez confiée,

Seigneur, l'ai-je soigneusement gardée? Ah! du moins, elle est belle, mon âme, par ma douleur de vous avoir déplu, par mon amour pour vous! (7.) Dites-moi, mon bien-aimé, où vais-je vous trouver dans ce midi brûlant qui me consume? (11.) Ah! ne me méprisez pas! La parure, qui orne mon cou, ne me plaît que parce que son or porte l'image de mon Sauveur adoré! (VIII. 1.) Ah! qui me donnera de vous appeler mon Frère chéri, de serrer contre mon cœur celui qui a daigné être allaité du sein de la Vierge ma Mère! Ah! je le presserai entre mes bras, en présence de l'univers : qui oserait me mépriser? Envoyez-moi de vos parfums, je suis malade d'amour! Qu'il vienne, mon bien-aimé! Qu'il agrée ce cœur enflammé pour lui! Anges du Ciel, âmes saintes, dites-lui que je languis loin de lui! (6.) Qu'il vienne donc sceller mon cœur pour jamais! (3.) Venez soutenir ma tête défaillante, et serrer contre votre cœur trop aimant la créature qui ne peut jamais vous aimer assez.

Action de grâces.

Je l'ai trouvé, le bien-aimé de mon âme, je l'ai trouvé, je le possède, rien ne m'en séparera jamais! (III. 4.) Mon bien-aimé est un faisceau de myrrhe que je place sur mon cœur! C'est la grappe parfumée des vignes d'Ain-Gaddi! Oui, je veux être votre colombe, je ne veux plus habiter que le creux du rocher qui porta la croix de mon Sauveur! (VII. 11.) Je suis toute à mon bien-aimé, il est à moi, et tout son amour est pour moi! (VIII. 6.) Celui qui aime donnera tout pour l'objet aimé, richesses, trésors, sa vie, son être tout entier, et tout cela lui paraîtra peu de chose à offrir! Tel fut l'amour de mon Dieu pour moi, tel sera mon amour pour lui! (7.) L'amour est plus fort que la mort, les eaux des torrents ne sauraient en étein-

dre la flamme, le tombeau lui-même ne l'éteindra pas!

(VII.) Epouse du Sauveur, le miel reposera sur mes lèvres : (IV. 9.) mon visage, mon port, mon costume, tout, en moi, répandra l'odeur de l'encens que mon cœur offre sans cesse à son Dieu!

(VII. 13.) Venez, mon bien-aimé, sortons dans la campagne : là, dans la solitude, au travail, je veux vous donner tout mon amour. Tous les parfums de mon âme s'exhaleront vers vous! (14.) Venez, la fleur d'amour livre au zéphyr son enivrante essence, l'amandier fleurit dans mon jardin : (VI. 11.) descendons ensemble près des bords verdoyants de ce torrent, dont votre amour pour moi vous fit boire l'onde amère! Venez, avec vous, je marche à l'ombre des arbres du Paradis : leur tête majestueuse se balance sur ma tête auprès de vous. Quel délicieux parfum j'y respire à chaque pas! (VII.) Levez-vous, aquilon, vent du midi, soufflez! Portez à mon cœur les parfums de mon bien-aimé! (V. 16.) Oui, ô mon Jésus, votre présence est aimable comme le Liban avec ses forêts, noble comme les cèdres qui élèvent leurs têtes jusqu'aux nues; votre voix est douce, ravissante à mon cœur : vous n'êtes, ô mon Jésus, que suavité, qu'enchantement! Fuyons ensemble, ô mon bien-aimé : ne nous séparons jamais : attendons ensemble que les ombres de cette vie se dissipent, et que souffle ce zéphyr, avant-coureur de l'aurore du beau jour de l'éternité! »

Du reste la piété du maire de Laval était si connue dans la ville, que, lorsqu'il fut question d'établir une congrégation de la sainte Vierge pour les Messieurs, il en fut désigné préfet par la voix unanime de tous ceux qui s'y enrolèrent. Cela devait être. Il en remplit les fonctions avec zèle et en devint l'ornement par ses vertus.

Il portait haut sa bannière et se glorifiait de ce titre dans toutes les circonstances. Quand M. de Lézardière fut nommé préfet de la Mayenne, en remplacement de M. de Freslon, M. de Hercé était allé le saluer avec ses adjoints : « Monsieur, lui dit-il en l'abordant, ma préfecture est heureuse de s'incliner devant la vôtre.— Comment ! M. le maire, vous venez donc d'être nommé préfet, vous aussi, et dans quel département ? — Vous ne me comprenez pas, M. le préfet : c'est le préfet de la congrégation de la sainte Vierge de Laval qui vient en ce moment s'incliner devant M. le préfet de la Mayenne. — Le préfet sourit en admirant la foi vive du maire.

CHAPITRE V.

Sollicitude éclairée de M. de Hercé pour le mariage de sa fille. — Mgr. de la Myre vient la marier à Laval. — M. de Hercé perd sa mère et sa femme. — Promesse que M. et Mme de Hercé s'étaient faite mutuellement. — M. de Hercé pense donc à entrer dans les ordres. — Cruelles incertitudes à ce sujet. — Il n'ose en parler à sa fille. — Il consulte Mme de Vaufleury. — Notice sur Mme de Vaufleury. — Autre mot d'un Lavallois par rapport à elle. — Mme de Vaufleury lui conseille d'aller faire une retraite à Rennes. — Il demande l'entrée de Saint-Sulpice, et se décide ensuite pour Malestroit. — Il écrit à sa fille sa résolution. — Réponse de sa fille. — Il l'envoie à Mme de Vaufleury. — Il donne sa démission de maire, et va prendre congé de sa fille.

L'année 1825 réservait une grande joie au cœur de M. et de Mme de Hercé. Nous ne parlerions pas de cet événement qui ne devrait avoir d'écho qu'au sein du foyer domestique, s'il ne renfermait pas pour les autres pères de famille un exemple d'autant plus beau qu'il est plus rare de nos jours. Melle Lucie de Hercé atteignait sa vingtième année. C'était une des plus riches héritières du département. Sa science extraordinaire, sa foi, ses belles qualités relevées par une excessive modestie attiraient autour d'elle de nombreux prétendants. M. et Mme de Hercé comprirent en époux chrétiens les grands devoirs qu'ils avaient à remplir à cet égard : « Sans doute c'est la divine Providence qui dirige tout, disait M. de Hercé, personne n'a plus que moi confiance en elle, mais si elle nous a donné des lumières, c'est pour nous en servir, et nous serions grandement coupables de ne pas

nous assurer des sentiments religieux et de la conduite de celui auquel nous devons confier la vie et j'ose presque dire l'éternité de l'enfant dont Dieu nous demandera un jour un compte rigoureux. » Ce fut un jeune sous-préfet du département, M. d'Ozouville, bien connu par la loyauté de son caractère et l'élévation de ses sentiments religieux qui obtint la main de Melle Lucie de Hercé.

Désirant donner au maire de Laval un témoignage éclatant de son estime et de sa reconnaissance, Mgr Claude de la Myre, évêque du Mans, se fit un devoir de se rendre à Laval pour donner la bénédiction nuptiale aux deux époux.

L'année suivante ne devait pas être aussi heureuse pour M. de Hercé. Le 6 octobre, il eut la douleur de fermer les yeux à sa pieuse mère pour laquelle il n'avait cessé de ressentir une grande tendresse; et le 23 décembre suivant, Mme de Hercé suivait sa belle-mère au tombeau. Cette double perte laissa un grand vide dans sa maison, et surtout dans son cœur : mais la fille essuya les larmes du père, le père essuya celles de sa fille, et tous deux allèrent ensemble chercher à la table sainte des consolations auprès de Celui qui a dit sur une tombe : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, quand bien même il serait mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas à jamais. »

Mme de Hercé avait promis à son mari que, si elle lui survivait, elle entrerait dans un cloître et se ferait religieuse comme Ste Jeanne-Françoise de Chantal, Louise de Marilhac et tant d'autres dont l'histoire de l'Eglise a conservé le précieux souvenir. De son côté, M. de Hercé avait également promis que, dans la supposition contraire, il renoncerait au siècle et consacrerait le reste

de ses jours au sacerdoce pour lequel il avait senti une forte inclination dans sa jeunesse. Mais cette convention réciproque avait été tenue secrète entre les deux époux; rien n'en avait transpiré au-dehors.

Quand donc M. de Hercé se vit seul, il pensa tout naturellement à tenir l'engagement qu'il avait contracté vis-à-vis de Mme de Hercé. Mais avant qu'il lui fût permis de mettre ce projet à exécution, que de terribles assauts son cœur et sa conscience n'eurent-ils pas à subir!

Était-il véritablement appelé de Dieu dans le sanctuaire? Pourrait-il, à son âge, y opérer encore quelque bien et sauver des âmes? N'avait-il pas trop péché dans sa vie pour aspirer à la sublimité d'un pareil ministère, et n'était-ce pas déjà trop pour lui d'être admis à la communion laïque? Ou bien n'était-il pas lié par la promesse qu'il avait faite à Mme de Hercé? N'avait-il pas, en se mariant, manqué sa première vocation, et n'était-il pas encore temps de réparer sa faute et de prendre rang dans la tribu lévitique? Selon le flux et le reflux de ces pensées si diverses, tantôt son imagination s'enflammait et il touchait, pour ainsi dire, le ciel du bout du doigt, tantôt au contraire il retombait sur lui-même tout meurtri et comme broyé par le découragement. Il éprouvait alors toutes les oscillations du navire surpris en haute mer par un violent orage : ce qui donnait à ce caractère si expansif et si gai un air rêveur et taciturne qu'on attribuait généralement aux vives émotions qu'il avait éprouvées à la mort de sa femme.

Il semblerait naturel que Mme d'Ozouville dût être la première à recevoir les confidences de son père et à le soutenir dans ce terrible combat intérieur. Mais bien

qu'il la sût heureuse avec un époux digne d'elle, l'idée seule de s'en séparer lui déchirait le cœur, et quand il y pensait, il était obligé de se retirer à l'écart pour donner un libre cours à ses soupirs et à ses larmes. La première fois qu'il ouvrit la bouche pour lui en parler, il tomba évanoui, sans qu'on pût soupçonner le motif de cet évanouissement.

Une pieuse dame vivait alors à Laval. Une parfaite conformité d'idées et de sentiments, non moins que des liens de société et de famille même, l'avait mise depuis longtemps en rapport avec M. de Hercé. C'est à cette dame dont il connaissait l'excellent jugement qu'il s'ouvrit de son projet après la mort de sa femme. Elle le comprit parfaitement; et prévoyant tout le bien qu'un caractère de cette trempe pourrait faire à l'Église, elle l'encouragea fortement à persister dans son noble dessein.

N'eût-elle rendu que ce service à M. le maire de Laval et à l'Église, l'impartialité de l'histoire ne permettrait pas de laisser complétement à l'écart la mémoire de cette illustre dame. N'ayant pas eu l'honneur de la connaître, nous avons demandé une notice sur elle à une personnne qui vivait dans son intimité, et nous sommes heureux de l'insérer ici telle qu'elle nous a été envoyée :

« Pour ce qui concerne Mme de Vaufleury, je regrette vivement que vous n'ayez trouvé aucune de ses lettres à Mgr de Hercé. Peut-être ne faudrait-il pas renoncer à l'espoir de trouver quelques fragments de cette précieuse correspondance. Mme de Vaufleury se peignait parfaitement dans ses lettres. Douée des plus heureuses facultés, elle s'était livrée dès ses plus jeunes années avec la plus

grande ardeur et par l'effet d'un immense amour du vrai et du beau, à l'étude de la saine littérature et des choses saintes. Elle connaissait et savait apprécier, juger avec une délicatesse de sentiments exquis nos grands écrivains français. Ses relations avec M. de Hercé l'avaient initiée à la connaissance des beautés littéraires de toutes les langues, latine, grecque, hébraïque, persane, anglaise, italienne, etc. C'est ce qui donne tant de charme à leur correspondance. Comme M. de Hercé, Mme de Vaufleury avait surtout et toujours étudié les livres saints. Souvent lorsqu'elle parlait des livres du Nouveau Testament et de quelques-uns de l'ancien, elle rappelait les grandes et saintes dames romaines, disciples de saint Jérôme. Elle les rappelait mieux encore par son amour pour Dieu et pour son Eglise. Sa piété était aussi profonde qu'éclairée. Elle se distinguait surtout par un respect pour Dieu qui se manifestait dans toute sa vie. Ce respect produisait en elle une délicatesse de conscience qui, grâce à la fermeté de son jugement, ne dégénéra jamais en scrupule, et une exactitude et une régularité dans l'accomplissement de tous ses devoirs et dans ses diverses pratiques de dévotion qu'on aurait admirées dans une religieuse cloîtrée. Tous les jours elle était à sa place à l'église quelques minutes après cinq heures, elle assistait à plusieurs messes. Quand elle avait communié, elle entendait, autant qu'il lui était possible, une messe en action de grâces. Son attitude dans le lieu saint, à la messe, et surtout lorsqu'elle se rendait à la table sainte, était une exhortation puissante à la foi en la présence réelle de N. S. Lorsqu'elle avait le bonheur de posséder à sa maison de campagne son saint et vénérable ami, on conservait le Saint-Sacrement dans la chapelle. M. de

Hercé et elle passaient de longues heures devant N. S. et on s'arrangeait de sorte que N. S. ne fût jamais seul.

» Le Saint-Père a eu peu de filles aussi dévouées, aussi sincèrement attachées au siége apostolique et à son autorité, que Mme de Vaufleury : elle avait en horreur toute réticence ou hésitation par rapport à l'enseignement ou aux ordres de Rome. Et ce zèle était très-pratique. Elle encourageait par tous les moyens qui étaient en son pouvoir les hommes et les œuvres de zèle et de charité. Les écrivains catholiques, auteurs de bons livres ou rédacteurs de journaux religieux, n'avaient point d'auxiliaires plus empressés et plus généreux. Aussitôt qu'elle avait jugé qu'un livre était utile, elle cherchait les moyens de le propager. Elles se réjouissait de toutes les joies de l'Eglise, de toutes les conquêtes qu'elle fait sur l'infidélité ou l'hérésie; elle souffrait de toutes ses douleurs. En quelque lieu qu'un catholique fût persécuté, elle se sentait persécutée avec lui, et si elle pouvait, elle le secourait. Dans ses dernières années, comme ses forces étaient épuisées, elle pouvait à peine lire dans son journal (l'*Univers*) le récit de ce que l'Eglise avait à souffrir dans plusieurs contrées; cette lecture lui faisait une trop vive impression.

» Son amour pour les pauvres n'était pas moins admirable. Quoiqu'elle n'ait joui d'une fortune considérable que dans ses dernières années, elle sut toujours par la plus stricte économie sur ses propres dépenses, trouver des ressources pour secourir les malheureux. Elle faisait l'aumône avec un saint respect pour le pauvre, et avec la pièce d'or ou d'argent, elle lui donnait quelque bon conseil, elle laissait couler de son cœur quelques bonnes paroles qui portaient à Dieu. Ce n'est pas sa faute si quel-

ques-unes de ces saintes œuvres venaient à la connaissance de ceux qui fréquentaient sa maison. Quand elle fut, après la mort de son mari, à la tête d'une grande fortune, sa joie de donner beaucoup soit aux églises, soit aux établissements religieux, soit aux pauvres, était moindre que la crainte de ne pas donner assez; cependant elle était très-pauvre pour elle-même. Elle redoutait la responsabilité des richesses.

» Son mari sut apprécier ses grandes qualités, et s'édifier au spectacle de ses grandes vertus. Ils n'eurent qu'un enfant. Lorsqu'il eut atteint l'âge de sept ans, M. de Vaufleury pria la mère de se charger elle seule de son éducation, il prit l'engagement de faire tout ce qu'elle voudrait. Mme de Vaufleury confia son fils aux Jésuites et l'envoya à Saint-Acheul. Gabriel de Vaufleury était tel que sa mère pouvait le désirer. Il venait de terminer ses études, il donnait les plus belles espérances : la fièvre typhoïde l'enleva à la tendresse de ses parents. Il devait avoir vingt-un ou vingt-deux ans. Une notice sur sa vie fut publiée par les Pères Jésuites. M. de Vaufleury mourut vers 1844 ou 45, dans de grands sentiments de religion, déclarant à haute voix qu'il devait son salut à sa sainte et incomparable épouse. Après la mort de son mari, Mme de Vaufleury fut un modèle parfait des saintes veuves. Elle ne cessa point de prier et de faire prier pour lui, et bien que le cimetière fût éloigné de son hôtel, elle s'y rendait fréquemment pour visiter les tombes si chères de son mari et de son fils.

» Je suis bien long, et cependant je sens que je suis fort incomplet. Il faut avoir vécu dans l'intimité de cette femme pour pouvoir la juger, surtout pour apprécier les charmes de sa conversation. *Quoties inter homines fui*,

minor homo redii. C'était tout le contraire lorsqu'on quittait Mme de Vaufleury : on se sentait plus chrétien, plus prêtre; je crois que Mgr de Hercé était plus prêtre et plus évêque. Elle encourageait avec une douceur et une force infinies à l'amour de N. S. et de l'Eglise, à la sanctification des âmes : elle élevait au-dessus des intérêts terrestres, des passions et des partis, dans un ordre d'idées où l'âme se fortifiait et se trouvait heureuse. Mme de Vaufleury sut faire généreusement les plus grands sacrifices : la douleur de la mort de son fils fut toujours très-vive et toujours très-résignée. Dans ses dernières années elle avait une nièce qu'elle aimait comme sa fille et qui méritait cette affection par ses rares qualités d'esprit et de cœur. Cette chère nièce voulut entrer en religion : Mme de Vaufleury non seulement ne s'y opposa pas, mais elle l'aida dans l'exécution de ses pieux projets et lui facilita son entrée au Carmel du Mans.

» Madame de Vaufleury mourut dans les premiers jours de la semaine sainte 1852. Sa mort fut sainte comme sa vie. Elle reçut les sacrements avec les sentiments de la plus vive piété. Elle ne cessa de prier jour et nuit. Quoique tout le monde voulût se persuader qu'elle ne mourrait pas, elle semblait assurée qu'elle allait bientôt quitter la terre et aller au ciel. Quand on récita les prières des agonisants, elle invoquait les Saints et surtout la Reine des Saints comme si elle avait été en leur présence entrant dans le ciel. C'est ainsi qu'elle mourut peu de temps après son saint ami Mgr de Hercé.

» Elle légua dans son testament son hôtel et la propriété attenante pour l'évêché de Laval, et mérita d'être nommée par le Saint-Père dans la bulle d'érection de ce siége.... »

Un autre Lavallois auquel nous parlions également de Mme de Vaufleury se contenta de nous répondre plus brièvement : « Je ne puis mieux comparer Mgr de Hercé qu'à S. François de Sales, et Mme de Vaufleury qu'à Mme de Chantal. Voilà tout ce que je puis dire d'eux. »

Telle était la femme avec laquelle M. de Hercé est resté lié pendant plus de quarante années : liaison si pure, si chrétienne, si spirituelle que jamais elle n'essuya la plus légère critique et qu'on peut, sans crainte de se tromper, lui appliquer ce portrait de nos saints livres : « L'ami fidèle est une forte protection : celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. Rien n'est comparable à l'ami fidèle. L'or et l'argent ne méritent pas d'entrer en comparaison avec lui. L'ami fidèle est un remède qui donne la vie et l'immortalité, et ceux qui craignent le Seigneur trouveront un tel ami. Autant l'homme craint le Seigneur, autant il sera heureux en amis, parce que son ami lui sera semblable. »

Pour mettre fin aux cruelles indécisions qui tourmentaient le maire de Laval, Mme de Vaufleury lui conseilla d'aller trouver à Rennes M. l'abbé Jean de La Mennais, de faire une retraite sous son habile direction, de lui soumettre son passé, son présent, son avenir et de s'en rapporter entièrement à sa décision sur le projet qui l'occupait. Ce sage conseil fut suivi à la lettre, et M. de Hercé revint à Laval bien décidé à ne plus opposer de résistance à la voix qui retentissait de plus en plus fort à son oreille et l'appelait dans le sanctuaire.

Il pensa dabord à se rendre au séminaire de S.-Sulpice, si cher à tous ceux qui ont eu le bonheur de passer par ce vénérable asile de la science et de la piété ecclésiastiques. Il en sollicita l'entrée, et M. l'abbé Carbon

lui répondit qu'il y serait accueilli à bras ouverts et qu'on aurait pour lui tous les égards dûs à son rang et à ses anciennes habitudes. Mais ensuite, reflèchissant qu'à Paris il serait accablé de visites et trop loin de sa fille, il tourna ses yeux vers Malestroit et s'arrêta définitivement à cette dernière pensée.

Le pas le plus difficile à la nature n'était pas franchi. Quoique M. de Hercé ne se fût pas encore ouvert à sa fille, la sagacité de celle-ci n'avait pas été longtemps sans le deviner. Toutefois, elle aimait encore à se faire illusion, et connaissant tout l'empire qu'elle exerçait sur l'esprit de son père, elle s'imaginait qu'il n'oserait jamais lui résister en face et se décider à la quitter. Mais le père prévint les explications qu'il redoutait. Craignant effectivement de ne pas être assez fort contre les larmes de Mme d'Ozouville, il profita d'un moment où elle était au château de la Roche-Richemer pour lui exprimer par lettre ce qu'il n'avait pas osé lui dire de vive voix. Il marquait que sa volonté était irrévocablement arrêtée, et la suppliait, au nom de toute la tendresse qu'il avait pour elle, de ne pas lui briser l'âme en mettant opposition à une séparation qui ne serait que momentanée.

Pour préparer sa fille à cette fâcheuse nouvelle, M. de Hercé avait pris la précaution de prier et de faire prier beaucoup et d'attendre que l'enfant qu'elle portait dans son sein fût venu au monde et qu'il l'eût tenu sur les fonts sacrés du baptême. La jeune mère lui répond les larmes aux yeux :

La Roche, 21 *septembre* 1829.

Mon cher papa,

Dieu le veut, je baisse la tête, mais mon pauvre cœur est navré. Ta bonté et ta tendresse me percent l'âme, et

je ne puis que répéter en pleurant : ah ! que Marie me coûte cher ! Je m'efforce de me raisonner pour t'obéir; mais, hélas ! je sens trop tout ce que je perds. J'ai beau prier et tâcher de me calmer ; mon pauvre cœur, brisé par les secousses violentes que j'ai éprouvées depuis longtemps, n'a plus de force ; j'ai honte en voyant ton courage et ta vertu, mais ne me gronde pas et songe à ma peine.... »

Aussitôt qu'il a reçu cette réponse, il l'envoie à Mme de Vaufleury avec ces quelques mots écrits de sa main sur l'adresse même de cette lettre :

« Je vous envoie, Madame, ce petit mot que je reçois depuis ma lettre cachetée; je l'arrose de mes larmes, et je sanglotte comme une femme, priez Dieu de me pardonner ! Ces larmes m'ont un peu soulagé et vont préserver ma tête d'un nouvel étourdissement. Vous voyez que ma pauvre Lucie est bien pieuse, et sa soumission redouble mon chagrin de lui faire tant de peine. — J'envoie ma démission de suite. »

Sa démission de maire de Laval envoyée à Paris, il se rendit tranquillement au château de la Roche pour prendre congé de sa famille.

CHAPITRE VI.

M. de Hercé se rend à Malestroit. — Il visite à Rennes Mgr de Lesquen et Mgr Philippe Carron. — Ce qu'était la maison de Malestroit. — Il étonne par sa vaste érudition ses condisciples et ses professeurs. — Il les édifie davantage encore. — Il retourne dans sa famille avec M. l'abbé Gerbet. — M. J. de La Mennais l'avertit de se préparer à l'ordination du Carême. — Grandes frayeurs à cette nouvelle. — Trouble violent pendant la retraite. — Paix qui suit l'ordination. — Ce qu'il pense du bréviaire et des autres fonctions du sous-diaconat.

Le départ pour Malestroit fut fixé au 8 octobre. M. de Hercé partit avec M. l'abbé Coquereau, son compatriote et son ami, lequel voulait, lui aussi, étudier la théologie dans la même maison.

En passant à Rennes, il rendit visite à Mgr de Lesquen, qui l'accueillit avec sa cordialité accoutumée. Cet excellent prélat le félicita de la détermination qu'il avait prise d'entrer dans le sanctuaire. Il tâcha même de lui persuader en riant que le diocèse de Rennes était son diocèse natal et qu'il devait y rester.

Le successeur de Mgr de la Myre sur le siége du Mans était M. l'abbé Philippe Carron, ancien curé de Saint-Germain de Rennes et vicaire-général de Nevers. Il attendait ses bulles dans sa famille, à Rennes. M. de Hercé ne voulut pas quitter la ville sans lui présenter ses hommages. L'évêque nommé du Mans ne connaissait encore que de nom son futur diocésain. Il l'encouragea beaucoup à la persévérance, et lui promit de s'en rapporter au

jugement de M. l'abbé Jean de La Mennais pour lui envoyer les démissoires dont il aurait besoin pour les différentes ordinations auxquelles il serait appelé.

L'établissement de Malestroit ayant attiré dans son enceinte comme un essaim d'intelligences d'élite dont plusieurs occupent aujourd'hui un rang distingué dans l'Eglise, l'Etat et les Lettres, et n'étant encore connu que de très-peu de personnes, il ne sera pas hors de propos de s'en former une idée exacte avant d'y suivre M. de Hercé.

Cet établissement était une maison de hautes études ecclésiastiques, sous la direction de M. l'abbé Jean de La Mennais, fondée, avec l'approbation de l'évêque de Rennes et de l'évêque de Vannes, dans ce dernier diocèse.

Le réglement intérieur de la maison y était à peu de chose près le même que dans les autres séminaires; il n'en différait que par les études qui étaient plus variées et plus étendues, et par la manière dont on y apprenait la théologie.

Après la prière du matin, l'oraison qui durait une demi-heure, et la Messe, chacun rentrait dans sa cellule et étudiait les sujets qu'il avait à traiter, jusqu'à dix heures où l'on se réunissait pour la conférence. Celle de théologie était présidée par M. l'abbé Rohrbacher, et celle de philosophie par M. l'abbé Blanc, tous deux auteurs d'histoires ecclésiastiques très-estimées. M. l'abbé Blanc était en même temps supérieur de la maison. C'était un homme doux, bon, conciliant, d'une grande sagesse et d'une grande expérience, très-capable en un mot de diriger un établissement composé d'éléments divers et par conséquent plus difficile à gouverner. Le nom et la réputa-

tion de M. F. de La Mennais, qui en était le véritable chef, y avait attiré, en effet, des jeunes gens de toutes les parties de la France. L'Est y avait envoyé plusieurs ecclésiastiques du diocèse de Besançon, dont l'esprit froid et modéré, le caractère ferme, doux et posé, et le maintien digne et réservé contrastaient avec l'enthousiasme, le feu et la vivacité des jeunes gens du Midi.

L'énergie du Breton, sa franchise âpre quelquefois, et la constance de sa volonté ne formaient pas un moindre contraste avec la nature douce, aimante, mais faible et molle parfois des habitants de l'Anjou et du Maine. Tous ces contrastes, rapprochés et fondus ensemble par la charité, formaient une communauté où l'on ne savait lequel admirer davantage de la variété de tant d'éléments ou de l'unité qui régnait entr'eux. Les membres qui la composaient ne formaient véritablement qu'une famille unie par les liens d'une sincère amitié. Tout y était commun, les pensées, les doctrines, le but, les craintes et les espérances.

La piété la plus tendre, jointe à la plus franche cordialité, faisait de cette maison un séjour de paix et de bonheur. L'étude, loin de nuire à la piété, l'alimentait au contraire, et celle-ci, loin de gêner la première, lui donnait des proportions plus amples et un but plus élevé.

La foi seule établissait une différence entre les maîtres et les élèves : mais en récréation une douce et aimable gaîté confondait les rangs, et c'était à qui serait le plus gai et le plus enfant. Comme on travaillait beaucoup et à des matières souvent obscures et très-difficiles, on sentait le besoin de se distraire pendant les récréations, et les charades, les parties de boule ou de quilles, les jeux les plus variés suffisaient à peine bien souvent pour arra-

cher l'esprit aux pensées qui l'avaient occupé pendant la journée.

Après le diner et la récréation, chacun rentrait dans sa chambre ou dans la bibliothèque qui servait à la fois de salle d'étude et de conférence, et travaillait jusqu'au souper, prenant sur ce temps l'heure qui lui était la plus commode pour faire sa visite au Saint-Sacrement, sa lecture spirituelle et réciter son chapelet. Car c'était un principe, à Malestroit, de laisser à chaque individualité le plus de jeu possible, afin que chacun pût se développer librement : et la règle ne déterminait que les choses indispensables.

Les études du soir ne différaient de celles du matin que par leur objet. On ne pouvait s'y occuper que de langues et de littérature. M. de La Mennais tenait beaucoup à ce que cette partie des études fût bien soignée. Il savait par sa propre expérience que le vrai n'est accessible à la plupart des hommes que lorsqu'il est présenté sous des formes gracieuses, et que si d'un côté la connaissance des langues anciennes est nécessaire pour former le style et le goût, celle des langues vivantes n'est pas moins utile pour initier l'esprit aux découvertes scientifiques et historiques que l'étude et l'observation multiplient chaque jour.

Plusieurs des élèves faisaient marcher de front cinq ou six langues. Trois seulement étaient obligatoires : l'hébreu, le grec et le latin. Chacun devait écrire quelque chose en latin tous les jours. Il y avait dans la semaine plusieurs conférences où l'on expliquait un auteur grec ou latin et la Bible en hébreu, et où chacun lisait les compositions latines qu'il avait faites. Mais ici encore régnait la plus grande liberté. Les classiques pouvaient imi-

ter Tacite ou Cicéron, et les autres, prendre pour modèles les Pères ou les auteurs ascétiques.

Pendant les promenades qui avaient lieu une fois par semaine, il fallait parler une langue étrangère. Le chinois, l'arabe, le persan, le sanscrit, l'allemand, l'anglais, l'italien étaient étudiés avec profit; et c'est dans ce genre d'études que s'est développé le germe de cette belle vocation qui a fait de M. l'abbé Eugène Boré l'un des hommes les plus considérables de l'Orient.

Il était défendu de lire autrement que la plume à la main, en notant tout ce qu'on trouvait de plus remarquable soit pour le fond, soit pour la forme, et on pouvait ainsi se composer un petit trésor bon à consulter plus tard. On lisait peu de chose de cette façon; mais on lisait bien et avec fruit. Avant de commencer un livre, il était nécessaire de prendre l'avis du maître; et quoique la bibliothèque fût ouverte à tous, nul ne se serait permis de transgresser la règle sous ce rapport.

On ne suivait, à Malestroit, aucun auteur pour la théologie. Les élèves se faisaient eux-mêmes leurs traités en français, d'après les ouvrages qui leur étaient indiqués par le professeur, afin que ces compositions pussent servir en même temps d'exercice de style. Et pendant qu'on préparait un traité de théologie, on lisait à la conférence les divers travaux composés sur le traité précédent; de sorte que chacun pouvait profiter de ce qu'avaient fait les autres. Sans doute cette méthode ne saurait être employée indistinctement pour tous les élèves de théologie; elle suppose déjà quelques études préliminaires et de plus une certaine ouverture d'esprit dont tous ne sont pas capables : mais appliquée à propos dans des cours supérieurs, par des jeunes gens intelligents et stu-

dieux, elle nous semble éminemment propre à former et à orner l'esprit.

Ce genre d'études, on le conçoit, convenait au génie de M. de Hercé. Déjà, dans le monde, il s'était livré à des études sérieuses sur les saintes Écritures qu'il avait lues et relues dans leurs langues originales, sur la philosophie et la théologie. Les Pères grecs et latins lui étaient également familiers, surtout saint Basile et saint Jean Chrysostôme, ses docteurs de prédilection. Aussi s'acquittait-il de sa tâche avec une justesse et une précision qui étonnèrent ses professeurs et ses condisciples. Ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir que c'était plutôt un maître qu'un élève qui venait d'entrer dans la maison.

Si M. de Hercé étonna Malestroit par sa science, il ne l'étonna pas moins par sa piété, sa charité et son humilité.

A le voir rendu le premier à l'oraison, il était aisé de s'apercevoir que pour lui la régularité n'était pas chose nouvelle. Il priait avec une ferveur angélique. Tous les matins il servait la messe à laquelle il avait le bonheur de communier. Le soir, il prolongeait tant qu'il pouvait la visite au Saint-Sacrement. Il trouvait qu'elle n'était jamais assez longue. Son esprit de foi jaillissait de toutes ses conversations.

D'une complaisance sans bornes, malgré ses 55 ans, il se prêtait à tous les divertissements comme à tous les services qu'on réclamait de lui. Sa science était à la disposition de tous. Il expliquait à l'un un morceau de Sophocle ou d'Euripide, à l'autre un passage de Virgile et de Tacite; il faisait du chinois et du persan avec celui-ci, de l'allemand et de l'anglais avec celui-là. C'était

une source toujours limpide à laquelle venait puiser qui voulait.

Mais ce qui édifiait surtout en lui, c'était sa profonde humilité. Dès le lendemain de son arrivée à Malestroit, il demanda la permission de revêtir le costume ecclésiastique. En attendant que la soutane qu'il avait commandée fût prête, il pria M. l'abbé Rohrbacher de lui prêter l'une des siennes. Ils n'étaient ni de même taille, ni de même grosseur, n'importe : c'était une soutane, et quoiqu'elle fût toute rapiécée, il s'en revêtit à l'instant. Ce singulier accoutrement prêtait à l'hilarité générale : il était heureux d'édifier et d'égayer en même temps.

Par égard pour ses antécédents, M. l'abbé Blanc eût désiré qu'il prît la chambre la plus commode de la maison. Il ne voulut accepter qu'une humble cellule. Une table, une grossière armoire et trois chaises formaient tout son ameublement. — « M. le supérieur, dit-il à M. l'abbé Blanc, tout le monde fait son lit ici, n'est-ce-pas? J'entends bien faire le mien comme les autres. Cela me procurera l'occasion de réciter pendant ce petit ouvrage quelques tirades de Sophocle et d'Homère sur les mœurs patriarcales. » — M. Blanc lui répondit qu'un des frères coadjuteurs était déjà désigné pour faire son lit et sa cellule; ce qui le contraria très-fort, mais il fallut obéir.

Assurément un tel début annonçait un séminariste fervent. Cependant il répétait à satiété qu'il ne concevait pas qu'on lui ouvrît les portes du sanctuaire, qu'il n'était tout au plus que l'âne de Bethphagé ou le petit chien de la Chananéenne, et que toute sa crainte était de déshonorer son nouvel état par son incapacité notoire et son peu de vertu.

Pour témoigner sa satisfaction à M. de Hercé, M. Blanc lui ménagea une surprise qui ne pouvait manquer de lui être fort agréable. Sachant combien il aimait sa fille, et quelle privation c'était pour lui d'en être séparé, il lui offrit d'aller passer avec elle les premiers jours de la nouvelle année. Une proposition si délicate fut acceptée avec reconnaissance : M. l'abbé Gerbet, pour lequel il avait une estime toute particulière, consentit à l'accompagner dans ce petit voyage, et tous deux partirent pour Laval dans les derniers jours de décembre. Quoique laïc encore, il ne voulut reparaître à Laval qu'en soutane : et chacun put lire sur les traits de l'ancien maire la vive satisfaction qu'il avait éprouvée en changeant son habit brodé contre l'humble livrée des ministres du Seigneur.

A peine était-il de retour à Malestroit que M. Jean de La Mennais l'avertit de se préparer à l'ordination du Carême, parce qu'il devait y recevoir en même temps la tonsure, les ordres mineurs et le sous-diaconat. Cette annonce renouvela ses frayeurs : il en écrit en ces termes à Mme de Vaufleury : « Ce qui m'étonne, c'est mon indignité. Quand je pense qu'un jour mon souffle impur donnera naissance sur l'autel au Dieu de toute sainteté, je frissonne, je recule, j'éprouve un froid qui me court par les veines, qui gagne jusqu'à la moëlle de mes os, je me jette aux pieds de mon Sauveur avec la tristesse de ne lui offrir qu'un Iscariot, et ce mot me fait frémir... Mais quoi! aurais-je le courage d'offrir au Seigneur un si triste holocauste? Quelle pauvre victime! Peut-être un jour serais-je un mauvais prêtre! Quelle inquiétude! A quoi vais-je m'exposer? à épouser l'enfer? Quelle affreuse idée!.... Vous voyez combien votre pau-

vre ami est encore faible, combien il a besoin d'être soutenu pour marcher toujours dans le sentier bordé des épines de la croix! Peu à peu cependant j'ai repris du calme, car je ne veux pas de péché pour tout au monde, et j'espère qu'avec la grâce de Dieu je n'en commettrai jamais de volontaire. Pourtant, la retraite et la confession sont nécessaires à mon âme épouvantée. J'en sortirai, j'espère, avec calme et enthousiasme, prêt à aller passer le Rubicon et à m'engager au service de ce maître pour qui je voudrais mourir. »

Plus approchait le moment de l'ordination, et plus augmentait ce trouble intérieur. Pendant la retraite qui la précéda, il fut à son comble. L'un de ces jours, on le trouva sous la tonnelle du jardin, la tête cachée dans ses mains, penchée sur ses genoux et noyée dans ses larmes. On lui demanda le sujet de cette tristesse profonde : « Hélas! comme Élie sous son genevrier, j'invoque la mort à grands cris pour ne plus voir le peuple offenser le Seigneur, et ne plus être exposé à l'offenser moi-même. »

Un autre jour de cette même retraite, l'esprit de ténèbres avait tellement brouillé ses idées qu'une horrible tentation lui traversa l'esprit comme un éclair : « Hier, la vie m'était à charge. En entendant la cascade de la rivière, un horrible vœu était sur le point de s'échapper de mon cœur : c'était qu'elle roulât mon corps vers l'abîme sans fond : mais aujourd'hui je sais gré de la vie au créateur adorable qui a daigné me la donner... — »
Ne nous étonnons pas de ces rudes épreuves, c'est l'accomplissement littéral de cette parole de nos saints Livres : « Comme l'or et l'argent s'éprouvent dans le creuset, ainsi le Seigneur se plaît à faire passer l'âme fidèle par

le feu de la tentation » (Prov., 17, 3). Les plus grands saints ont passé *par ce feu.*

L'ordination eut lieu le 3 avril, à Rennes, dans la chapelle de l'évêché. Mgr de Lesquen s'applaudit d'avoir irrévocablement fixé M. de Hercé au service de l'autel.

Nous aurions vivement désiré qu'il eût fixé sur le papier les impressions qu'il éprouva pendant cette ordination. On l'en pria. « Il me faudrait répliqua-t-il, la plume de Bossuet ou de M. de La Mennais pour écrire en ce genre quelque chose qui méritât d'être retenu. » Il se trompait : ou plutôt il voulut qu'il n'y eût que Dieu et lui à savoir ce qui s'était passé entr'eux dans cette mémorable circonstance. Ce que nous savons, c'est que le Seigneur daigna le recompenser par d'abondantes consolations de la fidélité avec laquelle il avait résisté aux tentations précédentes : « Ma petite barque va fort bien maintenant, sa poupe est couronnée de fleurs : elle s'avance gaiment sur une mer calme et ne prévoit pas de tempête : mais l'orage peut revenir d'un moment à l'autre et faire taire le chant de mon cœur qui a repris avec une nouvelle allégresse. Je ne puis pas concevoir comment j'ai pu me laisser aller avant l'ordination à un si grand découragement, à une tristesse si profonde dans une religion qui fait de l'espérance une vertu et qui, dans chaque mot de ses beaux cantiques, prêche la joie et le contentement du cœur. »

L'une des plus grandes consolations qu'il éprouva fut de recevoir des mains de l'Eglise ce livre divin, pour lequel il avait conçu depuis longtemps une si profonde vénération, et d'être désormais, jusqu'à la fin de sa vie, rigoureusement obligé à réciter, chaque jour, ces délicieuses prières dont jusqu'alors il avait bénévolement eni-

vré son âme. « Ces mystères de la vie de N. S. et de la très-sainte Vierge, dont le bréviaire rappelle sans cesse les touchants souvenirs, ces Saints, ces Saintes de tous les états, de tous les âges, de toutes les conditions qu'il présente successivement à notre admiration et à notre imitation, le choix des psaumes, des leçons, des homélies, des répons qui composent l'office quotidien me charment aujourd'hui plus que jamais. Je préfère mon cher bréviaire à la conversation la plus agréable, à la société de mes amis les plus intimes. La solitude me devient insipide dès que je n'ai plus avec moi l'éternel compagnon. Je n'aime à lire que les paroles de mon doux Sauveur, à errer que dans les bocages du calvaire. En récitant mon office, mon esprit se sent par fois si éclairé et mon cœur si touché que c'est pour moi une prière épicurienne, un véritable sybaritisme spirituel. »

Nous retrouvons, dans une lettre écrite peu après celle-ci, ce qu'il pensait des autres fonctions du sous-diaconat. « Mon cœur a été affecté au-delà de tout de servir à l'autel, de voir de si près le corps du Seigneur déchiré, immolé, se préparant à entrer dans la triste étable que j'avais à lui offrir! On a voulu que je purifiasse les vases sacrés, je n'osais y toucher, et je regarde mes mains avec respect en pensant qu'il leur est resté quelque chose du sang du Sauveur! Comment un prêtre peut-il s'occuper d'autre chose dans la vie que du bonheur d'offrir le saint sacrifice? Comment penser à autre chose? Avant, après, tout le temps de la vie doit être consacré à cette douce méditation. Et l'Epoux, qui semble fuir sur les montagnes peu après que le laïque l'a reçu, me paraît demeurer tout-à-fait avec le prêtre! Ciel! offrir le même sacrifice que saint Jean, que saint Paul ont offert! Com-

ment en être digne? comment ne pas succomber sous le poids du bonheur au moment où le corps du Sauveur entre les mains, on se dispose à s'en nourrir? Il me semblait que je serais tombé en faiblesse aujourd'hui si j'avais eu le bonheur de dire la messe! Après le déjeuner, on nous a donné récréation, et il a bien fallu en céder une partie au bon (N...) en lisant un peu avec lui. Que ces auteurs m'ont paru fades, après le cénacle d'où je sortais! Que tout est insipide après le Seigneur et le bonheur de chanter ses louanges! Une douce fierté remplit mon cœur en regardant mes mains, si indignes, honorées d'un tel ministère! Il me semble qu'on ne devrait plus rien toucher, après avoir eu le bonheur de toucher les vases, presque le corps et le sang du Sauveur! Oh quelle joie m'est réservée, si j'ai jamais le bonheur d'être prêtre! Pourrai-je y survivre? Et surtout ne serai-je pas trop indigne? Il m'était doux de venir épancher ma joie auprès de vous, et répandre mon âme avec vous, car c'est un besoin de communiquer ces sentiments puissants, il est pénible de les concentrer, de n'avoir avec qui en parler! Je vais retourner auprès du Saint-Sacrement, pour le remercier de m'avoir donné des pensées si douces. Je voudrais bien son saint Esprit, je l'ai bien demandé pour vous, j'espère qu'il sera venu dans nos cœurs les animer, les échauffer pour toujours!..»

CHAPITRE VII.

L'abbé de Hercé continue d'étudier à Malestroit jusqu'aux vacances. — Il va les passer dans sa famille. Lettre qu'il y reçoit de M. F. de La Mennais. — Impression produite sur lui par la nouvelle révolution. — Il est invité à prêcher le jour de l'Assomption. — Singulier conseil que lui donne un de ses amis. — Mort du curé de la Trinité. — M. de Hercé fait sous-diacre à la messe de sépulture. — Il est demandé pour son successeur. — Mgr Carron y consent. — Chagrin que M. de Hercé en éprouve. Il part pour le Mans. — Il veut rester sous-diacre. — Son directeur le calme et le fait changer d'avis. — Il est averti de se préparer au diaconat. — Il entre en retraite à S.-Méen et y est ordonné diacre. — Consolations de l'ordination. — Il reste chez les missionnaires de Rennes après l'ordination. — Avec quelle sainte frayeur il remplit ses fonctions de diacre. — Zèle qu'il annonce. — Il est frappé de l'œuvre des retraites de Rennes. — Il fait de nouvelles instances pour éviter sa cure. — Il demande à servir la messe aux prêtres de Laval qui viennent le visiter. — Il est ordonné prêtre et nommé chanoine honoraire de Rennes.

Saint Paul écrit à son cher Timothée : « Rendez-vous le modèle et l'exemple de tous, dans les entretiens, dans votre manière d'agir, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté. Appliquez-vous, en m'attendant, à la lecture, à l'exhortation, à l'instruction. Ne négligez pas la grâce qui est en vous et qui vous a été donnée par l'imposition des mains. Méditez ces choses : soyez-en toujours occupé, afin que votre avancement soit connu de tous » (I. Tim., 4, 12). M. l'abbé de Hercé s'appliqua ces paroles d'une manière toute spéciale après son ordination et fit tous ses

efforts pour s'avancer dans les vertus ecclésiastiques : *cet avancement fut manifeste* à ses condisciples et à ses maîtres.

Sa première année de séminaire terminée, il alla prendre ses vacances à Laval, bien disposé à continuer en son particulier le cours des études commencées à Malestroit.

Il venait d'y arriver, quand il reçut la lettre suivante du célèbre auteur de l'*Essai sur l'indifférence :*

A la Chênaie, le 16 *juillet* 1830.

« Je suis vivement touché de votre souvenir, Monsieur, et je conserverai soigneusement l'ouvrage qui en est pour moi le précieux gage. Quoique très-indigne de pénétrer dans ces sortes de sanctuaires de la science orientale, je puis, bien que profane, jeter peut-être du dehors un regard timidement curieux sur quelques-uns des mystères auxquels je dois renoncer à être initié, et qui pour vous n'ont aucuns voiles. L'espérance que vous me donnez de vous posséder quelques jours ici, est déjà un bienfait dont je vous remercie. Je jouis d'avance du fruit que je retirerai de votre conversation si intéressante, si instructive et si variée. L'abbé Gerbet a bien regretté d'être privé de cet avantage lors de son passage à Laval. Il eût aussi désiré beaucoup de présenter ses hommages à madame d'Ozouville. Je vous prie de lui faire agréer les miens, ainsi qu'à madame de Vaufleury. Vous ajouteriez à vos bontés, si vous vouliez bien assurer mon cher William, que je n'oublie point les jours que nous avons passés ensemble, et que jamais il ne cessera d'être présent à mon cœur.

» On doit peu s'étonner des progrès du libéralisme; c'est la marche naturelle des choses, et, dans les desseins de

la Providence, la préparation au salut, je le crois du moins. La Religion, emprisonnée dans le vieil édifice politique, véritable cachot de l'Eglise, ne reprendra son ascendant qu'en recouvrant sa liberté; et c'est là le service que ses ennemis, instruments aveugles d'une puissance qu'ils méconnaissent, ont reçu d'en-haut l'ordre de lui rendre. Tout se prépare pour une grande époque de restauration sociale, mais qui devra, comme il arrive toujours, être achetée par beaucoup de travaux, de souffrances et de sacrifices. Pour nous qui ne serons plus quand elle s'accomplira, saluons de loin cette espérance, comme les prophètes celle du Messie, et supplions Dieu de répandre parmi les catholiques et dans le clergé surtout, les lumières qu'exige sa position présente, et que tant d'hommes, d'ailleurs estimables, ne savent pas même encore désirer.

Veuillez agréer l'assurance des sentiments pleins de respect et d'affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur,

F. DE LA MENNAIS.

La révolution annoncée éclata peu de jours après : nous voyons par les lignes suivantes, en date du 6 août, l'impression qu'elle produisit sur l'esprit de M. de Hercé : « Le soleil était à peine levé que j'étais en route pour l'église. La nature était parée et j'ai traversé des allées de fleurs que les terribles journées des 27, 28 et 29 juillet n'ont pas flétries. Cette impassibilité de la nature au milieu de nos catastrophes a quelque chose de pénible. En voyant les roses et les lis s'incliner sur le cristal mobile de notre canal, dont la cascade murmurait comme de coutume, j'avais le cœur très-serré. Que l'homme est peu de chose! Des événements terribles vont

bouleverser son existence, et tout ce qui l'entoure fleurit comme par le passé. Il n'y a que son cœur de flétri. »

Cependant, malgré les vives inquiétudes du moment, M. l'abbé Le Terme, curé de la Trinité, avec l'autorisation de l'évêque du Mans, avait invité M. de Hercé à prêcher le jour de l'Assomption. Celui-ci essaya de repousser un pareil honneur, mais en vain. Il n'avait pas encore parlé de mémoire en public, et cette invitation le préoccupait beaucoup. Il exprimait à l'un de ses amis la crainte de rester court : « Si cela vous arrive, répond celui-ci, récitez à vos auditeurs un demi-chant de l'Iliade ou de l'Odyssée. — En vérité, répliqua-t-il, cela serait plus facile que de réciter la vile prose de ma façon. » Du reste, ses craintes ne se réalisèrent pas. Son sermon plut beaucoup : l'entrain de sa parole pénétra tous les cœurs.

En l'invitant, M. Le Terme ne savait pas qu'il installait son successeur : et, en acceptant cette invitation, M. de Hercé n'ignorait pas moins que ces brebis qu'il nourrissait pour la première fois du pain de la parole sainte étaient destinées à devenir ses propres brebis. Et pourtant, il en était ainsi dans les décrets du ciel.

Huit jours, en effet, n'étaient pas écoulés depuis le discours de l'Assomption, que la paroisse de la Trinité célébrait les obsèques de son ancien pasteur. Toutes les autorités de la ville et un concours immense de fidèles des diverses classes de la société y assistaient. Plus de 150 prêtres s'y étaient rendus et témoignaient par leur présence que le vénérable défunt emportait tout à la fois dans la tombe les regrets de ses confrères et ceux de son peuple.

Comme paroissien de la Trinité et pénitent du défunt,

M. de Hercé avait lui-même demandé à remplir les fonctions de son ordre à la messe de sépulture. C'est peut-être en le voyant officier en ce jour de deuil, qu'une même pensée germa en même temps dans tous les cœurs: celle de demander à l'autorité ecclésiastique notre sous-diacre comme successeur de M. Le Terme.

Quoi qu'il en soit, il est positif que dès le jour même ce vœu était sur toutes les lèvres : tant était grande la confiance que Laval avait dans les lumières et les vertus de son ancien maire! Le clergé de la Trinité, il faut le proclamer à sa louange, se mit à la tête du mouvement, et pétitions sur pétitions furent envoyées à l'évêché du Mans. Il n'y avait qu'une voix discordante à troubler cette harmonie : « Hier, s'écriait-elle, maire de Laval, et demain curé de la Trinité! C'est une chimère. » Cette voix, on la devine aisément.

Frappé d'une spontanéité si unanime et si éclatante, Mgr Carron, prélat cependant d'une prudence consommée, croit voir un reflet de l'Eglise des premiers siècles qui se déteignait sur celle du XIXe, et il écrit à M. de Hercé qu'il le nommait *in petto* curé de la Trinité, que la cure resterait vacante et serait administrée par Messieurs les vicaires jusqu'à son ordination sacerdotale.

Le dessein de M. de Hercé, en entrant dans les ordres, n'était pas d'accepter dans l'Eglise de position officielle. Il s'en était ouvert à sa famille et à ses amis. Rester prêtre habitué à Laval, aider au besoin le clergé de sa paroisse par ses prédications et l'administration des Sacrements, et consacrer à l'étude le reste de son temps, tel était son unique dessein. La lettre de Mgr du Mans, en tombant sur lui comme la foudre, déconcerta tous ses plans et le jeta dans un découragement semblable à celui qu'il

avait éprouvé au moment de recevoir le sous-diaconat. Il espère toutefois qu'en se rendant au Mans et en se jetant aux genoux de Mgr Carron, il pourra peut-être détourner le coup dont il est menacé. Mais il avait affaire à un prélat aussi ferme que prudent : il ne put rien changer à sa détermination.

Il eut recours alors à un singulier stratagème. Il se souvint d'avoir lu dans l'histoire de l'Eglise que plusieurs Saints, après être entrés dans les ordres sacrés, n'avaient pas franchi le dernier degré qui les séparait de l'autel et ne s'en étaient pas moins élevés à une grande sainteté. Il ne craignit pas de représenter à son évêque qu'il n'avait encore que sa conscience à diriger, qu'elle lui donnait déjà beaucoup d'embarras, qu'il ne serait jamais capable de diriger celle des autres, et qu'en conséquence il resterait sous-diacre toute sa vie.

M. de Hercé avait une imagination très-vive : toutes les impressions s'y produisaient avec autant de force que de promptitude. Heureusement qu'il avait en lui quelque chose de plus vif encore ; c'était sa foi. Son directeur parla au nom de Dieu à cette âme troublée. Il lui montra les dangers immenses qu'il y avait à mettre sa volonté à la place de celle de Dieu. A l'instant même il comprend la faute qu'il a commise. Il en demande pardon à Dieu et la paix rentre de nouveau dans son cœur.

Averti de ce qui se passait à Laval, M. l'abbé Jean de La Mennais écrivit à M. de Hercé de revenir à Rennes ; et là, il lui annonça de se préparer à l'ordination du diaconat qui devait avoir lieu à Saint-Méen, *extra tempora*, le 10 octobre.

Un éloquent missionnaire qui a embaumé le diocèse de

Rennes de la bonne odeur de ses vertus, M. l'abbé Coëdro prêcha la retraite préparatoire au petit-séminaire de Saint-Méen. Mgr de Lesquen en suivit tous les exercices, comme un simple ordinand.

L'ordination se fit dans l'église paroissiale. C'était un dimanche : toute la ville y assista. M. de Hercé chanta l'évangile de la grand'messe, et l'assistance remarqua qu'en répétant les paroles que prononça le premier le Verbe fait chair, il était si ému qu'il en avait les larmes aux yeux.

Pendant cette ordination, l'obéissance de M. de Hercé fut encore payée par d'immenses consolations spirituelles : « Que je suis heureux d'avoir fait un pas de plus vers cet autel où je veux désormais faire ma demeure ! Puisque telle est la volonté de Dieu, je n'envisage plus que cette félicité. Puisse le Seigneur faire un jour de moi un bon prêtre. Je compte bien lui consacrer tout mon être, ne me refuser à aucune fatigue, à aucun soin pour le troupeau dont je dois être le serviteur pour l'amour de Jésus-Christ. Oh ! quel dédommagement il y a à le servir ! Et après tant de joie, le ciel pour surcroît. Ah ! c'en est trop ! Gloire à l'Agneau ! »

M. de Hercé ne retourna pas à Malestroit. Il fut confié aux soins d'un missionnaire de la maison de Rennes, qui avait autrefois exercé le saint ministère dans une paroisse importante du diocèse, et qui dans les missions et dans les retraites avait acquis une grande habitude de la direction des âmes. Mgr de Lesquen et M. l'abbé Jean de La Mennais avaient pensé avec raison que le futur curé de la Trinité ayant désormais si peu de temps à lui avant de prendre possession de sa cure, trois mois passés exclusivement sous la direction de cet habile missionnaire

lui seraient aussi profitables qu'une nouvelle année passée à Malestroit.

Pendant ces trois mois, M. de Hercé s'adonna avec son ardeur accoutumée à l'étude de la théologie morale de saint Liguori et à la solution des différents cas de conscience qui lui étaient proposés par son professeur; nous tenons de la bouche de ce dernier, qui aujourd'hui encore est à la tête des missionnaires diocésains, que son élève les résolvait tous avec une grande promptitude et une étonnante lucidité.

Sa piété marchait de pair avec sa science. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup-d'œil sur sa correspondance: « Aujourd'hui on m'a fait remplir les fonctions de diacre au salut. J'ai frémi en tenant l'ostensoir; j'en frissonne encore. Pendant tout le salut, je n'ai pu que m'humilier, me repentir, m'affliger! Quelle bonté de la part de Jésus-Christ de se laisser manier, placer, déplacer par un pécheur! Ah! mon Sauveur, pourquoi vous ai-je jamais offensé? Comment n'ai-je pas été désarmé par votre immense miséricorde! De quoi donc pourrais-je me plaindre? Ai-je le droit de trouver quelque chose désagréable, pénible? Ne mériterais-je pas d'être foulé aux pieds des passants? Que d'amour il faut maintenant pour réparer mes infidélités passées! Que la vie est courte pour aimer celui qu'on ne devrait jamais abandonner! Comment reconnaître tant de douces inspirations? Le cœur n'y tient plus. Il se fond d'amour! Il se fond de douleur en même temps! O éternité! Quelle joie nous préparez-vous donc, s'il y en a tant ici-bas à pleurer ses fautes et à aimer Jésus?.... »

On parlait alors devant lui d'un père qui, par une lâche et criminelle condescendance, ne voulait pas influen-

cer son fils dans le choix d'une religion ; cette conduite l'indigne : « C'est-à-dire, reprend-il brusquement, que, sous prétexte de ne pas gêner la liberté d'un aveugle, on le laisse prendre gaiement le chemin qui conduit au précipice ! Cela se conçoit-il dans des gens qui jouissent de leur raison ? Et ces gens-là osent se vanter d'avoir le sentiment du vrai et du beau ! Ah ! si une telle famille se trouvait faire partie du troupeau qu'on veut bien me destiner, quelle joie ce serait pour moi de me trouver sur son chemin, de faire tomber entre ses mains quelque bon livre et de jeter dans ces cœurs le germe de ce bonheur ineffable qu'on appelle la foi ! »

Dans aucun diocèse probablement l'œuvre des retraites n'est organisée sur une aussi large échelle que dans celui de Rennes. Il y a, dans cet heureux diocèse, plus d'hospices pour les maladies de l'âme que pour celles du corps. Sept maisons, comme sept citadelles redoutables au démon, placées à Rennes, à Saint-Servan, à Fougères, à Redon, à Montfort, à Vitré, à Bécherel, c'est-à-dire aux quatre extrémités du diocèse, reçoivent à cinq ou six époques de l'année, plus souvent même quelquefois, un nombre considérable de personnes qui viennent y vaquer aux exercices des retraites annuelles.

Pendant le séjour M. de Hercé chez les missionnaires, ils le conduisirent plusieurs fois à ces retraites. Il ne se lassait pas d'admirer ces chrétiens qui abandonnaient leurs paroisses et leurs travaux pour venir se retremper solidement, dans la méditation des vérités éternelles, à la pratique des vertus chrétiennes : « Hélas ! pourquoi faut-il que les hommes qui fréquentent ces retraites soient presque tous de la campagne ?... Eh quoi ! les sacrements ne sont donc pas pour les messieurs

comme pour les habitants des campagnes? Le salut ne les regarde donc pas non plus? Quelle tristesse pour moi en pensant que je suis destiné à une paroisse de ville et que je ne verrai pas à l'Eglise tous mes paroissiens! » A cette vue son zèle s'animait, et il se promettait bien qu'une fois installé pasteur de la Trinité de Laval, il emploierait tous ses efforts à créer une maison de retraite semblable à celle de Rennes et à appeler sa paroisse à prendre part aux immenses faveurs que Dieu y prépare au repentir et à la bonne volonté.

Dans le cours du mois de novembre de cette année, Mgr du Mans revint à Rennes passer quelques jours au sein de sa famille. M. de Hercé le supplia de nouveau de jeter ses vues sur quelqu'autre pour le poste important qu'il voulait lui confier : « Monseigneur, vous voyez qu'il se fait tard à mon cadran; j'arrive à la onzième heure dans la vigne du Seigneur et je n'ai aucune expérience du saint ministère. Vous ne manquez pas de prêtres qui ont de l'expérience et valent bien mieux que moi; choisissez parmi eux le successeur de M. Le Terme, et, je vous en conjure, ne pensez plus à moi. » Pour unique réponse, Mgr Carron lui apprit qu'il serait ordonné prêtre à Noël et qu'il se proposait de l'installer lui-même dans le courant du mois de janvier. Toute résistance était désormais inutile.

Plusieurs prêtres de Laval, entr'autres un ancien magistrat fort recommandable de cette ville, M. l'abbé de Saint-Martin, vinrent le visiter dans sa solitude et lui exprimer combien la paroisse de la Trinité était heureuse de savoir qu'elle l'aurait bientôt pour pasteur. M. de Hercé demanda comme une grande faveur la permission de leur servir la messe pendant qu'ils seraient à Rennes

et les édifia singulièrement en leur racontant ce que, malgré sa profonde indignité, il se proposait de faire pour le bien spirituel et même matériel de sa paroisse.

L'ordination de Noël approchait : M. de Hercé s'était réconcilié avec l'idée d'être prêtre : « Vraiment! aurais-je bientôt le bonheur de monter au saint autel? mon cœur est trop petit pour cette vive reconnaissance qui le fait bondir! Je m'entretiens de cette douce pensée avec un charme inexprimable. Ah! n'y eût-il pas un ciel à espérer, je serais bien récompensé de mes sacrifices par la félicité que Dieu m'accorde ici-bas! L'avenir n'est pas rassurant; mais quelque chose qui arrive, je bénirai le Seigneur de m'avoir appelé à lui. Caché, errant, mourant, il me sera encore permis de le louer, de l'adorer. Et j'espère que mon dernier soupir sous le fer de la révolution sera un soupir d'amour pour mon Jésus. »

M. de Hercé fut ordonné prêtre par Mgr de Lesquen, dans la cathédrale de Rennes, le samedi des Quatre-temps de Noël, 18 décembre 1830. 7 sous-diacres, 35 diacres et 25 prêtres prenaient part avec lui à cette ordination.

Ce jour-là même, ou le lendemain, le nouveau prêtre dînait avec Mgr de Lesquen, et recevait de sa main, au dessert, des lettres de chanoine honoraire de l'église cathédrale de Rennes.

DEUXIÈME PARTIE.

DEPUIS SA NOMINATION A LA CURE DE LA TRINITÉ DE LAVAL JUSQU'A L'ÉVÊCHÉ DE NANTES.

CHAPITRE I.

M. de Hercé se rend au Mans. — Reproche amical de Mgr Carron. — Sa réponse. — Mgr lui remet ses lettres de curé et promet d'aller l'installer lui-même. — Son installation. — Visite générale de la paroisse. — Ses salutaires effets. — Zèle pour ses malades. — Industrie pour ne les pas oublier. — Le choléra éclate à Laval, sa conduite pendant la durée du fléau.— Traits.— Émilie N...—Reine Laforge et la fermière de la Vallette-Fouchard. — Ses malades sont l'objet habituel de ses conversations et de ses lettres. — Désintéressement de son zèle.

Deux ou trois jours après son ordination, M. l'abbé de Hercé prit congé de Mgr de Lesquen dont les vertus apostoliques l'avaient tant édifié, et pour lequel il conserva toute sa vie la vénération la plus profonde, et se dirigea sur Laval et de là sur le Mans.

Arrivé de grand matin dans cette dernière ville, après avoir voyagé toute la nuit et par un temps très-froid, au lieu d'aller descendre à l'évêché où il était attendu, il se rendit à la chapelle de l'hospice pour y célébrer la sainte messe. — « Comment, lui dit amicalement Mgr Carron, comment n'êtes-vous pas venu à l'évêché à la descente

de la voiture? Un bon feu vous y attendait, vous vous seriez réchauffé, vous auriez pris un peu de repos et vous seriez ensuite monté au saint autel dans ma propre chapelle. » — « Monseigneur, répond-il, à l'autel je ne me suis nullement aperçu que j'avais les pieds glacés, les mains gelées, le corps affaibli, les yeux pleins de sommeil : je n'ai senti que mon Jésus que j'avais dans les mains et dans le cœur, et tout a été bien. » Il n'y avait qu'à se taire et à admirer.

Mgr du Mans qui aimait singulièrement la conversation enjouée et pleine de foi de M. l'abbé de Hercé, le retint plusieurs jours à l'évêché avant de lui remettre ses lettres de curé. Elles sont datées du 28 décembre 1830.

Le nouveau curé se jeta ensuite aux genoux de son évêque pour lui demander cette bénédiction qui porte bonheur au saint prêtre, et donne fécondité et vie à tout ce qu'il touche. Mgr Carron renouvela la promesse de l'aller installer lui-même aussitôt que le Gouvernement aurait agréé sa nomination. Cet agrément arriva le 15 janvier, et cependant M. de Hercé ne fut installé que le 20 février, premier dimanche de Carême. La cérémonie fut très-imposante. La préfecture, la mairie, toutes les autorités de la ville y assistèrent. M. de Hercé montra dans son discours toute la beauté de son âme : mais Laval la connaissait déjà. Pour lui donner une preuve de son estime, Monseigneur le nomma, ce jour-là même, chanoine honoraire de l'église cathédrale du Mans.

Dès le lendemain, le curé de la Trinité commença la visite générale de sa paroisse. Jusque-là, il n'avait eu de relations intimes qu'avec la haute société. Devenu pasteur, il regarda sa paroisse comme une grande famille dont il était constitué père par Dieu lui-même. Il n'y eut

plus pour lui ni riches, ni pauvres, ni nobles, ni plébéiens. Dans tous ses paroissiens, il ne vit que des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ et qui devaient lui être aussi chères qu'au souverain Pasteur lui-même. Les grands hôtels de la paroisse virent sans doute, et successivement, leur curé; mais le plus modeste salon, la plus petite échoppe, la cave la plus humide, la mansarde la plus élevée n'eurent rien à leur envier. Il n'oublia personne, chacun put lui parler à l'aise, lui ouvrir son cœur, le mettre de moitié dans ses intérêts. Dans les ménages pauvres, il laissa après lui d'abondantes aumônes; partout ailleurs, de sages conseils, de bonnes, de douces, d'aimables paroles, la joie, le bonheur. Cette visite générale continua l'année presqu'entière. C'était assurément pour lui une grande fatigue de monter et de descendre continuellement : cependant on ne l'entendit jamais s'en plaindre. Il ne cessait, au contraire, d'exprimer tout le bonheur qu'il éprouvait dans ces sortes de visites. Il disait qu'elles valaient bien une mission; que souvent même elles ramenaient à Dieu des pécheurs égarés qui avaient résisté aux prédications les plus pathétiques, et que les pasteurs qui ne voulaient pas s'astreindre à cette salutaire mesure, ne se doutaient pas du miel caché qu'ils y trouveraient.

Des misères découvertes et soulagées, des haines étouffées, des ménages réconciliés, des ignorants éclairés, des préjugés dissipés, des cœurs réjouis et consolés, tels furent les fruits de cette première visite générale.

Il est d'autres visites pour lesquelles le curé de la Trinité se sentait un attrait plus puissant encore : nous voulons parler de celles des malades.

Aussitôt qu'il était demandé pour un malade, il n'y

avait ni occupation, ni compagnie capables de le retenir. Il fallait qu'il partît avec la personne même qui venait le chercher. Rendu auprès de ce malade, il commençait par s'informer avec une grande sympathie de l'origine du mal et de ses progrès. Si la maladie était grave, après la confession, il administrait sans délai les derniers Sacrements. Il avait trop peur d'être surpris pour remettre au lendemain ce qu'il pouvait faire le jour même.

Il n'attendait même pas que ses malades le demandassent pour se rendre auprès d'eux. Aussitôt qu'il savait qu'une personne était surprise par la maladie, qu'il fût son confesseur ou non, il allait la voir, lui témoigner la part qu'il prenait à ses souffrances, et l'exhorter à la patience et à la résignation à la volonté de Dieu.

Si le malade qu'il visitait était pauvre et seul dans sa chambre, non seulement il l'aidait de son argent et de ses douces exhortations, mais il se constituait son infirmier, préparait et allumait le feu, réchauffait les bouillons, administrait les remèdes et rendait tous les services qui dépendaient de lui. Plus d'une fois il a été surpris dans ces flagrants délits de charité pastorale. C'est qu'au chevet du lit des malades, il se représentait Jésus-Christ souffrant dans leurs membres, et alors non-seulement il n'y avait rien de bas et de méprisable dans les soins qu'il prenait d'eux, mais à ses yeux tout grandissait et s'ennoblissait tellement que peu s'en fallait qu'il ne se regardât indigne de les toucher et de converser avec eux.

Le malade refusait-il de se confesser? Il ne se rebutait pas d'un premier ni d'un second refus : il lui tenait tête jusqu'à ce qu'il fût arrivé à son but. Ainsi, par exemple, il exhortait vivement un octogénaire très-malade à se confesser. « Il n'est pas encore temps, lui disait le mo-

ribond, ma maladie n'est pas *mortuaire*. — Je n'en sais rien : mais ce que je sais, c'est qu'une bonne confession peut contribuer à votre guérison. — Ah ! si c'était vrai ! mais j'ai *affre* de me confesser ; il y a si longtemps que je ne l'ai fait. — Ne craignez rien, il est aussi facile de se confesser que de manger une bonne tartine de confitures, quand on a grand appétit : commençons. » — Le bon vieux profita de cette onzième heure qui lui était si généreusement accordée, reçut les sacrements et mourut dans de grands sentiments de piété.

« Je ne veux pas me confesser, lui disait un autre vieillard plus instruit que le précédent, mais voltairien jusque dans la moëlle des os. — Vous me faites bien plaisir, répond M. le curé. — Celui-ci le regarde d'un air étonné : — Je vous ai dit et je vous répète que je ne veux pas me confesser. — En effet, il y a temps pour tout : quand on est malade, on ne manque pas de jeter un regard sérieux sur son passé et sur son avenir. — Mais, M. le curé, nous jouons aux propos discordants : il est évident que vous ne me comprenez pas. — Si, si, mon cher, je vous comprends : croyez-moi, vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps à vivre. Dans peu, vous aurez à rendre compte à Dieu de votre conduite. Comparaissez au tribunal de la miséricorde, si vous ne voulez comparaître au tribunal de la justice... » — De guerre lasse, le moribond ouvre les yeux malgré lui, confesse ses fautes, les pleure, et meurt réconcilié avec Dieu.

M. le curé de la Trinité semblait avoir reçu du ciel une grâce toute particulière pour convertir à leurs derniers moments les pécheurs endurcis. On ne peut citer, dans sa paroisse, qu'une vieille demoiselle endurcie dans son impiété qui, à l'heure de la mort, soit restée sourde

aux supplications réitérées de son charitable pasteur.

Autant que ses occupations le lui permettaient, il visitait ses malades tous les jours. Pour ne les pas oublier, il avait recours à une industrie bien simple. Il prenait deux feuilles de papier de la grandeur d'une image : sur l'une, il inscrivait les noms de ses malades, et sur l'autre, ceux des convalescents. Il mettait ces listes dans son bréviaire pour marquer l'office du jour : de sorte qu'il ne pouvait le réciter sans penser à eux. Il visitait les derniers presqu'aussi souvent que les premiers pour les entretenir dans les bons sentiments qu'il leur avait suggérés précédemment. Il disait que, sans cette précaution, le démon aurait bientôt repris le dessus, et que le bien qui avait été fait pendant la maladie deviendrait complétement inutile.

Il y avait à peine une année qu'il était à la tête de sa paroisse, quand la divine providence lui fournit l'occasion d'exercer sur une vaste échelle son zèle pour le bien spirituel et temporel des malades. Qui n'a pas été effrayé au seul nom de ce rédoutable fléau que l'orient nous envoyait, dont on comptait en tremblant les étapes accélérées et qui fondit sur la capitale et les provinces avec la voracité d'un oiseau de proie? Laval ne fut pas épargné en 1832. Le clergé se montra là, comme partout, au niveau de ces terribles circonstances : mais nul ne paya plus largement sa dette de dévouement que le curé de la Trinité. On l'appelait au chevet des cholériques non seulement de sa paroisse, mais des autres paroisses de la ville et des environs. Un jour qu'un pauvre père venait le prier de confesser son fils à la campagne, on voulait l'empêcher d'aller si loin. « Que dites-vous là, répondit-il, vous faites l'office de satan. Notre Seigneur allait bien

jusqu'en Samarie. Ne serais-je pas trop heureux, si je puis conquérir cette âme à Dieu? — Et il partit. — Jour et nuit, il était sur pied. En vain lui conseillait-on de se ménager, de prendre du repos. Il répondait que c'était au choléra de lui donner le bon exemple et qu'il ne prendrait du repos que quand il en prendrait lui-même. A la fin, ses forces le trahirent : il tomba dans un tel épuisement que, malade à son tour, il causa les plus vives inquiétudes à sa paroisse et à sa famille.

Que de beaux traits de charité pastorale nous pourrions rapporter à cette occasion! Nous nous bornerons aux suivants. C'est lui-même qui va nous les raconter : — « Depuis deux ans, je connaissais Emilie par sa piété, son zèle à fréquenter les sacrements. Mais jamais je n'avais vu sa figure. Tout-à-coup on m'apprend que le choléra va moissonner la pauvre enfant à la fleur de l'âge et je vole auprès de son lit. Sa maladie avait donné à son âme un besoin extrême de consolation. Elle semblait ne plus vivre que pour parler et entendre parler de Dieu. Après avoir rempli les devoirs de la religion, elle me répéta avec effusion combien elle était heureuse, et quand je la quittai, elle me fit promettre de venir souvent la voir. Il me fut facile d'y consentir. J'y fus assidu autant que mes travaux ne m'appelaient pas ailleurs, et je suivais avec douleur les progrès d'un mal qui m'effrayait de plus en plus. Mon cœur était déchiré de l'avenir que j'entrevoyais surtout pour sa grand'mère chérie, pour son pauvre père, et sa mère qu'elle aimait si tendrement, et j'apercevais avec horreur le moment où ces visites que je faisais avec intérêt cesseraient tout-à-coup. Hélas! il arriva, ce jour funeste, et, en entrant dans la cour, j'appris par les pleurs de la bonne maman que la pauvre mère s'était dérobée

à un spectacle si cruel, et que la pauvre enfant venait d'expirer. Montons, m'écriai-je, allons voir la dépouille mortelle de celle qui est aujourd'hui un ange dans le ciel. J'allai, je m'agenouillai à ses pieds, je priai pour elle quelques instants en silence et je ne me retirai pas sans embrasser ses mains glacées. Je pensai que je pouvais coller sur la poussière du trépas les mêmes lèvres que j'avais collées, le matin, sur les mains et sur les pieds de mon Jésus mourant et anéanti sur l'autel.

« Une mère, nous dit un docteur de l'Eglise, avait eu le malheur de perdre un fils chéri. Ton souvenir, cher enfant, s'écriait-elle sans cesse, est mon pain, mon breuvage, mon sommeil, mon plaisir, mon repos, ma consolation, ma richesse, mon honneur, mes délices. — Eh quoi ! m'écriais-je ensuite, mon Jésus ne sera-t-il pas tout cela pour moi ? »

Continuons d'écouter cette voix si douce et si aimante :

Le Baiser du Choléra.

« Dans les nombreuses victimes qu'a frappées cette maladie, nous avons observé que la foi semblait redoubler à mesure que le mal augmentait : l'âme paraissait prête à se dégager de l'enveloppe mortelle, et aspirer cet air plus pur du ciel. Peu d'heures avant qu'elle s'échappât, presque toujours le malade se levait sur son séant avec l'air de la réflexion profonde. Semblable à la statue de marbre élevée sur un monument funèbre, il s'arrêtait, considérant cette existence si frêle qu'il allait perdre, et d'un œil sombre et cave, il semblait interroger cette tombe où il allait descendre.

» Reine Laforge avait été soignée par des parents cruellement indulgents ; ils n'avaient point eu le courage pa-

ternel de lui imposer des sinapismes brûlants, des potions fatigantes : elle allait mourir. Je la trouvai, en entrant chez elle, dans cette dernière scène de la vie que je viens de décrire : les roses de ses joues de vingt ans étaient pâlies, ses yeux presque vitrés ne reconnaissaient plus ses parents noyés dans leurs larmes, mais elle ne pouvait méconnaître la voix du prêtre de ce Jésus qu'elle avait reçu, peu de jours avant, avec toute la piété du jeune âge. Aussitôt qu'elle m'entendit, elle ouvrit ces yeux qui allaient se fermer pour toujours, et voulut encore entendre quelques mots de ce Sauveur qu'elle avait tant aimé. Ce n'était plus une jeune fille pâle, attristée de quitter des parents désolés : c'était un ange qui prenait son vol vers le ciel sa patrie, et si je versai des larmes avec sa famille, elles coulaient en même temps à la pensée du Sauveur qui opérait de telles merveilles dans le cœur de ses enfants.

»La fermière de la Vallette-Fouchard venait d'être atteinte de la cruelle maladie : sa fille affligée me pressait de voler auprès de sa mère ; il était tard, la lune, il est vrai, prêtait son incertain flambeau, je pris un guide et partis. La boue sur laquelle je chancelais me faisait un peu murmurer, je l'avoue à ma honte, et je me promettais bien de ne faire qu'un voyage dans ces chemins difficiles. Les larmes de la jeune fille m'eurent bientôt reconcilié avec la route, et la foi profonde de la pauvre malade me toucha tellement que je me promis bien de ne me jamais plaindre, à quelque distance, à quelqu'heure de la nuit que je fusse appelé pour le plus beau des ministères. Le lendemain, je vins donc encore une fois entendre la pauvre femme, et le troisième jour les vomissements cessèrent, je pus porter la joie du ciel au fond

de ce cœur, en y faisant descendre le corps du Sauveur. Il ne descend jamais en vain, ce corps adorable, dans l'âme du fidèle, et que de merveilleux effets n'en voyons-nous pas pour la guérison des corps, lorsque le sang du Sauveur y a circulé! J'espérais donc un peu ce miracle de la bonté de mon Dieu, et lorsque je me dirigeai, deux jours après, vers l'habitation champêtre, je me flattais d'y voir la mère de famille rendue à la santé par le sang théandrique. Le Seigneur m'avait refusé cette consolation. La pauvre femme était à cet instant critique que j'ai déjà décrit : soutenue par son mari et par ses fils, entourée des bras de sa fille qui était dans les convulsions de la douleur, elle ne donnait aucun signe de connaissance, et les bonnes gens m'assurèrent qu'elle ne me verrait pas, ne m'entendrait pas. Je n'eus pas plutôt parlé qu'elle me reconnut, me répondit, et témoigna une vive satisfaction de me voir. Elle voulut de nouveau purifier sa conscience, et prononça d'une voix ferme les noms de Jésus et de Marie! Nous nous prosternâmes ensuite, tous ensemble autour de son lit, levâmes les mains au ciel en sa faveur, et je me disposai à prendre congé d'elle, en lui disant un mot de cette éternité où nous nous réunirons bientôt, de ce Jésus qui rendait les derniers instants si délicieux, de son amour qui avait tant fait pour elle, et qui lui avait préparé une demeure où elle serait auprès de lui.... Enfin, il fallait la quitter, je prononçai le triste mot adieu, elle agita ses pauvres bras déjà glacés par la mort : Elle veut vous embrasser, s'écrièrent son mari et ses fils!—Ah! de tout mon cœur, répondis-je, et je collai mes joues sur ses joues froides, presque déjà rendues à leur terrestre élément! Tout attendri, je sortis de la ferme pour essuyer mes larmes. Avec

quelle douceur je les sentais couler! Ce n'était pas un homme qu'elle avait cru embrasser, cette pauvre femme : c'était le prêtre de Jésus, celui qui lui avait apporté Jésus, qui avait fait palpiter son cœur au doux nom de Jésus ! C'était un dernier acte de foi qu'elle venait de prononcer du fond de son être ! O baiser du choléra ! que de vives, que de douces émotions tu fis naître dans mon cœur ! La vieillesse ridait les joues d'une pauvre sexagénaire, la maladie empourprait tristement tout son teint, mais elle allait au ciel, elle aimait le Sauveur Jésus, et son nom était sur ses lèvres mourantes ! Cet embrassement de la charité avait quelque chose du ciel : nous y touchions par le cœur, et le Seigneur semblait daigner promettre de nous y réunir. O mon Sauveur, vous faites fleurir le désert, vous y faites jaillir la source étonnée, et aussi dans le cœur du mourant, vous jetez le germe d'immortalité, l'avant-goût de la félicité céleste. »

Non-seulement M. de Hercé aimait à visiter ses malades, à les soigner, à faire sourire ces lèvres que la mort allait fermer, mais encore à en parler avec ses amis, avec sa fille, avec Mme de Vaufleury, ou à leur en écrire, quand ces dames étaient absentes de Laval. Sa correspondance est pleine d'intéressants détails à ce sujet : « Les soins de la cure absorbent tout; je ne puis rien être pour les étrangers, et les moments que je dérobe sont si fugitifs, si troublés par cette culbute continuelle que je ne jouis de rien, de rien de ce qui ne tient pas au ministère, s'entend : car là tout est doux, tout est consolant. Qu'ils sont richement payés, ces pas que nous faisons pour aller auprès des malades, par leur tendre accueil, par le plaisir qu'ils ont à nous voir ! Vraiment, je ne pourrais pas en être récompensé dans l'autre

monde! Ce serait double emploi. Je suis déjà payé, et, comme je l'ai dit mille fois, l'éternité ne me doit rien. »

Ce zèle du curé de la Trinité à visiter ses malades avait fixé sur lui l'attention de sa paroisse, et lui attirait de toutes parts des éloges mérités qui déconcertaient sa modestie. Un jour, au milieu d'un grand repas auquel il assistait, un convive prend la parole et se permet de lui adresser tout haut ses félicitations. Jusque-là, il avait été très-gai. Tout-à-coup il devient sérieux et triste. Un moment après sa place était vide. Il s'était dérobé sécrètement à la compagnie pour rentrer tout confus dans son cabinet, se jeter aux pieds de son crucifix, lui demander pardon de son amour-propre et s'abîmer dans son néant. Que faudrait-il de plus pour montrer la vivacité et le désintéressement de son zèle pour ses chers malades?

CHAPITRE II.

Son zèle pour les prédications. — Pour les catéchismes. — Pour le confessionnal. — Pour la célébration quotidienne. — Consolations sensibles qu'il y éprouve. — Il annonce à un jeune diacre malade qu'il se trouvera mieux, lorsqu'il lui sera donné de monter à l'autel. — Sa charité pour les pauvres, et surtout pour les pauvres honteux. — Sa fidélité à l'oraison. — Aux visites au Saint-Sacrement. — Au chapelet. — A la lecture spirituelle. — A la retraite du mois. — A la retraite annuelle.

La sollicitude éclairée du pasteur ne paraissait pas avec moins d'éclat dans les autres fonctions de son ministère.

Il n'ignorait pas que l'une de ses principales obligations était d'enseigner son peuple, qu'il devait le nourrir du pain sacré de la divine parole, et qu'autrement il ne mériterait pas même le beau nom de *pasteur*. Aussi, était-ce un ordre invariable dans sa paroisse que, chaque dimanche, ses dignes collaborateurs et lui fissent le prône alternativement. Sous aucun prétexte il n'eût consenti à laisser passer son tour. Comme il avait scruté à fond les Saintes Écritures, son style en reflétait toutes les images, sans même qu'il s'en doutât. Il n'avait pas la patience d'écrire ses instructions : il jetait sur le papier ses divisions et ses idées principales, les entremêlait de pieuses citations en latin, en grec, en hébreu ou en persan, méditait fortement son sujet aux pieds du tabernacle et montait ensuite en chaire. Ce qui plaisait en lui, c'était la conviction profonde avec laquelle il émet-

tait ses pensées. Il parlait plus du cœur que des lèvres. Sa foi, en effet, était si brûlante qu'il se plaignait de n'avoir aucun mérite à croire : « Je ne crois pas, disait-il souvent : je vois. Je ne suis certainement pas du nombre de ceux dont parle le Sauveur, quand il dit : Bien plus heureux sont ceux qui ont cru et n'ont pas vu ! »

Ses grandes occupations ne lui permettant pas d'assister régulièrement aux catéchismes de la paroisse, il en avait confié la direction au zèle bien connu de ses vicaires. Néanmoins il ne laissait pas d'y paraître quand il le pouvait, et alors, à l'exemple de Gerson, de Bossuet, de Fénelon et de tant d'autres savants prêtres et évêques, il aimait à balbutier avec les enfants les éléments de la doctrine chrétienne. De belles gravures, de jolis petits livres étaient la récompense de l'assiduité, de la sagesse et de la science. Quand arrivait le moment si ardemment désiré de la première communion, les enfants étaient bien joyeux, mais nul ne l'était plus que le pasteur. Il éprouvait un charme infini à déposer pour la première fois le corps du Sauveur dans ces ciboires vivants, dans ces cœurs si purs et si naïfs.

Ce bon pasteur était véritablement tourmenté par la faim et la soif de penser à Jésus-Christ, de parler de Jésus-Christ, de brûler tous les cœurs de ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter du ciel sur la terre. Or, c'est au saint tribunal de la pénitence qu'il trouvait surtout le moyen de calmer cette faim, d'étancher cette soif. Voilà pourquoi il ressentait un attrait si puissant pour le confessionnal. Il ne manquait pas de s'y trouver aussitôt que l'église était ouverte, et il écoutait indistinctement tous ceux qui se présentaient. Si, dans le cours de la journée, des pénitents le demandaient et

qu'il ne se trouvât pas à l'église, le sacristain avait ordre de l'en avertir au presbytère : il se dérangeait pour le dernier de ses paroissiens avec autant de promptitude et de plaisir qu'il l'eût fait pour le premier d'entre eux.

Souvent, quand le confessionnal était désert, il allait réciter tout auprès son bréviaire ou son chapelet, comme pour engager, par cette muette invitation, à venir à lui sans crainte; et plus d'une fois il eut à s'applaudir de cet innocent stratagème.

Nous tenons de plusieurs de ses pénitents qu'en l'entendant au saint tribunal, ils croyaient entendre Jésus-Christ lui-même. C'était sa patience, sa douceur, son ardente charité pour les pécheurs, son extrême délicatesse à soigner leurs plaies et à les guérir. Comme saint Ambroise, il lui arrivait parfois de verser de douces larmes, en recevant l'aveu des personnes éloignées depuis longtemps des pratiques religieuses. A l'approche de certaines solennités il passait des jours entiers au confessionnal. Cet exercice était très-contraire à sa santé : on le lui disait souvent, il le savait : mais jamais sur ses lèvres le moindre murmure, ni dans sa personne la plus légère marque d'impatience ou d'ennui. « Vive le confesssionnal, s'écriait-il; quel beau rôle le prêtre y remplit! C'est bien là le roi des ministères. C'est là où des milliers de fois, à notre commandement, l'enfer se ferme sous nos pieds et le ciel s'ouvre sur nos têtes! C'est là que s'applique aux âmes le fruit de la Rédemption. Je voudrais vivre et mourir dans mon confessionnal! »

Il était aussi assidu à monter au saint autel qu'à se rendre à son confessionnal. Le prêtre et l'autel, l'autel

et le prêtre, pour lui, c'était une seule et même chose. Il ne concevait pas plus l'autel sans le prêtre que le prêtre sans l'autel. Aussi n'eût-il pas voulu passer un seul jour sans y monter. Quand sa famille ou ses amis lui proposaient un petit voyage d'agrément à la campagne, il l'acceptait, mais à la condition qu'il dirait la sainte messe avant de se mettre en route, ou qu'il serait assuré de goûter le bonheur de la célébrer en arrivant. Sans cela, le refus était assuré. Il trouvait que tous les plaisirs du monde ne valent pas celui d'offrir l'adorable hostie, et que c'eût été payer beaucoup trop cher un moment de récréation que de l'acheter à un pareil prix !

Tous les dimanches, il se réservait la messe de paroisse. C'était autant pour épargner une fatigue à ses vicaires que pour montrer toute l'affection qu'il portait à ses paroissiens, à l'intention desquels il était heureux d'immoler la sainte Victime.

Il est peu de ses lettres où il ne parle de la douce joie qu'il éprouvait au saint autel. C'est comme une lyre merveilleuse dont il touche successivement toutes les cordes, et qui rend sous ses doigts les sons les plus variés et les plus harmonieux. « Monter à l'autel, faire ce que fit le Sauveur la veille de sa mort, puis être obligé de le reproduire trait pour trait, quelle tâche redoutable! mais aussi quelle consolation! Avoir échauffé son cœur par une sainte méditation, penser que l'on va presser dessus la grappe parfumée d'Aïn-Gaddi, que le bien-aimé va être à nous et qu'on ne le perdra plus, jamais, jamais, quelle félicité suprême! »

« Au moment d'aller plonger mes lèvres dans le calice de sang, des larmes, de l'amour de mon Sauveur,

pourrais-je vous parler d'un autre objet que de lui? Oh non! vous ne le voudriez pas! Et c'est à cette condition seule que je prends la plume avant de monter à l'autel qui renouvelle ma jeunesse. Ah! comment être inquiet de son avenir, lorsqu'on porte dans son cœur celui qui domine les orages? Comment s'occuper d'autre soin que de prouver son amour à celui qui franchit les montagnes, s'élance au travers des vallons, abaisse les cieux pour s'unir à la pauvre âme qu'il daigne regarder en pitié? Il lui adresse ces mots si touchants du Cantique, daigne l'appeler sa sœur, sa colombe, son épouse, sa bien-aimée, l'environne de parfums, la couronne de son amour, et il est bien vrai que pour elle les rigueurs de l'hiver sont passées, que les douceurs du printemps commencent, et que l'hymen céleste va se célébrer au fond du cœur! Qui ne serait ravi de tant de bonheur, de tant d'amour? Comment n'y pas penser sans cesse? Vous y pensez, vous, Madame, et tant de pieuses Virginies qui entendent dans leur cœur l'aimable parole du Sauveur, et qui sentent la chaleur des rayons éclipsés de la Majesté divine au fond de leur âme! Que ne puis-je avoir une étincelle de ce feu qui m'embrase pour Jésus-Christ! Le recevoir tous les jours, s'en nourrir, s'en pénétrer, et pourtant, être si imparfait, si porté au mal, si peu séraphique, quelle douleur!»

Il écrivait encore de Saint-Ouen dans la belle saison : « Viens, mon bien-aimé, dit l'épouse des Cantiques, allons ensemble dans la campagne. Il semble que là, en effet, on est plus près de lui. En voyant les merveilles de la nature, on est plus porté à l'aimer, à le louer. En ce moment même, le narcisse penche sa corolle dans mon vase bleu, le chevrefeuille y joint ses longues cloches, et

un syringa enivrant, couronné d'un pois-fleur, termine le bouquet qui parfume ma petite atmosphère. Oui, mais sans un autel où célébrer la mort du Sauveur, où me nourrir de son corps adoré, la verdure se flétrit, les fleurs n'ont plus de baume, les arbres se dessèchent et le cœur est serré par le froid de l'hiver. Ce n'est pas sans tressaillir de joie que je pense au bonheur d'aller, dans une heure, aux pieds de cet autel, m'incliner sur mon Sauveur, immolé, gisant, m'enivrant de son amour. »

— « Il y a de quoi mourir de bonheur dans la joie céleste d'offrir aujourd'hui trois fois l'adorable sacrifice, disait-il un jour de Noël. »

Un jeune diacre de ses amis était malade depuis longtemps. Il souffrait beaucoup et la patience lui échappait. Quelles considérations lui présentera son pasteur pour remonter son moral et l'empêcher de s'affaisser sous le poids de la maladie? « Vous allez bientôt, mon cher ami, avoir le suprême, l'ineffable bonheur de monter au saint autel, et vous vous laisseriez décourager, attrister? Oh! non. Cet abattement ne peut durer que le temps qui vous sépare encore du sacerdoce divin. Vous vous relèverez alors, en vous appuyant sur un des bras de la croix, comme le vaisseau sur une des pointes de l'ancre. Le sang du Sauveur ne coulera pas en vain dans vos veines : sa céleste influence s'y fera sentir même matériellement, et la joie qui se répandra jusque dans la moëlle de vos os sera le plus puissant remède à votre mal et vous rendra la santé. » Le curé de la Trinité avait raison. Une fois prêtre, son ami se trouva mieux, et maintenant il exerce le saint ministère avec fruit dans l'une des paroisses les plus importantes de Paris.

L'amour des pauvres était né avec lui. Tout enfant, ce

qu'on lui donnait pour ses menus-plaisirs, il le leur distribuait. Dans l'émigration, il enrichissait de sa pauvreté de plus pauvres que lui. Maire du village de Saint-Ouen ou de la cité de Laval, il s'intéressait vivement à leur sort et son affabilité doublait auprès d'eux le prix de ses aumônes.

On conçoit aisément qu'une fois investi par l'église de la divine mission de veiller sur eux et de les assister en son nom, il ne fut pas obligé de faire violence à ses goûts pour se mettre en contact journalier avec eux et se rendre compte de leurs privations et de leurs souffrances.

Conformément au précepte évangélique, la main gauche du charitable pasteur ne savait pas ce que faisait sa droite; et une grande partie de ses aumônes ne seront manifestées qu'au jour de la révélation des consciences. Toutefois, pour notre édification, la divine providence s'est plu à soulever un coin du voile mystérieux sous lequel sa charité aimait à s'ensevelir.

Dans sa paroisse, comme partout, se trouvaient des familles d'honnêtes artisans dont les enfants étaient trop nombreux pour être convenablement habillés et nourris par leurs seuls parents; des ouvrières âgées qui manquaient de travail, parce que leurs doigts n'avaient plus l'agilité de leurs jeunes années; de petits marchands qui souvent, faute d'acheteurs, tombaient dans une gêne extrême; des personnes, opulentes autrefois, mais que des malheurs imprévus, des maladies longues, ou des pertes d'emploi réduisaient à un état d'autant plus triste qu'elles n'y étaient pas accoutumées. Ces misères étaient à ses yeux deux fois respectables et sacrées. Il s'était constitué comme le fermier de tous ceux qui les éprouvaient; chaque année, combinant ses ressources

personnelles avec celles qui lui venaient d'ailleurs, il leur payait une petite rente sur laquelle ils comptaient et qu'ils recevaient à jour fixe. Il les appelait *les pensionnaires de sa liste civile*. Il ne voulut pas que ces pensionnaires souffrissent de son départ pour Nantes. Des mains amies furent donc chargées de leur payer les mêmes sommes aux époques accoutumées. Or, ce qui se fait par un tiers n'est pas longtemps caché. La correspondance en porte des traces forcées; de charitables indiscrétions sont commises.... C'est ainsi que furent dévoilées de nombreuses générosités de M. le curé de la Trinité, lesquelles n'eussent pas été plus connues que ses aumônes ordinaires s'il fût mort à Laval.

Quand donc il eût été rompu aux fatigues du ministère dès ses plus tendres années, en eût-il rempli tous les devoirs avec une fidélité plus inviolable, une ardeur plus persévérante? Cependant, on ne peut se le dissimuler, ce dévouement absolu de jour et de nuit, cette abnégation de tous ses goûts, cette vie pastorale si éloignée de ses anciennes habitudes ne devaient-ils pas lui imposer à chaque instant les plus rudes sacrifices? Où donc puisait-il la force nécessaire pour fouler aux pieds la nature et faire triompher sur ses débris la grâce de son sacerdoce? Là où seulement elle se trouve : dans l'oraison et les autres exercices spirituels que l'église recommande si fort à ses fidèles ministres.

Chaque matin, en effet, il consacrait une heure à l'oraison mentale. Il n'aurait pas voulu prendre son repos sans en avoir soigneusement préparé le sujet. Il tâchait de s'endormir dans ces saintes pensées et il était heureux de les retrouver dans ses moments d'insomnie. Plus d'une fois, à l'exemple de notre divin Sauveur, il

lui est même arrivé de passer des nuits entières en prière. — Voici comment on l'a su. Il était au château d'un de ses amis. L'appartement qu'on lui avait donné se trouvait dans une aile assez retirée. Il s'y croyait seul : mais un jeune ecclésiastique occupait une chambre contiguë à la sienne. Ce dernier l'entendit toute la nuit se promener, s'agenouiller, prier tout haut, chanter même quelquefois des hymnes et des psaumes. Le lendemain, son voisin, d'un air tant soit peu malin, lui demande s'il a bien dormi. Cette surprise le déconcerte au premier moment : mais, comme il n'y avait pas moyen de rien nier, il se contenta de lui répondre : « Qui priera donc, si ce n'est un curé? »

Souvent, en outre, dans le cours de la journée, il se jetait tout-à-coup aux pieds de son crucifix et y restait un temps plus ou moins long, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fermés, et comme abîmé dans son amour pour J.-C. « La prière, disait-il, est le charme de tout au monde; du moment que l'on prie, on éprouve du mieux. Quand on pense que les Anges, que les Saints ne cessent pas un instant de louer, de bénir, de prier Dieu et qu'ils sont *les bienheureux* par excellence, on comprend que le bonheur est bien à notre portée et qu'il ne tient qu'à nous d'être parfaitement heureux; et pourtant que d'hommes qui ne prient jamais ! »

Etant laïc, il ne passait pas un seul jour sans aller dans la soirée faire sa visite au S.-Sacrement. Dans une de ses lettres, il se reproche de n'avoir pas eu le courage de passer 12 heures de suite à ses pieds. On conçoit bien que, devenu curé de la Trinité, son cœur ne brûlait pas d'un feu moins ardent pour l'adorable Eucharistie. S'il avait dépendu de lui, il aurait réuni sa pa-

roisse chaque matin et chaque soir aux pieds du tabernacle. Il s'en était du moins constitué comme le député, et il ne manquait pas de venir tous les jours se prosterner la face contre terre en présence du Dieu anéanti pour lui présenter ses hommages et ceux de son troupeau. Quand il comparait l'ardeur qu'on met à faire sa cour aux Souverains de la terre et l'indifférence glaciale qu'on apporte au service du Roi des rois, son cœur se fendait de douleur, et il suppliait le Seigneur de prendre en pitié l'espèce humaine, ou de le regarder comme seul coupable de cette monstrueuse ingratitude. Dieu se plaisait à recompenser l'amour de son serviteur, en lui envoyant du fond de son sanctuaire de ces vifs rayons de lumière qui rendent sa présence presqu'aussi sensible à l'âme que s'il était vu des yeux du corps : « Hier soir, dans ma visite au Saint-Sacrement, je m'écriai presque involontairement : *Sans lui!* C'est le mot que répète Sadi à chaque dystique d'un joli morceau, et je sentais si profondément que sans mon Jésus tout est vanité, néant! Que ne puis-je faire partager à tous mes paroissiens ce sentiment, cette intime conviction! Oui, avec lui tout est bien, tout est doux : sans lui tout est mal, tout est amer. Je lis en caractères de feu son aimable amour pour nous sous les viles espèces, et je ne désire et ne veux désirer à jamais que lui au monde. Lui, lui, toujours lui! »

Le curé de la Trinité n'avait pas une dévotion moins vive pour la très-sainte Vierge. Il tenait cette tendre dévotion de sa mère et de ses oncles, les martyrs de Quiberon. Encore enfant, il disait son chapelet tous les jours. Il le portait toujours sur lui. Etant maire de Laval, combien de fois n'a-t-il pas été vu allant à l'église en réci-

tant son chapelet? A l'église, il laissait souvent son livre de prières, et ne rougissait pas de faire rouler publiquement les grains bénits sous ses doigts. Devenu pasteur, il s'affectionna de plus en plus à cette dévotion. Il la recommandait souvent à ses paroissiens et lui attribuait toutes les grâces qu'il recevait dans le cours de son ministère. Plus il en obtenait, plus aussi augmentait sa dévotion à la très-sainte Vierge. Et quand plus tard on voulut tirer son portrait, il y mit pour condition qu'on le représenterait le chapelet à la main.

La lecture spirituelle était la nourriture quotidienne de son âme. Il ne pouvait se rassasier surtout des saintes Écritures et des Pères grecs et latins qui les ont commentées. Rodriguez, Grenade, et les ouvrages ascétiques de S. François de Sales, de Bossuet, de Fénelon, étaient encore souvent entre ses mains.

Enfin, c'est un des traits caractéristiques de M. de Hercé et qui n'appartient qu'à lui, son esprit et son cœur étaient si pleins de N. S. J.-C. que les livres profanes eux-mêmes lui rappelaient cet unique objet de ses pensées et de son amour. Aussi trouvait-il un aliment pour sa piété jusque dans Euripide et Anacréon, Homère et Virgile, les poëtes et les prosateurs de toutes les littératures mortes ou vivantes. Nous en avons trouvé de nombreuses preuves dans sa correspondance.

L'Esprit-Saint nous dit : « Souviens-toi de tes fins dernières et tu ne pécheras point. » Par la fidélité à cette pratique, la punition du péché devient le remède même du péché. Le curé de la Trinité le savait et consacrait un jour par mois à la salutaire pensée de la mort. « Demain, écrit-il, je fais, selon ma coutume, ma retraite du mois pour me préparer à la mort. Ce soir, je

vais préluder au sérieux exercice de demain par les prières analogues et tâcher de me bien pénétrer de l'obligation de considérer à la lueur de la torche funèbre les objets de cette terre. C'est un prisme qui me les montrera bien vils et bien insipides; et cette mort si effrayante, ce fantôme si hideux aura des charmes en me laissant apercevoir au travers des ossements disloqués la figure de l'aimable Jésus. Oh! oui, tout paraîtra doux pour aller à lui, même les horreurs du trépas... »

Enfin, tout le temps que M. de Hercé resta curé de la Trinité, il se fit un devoir d'aller, chaque année, retremper ses forces au sein de la retraite pastorale du diocèse. Il en sentait le besoin, il l'appelait de tous ses vœux, il y encourageait ses confrères, et il en sortait plus fervent qu'il n'y était entré. S'il se plaignait alors, ce n'était ni de sa petite cellule, ni de la chaleur, ni de la vie commune, c'était uniquement de ne pouvoir monter à l'autel pour y offrir la Victime du salut.

Comme on le voit, pour atteindre le degré de perfection où il était arrivé, le curé de la Trinité ne s'était pas tracé un chemin à part. Il marchait dans les voies battues, sur la trace des saints prêtres de tous les siècles. C'est pour cela qu'il sut maintenir dans de justes bornes les saillies de sa riche imagination : « La pluie tombe, les fleuves se débordent, les vents soufflent et l'édifice de sa piété résiste, parce qu'il est bâti sur le roc. » (Matth., VII, 25.)

CHAPITRE III.

Rumeurs pour les évêchés. — Ce qu'en pensent les prélats réunis au Mans pour le sacre de Mgr Bouvier. — M. de Hercé refuse la coadjutorerie de Mgr de S.-Brieuc. — On lui parle du siége d'Orléans : il repousse les propositions qu'on lui fait. — Il est désigné pour Vannes. — M. de La Mennais le presse d'accepter. — Mgr de Besançon se plaint de son refus. — Il est nommé à l'évêché de La Rochelle. — Lettre à Mgr Garibaldi. — Sa réponse. — Mgr Bernet le supplie d'accepter. — Le curé de la Trinité annonce son refus à Mgr Garibaldi et à M. le garde des sceaux. — Mgr de Lesquen veut donner sa démission en sa faveur. — Il repousse la mitre pour la cinquième fois.

Tant de vertus apostoliques ne pouvaient rester concentrées dans le sein d'une paroisse. Une lumière aussi vive demandait un chandelier plus élevé. Chaque fois donc qu'un évêché venait à vaquer, la voix publique se plaisait à proclamer que M. de Hercé en était digne. Ces rumeurs l'affligeaient. Il ne pouvait se faire à l'idée de quitter un troupeau qu'il aimait tant. « Vous savez combien tout ce qui n'est pas ma paroisse m'intéresse peu ; combien j'aime à passer dans la vie sans regarder de côté le cardinal qui reçoit le chapeau, l'évêque nommé à un archevêché, le prêtre qu'on appelle à un évêché, le curé qui manœuvre mal et ennuie une partie de sa population. J'ignore jusqu'à l'existence de ce remue-ménage, et je relève le sourcil, comme Hippoclide, quand on vient à m'en parler. » — « Mon Dieu, s'écriait-il une autre fois, que de *monseigneur,* que de *bien de l'église,* que d'évêchés il m'a fallu endurer aujourd'hui ! ce sont autant

de coups d'épingles pour moi. Mais ces prophéties ne m'effraient pas. Je saurais parer la mitre, si jamais elle était suspendue sur ma tête. »

Nous allons voir s'il prononçait ces paroles du fond du cœur ou du bout des lèvres.

Le premier qui persécuta sérieusement M. de Hercé pour l'épiscopat, ce fut Mgr de Lesquen. Il lui avait conféré tous les ordres. Il le regardait comme son fils spirituel et avait contracté avec lui une grande intimité. En mars 1834, il accepta l'hospitalité au presbytère de la Trinité, et se rendit au Mans avec M. de Hercé pour assister au sacre de Mgr Bouvier. Là se trouvaient Mgr de Montblanc, archevêque de Tours, Mgr Montault-des-Isles, évêque d'Angers et plusieurs autres prélats. La question du futur évêché de M. de Hercé fut soulevée par Mgr de Lesquen, et chaleureusement accueillie par les autres évêques. — « La conversation de ces bons évêques m'eût charmé, disait à son retour M. de Hercé, si la question de mon épiscopat ne m'eût parfois accablé, de sorte que le rire de mes lèvres mentait à mon cœur et ma gaieté n'était qu'hypocrisie. C'est Dieu qui doit décider ces sortes de choses; il m'a placé à l'endroit où je puis faire quelque bien plus que partout ailleurs... J'y resterai, ou le Seigneur emploiera un cabestan pour démarrer ma nacelle. »

La conversation dont se plaignait le curé de la Trinité ne devait pas rester longtemps sans effet. Quelques jours après, Mgr Le Groing de la Romagère, prélat âgé et infirme, écrivait à M. de Hercé pour le supplier d'accepter la coadjutorerie de Saint-Brieuc. M. de Hercé répondit par un refus positif. Le prélat breton ne se tint pas pour battu; s'imaginant qu'il serait plus heureux s'il faisait cette offre

de vive voix, il se mit en route pour Laval. Mais à son passage à Rennes, Mgr de Lesquen, qui connaissait les dispositions intimes de M. de Hercé, engagea Mgr de S.-Brieuc à passer plusieurs jours au palais épiscopal de Rennes, sans se mettre en peine d'aller plus loin et de hasarder une demande complétement inutile.

La proposition de Mgr de S.-Brieuc était encore sur le tapis que M. de Hercé reçut des lettres de M. Saulnier, ancien préfet de la Mayenne et alors préfet du Loiret, et de M. de Foucault, ancien député, qui lui apprenaient que Mgr de Beauregard, évêque d'Orléans, pensait à donner sa démission, et le suppliaient d'accepter ce siége que le Gouvernement était dans l'intention de lui offrir. M. le curé répondit au préfet du Loiret qu'il le conjurait de ne rien faire pour son élévation, qu'il était décidé à tout prix de refuser, et, sur la lettre même de M. de Foucault, nous avons trouvé ces lignes écrites à la marge : « Répondu le 25 que mon invincible répugnance pour l'épiscopat me forcerait à prendre mon évêque et Rome même pour auxiliaires, pour sauver mon incapacité d'un fardeau qui serait la perte de mon âme. »

M. de Hercé avait donc tout lieu de se croire en paix quand Mgr de la Motte de Broons et de Vauvert, évêque de Vannes, fut appelé à remplacer sur le siége d'Aix Mgr le cardinal de Beausset-Roquefort. Il avait été décidé que dans le cas où Mgr de Vannes accepterait l'archevêché d'Aix, M. de Hercé serait nommé pour le remplacer. A cette nouvelle, celui dont la divine Providence s'était servi pour décider la vocation de M. de Hercé, sachant qu'il avait déjà refusé la coadjutorerie de Saint-Brieuc, et craignant qu'il n'en fît encore autant pour Vannes, se hâta de lui écrire de sa maison de Ploërmel.

Ploërmel, le 10 mai 1835.

Monsieur et très-cher ami,

« J'étais enseveli dans mes douleurs comme un mort dans son cercueil de plomb, lorsqu'un journal m'arrive et me dit : Monsieur de Hercé est nommé évêque de Vannes! Vous ne doutez pas de l'extrême joie avec laquelle j'ai reçu cette nouvelle : mais, tout aussitôt, j'ai craint que, trop défiant de vous-même, vous n'eussiez pas voulu accepter une charge si pesante et à laquelle sont attachées tant d'épines : mais, mon excellent ami, c'est précisément parce que l'épiscopat est un fardeau bien plus qu'un honneur, que vous devez obéir avec la simplicité d'un petit enfant et avec une pleine confiance, à la voix qui vous appelle : elle vient du ciel, soyez-en sûr : Dieu veut qu'en cette circonstance vous fassiez, quoi qu'il en coûte à la nature, le sacrifice de votre repos, de vos goûts, de vos affections les plus tendres, afin qu'à l'exemple de son divin Fils, vous puissiez dire, du haut de la croix : *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum.* Venez donc à Vannes, et vous attirerez à vous tous les cœurs; vous y ferez un bien immense, je vous le promets : en vous s'accomplira cette douce parole de l'Evangile que nous avons lue, ce matin, au saint autel : *tristitia vestra vertetur in gaudium.*

» Pardon de la liberté avec laquelle je parle et de l'empressement que je mets à vous écrire : j'ai si grand *peur de vous* que me voilà à vos pieds, vous priant, vous conjurant avec larmes de ne pas céder à la tentation de refuser l'épiscopat, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il vous ait été offert.

» Agréez l'assurance bien sincère du respectueux et inviolable attachement avec lequel je suis

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

L'abbé J.-M. de La Mennais. »

Ses anciens professeurs, M. l'abbé Blanc et M. l'abbé Rohrbacher, et même les plus illustres pontifes de l'Eglise de France, se hâtèrent également de lui écrire pour le supplier de laisser l'huile sainte couler sur son front; mais nous voyons par une lettre de S. E. Mgr le cardinal-archevêque de Besançon que le curé de la Trinité ne voulait pas plus entendre parler de Vannes que de S.-Brieuc et d'Orléans :

1er *juin* 1835.

Monsieur le Curé,

« Je suis très-fâché, je vous assure, de rabattre du titre de Monseigneur que j'aurais voulu à toute force vous conserver : puisque la Providence semble elle-même éloigner ce lourd fardeau, je n'ai rien à dire; s'il arrivait seulement que l'orage reparût, veuillez ne pas vous mettre si promptement à l'abri, ni vous retrancher dans votre onzième heure : toutes les fois que le Maître de la vigne appelle, il est temps de marcher, quelque pénible que soit le chemin, et quelque affaiblies que soient les forces.

» J'ai besoin maintenant de m'excuser auprès de vous de la liberté que j'ai prise : je l'avais fait en esprit de simplicité, mais quelquefois la simplicité est un peu indiscrète, et je crains que ce ne soit mon cas. Au surplus, je m'estimerai heureux d'avoir donné, par mon imprudence, naissance à des relations que je m'honorerai d'entretenir. Je suis encore plus étonné de me voir évêque, que vous ne pouvez l'être de l'avoir été nommé,

et si vous tremblez en pensant à votre onzième heure, que dois-je dire et craindre en réfléchissant que je suis à la première et tout novice !

» Je suis avec les sentiments les plus respectueux et les plus distingués,

Monsieur le Curé,

Votre dévoué serviteur,

CÉSAIRE, *Archevêque de Besançon.* »

M. de Hercé n'évitait un péril que pour tomber dans un autre. Au refus de Monseigneur de Vannes, Mgr Bernet, évêque de La Rochelle, fut nommé à l'archevêché d'Aix. Le curé de la Trinité ne le savait peut-être pas encore, lorsqu'une ordonnance du roi, en date du 18 août 1835, vint lui apprendre que sa succession lui était échue. Avant de répondre à M. le ministre des cultes, M. de Hercé consulta Mgr du Mans pour savoir s'il commettrait un *péché mortel* en refusant. Celui-ci l'engagea fortement, le pressa même d'accepter, déclarant toutefois que son refus ne pouvait entraîner un péché mortel. C'est alors qu'il écrivit à Mgr l'internonce cette lettre où respire la candeur d'un saint et l'humilité d'un enfant :

Monseigneur,

« L'ordonnance royale qui me nomme à l'évêché de La Rochelle m'est parvenue lundi dernier.

» Les devoirs effrayants qu'impose l'épiscopat m'ont fait frissonner, je ne puis me décider à prendre sur moi une telle responsabilité, et je vais adresser au garde des sceaux mes remercîments et mon refus.

» Mais, Monseigneur, avant de repousser cette mitre, j'ai voulu vous soumettre mes motifs : Vous les approuverez, j'espère, et votre assentiment donnera à ma con-

science cette sécurité dont mon âme a besoin pour jouir de l'obscurité que je chéris.

» Il n'y a pas encore cinq ans, Monseigneur, que j'ai le bonheur d'être prêtre, et je touche soixante ans. Homme du monde jusqu'alors, je n'ai point contracté l'habitude de m'occuper du droit canon : mon esprit répugne aux épines théologiques, en vain me promettrais-je de me forcer à l'étudier, j'en reviendrai toujours à quelque belle homélie de mes Pères favoris, et je ne serai point en état de résoudre mille difficultés sur lesquelles un évêque est sans cesse appelé à prononcer.

» Ensuite, Monseigneur, j'ai une répugnance presqu'invincible à commander, j'ai horreur d'ordonner, de blâmer, et par une bonté qui touche de très-près à la faiblesse, je penche toujours pour les concessions. Cette mollesse peut être sans danger pour un curé, elle damnerait un évêque.

» Pendant seize ans, Monseigneur, j'ai exercé les fonctions de maire de cette ville : elles m'ont donné des relations d'amitié avec tous. Les incrédules, les impies, les vieux pécheurs, m'appellent auprès de leur lit ; j'obtiens leur conversion, et mes antécédents me donnent des avantages que mon successeur, quoique bien supérieur à moi, n'aura pas, parce qu'il n'en sera pas connu comme les circonstances m'ont mis à portée de l'être.

» Peu habile à prêcher, je ne sais point faire le sermon proprement dit : je parle de cœur un quart-d'heure avec assez de facilité, parce que *charitas Christi urget me*, mais ensuite, je rentre dans l'ombre, tout confus de n'avoir point trouvé des paroles qui répondissent à la chaleur de mes sentiments. J'ai dû consulter mon respectable évêque sur une affaire si délicate : il convient que

je ne ferai pas de péché en refusant l'épiscopat : or je m'expose à en commettre beaucoup, si je l'accepte : je dois donc le refuser.

» En résumé, Monseigneur, je n'offre que des études théologiques très-peu profondes : un caractère trop mou, trop faible, trop d'amour pour obéir, trop d'horreur de commander; je ne conviens que pour les places subalternes où je puis me sauver, et dans l'épiscopat, je me damnerai. Curé, je ferai quelque bien : évêque, je n'en ferai point, et peut-être même, ferai-je du mal.

» Que vous dirais-je, Monseigneur, des péchés qui m'affligent et me renversent? Hélas! j'irais m'asseoir sur le siége des Apôtres! Le fantôme de mes péchés, de mon néant, viendrait s'y asseoir avec moi, et me poursuivrait partout, dans ces fonctions élevées qui ne conviennent qu'à un juste. Le Seigneur me dirait : *Quare tu enarras justitias meas?*

» J'ose donc espérer de votre justice, Monseigneur, que vous apprécierez des craintes trop bien fondées, que vous donnerez votre assentiment à mon refus d'une dignité si périlleuse, et je n'attends que cela pour l'exprimer au ministre.

» Pardonnez, Monseigneur, ces explications trop longues; j'ai osé compter sur votre indulgence, je la réclame, en vous priant d'agréer l'hommage du profond respect avec lequel je suis, etc. »

La réponse de Monseigneur l'internonce ne se fit pas attendre.

Monsieur le Curé,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 28 de ce mois au sujet de votre nomination à l'évêché de La Rochelle.

» Je vous dirai que je connaissais à peu près tout ce que vous me mandez relativement *aux motifs* qui vous inspirent de la répugnance pour accepter cette nomination ; mais je connaissais aussi les *belles qualités* qui vous distinguent. Ainsi lorsqu'il a été question de vous pour l'évêché de Vannes, j'ai dû adresser au Saint-Père un rapport sur les *premiers* et sur les *secondes*, pour obtenir de Sa Sainteté les facultés dont j'avais besoin pour procéder à vos informations canoniques. Le Saint-Père daigna m'accorder ces facultés : cela veut dire que le chef suprême de l'Église vous a trouvé digne et capable de l'épiscopat.

» Vous voyez que je ne vous cache rien ; mais vous sentez aussi que d'après cela, il ne me reste plus rien à approuver ni à désapprouver. Toutefois je n'hésite pas à me joindre à l'avis de votre si digne et si respectable évêque, savoir qu'en refusant l'épiscopat, vous ne pécherez point ; mais je ne saurais de même admettre votre conclusion qu'en acceptant vous vous exposez à pécher grièvement ; car, outre que vous avez des qualités pour faire le bien, il faut aussi beaucoup espérer dans la grâce du bon Dieu et dans les lumières et la force dont (il faut bien que vous en ayez la confiance) seraient pour vous une source abondante ces paroles qu'on prononcerait sur vous pendant votre sacre : *Accipe Spiritum sanctum*.

» Après cela il ne me reste qu'à vous offrir les assurances de la haute estime et de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

A. GARIBALDI. »

Paris, 31 *août* 1835.

De son côté, Mgr l'archevêque nommé d'Aix avait tressailli de joie en apprenant qu'il avait pour successeur un homme dont la réputation de science et de piété était si bien établie, et il le suppliait avec empressement de ne pas mettre d'opposition à cet heureux choix :

La Rochelle, 2 *septembre* 1835.

Monsieur le Curé,

« De toute part il m'arrive que vous êtes désigné par le roi pour mon successeur sur le siége épiscopal de La Rochelle. Aujourd'hui une lettre particulière qui mérite crédit me confirme dans cette heureuse et bien douce espérance. Combien mon âme serait soulagée, s'il m'était donné quelque parole d'assurance sur un fait de si haute importance pour moi! Pourriez-vous blâmer, M. le Curé, l'empressement qui me porte à réclamer de vous seulement un signe d'adhésion aux propositions qui vous sont faites. Dites-la, je vous en conjure, cette parole d'acceptation qui réjouira si fort mon cœur, qui calmera si puissamment mes anxiétés comme celles du clergé que je quitte avec tant de regret. Qu'il me serait doux, M. le Curé, de laisser à mon cher troupeau, en me séparant de lui, l'assurance de vous avoir pour pasteur; et pourquoi ne vous dirai-je pas que le seul bruit de votre nomination a produit d'heureux effets et fait naître dans les esprits des dispositions dont votre expérience et votre piété sauront certainement tirer avantage, à la gloire de la religion.

» Permettez-moi, M. le Curé, de me montrer impatient de recevoir la confirmation de cette heureuse nouvelle, *dites seulement cette parole et mon âme si fort attristée se consolera*.

» Je prie Dieu d'entendre ma prière et d'exaucer mon

vœu, et dans cette douce confiance, j'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus respectueux,

M. le Curé,

Votre bien humble serviteur,

JOSEPH, *Év. de la Rochelle, nommé à l'Arc. d'Aix.* »

Comme nous venons de le voir, le curé de la Trinité avait consulté son évêque, et celui-ci l'avait fortement engagé d'accepter : il avait fait au Saint-Siége l'humble aveu des imperfections de son caractère, et le Saint-Siége, après avoir mis dans la balance du sanctuaire ses défauts et ses qualités, l'avait néanmoins trouvé digne et capable de l'épiscopat. Ses amis, Mgr Bernet et son clergé étaient à ses genoux, le conjurant d'accepter enfin La Rochelle: M. de Hercé resta sourd à ces puissantes considérations, et écrivit, le même jour, les deux lettres suivantes, la première à Mgr l'internonce, la deuxième à M. le garde des sceaux :

Monseigneur,

« Veuillez agréer mille remercîments de la franchise avec laquelle vous avez daigné me répondre. Puisque vous convenez, avec mon saint évêque, que je ne pécherai point en refusant l'épiscopat, je cède aux frayeurs que m'inspire ce fardeau, et j'adresse aujourd'hui mon refus à S. E. le garde des sceaux.

» L'indiscrétion, commise par les journaux à l'égard de ma nomination, ne nuira point, j'espère, au choix que vous serez à portée de faire parmi les nombreux ecclésiastiques de notre clergé, dignes de l'épiscopat.

» Veuillez, Monseigneur, agréer l'hommage de ma reconnaissance et du plus profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur, etc. »

Monseigneur,

« J'ai reçu l'ordonnance royale qui m'appelle à l'évêché de La Rochelle, et que V. E. m'a fait l'honneur de me transmettre. La nécessité de réfléchir aux devoirs effrayants de l'épiscopat, de consulter mon respectable évêque, etc., m'a forcé de retarder ma réponse, et V. E. daignera me pardonner en cette considération.

» Le résultat de mes longues réflexions n'a servi qu'à me convaincre de mon insuffisance pour un poste si élevé. Elle me défend de jamais accepter une dignité qui serait pour moi une source de bévues, et elle m'ordonne de rester toute ma vie dans l'humble place où le Seigneur a daigné me cacher. Horreur de commander, de reprendre, de blâmer, amour de la vie retirée, de l'obéissance, bonté qui tient trop à la faiblesse : tels sont les principaux traits de mon caractère, traits qui me font un devoir de refuser l'épiscopat.

» J'ose donc prier V. E., Monseigneur, de vouloir bien mettre sous les yeux du roi un refus dicté par ma conscience, avec l'hommage de mon profond respect et de ma vive reconnaissance de la marque d'estime qu'il a daigné me donner.

» J'avais gardé le silence, Monseigneur, sur ma nomination, afin que mon refus ne blessât point celui que le roi va désigner pour La Rochelle : ce sont les gazettes qui ont commis l'indiscrétion.

» J'ose prier V. E. de daigner agréer mes remercîments de la lettre qu'elle daigna joindre à l'ordonnance royale, et de me croire avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De votre Excellence, etc. »

C'est alors que Mgr de Lesquen, qui le premier avait

jeté les yeux sur M. de Hercé pour l'épiscopat et déjà pensait sérieusement à la retraite, prit la résolution d'offrir son propre siége à son candidat de prédilection. Assurément, si, humainement parlant, un siége avait pu tenter M. de Hercé, c'était bien celui de Rennes. Rennes est une des cités les plus savantes et les plus pieuses de France : les populations qui habitent le diocèse ont conservé leur foi primitive : son clergé est un clergé modèle pour son zèle, sa discipline ecclésiastique et son profond respect pour ses évêques : et puis Rennes est si rapproché de Laval ! Mgr de Lesquen avait, en outre, des droits tout particuliers à la préférence de M. de Hercé. Il se croyait donc assuré du succès. Il se trompait. M. de Hercé se montra inébranlable à toutes ses séductions. Il repoussa la mitre pour la cinquième fois, en protestant de toutes ses forces qu'il voulait mourir curé de la Trinité.

CHAPITRE IV.

Mgr de Guérines désire M. de Hercé pour coadjuteur. — Il députe M. l'abbé Vrignaud à Laval pour négocier l'affaire. — M. l'abbé Vrignaud supplie Mgr Bouvier de l'aider. — Il présente à M. de Hercé les deux lettres de Mgr de Guérines et de Mgr Mathieu. — Mgr Bouvier engage M. de Hercé à accepter la coadjutorerie de Nantes. Il finit par accepter. — Il est nommé par ordonnance du 6 octobre. — Deuil de sa paroisse à cette nouvelle. — Adresse du chapitre de Nantes. — M. de Hercé vient à Paris pour ses informations. — Il installe lui-même son successeur à la cure de la Trinité. — Il est préconisé évêque de Bothra. — Lettre pastorale de Mgr de Guérines pour annoncer la cérémonie du sacre de M. de Hercé à son diocèse. — M. de Hercé quitte Laval et se rend à Nantes par Angers et Ancenis. — Il trouve dans cette dernière ville les députés de l'évêché et du chapitre. — Sa première visite, à Ancenis, est pour l'église. — Entrevue de Mgr de Guérines et de Mgr de Hercé. — Il va faire sa retraite au grand-séminaire.

Plus M. le curé de la Trinité faisait d'efforts pour fuir l'épiscopat, plus il prouvait, sans le vouloir, qu'il en était digne.

Mgr de Guérines, évêque de Nantes, le comprit ainsi. Son âge avancé et ses infirmités ne lui permettant plus de remplir ses fonctions épiscopales, il pensait à s'adjoindre un coadjuteur. Le nom de Hercé était un nom vénéré à Nantes. Il crut avec raison faire plaisir à son diocèse en appelant un autre de Hercé à partager avec lui le poids de la sollicitude pastorale avant de le déposer entièrement dans ses mains. Mais il n'ignorait pas quelles

difficultés il aurait à vaincre pour assouplir cette volonté de fer et l'amener à son but.

D'autre part, fort de sa conscience et du service signalé qu'il rendrait à l'Eglise en contribuant à l'épiscopat de M. de Hercé, Mgr l'archevêque de Besançon, ayant eu connaissance du dessein de l'évêque de Nantes, consentit à lui prêter main forte, et tous deux furent d'avis de députer à Laval M. l'abbé Vrignaud, chanoine et secrétaire de l'évêché de Nantes, pour entamer cette importante affaire et tâcher de la faire réussir.

Esprit fin, délié, patient, tenace, M. Vrignaud possédait toutes les qualités d'un excellent diplomate. Il se rendit à Laval avec les lettres de Mgr de Guérines et de Mgr Mathieu.

Arrivé là, il sonde prudemment le terrain avant de s'engager, et il apprend que, par une circonstance toute providentielle, Mgr Bouvier venait également d'arriver dans la seconde ville de son diocèse. C'était une bonne fortune pour lui. Il connaissait son opinion sur l'élévation du curé de la Trinité à l'épiscopat. Il va le trouver, lui expose l'unique objet de son voyage, et le supplie de vouloir bien plaider sa cause. Mgr Bouvier lui promet le plus empressé concours.

Enchanté de cette promesse, M. l'abbé Vrignaud se rend au presbytère de la Trinité et présente à M. le curé les deux lettres suivantes :

Nantes, le 17 septembre 1835.

Monsieur l'abbé,

« M. l'abbé Vrignaud, mon secrétaire général et chanoine de l'église cathédrale de Nantes, aura l'honneur de vous expliquer le sujet qui l'amène auprès de vous. Je serais comblé, monsieur l'abbé, que vous pussiez vous rendre

à mes vœux et aux empressements de mon diocèse lorsqu'il en aura connaissance. N'ayant pas l'honneur de vous connaître, je ne me serais pas permis une semblable démarche, si je n'y avais été encouragé par des amis sincères de la religion. Ce sont ces motifs si relevés qui doivent aplanir les difficultés et vous faire prendre en considération les besoins de l'Eglise. J'ose espérer, d'après ce que la renommée m'a appris de votre zèle et de votre dévouement, qu'ils feront impression sur votre cœur. Je ne puis vous offrir que mon amitié, de faibles talents, usés par les infirmités de la vieillesse : si vous êtes assez bon pour vous contenter d'une aussi faible compensation, j'ose espérer que vous n'aurez pas à regretter la préférence que vous donneriez à un diocèse où le souvenir des vertus de monsieur votre oncle vit dans tous les anciens prêtres qui l'ont connu.

» M. l'abbé Vrignaud vous donnera tous les renseignements que vous pouvez désirer. Je lui accorde toute ma confiance.

» J'ai l'honneur d'être avec une respectueuse considération,

Monsieur l'abbé,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

† Joseph, *Evêque de Nantes.* »

Paris, le 15 *septembre* 1835.

Monseigneur,

« J'en suis toujours aux excuses avec vous : c'est mon exorde forcé, mais vraiment le bien de l'Eglise me chasse et me pousse hors de moi. Votre refus est triste : il déconcerte le ministère, il le porte à jeter ses yeux sur une classe qui ne refusera pas.....

» La Providence vous ouvre une voie pour calmer vos

craintes et faire le bien sans le même danger pour vous. L'évêque de Nantes vous désire pour coadjuteur : le ministre ne s'en éloigne pas. En acceptant, vous évitez au Gouvernement le désagrément d'un refus obstiné de votre part, et à vous le danger de l'épiscopat sans noviciat. Vous connaissez le vénérable évêque de Nantes, sa piété, son habileté.

» Acceptez donc, Monseigneur, acceptez cette proposition : hélas! la responsabilité d'un refus dans les circonstances présentes me semble plus grave encore que la responsabilité du fardeau. Croyez-vous donc que Dieu vous laissera sans appui? méditez cette parole : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem*. Oh! oui, N. S. changera votre force qui n'est rien en la sienne qui est tout.

» M. Vrignaud, secrétaire de l'évêché de Nantes, chargé de négocier cette affaire de la part de son évêque, se rend auprès de vous et vous remettra ma lettre.

Je suis avec le plus respectueux dévouement,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CÉSAIRE, *Arch. de Besançon*. »

En lisant ces lettres, M. de Hercé cherchait en vain à maîtriser la forte impression qu'elles produisaient en lui : ne pouvant plus se contenir, il éclata en gémissements et versa un torrent de larmes. Cette émotion profonde gagna M. l'abbé Vrignaud lui-même qui ne put s'empêcher de lui demander pardon de lui causer involontairement tant de peine et de pleurer avec lui. Mais tout ce qu'il put obtenir dans ce premier entretien fut que l'affaire serait portée au tribunal de Mgr Bouvier et qu'il déciderait en dernier ressort.

Sans se douter du piége qui lui avait été tendu, M. de

Hercé alla, en effet, consulter Mgr Bouvier sur la proposition de Mgr de Guérines. L'évêque du Mans lui représenta que le prêtre n'était pas prêtre pour lui, qu'il appartenait à l'Eglise, qu'elle pouvait l'envoyer partout où elle le jugerait nécessaire pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, que tous ces évêchés qui lui avaient été successivement offerts depuis quelque temps, sans qu'il y eût de sa part un pas, une parole, un désir, prouvaient qu'il était appelé d'en-haut à l'épiscopat, et qu'en s'opiniâtrant à rester à Laval, au milieu de sa famille et de ses amis, il devait craindre de suivre bien plutôt les inclinations de la nature que la volonté de Dieu. M. de Hercé vit bien qu'il n'avait plus qu'à courber la tête et à obéir. Il se soumit, mais toujours en frémissant.

Aussitôt que M. l'abbé Vrignaud fut assuré du consentement de M. de Hercé, il partit pour Paris et termina sa négociation au ministère des cultes. Paris et Rome désiraient autant l'un que l'autre cette heureuse nomination. Quelques jours après, le 6 octobre, Louis-Philippe signait l'ordonnance qui nommait M. de Hercé coadjuteur de Nantes, et le 10, ce dernier en était averti officiellement par M. le garde des sceaux. — « Hélas! oui, s'écria-t-il en recevant cette nomination, il est bien décidé que j'aurai de l'or à mon chapeau et à ma ceinture, mais mon cœur sera de plomb. Cependant, ô mon Dieu, *fiat voluntas tua et non mea !* »

Toutes ces démarches avaient été tenues très-secrètes. M. l'abbé Vrignaud n'était pas connu à Laval et son passage dans cette ville était resté inaperçu. La paroisse de la Trinité comptait avec une espèce d'orgueil tous les évêchés qu'avait refusés son pasteur et savait qu'il ne voulait plus en entendre parler : le passé répondait de

l'avenir. Quelle ne fut donc pas sa surprise quand le *Moniteur* vint apprendre la fatale nouvelle! La consternation était sur toutes les figures. On n'entendait que soupirs et lamentations. Ces manifestations déchiraient tellement le cœur du bon pasteur qu'il craignait de paraître en public. C'est à peine s'il osait se montrer dans l'église. Il regardait le consentement qu'on lui avait extorqué comme une espèce de honte et d'apostasie, et il en rougissait.

Une réflexion ajoutait à son chagrin. En refusant La Rochelle, c'était moins le siége que l'épiscopat qu'il avait prétendu repousser. « Comment, j'ai refusé d'être évêque d'une ville de seize à dix-sept mille âmes, et j'en accepte une autre de cent mille! que va-t-on dire de moi maintenant? n'ai-je pas mal édifié la France entière en agissant ainsi? »

Cependant la divine Providence ménageait aux regrets et aux chagrins de M. de Hercé une abondante compensation. Pendant que sa paroisse était dans le deuil et dans les larmes, tout le diocèse de Nantes était dans le bonheur et dans la joie. Mgr de Guérines recevait de tous côtés de vives félicitations. Le chapitre de Nantes crut qu'il était de son devoir d'en adresser également au futur coadjuteur :

Nantes, le 4 novembre 1835.

Monseigneur,

« Le chapitre de l'église cathédrale de Nantes n'a point attendu jusqu'à ce moment à remercier la Providence d'un événement aussi heureux pour ce diocèse que l'est votre nomination. Il s'est également empressé de témoigner sa reconnaissance au digne prélat, qui a été l'instrument de ce bienfait, et qui, par une telle œuvre, a

donné à son troupeau un gage de son amour, comme une preuve de sa profonde sagesse. Il restait au chapitre, Monseigneur, de vous exprimer à vous-même le bonheur qu'il éprouve : sans doute, tout le diocèse a lieu de se féliciter et sa joie en effet se manifeste de toutes parts d'une manière aussi unanime que vive. Mais le chapitre a des motifs particuliers de se réjouir, en voyant à sa tête l'héritier du nom, des lumières et des vertus d'hommes qu'il est fier d'avoir possédés jadis dans son sein, l'un martyr, l'autre confesseur de la foi, tous deux en bénédiction dans le souvenir de ceux qui ont eu le bonheur de les connaître. Vous les ferez revivre parmi nous, Monseigneur; et de notre côté, nous nous plairons à reporter sur vous le respect et tous les sentiments que nous inspire leur mémoire. Daignez en agréer l'assurance et l'hommage du dévouement avec lequel nous sommes, etc. »

Peu de temps après, M. de Hercé fut mandé à Paris pour ses informations canoniques. A l'archevêché, au ministère, à la nonciature, à la cour, partout il reçut l'accueil le plus flatteur. Dès le 12 décembre, ses informations étaient terminées et expédiées à Rome.

Il resta dans la capitale jusqu'à la fin du mois pour s'acquitter de certaines commissions qui lui avaient été données par Mgr de Guérines dans l'intérêt du diocèse de Nantes, et pour hâter la nomination de son successeur à la cure de la Trinité.

Mgr du Mans avait jeté les yeux, pour le remplacer, sur M. l'abbé Isidore Boullier, ancien juge d'instruction au tribunal de Laval. Sa connaissance du monde, sa science ecclésiastique et civile, sa grande douceur et surtout sa profonde piété le rendaient bien digne de lui

succéder. Aussi, quelque pénible que fût pour lui cette cérémonie, M. de Hercé voulut-il bien consentir à l'installer lui-même, le 10 janvier 1836 (1).

C'est dans le consistoire du 1er février que M. de Hercé fut préconisé évêque de Bothra *in partibus infidelium*, et coadjuteur de l'évêque de Nantes avec future succession. Il demanda quelque temps à Mgr de Guérines pour se préparer, par de ferventes prières et des études spéciales, au sublime ministère qu'il était appelé à remplir.

Si l'on avait suivi le vœu le plus cher de son cœur, il eût été sacré à Laval dans l'église de son ancienne paroisse. Mais Mgr de Guérines ayant désiré que le sacre eût lieu dans sa cathédrale, M. de Hercé se fit un devoir d'obéir à la volonté de son évêque. La cérémonie du sacre fut fixée au dimanche du Bon-Pasteur, 17 avril 1836. Mgr de Guérines annonça cette bonne nouvelle à son diocèse :

« Un Pasteur dont la vertu ne s'est jamais démentie, dans les positions si diverses de sa vie, était aimé, chéri du troupeau qu'il dirigeait; son cœur, formé à l'école du divin Maître, s'ouvrait à toutes les infortunes pour les soulager, et son esprit, orné des plus belles connaissances, avait fait le sacrifice des douces jouissances de la science et de l'étude, pour se consacrer aux pénibles fonctions du zèle; déjà il avait refusé la charge et les honneurs de l'Episcopat; mais il ne nous fut pas difficile de pénétrer ses motifs : ils étaient de nature à faire apprécier son humilité, autant que les choix réitérés du Gouvernement et les plus honorables suffrages nous révé-

(1) M. Isidore Boullier est mort le 21 mars 1844. On a imprimé après sa mort *le Modèle du prêtre*, ou *Notice sur la vie et la mort de M. l'abbé Boullier*, par M. Morioeau, du clergé de la Trinité.

laient son mérite. Nous avons osé penser qu'il consentirait à partager un ministère dont il refusait de porter seul le fardeau : nos vœux ont été couronnés du plus heureux succès.

» C'est ce Pasteur que nous vous annonçons, N. T. C. F. : héritier des vertus qui ont rendu son nom et sa famille si chers à ce Diocèse, nous ne doutons point que vous n'aimiez à voir dans des services anciens dont le souvenir ne s'est point effacé, le gage de ceux plus précieux encore que nous attendons de l'avenir. »

M. de Hercé quitta Laval dans les premiers jours de ce mois. Il passa par Angers où il reçut un gracieux accueil de Mgr Montault et de M. l'abbé Denais, secrétaire du prélat, le même qui avait administré les derniers sacrements à son père pendant l'émigration : il supplia ce vieil ami de vouloir bien accompagner son évêque à Nantes.

M. de Hercé prit le bateau à vapeur d'Angers et descendit la Loire jusqu'à Ancenis. Mgr de Guérines avait député dans cette ville ses deux grands-vicaires, et le chapitre deux de ses membres, pour présenter leurs hommages au coadjuteur dès qu'il aurait mis le pied sur le sol du diocèse, et l'amener ensuite à Nantes. Aussitôt débarqué, il se rendit à l'église paroissiale. Il y resta longtemps en prière, suppliant ardemment saint Pierre, patron du diocèse, les Anges préposés à sa garde, la très-sainte Vierge et surtout le Prince des pasteurs de le prendre sous leur protection toute-puissante et de seconder les travaux auxquels, par pure obéissance aux décrets du ciel, il venait humblement se livrer dans ce beau diocèse.

A Nantes, l'entrevue des deux prélats fut très-tou-

chante. Mgr de Guérines descendit au bas du grand escalier d'honneur pour recevoir son coadjuteur : il lui tendit affectueusement les bras. Mais M. de Hercé ne voulut pas s'y jeter avant de s'être agenouillé pour recevoir sa bénédiction et baiser son anneau. Ils ne s'étaient jamais vus, et tous deux se comprirent et s'aimèrent en se voyant pour la première fois : de grosses larmes de joie roulaient dans leurs yeux. Cette douce émotion fut partagée par l'élite du clergé et les pieux laïcs que Mgr de Guérines avait invités à dîner avec M. le coadjuteur.

Dès le lendemain, après avoir reçu la visite du chapitre, de MM. les curés et des ecclésiastiques de Nantes, M. de Hercé alla s'enfermer au grand-séminaire. Il y passa huit jours entiers dans la retraite, édifiant directeurs et élèves par sa ferveur et sa piété douce et aimable. Il passait ses récréations avec les séminaristes : craignant que leur timidité naturelle ne les éloignât de lui, il allait au devant d'eux et conversait familièrement avec eux comme un père avec ses enfants. Tous, directeurs et élèves, comprirent alors la précieuse acquisition que faisait le diocèse de Nantes et ils s'entredisaient avec bonheur les uns aux autres : *Nous avons reconnu qu'on ne nous avait pas dit la moitié de la vérité. Béni soit le Seigneur notre Dieu qui a mis son affection en lui et qui l'a fait asseoir*, avec notre évêque, sur la chaire de l'église de Nantes, *parce qu'il nous a aimés pour jamais* (3 Rois. 10. 7).

CHAPITRE V.

Singulier rapprochement entre le sacre de Mgr de la Guibourgère et celui de Mgr de Hercé. — Animation de Nantes à l'époque de cette solennité. — Prélats assistants au sacre. — Procession de la ville après le sacre. — Après la procession, M. l'abbé Dandé présente le clergé au coadjuteur et le harangue. — Vive impression qu'il produit sur l'assistance. — Sentiments intimes du prélat le jour de son sacre. — Il veut assister tous les jours à l'office capitulaire. — Il supporte avec peine les honneurs dus à son rang. — Programme de ses tournées. — Il renvoie à Nantes la voiture épiscopale, et continue sa route à pied. — Lettre à Mme de Vaufleury sur ses courses champêtres. — Sa réception à Clisson. — Il visite tous les habitants des bourgs. — Il se réconcilie avec l'épiscopat. — Il renvoie au suprême Pasteur tous les honneurs qu'on lui rend.

Il y avait 204 ans que Nantes n'avait vu de sacre d'évêque. C'était, en effet, le 11 janvier 1632 que M. Raoul de la Guibourgère avait été sacré évêque de Saintes dans la cathédrale de Nantes, par Mgr Philippe Cospéan, évêque de Nantes, assisté des évêques de Vannes et d'Angers. Avant d'entrer dans les ordres sacrés, M. de la Guibourgère avait été engagé dans les liens du mariage et maire de Nantes pendant plusieurs années. Entre lui et M. de Hercé la ressemblance était trop frappante pour passer inaperçue.

Nantes offrit à cette époque une animation inaccoutumée. On s'y rendait en foule de tous côtés pour assis-

ter au sacre. Le samedi 16 avril, à six heures du soir, la fête du lendemain fut annoncée à la population par le son de toutes les cloches de la ville, et le jour même, de grand matin, le parvis de la cathédrale était plein de fidèles qui attendaient avec impatience que les portes s'ouvrissent pour pénétrer dans son enceinte.

A sept heures et demie la procession partit de la cour de l'évêché pour se rendre à la cathédrale. On y remarquait, outre l'évêque consécrateur et l'évêque élu, NN. SS. Augustin-Louis de Montblanc, archevêque de Tours, Charles Montault-des-Isles, évêque d'Angers, René-François Soyer, évêque de Luçon', Mathias le Groing de la Romagère, évêque de Saint-Brieuc, et Jean-Baptiste Bouvier, évêque du Mans. Les jeunes églises d'Amérique y étaient réprésentées par Mgr Benoît-Joseph Flaget, évêque de Bardstown au Kentucky et Mgr Simon-Gabriel Bruté, évêque de Vincennes, dans l'Indiana.

On est sans doute surpris de ne pas voir figurer parmi ces prélats Mgr de Lesquen qui était si tendrement attaché à M. de Hercé; mais celui-ci avait refusé le siége de Rennes qui lui avait été offert à plusieurs reprises et accepté ensuite la coadjutorerie de Nantes. C'était aux yeux de Mgr de Lesquen un crime de lèse-amitié. Et il avait voulu le lui faire sentir en s'abstenant de paraître à son sacre.

Mgr de Nantes était le prélat consécrateur. Il avait pour assistants les évêques de Saint-Brieuc et du Mans.

Nous n'essaierons pas de dépeindre l'impression profonde produite sur les assistants par les cérémonies imposantes et les pompes inimitables que déploie l'Église dans la consécration de ses Pontifes. On entendit un officier supérieur de l'armée s'écrier les larmes aux yeux :

« En vérité, on n'y tient pas, c'est par trop touchant. »
Mgr de Hercé ravit tout son auditoire par le discours qu'il prononça après son sacre.

Cette majestueuse cérémonie fut terminée par une procession dont le défilé dura plus d'une demi-heure. Les quartiers que parcourait le cortége étaient encombrés de spectateurs. Il y en avait jusque sur les toits. Le coadjuteur seul était chargé de bénir la foule. A mesure qu'il passait, toutes les têtes jalouses de recueillir les prémices d'un ministère qui promettait tant à l'église de Nantes, se courbaient sous sa bénédiction comme les épis d'un champ sous le souffle d'une brise caressante.

Quand la procession eut reconduit les vénérables prélats au palais épiscopal, M. l'abbé Dandé, premier vicaire général, présenta le clergé du diocèse à Mgr le coadjuteur, et le harangua en ces termes :

Monseigneur,

« Permettez que, tout plein des émotions de cette belle journée, je me fasse ici l'interprète des sentiments du nombreux clergé qui vous entoure. Mais est-il besoin de vous exprimer nos sentiments, Monseigneur, quand ils vous sont manifestés par une allégresse si vive et si générale, quand vous voyez tous ces prêtres, accourus des points les plus éloignés du diocèse, pour joindre leurs acclamations et leurs vœux à ceux de toute cette cité. Vous ne pouviez, Monseigneur, entrer dans la carrière sous de plus beaux auspices. Déjà tous les cœurs vous sont acquis. Nous sommes à vous, mais vous aussi, Monseigneur, vous êtes à nous : des engagements sacrés viennent de vous attacher à l'église de Nantes, et d'unir vos destinées aux siennes. Elle a reçu vos ser-

ments; recevez aussi les siens. Ah! je ne crains point d'être téméraire en vous promettant, au nom de tous vos prêtres, respect, amour, soumission. Recevez en particulier l'hommage et la foi du corps qui a l'honneur d'être à la tête du clergé de ce diocèse : comptez sur le dévouement du chapitre de Nantes. Déjà vous vous êtes acquis des droits à sa gratitude par la bienveillance que vous avez daigné lui témoigner. Il a été vivement touché de cette parole pleine de bonté et de piété tout ensemble, par laquelle vous avez exprimé l'intention de venir, comme un des nôtres, prendre part au tribut journalier que nous devons payer à Dieu dans son sanctuaire. Vous viendrez prier avec nous, Monseigneur : quel encouragement pour notre ferveur! Avec quelle ardeur surtout nous mêlerons nos vœux aux vôtres, pour la conservation des jours de ce vénérable prélat, dont l'administration a répandu tant de bienfaits dans ce diocèse, et qui a couronné toutes ses œuvres en vous associant à ses travaux, et en assurant à son troupeau un tel pasteur. Puisse-t-il jouir longtemps de son ouvrage! Puissiez-vous être l'un et l'autre aussi heureux que le diocèse à qui il est donné de vous posséder. »

Monseigneur répondit :

Monsieur l'abbé, Messieurs et chers coopérateurs,

« Votre réunion est une heureuse occasion pour moi de vous témoigner combien je me félicite d'être placé par la Providence au milieu des lumières, de la science et des vertus. Déjà la lettre trop aimable que voulut bien m'adresser le vénérable chapitre me fit entrevoir ce que je pouvais attendre de son zèle éclairé; déjà quelques jours, trop rapidement écoulés au grand-séminaire, m'ont montré à quelle heureuse école les jeunes Lévites

sont formés, et déjà la renommée avait répété sur mon passage l'éloge des vertus du clergé de ce diocèse. Puisque je devais avoir le malheur d'être évêque (je me trompe, je dirai désormais bonheur), mon cœur est plein de reconnaissance envers Dieu de m'avoir donné des aides si puissants pour répandre sa loi, pour en montrer la perfection, la sublimité, pour la faire aimer. La foi si vive de cette population religieuse, qui a fait couler mes larmes pendant que j'étais prosterné contre terre, est votre ouvrage, Messieurs : c'est vous qui l'avez plantée dans tous ces cœurs, c'est vous qui l'y avez entretenue, c'est vous qui la sauverez des orages. Vos lumières seront mes lumières, votre expérience sera mon expérience : j'ose compter sur votre concours tout entier, sur votre loyale amitié, afin de continuer tous ensemble ce grand ouvrage de la Rédemption des hommes que vous avez entrepris avec tant de succès sous la direction de votre saint évêque. Il sera mon flambeau, suppléera par sa bonté et sa sagesse à tout ce qui me manque, et tous réunis dans un même et saint travail, nous ne négligerons rien pour sauver cet immense troupeau. Quel pécheur pourrait résister à la charité du prêtre que son cœur conduit auprès de lui pour le consoler, l'encourager, l'aider, rajeunir sa vieillesse, faire luire sur le seuil de la tombe l'aurore du ciel! Quel est l'orgueilleux dont l'humilité ne triompherait pas, qu'un ministre du Dieu de l'humilité n'amènerait pas à s'humilier lui-même aux pieds de son Dieu, pour entendre ces mots délicieux : allez en paix! Mais, Messieurs, je m'oublie, vous connaissez, vous pratiquez mieux ces vertus que le pauvre pécheur qui a l'honneur de parler devant vous : je m'y fortifierai à votre école, et avec le secours du Seigneur,

peuples et pasteurs, nous passerons notre vie, les yeux fixés sur la croix, pour n'être point séparés pendant l'éternité. Ainsi soit-il. »

Le jour qui vit s'accomplir le sacre de Mgr de Hercé est un de ces jours mémorables qu'un diocèse ne saurait oublier. Il laisse sur lui comme une empreinte ineffaçable. Le coadjuteur lui-même en était si frappé qu'au dîner qui suivit la cérémonie, il s'écria devant tous les évêques : « Messeigneurs, un évêque n'a que deux beaux jours dans sa vie : celui de son sacre et celui de sa mort. »

Si nous voulons connaître les sentiments intimes du prélat en cette circonstance, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur ces lignes qu'il écrivait le lendemain : « Le Seigneur l'a donc voulu, je suis évêque ! Bien confus de mon apostolat, bien accablé de mon indignité, mais trop ému pour être malheureux ! A coup sûr le jour de mon sacre a été le plus beau jour de ma vie, si le Seigneur m'a véritablement appelé à cette haute mission, belle au-delà de tout ce qui est beau : mais voulait-il qu'un pécheur fût un apôtre? Vous me montrerez saint Matthieu : il est vrai. Vous me parlerez de Marie d'Egypte dont nous ferons demain la fête; oui, le Seigneur la reçut à miséricorde, mais il la cacheta sous quatre murs par le sceau de son amour, elle ne fut pas chargée d'aller annoncer son Verbe à la population d'Alexandrie. Chose inconcevable ! je disais hier à une dame que ce jour du 17 avait été un jour de mort. Ce mot la fit frémir, et pourtant, le sentiment intérieur me fit ajouter : et en même temps, le plus beau de mes jours ! Il y a quelque chose de divin, dans cette élévation au-dessus de soi-même, qui nous fait trouver un céleste plaisir à nous

immoler à l'Agneau immolé pour nous. Quand je me mis aux pieds de mon évêque, ce jour-là, avant de descendre à la cathédrale, mon cœur était entre deux planches, je ne me sentais pas la force d'achever mon sacrifice; et bientôt, prosterné pour recevoir dans mon cœur le couteau qui allait le déchirer, j'inondais de douces larmes le coussin sur lequel j'appuyais mon front. Pendant que j'étais ainsi prosterné, il me semblait entendre Jésus me dire du fond de son tabernacle : Je t'ai fait l'apôtre de cette population fidèle! Et mes larmes auraient coulé sans fin si je m'étais laissé entraîner à cette pensée qui inondait mon cœur d'amour et de repentir de l'avoir jamais contristé! Ils sont beaux, même les jours du sacrifice, dans cette admirable religion du Verbe fait chair : tout y est plein de cette onction qui découle de la croix, et amollit ce bois que nous devons porter à la suite du bien-aimé! Cette croix d'or, que j'ai tant crainte, je ne la vois pas sans attendrissement : je ne la passe pas autour de mon cou sans une espèce de bonheur, et pourtant, je gémis et soupire toujours! Cœur inexplicable! »

Dans sa correspondance, il revient sans cesse sur le jour de son sacre : « Il y aura demain 4 mois, 6 mois, un an, deux ans.... que j'ai reçu cette consécration qui aurait dû faire de moi un saint. Hélas! j'en suis bien loin, mais ce jour fut si beau, cette onction pénétra tellement au fond de mes os, dans la moëlle de mon âme, que je m'en souviendrai toute ma vie avec un charme indicible. Le Sauveur daigna prendre le pain des enfants de Dieu pour le donner au petit chien qui se prosternait à ses pieds. Comment oublier cette immense bonté? Toute l'éternité ne sera pas trop longue pour ma reconnaissance.... » Tel est son thème favori. Il le varie sur tous

les tons. L'une des plus grandes fêtes de l'année, était pour lui ce glorieux anniversaire. Ce jour-là, il fuyait la compagnie des hommes et s'enfermait dans sa chambre pour ne s'entretenir qu'avec Dieu et ses souvenirs.

Dès le lendemain de son sacre, à l'exemple de Mgr de la Motte, évêque d'Amiens, de Mgr Montault-des-Isles, évêque d'Angers, et de plusieurs autres saints prélats qui se regardaient comme les premiers chanoines de leur chapitre, le coadjuteur prit la résolution d'assister tous les jours à l'office capitulaire. Seulement, il était d'une si profonde humilité que les honneurs dus au caractère épiscopal et ordonnés par les lois de l'Eglise, le gênaient, l'entravaient excessivement. Il eût voulu qu'on ne fît pas plus d'attention à lui qu'à tout autre chanoine. Ecoutons-le s'épancher à ce sujet dans l'intimité, quelques jours seulement après son sacre, le 23 avril.

« Je ne puis m'habituer aux honneurs : je veux bien pour un instant siéger sur le trône, me mettre à genoux sur le prie-Dieu, mais je reviens avec délices et avec larmes me prosterner sur le pavé nu. Jamais je ne serai assez abaissé, assez humilié, puisque j'ai tant offensé celui qui m'a tant aimé. Que l'évêque trône un petit moment, j'y consens, mais ensuite je prosterne le pécheur, je voudrais mettre mon front dans la poussière, et dire à l'univers que je suis trop heureux de baiser le pavé du temple de mon Jésus. On me comprend difficilement : ceux qui m'entourent n'ont point offensé Dieu, ils n'ont que leur innocence à lui offrir, ils entendent peu la profondeur de mon repentir. »

Le prélat aimait moins encore le repos que les honneurs. La fatigue tue les autres hommes ; mais l'inaction un peu prolongée eût tué Mgr de Hercé. Il apprit donc

avec une grande joie que, dès le 4 mai, il était attendu à Vertou pour commencer par cette paroisse sa première tournée pastorale.

Mgr de Hercé profita de cette occasion pour ouvrir son cœur à son évêque et lui exposer son plan de conduite dans ces tournées pastorales. Il lui représenta que, sans nul doute, il se conformerait scrupuleusement aux prescriptions du pontifical pour tout ce qui a rapport à l'administration du sacrement de confirmation, aux églises, aux ornements, aux vases sacrés, aux saintes reliques, aux cimetières, aux comptes de fabrique; mais qu'ensuite il se proposait de visiter, dans chaque paroisse, les établissements publics et privés, les boutiques et les salons, les chaumières et les châteaux, et de laisser partout après lui, consolation, joie, bonne odeur de Jésus-Christ, l'évêque des évêques. — C'est une très-belle théorie, Monseigneur, mais vous n'aurez jamais la force de résister à tant de fatigues. — Monseigneur, je suis de diamant, je n'ai pas encore trouvé dans mon dictionnaire le mot *fatigue,* ou si je me fatigue, c'est de ne pas me fatiguer. — Très-bien; mais quand vous aurez une paroisse à confirmer le matin et l'autre le soir, où trouverez-vous le temps de faire toutes ces visites? — Monseigneur, l'itinéraire est dressé : je m'y conformerai, mais plus tard, je ne visiterai qu'une paroisse par jour, et tout le temps que je ne passerai pas à l'église, après un dîner à la Bonaparte, je l'emploierai à ces visites. — Mais comment MM. les vicaires généraux qui ne sont pas de diamant comme vous pourront-ils être toujours en haleine? — MM. les vicaires généraux resteront tranquillement au presbytère : M. le curé m'accompagnera dans mes courses à travers monts et vallées, ou, à son dé-

faut, le plus alerte de ses vicaires. — Vous oubliez, Monseigneur, que les tournées pastorales ont lieu habituellement dans la saison la plus chaude de l'année, et que les ardeurs de la canicule permettent à peine de faire deux pas au soleil. — Jamais, Monseigneur, je ne me plaindrai d'une chaleur qui mûrit les blés et chauffe comme moi les autres enfants d'Adam; je suis fils d'Apollon! Vaincu sur tous les points, Mgr de Guérines, qui pourtant ne se déridait pas tous les jours, ne put s'empêcher de sourire à cette exclamation, et il quitta son coadjuteur en lui disant : Monseigneur, vous serez bien forcé d'en rabattre. Par déférence pour M. de Guérines, M. de Hercé ne voulut pas avoir le dernier mot: il se contenta de se jeter à ses genoux et de lui demander sa bénédiction pour cette première tournée.

Nous allons le voir maintenant répondre à son évêque autrement que par des paroles.

Dès le second jour, en effet, il trouva sur son itinéraire les deux paroisses annoncées par Mgr de Guérines. La Haye devait être visitée et confirmée le matin, et Saint-Fiacre le soir. Il y a quatre kilomètres d'une paroisse à l'autre. Après le dîner, le prélat partit à pied avec le jeune curé de cette dernière paroisse, et il y était déjà rendu qu'on le cherchait encore à La Haye. On le croyait perdu. Les curés virent bien de quelle vigilance ils devaient user désormais à son égard; pour éviter toute surprise, ils le gardèrent à vue.

Le lendemain, il donnait le sacrement des forts au Pallet, patrie du trop fameux Abailard. Il renvoya la voiture épiscopale à Nantes, avec ordre de ne revenir que dans dix jours. En voyant la voiture rentrer vide à l'évêché, Mgr de Guérines craignit qu'un grand malheur

ne fût arrivé ; mais son inquiétude ne fut pas de longue durée. Le cocher l'eut bientôt rassuré.

Cependant le coadjuteur continuait ses courses à pied. Cette manière de voyager l'enchantait, parce qu'elle ressemblait aux courses du divin Sauveur dans la Judée, et des Apôtres dans le monde entier. Les nombreux échaliers à escalader, les bois, les prairies à traverser, les coteaux à gravir, tout allumait en lui l'étincelle d'une aimable gaîté. Maires, adjoints, conseillers municipaux, riches, pauvres, femmes, enfants, des populations entières l'accompagnaient avec admiration. La vue d'une croix, d'une chapelle le mettait en verve : alors il proposait une halte de quelques minutes et adressait un mot en plein air à son entourage. Voici comment il rend compte de cette première course à Mme de Vaufleury : « Oh ! que j'aime cette marche apostolique pour aller chercher des âmes, leur parler de l'Esprit-Saint, les entretenir de leur salut, du calice d'amour ! Mon cœur en palpite de joie, tandis que mes yeux tout humides m'embarrassent au milieu de mes confrères. J'ai tant pleuré ce matin au pied de l'autel ! J'étais si touché de la bonté de Dieu envers un chien mort comme moi pour l'élever à l'apostolat, que je ne pouvais arrêter et dissimuler mon émotion ! Elle est trop douce pour ce que je mérite ! Nous venons d'arriver à S.-Lunaire, après avoir fait halte dans de jolies maisons de campagne, entourées chacune de beaux jardins : partout nous trouvons honneur, respect, accueil aimable au-delà de l'expression. Nulle part je n'avais encore été fêté comme ici : les bouquets, les fleurs jonchées sous les pas du pauvre évêque, les couronnes sur sa tête, les larmes de joie, tout était ravissant pour un cœur chrétien. La marche que je fais

à pied est fort avantageuse à ma santé, et paraît charmer mes prêtres et leur troupeau. Ils plaignent une fatigue que je n'éprouve pas; ils me croient en pénitence parce que la jatte de lait de Mélibée fait mon souper, et semblent édifiés d'une chose à laquelle je n'ai aucun mérite. Je suis trop bien, je ne fais point pénitence, je ne mérite point les douceurs d'un tel apostolat; je suis de plus en plus honteux de mon indignité, et les larmes que le Seigneur m'accorde parfois m'ont payé au centuple les sacrifices que j'ai faits, que je fais tous les jours, car ma lâcheté revient: c'est la plaie de Philoctète qui parfois cessait de le faire souffrir, semblait s'absenter, prendre congé de lui, et revenait toujours. Philomèle a accompagné nos pas; nous nous sommes embrassés, curés, pasteurs, avec une vieille amitié, et nous nous retrouverons avec plaisir. Un des vieux curés avait habité l'Espagne, la Manche, visité le Toboso, et autres lieux dont parle Cervantes, et sa conversation m'a amusé. Le chef-d'œuvre de l'Espagne vous touche peu, vous ne voudriez lire dans cette langue sonore que les œuvres de sainte Thérèse, mais je n'ai pas le bonheur de les posséder, car à coup sûr j'en ferais aussi mon plaisir. Ici tous les bons paysans ont porté leurs soins à embellir, à orner leur église dont ils ont rebâti le clocher : leur zèle a quelque chose de touchant, je ne viens pas au milieu de ces familles chrétiennes sans un profond attendrissement. Ce changement de lit tous les soirs a quelque chose de fatigant, mais on s'arrange de tout avec un peu de facilité dans le caractère : les lits de la Judée où reposait le Sauveur valaient-ils ceux qu'on me donne? — *Lundi*. Les nuages et les vents me font craindre une route difficile, mais j'ai été charmé de mon monde, environné de bons

curés qui me comblent d'amitié, le cœur plein du nectar de la foi, enivré du sang de mon Sauveur, vraiment je m'apercevrai bien de l'intempérie! Je dirai : Pluie et nuages, bénissez le Seigneur! Tout mon clergé paraît charmé de m'avoir; je me donne à eux autant que possible, je ne leur dérobe que les petits moments où je prends la plume, et encore sont-ils souvent pris sur mon sommeil du matin et du soir. C'est ma joie que d'épancher avec vous mon cœur plein de la sainte onction que le Seigneur me fait répandre sur le front et dans l'âme de mes bonnes gens. J'ai besoin de vous dire combien il me comble de bontés, ne sachant pas, comme Isaïe, me contenter de le dire à la montagne que je gravis, au paysage que j'admire, à la forêt qui me couvre de son ombre, aux oiseaux qui chantent ses louanges avec moi! — Me voici, sur les cinq heures du soir, arrivé à Saint-Hilaire, franchissant les passages difficiles, sautant de pierre en pierre, et précédé, pendant le dernier quart de lieue, d'une innombrable procession d'hommes, de femmes et d'enfants. La bannière et la croix marchaient en tête, puis tout ce monde que chaque échalier arrêtait longtemps, car il était de ces petits oisillons qui voletaient difficilement par-dessus. A l'entrée du bourg, un feu de joie, arcs de triomphe, décharge de toute l'artillerie légère, puis entrée à l'église, où tout ce bon peuple nous a suivis, heureux de remercier Celui qui a mis dans leurs cœurs cette foi si vive et si consolante. Etabli dans une jolie chambre, ayant déjà récité le saint office, je me trouve satisfait d'avoir à visiter un si excellent troupeau : le cœur est attendri en voyant des chrétiens si fidèles, si pénétrés : il me semble que la foi va croissant à mesure que j'avance dans ces contrées. Tout ce clergé paraît

m'aimer, et je me sépare toujours de celui qui vient de me donner l'hospitalité sans en paraître trop dérangé, avec peine et reconnaissance. Peut-être suis-je sujet à prendre sa joie d'être quitte de moi pour un sentiment d'amitié. On me dit que la population est touchée de me voir parcourir leurs côteaux à pied, comme eux-mêmes : je désire ne pas perdre un pas de tous ceux que je fais pour leur salut, mais c'est trop d'ambition, je ne mérite pas tant de bonheur. »

. . . .

— » Je me suis promis, ou plutôt j'ai promis à Dieu hier matin, dans les larmes qu'il me donne, de me compter désormais pour rien, de ne plus penser à moi, à mes peines, à ce qui me ferait plaisir, d'être tellement à lui que je sois comme si j'étais mort, que je ne m'appartienne en rien, et qu'un détachement complet me laisse tout entier à sa disposition : peine, plaisir, épines, roses, tout de sa main avec une pieuse indifférence. Priez-le qu'il me donne le courage d'être fidèle à cette résolution, et qu'il ne permette pas qu'elle se dissipe comme un léger nuage. »

Une réception brillante attendait le prélat à Clisson. Après la cérémonie de confirmation, pour le délasser de ses fatigues, les autorités du pays l'invitèrent à visiter les beaux points de vue et les richesses artistiques que les étrangers viennent y admirer en foule. Par politesse Mgr de Hercé n'osa les refuser. Il parcourut donc le château, la garenne de M. Le Mot, — sculpteur fameux, qui fondit le Louis XIV de la place des Victoires, à Paris, de la place Bellecourt, à Lyon, et le Henri IV du Pont-Neuf, — les jardins anglais qui côtoient les sinuosités de la Sèvre, et les autres curiosités de la petite

ville; mais il était aisé de s'apercevoir qu'il ne prêtait qu'une demi-attention à ces merveilles de la nature. Il lui tardait d'entrer dans les maisons, de converser avec leurs habitants de ce qui les intéressait, de répandre partout ses bons conseils et ses bénédictions : c'était là le plaisir qu'il préférait, ou plutôt il n'en connaissait pas d'autre.

Du reste, ce n'est pas seulement à Clisson qu'il le goûta. Partout, dans cette première tournée, conformément au programme qu'il s'était tracé, et dont il avait entretenu Mgr de Guérines, il visita, les unes après les autres, les habitations qu'il rencontra sur sa route. Aucune ne fut exceptée. Menuisier, charron, maréchal-ferrant, laboureur, riches, pauvres, tous le virent tour à tour. Il s'asseyait à chaque foyer, ne fût-ce qu'un instant. Il adressait la parole à l'aïeul, au père, à la mère, à l'enfant, au serviteur, à la servante, à tous indistinctement. Il parlait récolte avec le métayer, commerce avec les marchands, travaux avec les ouvriers, et faisait promettre aux cabaretiers de ne jamais vendre pendant les saints offices. Au besoin, quand il en était averti par le curé de la paroisse qui l'accompagnait, il tendait adroitement sa ligne, et avec le plus doux des hameçons, il lui arriva, dès cette première visite, de prendre des âmes jusque-là rebelles à la vérité. Ces braves gens qui n'avaient jamais vu d'évêque chez eux tombaient devant lui dans une espèce d'extase. Il leur semblait voir celui que le chef des Apôtres appelle, par excellence, le Pasteur et l'Evêque de nos âmes. Quand il se levait pour visiter la maison voisine, la famille entière qu'il quittait se prosternait le front contre terre pour recevoir sa bénédiction. Il la donnait les larmes aux yeux. N'était-ce pas là une scène ravissante?

Mgr de Hercé n'avait pas l'idée du puissant écho que trouveraient dans les cœurs nantais ses gracieuses paroles, son humble condescendance et sa simplicité apostolique. Aussi après avoir raconté, à son retour à l'évêché de Nantes, tous ces détails à Mgr de Guérines, ajoutait-il naïvement qu'avant cette tournée il ne connaissait l'épiscopat que de nom, mais qu'il finirait par s'y résigner, se réconcilier avec lui et même l'aimer.

Ce n'était pas qu'il s'attribuât à lui-même les honneurs qu'il recevait sur sa route. Il en était heureux, mais pour les renvoyer tous à Jésus-Christ. Qu'on en juge par cette autre lettre à sa fille, écrite le 20 mai : « Il n'y a pas de quoi régaler l'amour-propre dans les honneurs qu'on rend, non pas à moi, mais au caractère épiscopal : ici, l'évêque est le président de la société, mais il n'y a rien, ou à peu près rien de personnel : tout est pour celui qu'il représente. Il n'y a donc pas de quoi se rengorger ni pour toi, ni pour moi, car je suis dans le commun des pontifes : comme j'avais refusé d'autres diocèses, que j'ai été maire, qu'ils savent bien combien il me répugnait d'être évêque, je suis un pur objet de curiosité, et, en outre, ils paraissent s'arranger de mon genre de caractère. Tu vois que, dans tout cela, l'amour-propre trouverait peu son compte, et chaque triomphe me montre le fantôme de mon néant. Mon ambition était de passer inconnu dans la vie, comme le ruisseau timide qui ne montre son cours, dans la prairie, que par la verdure qu'il entretient sur ses rives : quelqu'humble bienfait jeté dans l'ombre eût été mon plaisir, suivi de quelques instants donnés à mes études favorites, tout près de toi, sans jamais te quitter que pour me rapprocher bien vite. C'était trop de bon-

heur sur la terre, le Seigneur a voulu m'en donner d'une autre sorte, et il est certain que l'esprit de foi, qui anime *los pueblos* que je parcours, fait couler des larmes de la joie la plus douce. »

CHAPITRE VI.

Première ordination faite par Mgr de Hercé. — Sentiments qu'il éprouve pendant cette ordination.— Il rétablit la grande procession de la Fête-Dieu. — Il est admirablement secondé par la population. — Il reprend ses tournées pastorales. — Il va visiter tous les malades des paroisses : anecdotes à ce sujet. — Il recommande publiquement au clergé la charité et l'humilité. — Il se fâche contre un jeune prêtre qui veut se retirer du ministère. — Il force un curé de l'accompagner dans une maison qu'il ne voyait pas. — Il ramène un prêtre apostat. — Sa voiture verse à Rougé. — Un mot aux petites filles de Villepot. — Il visite l'abbaye de Meilleraie et parle aux religieux. — Allégresse extraordinaire excitée par sa présence. — Lettre à Mme d'Ozouville sur cette tournée.

Mgr de Hercé venait de conférer l'un des deux sacrements dont l'administration, dans l'église latine, est réservée aux pontifes : à son retour à Nantes, il conféra l'autre à de nombreux ordinands.

L'ordination eut lieu le samedi, 28 mai. Il comprenait que de toutes les fonctions de l'épiscopat, celle-là était la plus grave et la plus solennelle. Il s'y prépara soigneusement en étudiant les rubriques du pontifical et en méditant les sublimes prières que l'église met sur les lèvres de ses pontifes. Cette première ordination fit une impression d'autant plus profonde sur lui qu'elle lui rappela sa promotion au sacerdoce et les sentiments qui agitaient alors son cœur si délicieusement. Les assistants remarquèrent qu'à plusieurs reprises ses yeux et ses joues se baignèrent de larmes.

Après la cérémonie, il félicita les ordinands de ce que, plus heureux que lui, ils se consacraient au Seigneur dès le printemps de leur vie, et les supplia de correspondre avec une fidélité constante aux grâces insignes qu'ils venaient de recevoir par l'imposition de ses mains. Depuis, il ne manqua jamais d'adresser à ceux qu'il venait d'ordonner une petite allocution improvisée, mais qui, en passant par son cœur, se ressentait de la chaleur qui le consumait pour le salut de ses frères. C'était un flambeau qui communiquait sa flamme à d'autres flambeaux. « Ce matin, écrivait-il le jour de cette première ordination, en lisant les belles pages que l'Église adressait par ma voix aux ordinands, j'étais touché au-delà de toute expression. Vraiment, quand on est revêtu d'un si beau caractère, je comprends peu qu'on puisse penser à tout autre objet et qu'on ne soit pas tout entier, le reste de sa vie, au souvenir de la grâce immense que le Seigneur nous a faite en nous appelant à être ses coopérateurs. Mon cœur a été parfumé tout le jour de ces touchantes pensées, et la vie serait trop douce, si elle pouvait s'écouler ainsi sur le calvaire et dans le cénacle.. »

« Hors de moi par cette touchante cérémonie, dit-il aussi à son entourage, je ne sais plus d'où j'en suis. Un pauvre mortel élevé à cette hauteur de remplacer le Pontife éternel a bien de quoi en être étourdi. Et c'est ce que j'éprouve. Comment être maintenant assez saint, assez séraphique pour mener une vie conforme à une pareille élévation ! »

Depuis la révolution de Juillet la grande procession de la Fête-Dieu, composée du clergé de toutes les paroisses de la ville, avait été supprimée à Nantes. Quand Mgr de Hercé l'apprit, il en fut vivement affligé. Mgr de Guérines

étant parti pour Clermont, sa patrie, le coadjuteur se trouvait seul à l'évêché. Il profita de l'enthousiasme universel qu'avait excité son sacre pour agir auprès des autorités de la ville et rétablir, de concert avec elles, une cérémonie aussi solennelle. On lui objectait que le maire étant protestant ne tolèrerait pas la reprise de ces manifestations extérieures, et que les journaux irréligieux de la ville feraient entendre, à cette occasion, une voix irritée et menaçante. « Pour les mauvais journaux, répond-il sans s'émouvoir, laissez-les crier, je m'en préoccupe fort peu; quant à M. le maire, on le calomnie, j'en suis sûr. Je connais déjà son excellent esprit. » Il ne se trompait pas. Il trouva tout aussi bon accueil auprès du maire qu'auprès du général de division et du préfet de la Loire-Inférieure. Ces trois fonctionnaires l'assurèrent qu'il n'avait qu'à compter sur leur vive sympathie et leur concours empressé. Le général d'Erlon offrit de lui-même la musique du régiment qui fut acceptée avec reconnaissance. C'était une grande victoire que le coadjuteur venait de remporter sur l'indifférence et l'impiété.

La population tout entière apprit cette nouvelle avec allégresse. C'était à qui travaillerait aux festons, aux guirlandes, aux couronnes qui décoreraient les rues par où devait passer le Saint-Sacrement; à qui ornerait avec le plus d'élégance et de richesse les nombreux autels où Jésus se reposerait un instant dans sa marche triomphale.

Le soleil le plus radieux favorisa la fête. Le Saint-Sacrement reprit possession de la cité au milieu d'une double haie très-épaisse de peuple à genoux. Le coadjuteur portait l'hostie du salut. Il croyait avoir une vi-

sion de la Jérusalem céleste quand, du haut des reposoirs, il donnait la bénédiction et qu'il voyait à ses pieds ces milliers de têtes humblement prosternées le front dans la poussière de la voie publique. Il n'y eut pas la plus légère irrévérence à regretter. « Quelle solennité, quel peuple, quelle ville! disait-il après la procession; puisqu'il me fallait absolument subir le trône épiscopal, c'était au milieu de tant de foi qu'il fallait siéger! Heureux dans mon malheur d'avoir été placé au milieu de cette admirable société chrétienne! »

Il reprit, après les fêtes, ses courses pastorales dans l'arrondissement de Châteaubriant.

Non seulement il suivit, dans le reste de cette tournée, le programme qu'il avait essayé déjà, mais il le perfectionna encore. Dans le canton de Clisson, en effet, il avait oublié les malades qui, retenus dans les fermes quelquefois les plus éloignées de leur clocher, gémissent amèrement d'être privés de la vue de leur évêque et des grâces attachées à sa parole. Cette fois-ci, après les confirmations, son premier soin était de s'informer s'il y avait des malades dans la paroisse, et c'était par eux qu'il commençait ses visites : les chemins, la distance ne l'effrayaient pas. En le voyant, ces pauvres malades oubliaient leurs souffrances et se confondaient en remercîments. Dans une de ces visites, un métayer dont le coadjuteur était venu visiter la femme presque mourante, se jeta à ses genoux et voulut lui embrasser les pieds : « Que faites-vous là, mon cher ami? comment osez-vous embrasser les pieds d'un pécheur comme moi? » Et il le relève à la hâte et l'embrasse avec attendrissement.

Ne connaissant pas encore l'ardente charité de son

évêque pour les malades et les infirmes, une bonne vieille, qui ne marchait qu'avec grande peine avec des béquilles, voulait absolument voir son évêque. Après avoir employé toute sa matinée à se traîner à l'église, au risque de tomber à chaque pas, elle a enfin le bonheur de le rencontrer sur sa route lorsqu'il sortait de l'église. — Ah ! Monseigneur, lui dit-elle en s'appuyant avec peine sur ses béquilles, votre bénédiction, s'il vous plaît, je veux la recevoir avant de mourir. — Il la lui donne bien ému, mais il la gronde doucement de ce qu'elle ne l'a pas fait prévenir qu'elle désirait le voir : « Je marche beaucoup mieux que vous, ma chère, j'aurais fait la route plus aisément que vous ! » Il fait ensuite reconduire la bonne vieille chez elle en charrette. — Pour elle, elle croit avoir rencontré Notre-Seigneur lui-même dans la personne de son digne représentant, et elle s'en retourne gaiement en commentant à sa façon le *Nunc dimittis*.

N'ayant, dans ces tournées, à décrire que les mêmes scènes, pour ne pas tomber dans de fastidieuses répétitions, nous nous contenterons de relater les traits principaux que nous avons glanés sur sa route et qui mettent sous un jour nouveau la foi si vive et l'inépuisable charité du prélat.

Dans une paroisse du même arrondissement, un banquet nombreux réunissait l'élite des laïcs et du clergé des environs. Quelques curés se plaignaient hautement de ce que tous leurs paroissiens ne fréquentaient pas les Sacrements. « C'est votre faute, Messieurs, reprend brusquement l'évêque. — Comment cela, Monseigneur ? — Oui, c'est votre faute ; si vous profitiez de toutes les occasions que vous avez de leur prouver que vous les aimez cor-

dialement, que vous désirez les servir, comme J.-C. nous l'ordonne, ils vous aimeraient à leur tour, et de cet amour à leur conversion, il n'y a qu'un pas. — La leçon était sévère, la présence des laïcs pouvait la rendre inopportune. M. de Hercé n'en jugea pas ainsi. Comme on lui représentait, quelques jours après, que les laïcs prenaient avantage de ce propos et le rappelaient aux prêtres, « Tant mieux, répondit-il, c'est pour cela que je l'ai tenu. Je désire ardemment qu'aucun d'eux ne l'oublie. »

Dans cette rencontre, un ecclésiastique, jeune encore, vint lui demander la permission de quitter le ministère et de se retirer dans ses propriétés pour y vivre tranquille. Le prélat croit tout d'abord avoir mal entendu. L'ecclésiastique répète sa demande. — Comment! Il est donc vrai, bien vrai que vous, prêtre de trente-deux ans, vous demandez, parce que vous êtes riche, à ne plus travailler au salut des âmes rachetées du sang de J.-C! — Oui, Monseigneur. — Je n'accorderai jamais une pareille permission : elle est contraire à ma conscience, et puis, ce serait contribuer à votre perte éternelle! Néanmoins le solliciteur tenait bon. Lassé, fatigué par ses instances et voyant bien que ce pauvre prêtre ne travaillerait plus que de force dans le ministère, il finit par céder : mais il en conçut une tristesse profonde. « Se retirer du ministère, parce qu'on est riche, murmurait-il, quelle indignité! quelle indignité! quelle indignité! »

Dans une autre paroisse, il faisait ses visites accoutumées avec le pasteur. Arrivé au seuil d'une maison, celui-ci le prie de l'excuser s'il n'entre pas avec lui : « Pourquoi donc, M. le curé? — Le curé lui en explique la cause. — De deux choses l'une, reprend l'évêque, ou vous avez tort, ou vous avez raison. Dans le premier

cas, vous avez une excellente occasion de réparer ce tort, sans qu'on s'en aperçoive : dans le second, vous devez par état donner l'exemple du pardon des injures. — Mais après tout, Monseigneur, ce n'est pas un si grand personnage! — Pour un curé, il n'y a ni grands ni petits personnages : il n'y a que des paroissiens, et chacun d'eux possède une âme qui, devant Dieu, pèse le même poids : en avant, M. le curé! » Ils entrent tous deux : le paroissien s'imagine que c'est son curé qui lui vaut cette honorable visite, et dès-lors il fait sa paix avec lui et ne cesse de le combler de marques de respect et de déférence.

Ailleurs, il apprend qu'il y a dans la paroisse un vieux prêtre marié pendant la révolution, et qu'il ne met jamais le pied dans l'église. « Ce sera là ma première visite pour aujourd'hui, dit-il au curé. — Mais, Monseigneur, vous n'y pensez donc pas... — Si, si, j'y pense bien, et c'est précisément parce que j'y pense que je veux commencer mes visites par lui. — Mais, Monseigneur, cette visite va scandaliser toute ma paroisse. — Elle comprend donc bien peu la mission de celui qui a dit pour nous comme pour lui : Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israel. S'il a été envoyé pour les brebis perdues, à plus forte raison pour les pasteurs perdus de la maison d'Israel. » Et aussitôt il se rend chez ce prêtre : « Vous ne savez pas chez qui vous êtes en ce moment, Monseigneur, car si vous le saviez... — Détrompez-vous, mon cher, c'est précisément parce que je le sais que j'ai voulu commencer par vous mes visites dans cette paroisse, et vous annoncer de la part de notre commun maître que s'il y a dans votre cœur place au repentir, il y a place dans le sien pour la miséricorde et le

pardon. » — Cet infortuné paraît touché d'une charité à laquelle il ne s'attendait pas. Monseigneur le prend à part, cause longtemps avec lui, gagne sa confiance, le fait rentrer en lui-même et promettre qu'il profitera du temps qui lui reste encore à passer sur la terre pour se réconcilier avec Dieu et se mettre en état de paraître devant lui. Il l'embrasse tendrement en le quittant. Le prêtre égaré tient parole : le dimanche suivant il reparaît à l'église, se confesse, vit en bon chrétien le reste de ses jours et meurt dans de vifs sentiments de repentir des égarements où il était tombé.

Beaucoup de chemins étant alors impraticables aux voitures, certaines paroisses où le prélat donnait la confirmation voyaient un évêque dans leur église pour la première fois. A Rougé, le char épiscopal versa dans de profondes ornières. Monseigneur et son grand-vicaire en furent quittes pour la peur, mais le cocher se blessa grièvement et inspira de vives inquiétudes. Les paroissiens de Rougé se désolaient qu'un pareil accident fût arrivé sur leur territoire : — « Ce que je vois de plus clair là-dedans, répond le prélat, c'est que le Seigneur veut que je le serve dans l'infanterie, » et il continue ses courses à pied par une chaleur étouffante et au milieu d'épais tourbillons de poussière.

A Villepot, dans la cour du presbytère, il embrassait en partant tous les petits garçons qu'il avait confirmés. Jalouses de leur bonheur, les petites filles veulent à leur tour se jeter au cou de leur évêque : « Hélas ! mes chères petites filles, le souverain Pontife m'a bien recommandé de vous bénir : mais il ne m'a pas permis de vous embrasser. » — En échange, il leur donna à toutes son anneau à baiser.

C'est dans cette tournée que Mgr de Hercé rencontra pour la première fois sur sa route l'abbaye de la Meilleraye. Il s'y arrête, la parcourt, rassemble les religieux et leur parle dans un langage tout de feu du bonheur inappréciable de vivre séparé du monde pour n'aimer que Jésus, ne louer que Jésus, ne converser qu'avec Jésus. — « Si j'étais libre, j'écrirais au Pape et au Roi pour déposer ma coadjutorerie et terminer paisiblement ma carrière au milieu de vous. Puisqu'on m'a fait évêque malgré moi et que je ne suis pas libre de déposer l'épiscopat, levez donc, du moins, les yeux et les mains vers le ciel pour votre pauvre évêque, afin qu'il ait la force de porter le fardeau dont on accable ses épaules, jusqu'au jour où il entendra retentir à ses oreilles, avec la force du tonnerre, le *redde rationem*. Que je vive pour mon Jésus, que je meure pour lui, afin qu'il soit glorifié soit par ma vie, soit par ma mort!... » Tous les religieux alors, le R. P. de Beauregard à leur tête, se jettent à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, et remercient le Seigneur d'avoir destiné au siége de saint Clair un évêque si digne de lui succéder par cette vivacité de foi et d'humilité qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer en lui.

Cette seconde absence de Nantes dura vingt-sept jours. Plus le prélat avait éprouvé de difficultés matérielles à aller visiter ces populations, plus elles avaient rivalisé d'empressement et de sacrifices pour le recevoir dignement. Cavalcades nombreuses et animées, musiques champêtres composées de vieux tambours, de fifres et de cors de chasse, décharges de mousqueterie, feux de joie, illuminations, arcs de triomphe multipliés, couronnes de fleurs suspendues sur sa tête, bouquets jetés à ses pieds, la reconnaissance publique ne savait quel moyen

employer pour se faire jour. Aussi, à son retour à Nantes, il écrivait à Mme d'Ozouville :

Nantes, samedi 16 juillet.

« Me voilà de retour dans la reine des cités après une absence de vingt-sept jours. Les populations que j'ai visitées sont toujours on ne peut plus aimables, on ne peut plus affectueuses pour moi. C'est un charme que d'être évêque au milieu de chrétiens si pénétrés des vérités de la religion. On me suppose une science infinie. Comme j'ai voyagé dans mes livres, on me croit un autre Tavernier et on raconte que j'ai parcouru toutes les nations dont la littérature a occupé mes loisirs. Il me faut donner un aperçu de ma biographie partout où je vais, et mes grands-vicaires doivent être ennuyés d'une répétition que toute ma bonne volonté ne saurait leur éviter. On était fort inquiet à Nantes de mes prétendues fatigues et on craignait que je n'en fisse trop. Mais « Dieu prodigue ses biens à ceux qui font vœu d'être siens » et je ne me suis jamais mieux porté. Lorsque le cœur est plein du désir de faire quelque chose pour le Seigneur, le sang n'en circule que mieux, l'estomac est plus à l'aise, et les dîners de trente couverts n'incommodent pas. Lorsque la poussière de la cavalcade m'étouffait et m'enrouait, j'étais remis de suite en voyant cette aimable population désirant honorer le divin Maître dans la personne de son pauvre représentant, et voulant me remercier de leur mieux de la peine que j'avais prise de venir les visiter. C'était en sortant de table, à la grande ardeur du soleil, que je courais dire un mot affectueux à chacun, au cabaretier, au cordonnier, au menuisier, au percepteur, à l'instituteur, au conducteur des ponts-et-chaussées, aux bonnes sœurs, à la gendarmerie, aux riches, aux

pauvres, aux sains, aux malades, aux vieillards, aux enfants, et en finissant je m'élançais dans le pesant *koum-koum,* environné de la jeune et de la vieille garde, pour respirer le nuage de poussière où l'on ne se voyait plus. Les curés venaient malgré moi à ma rencontre avec tout leur petit monde. Il fallait alors descendre, marcher, suer, entrer à l'église, prêcher, confirmer, visiter église, ornements, vases sacrés, reliques, cimetières, et subir un souper dont toute la variété était dans ces mets que je ne goûtais pas. Tout cela n'était pas sans charmes. Il y avait même des moments délicieux. J'ai vu des vieillards pleins de foi baiser la terre où je posais les pieds, tant ils croyaient à la divinité de mon apostolat et à ces belles paroles d'Isaïe : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la bonne nouvelle du salut ! » Un autre me disait qu'en m'entendant, il croyait entendre parler le bon Dieu. Il ne se trompait pas : « Qui vous écoute m'écoute, » a dit Jésus-Christ. — D'autres étaient si enchantés de moi qu'ils m'ont suivi dans toutes les paroisses pendant dix ou douze jours consécutifs.... »

CHAPITRE VII.

Le coadjuteur examine les élèves du petit séminaire.— Arbres et orateurs polyglottes. — Plaidoyers : résumé des débats. — Distribution des prix. — Il préside la première retraite pastorale. — Lettre à Mgr de Guérines. — Mort du cardinal de Cheverus. Le bruit court qu'il va le remplacer. — Lettre à Mme d'Ozouville pour la rassurer. — Il rétablit la procession de l'Assomption. — Il va passer quelques jours dans sa famille. — Il officie à Saint-Ouen. — Il visite tous les habitants dans leur maison. — Colloque avec un métayer. — Il accepte les invitations des curés voisins. — Sa fille s'en plaint; sa réponse. — Retour à Laval. — Son cœur saigne encore à ce second départ.

L'année scolaire du petit séminaire de Nantes touchait à sa fin. Le lendemain de son arrivée, Mgr de Hercé s'y transporta pour présider les examens qui précèdent la distribution des prix. La grande réputation de science du prélat était parvenue aux oreilles des élèves et tous tremblaient à la seule pensée de comparaître au tribunal d'un homme pour qui Tite-Live et Xénophon, Démosthènes et Cicéron, Virgile et Homère, Horace et Pindare n'avaient pas de secrets. Mais quand ils l'eurent entendu interroger, aller au-devant des difficultés pour les aplanir, encourager les bonnes volontés, ménager les petites susceptibilités et faire briller le talent, ils comprirent que l'indulgence est l'apanage du vrai mérite et le plus redouté des examinateurs en devint bientôt le plus désiré.

La distribution des prix fut splendide. Les élèves reconnaissants avaient voulu que leur fête devînt celle du

prélat. Les arbres de la cour s'étaient entrelacés les uns dans les autres à l'aide de guirlandes de verdure et de fleurs; et chacun d'eux prenant la parole comme au temps d'Ésope, célébrait par d'ingénieuses devises grecques, latines, anglaises, espagnoles, italiennes, allemandes et françaises, la science et les vertus du bon pasteur. Des orateurs choisis parmi les élèves vinrent aussi complimenter l'évêque dans chacune de ces langues. Il répondit gracieusement à chacun d'eux dans la langue qu'il parlait; puis il reprit en français avec son angélique modestie, qu'au moment où ces enfants lui parlaient il eût désiré qu'une voix lui répétât à l'oreille : « Souviens-toi que tu n'as rien de toutes les qualités qu'on te prête si charitablement, » mais qu'à défaut de cette voix, sa conscience lui répétait cette vérité sur tous les tons.

A cette époque, les distributions de prix dans les petits séminaires étaient assez généralement accompagnées de discours en forme de plaidoyers prononcés par les plus forts élèves de rhétorique. Cette année, trois d'entre eux plaidaient, l'un en faveur de la jeunesse, l'autre de l'âge mur, le troisième de la vieillesse. C'était à qui exalterait le plus haut les avantages de ces différents âges. Le savant prélat semblait prendre un grand intérêt à ces ébats littéraires. Il félicita ces avocats improvisés de la justesse de leurs pensées et de la chaleur de leur débit; puis, résumant les débats, il les engagea à rester jeunes le plus longtemps possible et à conjurer la vieillesse de ne pas trop se presser. Cet avis fut accueilli par une hilarité générale et d'unanimes applaudissements.

Il couronna ensuite les vainqueurs, consola les vaincus, félicita les professeurs du zèle qu'ils avaient mis à former ces jeunes candidats du sacerdoce aux sciences et

aux vertus, et souhaita d'agréables vacances à tous. Chaque année le revit avec bonheur prendre part à cette fête de famille.

La retraite ecclésiastique ne se fit pas attendre. C'était le compatriote, le parent et l'ami de Mgr Frayssinous, M. Boyer, qui la prêchait. Toute pétrie de nos divines Ecritures et du langage des Pères, sa mâle parole impressionnait fortement le clergé de France. Mgr de Hercé le goûta beaucoup, prit des notes sur chaque instruction; le dernier jour, il résuma tous ces discours avec une grande lucidité, et le clergé s'aperçut aisément que ces sujets lui étaient aussi familiers qu'au prédicateur lui-même.

Après la retraite, pensant que son évêque serait heureux de recevoir des nouvelles de son cher diocèse au sein de sa famille où il se trouvait encore, il lui adressa la lettre suivante, qui prouve la douce intimité qui existait entre eux et réjouissait l'âme de tous leurs prêtres :

Nantes, *le* 30 *juillet* 1836.

Monseigneur,

« Vous êtes mille fois trop bon envers votre pauvre coadjuteur qui ne mérite pas tant d'attentions de votre part, et qui se trouve trop heureux, s'il peut vous soulager en quelque chose. C'est un grand bonheur pour moi de penser que les eaux du Mont-d'Or vous seront salutaires, et je désire ardemment que vous continuiez de les prendre jusqu'à la fin de septembre. Il faut profiter de votre séjour dans les montagnes, le prolonger autant que possible, et je vous en prie instamment. Cambon a retiré sa demande d'être confirmé cette année, le curé n'a pas trouvé son monde en mesure : Bouvron et ses limitrophes ont aussi ajourné à l'année prochaine : autre-

ment je me serais empressé de me rendre dans ces diverses paroisses. Quant à Mondebert, Genêthon, Vieillevigne, Aigrefeuille, le Bignon, il est convenu que je m'y rendrai dans le mois d'octobre : je ne voudrais pas que les frimas de l'hiver vinssent à refroidir leur ferveur : seulement, je profiterai de votre aimable permission et ne quitterai ma fille que le 15 octobre, puisque j'aurai le temps de faire cette petite tournée avant la Toussaint.

» Depuis votre départ, Monseigneur, nous avons été très-exacts à tenir conseil, et nous avons tâché d'interpréter votre pensée dans les remplacements qu'il y a eu urgence de faire. Tout est donc à jour, et c'est, d'après cet état de calme, que je me décide à profiter de votre indulgence en partant le 16, car, si vous l'eussiez désiré, j'aurais ajourné mon départ jusqu'à votre retour. Mais tout est bien : ces Messieurs continueront à gouverner avec leur sagesse ordinaire, à laquelle je ne pouvais qu'applaudir, ne connaissant pas encore assez le diocèse pour avoir une opinion bien arrêtée. Les tournées ont été chaudes, mais l'esprit de foi qui amenait toutes ces populations à notre rencontre et à notre suite, avait quelque chose de si consolant, de si délicieux, qu'on oubliait les nuages de poussière et la soutane trempée de sueur. J'ai peu ou point souffert de ces misères. Ce sont MM. Vrignaud et Dandé qui en ont été réellement gênés, et cela, sans jamais se plaindre : oubli complet d'eux-mêmes : aussi, je prétends qu'en paradis, ils auront la mitre en tête, et que je porterai devant eux leur crosse ou leur bougeoir.

» La retraite de votre clergé, Monseigneur, s'est passée d'une manière bien édifiante : tous vos bons prêtres

ont bien demandé de vos nouvelles; comme dans chaque paroisse, on nous parlait de vous. M. Boyer a très-bien parlé : il a été très-satisfait de la tenue, de la régularité, du recueillement de ces Messieurs, et nous pensons tous que ces jours de méditations profondes vont porter de bons fruits dans nos campagnes. La providence nous avait ménagé des jours de fraîcheur pendant cette sainte huitaine, et il n'y a eu de malades que ce pauvre curé de Rougé. Il est reparti assez bien portant : il allait retrouver une mère, une sœur, une nièce : grands remèdes contre la maladie.

» Recevez, Monseigneur, tous mes remercîments des renseignements que vous avez bien voulu prendre et me donner relativement à la famille en question : je viens de les transmettre aux parties.

» Vous êtes mille fois trop bon, Monseigneur, de songer à ma fille : elle partagera ma reconnaissance, et elle aura l'honneur de vous l'exprimer elle-même cet hiver, si rien ne dérange ses projets. Elle me demande souvent de vos nouvelles, et est bien touchée de l'intérêt que vous voulez bien lui témoigner.

» Nous regrettons tous ici, Monseigneur, et moi en particulier, que Madame votre sœur ne vous accompagne pas à votre retour : puisqu'on ne va rien démolir encore, elle y occuperait son appartement ordinaire : la société de Nantes réclame la présence de ces dames qui y sont si appréciées, et je joins mes vœux à ceux de tous les habitants du Cours. Permettez que j'offre à ces dames mes respectueux hommages.

» C'est sous prétexte de me reposer, Monseigneur, que je fais mon petit voyage, mais vraiment je ne suis pas fatigué le moins du monde, et si vous eussiez jugé à pro-

pos que je fusse resté, et que j'eusse entrepris quelqu'autre tournée, je ne m'en ferais pas une affaire. Je cède à mon cœur paternel en allant voir ma fille, et voilà tout : une fois chez elle, il faut aller faire le baptême d'un neveu ou d'une nièce dans la ville voisine : une chapelle à consacrer m'appelle d'un autre côté : mon frère veut que je l'aille voir à une campagne à quinze lieues de Laval, et voilà mon temps tout absorbé.

» Vous avez sans doute, Monseigneur, partagé la douleur de l'église, en apprenant la mort du cardinal-archevêque de Bordeaux : c'était un homme de Dieu et d'un caractère charmant.

» Nous avons tout lieu d'espérer, Monseigneur, que votre cocher n'éprouvera pas de suites fâcheuses de ce triste accident : il a été saigné depuis son retour, et se trouve mieux.

» Vous aviez eu la bonté, Monseigneur, de faire mettre en mon nom le mandat de 1,000 francs pour frais de tournée, mais ces frais ont tous été acquittés par le secrétariat : je vous prie de trouver bon que la somme allouée par le ministre soit versée dans cette caisse, je n'en voudrais pas un centime.

» Les trois journées ont été bruyantes : le canon, le tambour, la musique m'ont spécialement favorisé, et j'ai vu avec pitié les décorés de juillet s'avancer, d'un air mystifié, pour déposer la branche de laurier sur la tombe de leurs frères qui auraient sans doute préféré un *De profundis*. Du reste, le plus grand ordre a regné partout, et ici-bas, les peuples ne vivent que de mystifications : il faut bien en prendre son parti.

» Les récoltes s'annoncent ici, Monseigneur, pour devoir être abondantes : on nous en a ainsi parlé tout le

long de notre route. Les vignes donneront une demi-récolte, ce qui vaut mieux, disent les vendangeurs, qu'une récolte entière : quant aux cidres, MM. les curés ne désirent pas qu'ils fassent trop gémir le pressoir, tant l'arrondissement de Châteaubriant est porté à en faire excès.

» M. l'abbé Vrignaud m'a dit, Monseigneur, que vous voudriez bien permettre que je me servisse de la vieille voiture, qui a fait les tournées, pour aller dans mon pays : c'est donc sur sa parole que je la prendrai en place d'une de louage : si vous y aviez quelqu'objection, je m'en procurerais une autre.

» C'est de tout mon cœur, Monseigneur, que je vous prie instamment de prendre de votre santé tous les soins imaginables, de prendre les eaux tout le temps nécessaire, de rester dans cet air pur des montagnes, et au milieu d'une aimable famille le plus longtemps possible, et de bannir de votre esprit toute inquiétude. Je resterais ou reviendrais plus tôt, s'il était nécessaire, mais il n'y a point de *periculum in mora*. C'est aussi de tout mon cœur que je vous renouvelle, Monseigneur, l'hommage des sentiments les plus affectueux, les plus respectueux, les vœux les plus ardents pour la conservation de votre santé, et le désir de vous voir bien portant. Ce sera une grande joie pour moi de vous répéter de vive voix tout ce que mon cœur éprouve pour vous, et que ma plume n'exprime point à ma satisfaction.

† J.-Fr., *Coadj. de N.*

Dans cette lettre, le coadjuteur parle de la mort du cardinal de Cheverus; mais il se garde bien de mentionner qu'à Laval et à Nantes tout le monde le proclamait son successeur. Il en était digne, en effet : même patrie, mêmes goûts, même esprit, même cœur, même simpli-

cité, même dévouement à Dieu et à ses frères. Ces bruits avaient inquiété sa fille.

« Il me semble, ma chère enfant, lui écrit-il, que je te parlai hier des cinq évêques qui sont sur les rangs pour le siége de Bordeaux : ils sont bien vus à la cour, et probablement l'un d'eux acceptera cette promotion. N'étant point évêque titulaire, pasteur d'un diocèse inconnu, dans l'Idumée, on ne pensera point à moi qui suis pontife depuis deux jours : ensuite, on a promis à Mgr de Guérines de me donner à lui pour rassurer sa conscience inquiète, le laisser vivre en paix, et ce serait une perfidie cruelle que de vouloir m'arracher à lui. Puis, enfin, si l'on oubliait que je n'ai accepté qu'à la condition d'être en second, je le rappellerais au roi, et je refuserais pour mille et une raisons. Il ne faut pas faire attention aux cancans de Laval. Dieu sait combien l'épiscopat m'a coûté de larmes, combien j'en ai répandu en secret, et que mes tournées seules m'ont un peu consolé. Là, en effet, j'ai reconnu que je pouvais plus faire, pour glorifier Dieu, dans quinze jours, que durant une année, dans l'obscur ministère qui me plaisait tant. Ennemi par goût et par principe de la grandeur et de l'élévation, je ne cesse de gémir sur des entraves qui gênent une liberté dont j'étais fanatique, une simplicité que j'aimais par dessus tout. Si le Seigneur en tire sa gloire, je suis content : je ne suis qu'un atôme, je consens à être broyé, si telle est sa volonté, et c'est dans cette volonté de m'oublier moi-même, que je trouve quelque consolation. Le Seigneur a paru vouloir que je fusse évêque, je me suis arraché à tout ce que j'aime pour lui obéir : là s'arrête ce qu'il a demandé de moi
Nantes est devenu mon partage : je ne le quitterai pas. La

population paraît m'aimer, je l'ai adoptée : tout est fini. »

L'Assomption approchait.

Depuis six années, la procession commémorative du vœu de Louis XIII avait été supprimée comme celle du très-saint Sacrement. Le prélat avait été assez heureux pour rétablir celle-ci : il essaya encore de restaurer celle-là. Il réussit également. Seulement, pour satisfaire plus de familles, il désira que la procession de l'Assomption parcourût d'autres rues que celles par où avait passé le Saint-Sacrement. On lui offrit des soldats : il répondit que la sainte Vierge seule serait plus puissante pour maintenir le bon ordre que toutes les baïonnettes du monde. La procession eut lieu, en effet, au milieu d'un incroyable concours de fidèles. Fenêtres, balcons, terrasses, tout était orné comme pour la Fête-Dieu et garni de spectateurs. La main du prélat était sans cesse en mouvement pour envoyer des bénédictions à droite et à gauche, à ses pieds et au-dessus de sa tête : « J'ai tant béni mes enfants, disait-il, que si je méritais d'être exaucé, je ne serais plus environné que d'heureux et de Saints. »

Cependant la grande famille qu'il avait adoptée si généreusement ne lui faisait pas oublier celle qu'il avait quittée avec tant de regrets. On pardonnera donc bien au père de tourner un instant ses regards et ses pas vers le lieu chéri qu'il appelait « son Ithaque. »

Le dimanche qui suivit son arrivée à Saint-Ouen, il le consacra tout entier à cette humble paroisse. A l'heure de la grand'messe, la procession vint le chercher jusqu'au château. Comme il avait été longtemps maire de cette commune, les quatre coins du dais étaient portés par ses quatre successeurs, y compris M. d'Ozouville, son

gendre, qui faisait le quatrième. Il officia pontificalement à la messe et à vêpres. Les paroissiens étaient ravis de voir leur modeste église transformée en cathédrale et de jouir des pompes réservées aux fêtes pontificales. C'est peu, il voulut encore monter en chaire, les prévenir après son sermon que son dessein était de traiter Saint-Ouen comme les paroisses du diocèse de Nantes, et de ne les pas quitter sans avoir été s'asseoir à leur foyer et converser tour à tour avec chacun d'eux, sans exception aucune.

L'effet suivit de près la promesse. C'est dans une de ces visites qu'il rencontre un bon métayer qui, après avoir répondu à toutes ses questions, se permet de lui en adresser à son tour : « Et vous, Monseigneur, comment vous trouvez-vous donc à Nantes? — Très-bien.— Il me semble que vous seriez beaucoup mieux encore à votre château et que vous auriez moins de peine que vous n'en avez là-bas? — Vous vous trompez beaucoup. — Mais je ne comprends pas ça ; vous devez fatiguer autant que nous à parcourir les campagnes pendant plusieurs mois et les plus chauds de l'année? » Le bon prélat voulant lui faire admirer le dévouement surnaturel que la religion sait inspirer à ses ministres en faveur des habitants de la campagne, lui raconte en détail comment il emploie son temps dans ses tournées pastorales et comment il compte l'employer encore jusqu'à la fin de ses jours. « Puisqu'il en est ainsi, Monseigneur, j'aime mille fois mieux n'être qu'un simple métayer que d'être évêque comme vous : je ne changerais pas mon état pour le vôtre. — Eh bien! reprend le prélat, on ne se fatigue jamais pour servir ceux qu'on aime du fond du cœur, et comme je vous aime de cette sorte,

vous et vos pareils, et que je désire avec ardeur le salut éternel de vos âmes, ces grandes fatigues ont pour moi un grand charme et je ne les donnerais pas pour tout l'or et tout l'argent du monde. » — Le bon cultivateur ne répondit plus que par des larmes d'attendrissement.

Du reste, le prélat ne resta pas plus inactif à Saint-Ouen qu'à Nantes. Sachant que Mgr Bouvier lui avait donné dans le diocèse du Mans les pouvoirs les plus amples, c'était à qui des curés des environs l'inviterait à officier, à prêcher, à confirmer même dans leurs églises. Il avait pour principe qu'étant arrivé tard à la vigne du Seigneur, il devait doubler tous ses moments pour regagner le temps perdu et faire autant d'ouvrage, s'il était possible, que les ouvriers évangéliques qui s'y étaient rendus dès la première heure du jour. Il ne savait pas ce que c'était que refuser. Mme d'Ozouville qui voyait avec peine qu'on lui enlevait continuellement son père osa s'en plaindre un peu amèrement : « Hélas! lui répondit-il, je glorifie peu le Seigneur par moi-même, laisse-moi donc le glorifier en tâchant d'amener les autres à faire mieux que moi. Les jours coulent; je descends le torrent, et ma nacelle, sur le point d'être engloutie, ne serait pas chargée de ceux de mes frères que je voudrais sauver! Cela serait trop pénible à penser! N'oublie pas que je suis évêque et pardonne-moi, en cette considération, le temps que je ravis à ta tendresse... » Mme d'Ozouville admira et se tut.

Mgr de Hercé repartit de Laval pour Nantes le 15 octobre, comme il en était convenu avec Mgr de Guérines, et en l'attendant, il alla visiter les paroisses dont il lui parle dans sa lettre, lesquelles étaient en retard pour la confirmation. Les deux évêques se retrouvèrent à la so-

lennité de la Toussaint. Déjà ils s'étaient parfaitement compris. Mgr de Hercé avait exprimé à Laval tout le bonheur qu'il avait de vivre avec un évêque d'une piété, d'une prudence et d'un talent d'administration au-dessus de tout éloge, et Mgr de Guérines, de son côté, n'avait cessé de vanter à sa famille le zèle et l'activité de son coadjuteur, son humilité profonde et l'excessive délicatesse qu'il mettait à condescendre à toutes ses volontés.

Sevré depuis longtemps des joies de la famille, Mgr de Guérines était rentré avec joie dans son palais, mais son coadjuteur n'était pas encore arrivé à cette perfection : « C'est dans le détachement des choses de la terre que j'admire les hommes de Dieu. Abraham quitte son Caran pour suivre le doigt de Dieu. Jacob vient passer ses derniers jours dans l'Egypte, loin des climats qui furent témoins des jours de son adolescence. Il est vrai que la présence de Joseph embellissait Memphis et la terre de Gessen. Moïse quitte cette princesse qui avait pris soin de son enfance et préfère les opprobres du peuple de son Dieu aux palais dont le sphynx embellissait les portiques; tous marchent sans se plaindre et semblent trouver tout en quittant tout. Il n'y a que moi qui suis assez lâche pour répandre des larmes sur la patrie de la terre quand je ne devrais penser qu'à la patrie du ciel et ne pleurer que d'amour pour mon Jésus. Hélas! qui l'aimera donc, si celui qu'il a daigné faire évêque ne l'aime pas comme les séraphins? »

CHAPITRE VIII.

Son attrait pour la conversion des familles protestantes anglaises. Grande confiance qu'il sait leur inspirer. — Conversions nombreuses opérées par ses soins. — Origine de sa clientèle au saint tribunal. — Son zèle pour l'œuvre des retraites. — Vif intérêt qu'il ne cesse de porter à M. F. de La Mennais. — Ce qu'il eût désiré faire pour lui. — Mgr de Hercé veut partir pour Bothra avec M. du Couëdic. — Mgr de Nantes n'est pas de son avis : il reprend ses tournées. — Il rentre à Nantes pour l'ordination et la procession de la Fête-Dieu. — Il parcourt l'arrondissement d'Ancenis. — Faible dédommagement du voyage de Bothra. — Procession de l'Assomption au retour. — Bénédiction des petits enfants pendant la procession. — Grâce qu'il demande à la sainte Vierge pendant cette procession. — Il est exaucé. — Il publie les nouveaux statuts de Mgr de Guérines. — Il lui administre les derniers sacrements. — Mgr de Guérines recommande son coadjuteur à ses diocésains. — Il le supplie de continuer ses tournées. — Mgr de Hercé apprend sa mort à Pontchâteau, et rentre à Nantes.

Mgr de Guérines continuant à tenir d'une main ferme le timon des affaires, Mgr de Hercé se livra tout entier aux œuvres de zèle.

La conversion des familles protestantes anglaises qui habitaient Nantes en assez grand nombre, fut une de celles pour lesquelles il se sentit le plus d'attrait.

Le prélat mettait une grande différence entre les familles protestantes françaises et anglaises. Il mettait les premières au rang de ces incrédules qui, vivant au milieu des vives lumières de la foi catholique, ferment volontairement les yeux pour ne pas être éblouis de son

éclat et rester dans des ténèbres qu'ils aiment. Il avait peu d'espoir de les éclairer. Mais ayant passé sa jeunesse au milieu des familles protestantes anglaises, il n'avait pas tardé à reconnaître que presque toutes étaient sincères dans leurs croyances, qu'elles ne connaissaient la foi catholique que par les calomnies vomies contre elle par les apôtres de la réforme, et qu'elles étaient assez disposées à marcher à la lueur de la vérité, quand son flambeau venait à briller à leurs regards. Si donc, n'étant encore que laïc, sans mission, sans autorité, il était parvenu à en ramener quelques-unes dans le giron de la sainte Eglise, que n'avait-il pas lieu d'attendre de leur bonne foi maintenant qu'il était évêque et chargé d'en-haut d'instruire et de diriger les consciences ?

Il ne s'agissait que d'établir des relations entre ces familles et lui. Les occasions ne lui manquèrent pas. Le consul anglais qui résidait à Nantes, connaissant les bonnes dispositions du prélat pour sa nation, crut qu'il était de son devoir de lui rendre une visite à l'évêché. Il fut enchanté de la noblesse et de l'élégance avec laquelle il parlait la langue anglaise, de la finesse de sa conversation, de l'aménité de ses formes, de la tolérance de ses jugements, et il en parla dans ce sens à ceux de ses compatriotes qui fréquentaient son salon. Ce fut ensuite à qui des familles anglaises imiterait le consul et converserait avec le prélat. Il tâcha de les gagner toutes, comme l'apôtre, pour les gagner ensuite à Jésus-Christ. Il ne fut pas trompé dans ses espérances.

La première personne qu'il convertit fut une jeune dame avec laquelle il avait eu quelques conférences sur la religion. Déjà il était parvenu à dissiper beaucoup de ses préjugés d'enfance et d'éducation, mais il lui en res-

tait assez encore pour persister dans l'erreur. Le Seigneur la frappe dans son corps pour guérir son âme. Elle tombe malade, demande le prélat et se confesse à lui. Elle ne veut pas que sa conversion soit entourée de mystère, elle fixe elle-même le jour où aura lieu son abjuration et supplie ses parents et ses amis de vouloir bien s'y trouver. Au jour indiqué, elle reçoit des mains de Mgr de Hercé les sacrements d'eucharistie et de confirmation. Il en fut si édifié qu'il répéta, à son sujet, le mot du Sauveur : « En vérité, je vous le dis, je n'ai pas trouvé tant de foi dans Israël. » — Cette ancienne disciple de Calvin, ajoutait-il, me fait rougir de mon peu de ferveur. — La pieuse malade fut éprouvée longtemps encore, dans le creuset des souffrances. Comme elle approchait de sa fin, le coadjuteur l'exhortait à faire à Dieu le sacrifice de sa vie : « Ne me parlez pas de sacrifice, Monseigneur, répondit-elle avec un grand calme; est-ce un sacrifice que de quitter cette vallée de larmes pour aller régner avec le Dieu si bon et si puissant qui se cache ici-bas sous les voiles de son sacrement, mais qui se manifeste là-haut dans tout l'éclat de sa divinité? »

A quelques jours de là, la paroisse de Saint-Jacques était témoin d'une autre abjuration non moins consolante d'une néophyte de trente-sept ans. Le coadjuteur se rendit à l'église paroissiale pour la communier et la confimer en même temps, et profita de la circonstance pour montrer à la foule attirée par ce pieux spectacle, le bonheur immense qu'avaient les catholiques d'être nés et élevés dans le sein de la seule religion véritable, et l'inviolable fidélité qu'ils devaient apporter à la pratique des devoirs qu'elle leur impose.

Bientôt après une autre jeune anglaise à laquelle le

prélat avait prêté des livres de polémique et qu'il voyait souvent, demande aussi à rentrer dans le sein de l'Eglise. Craignant que son désir ne soit pas assez réfléchi, il se plaît à l'éprouver par des retards calculés. Enfin comme elle s'en attristait, et que sa santé s'altérait de jour en jour, il consent à recevoir son abjuration, et même à lui servir de parrain dans la cérémonie du baptême qui doit lui être administré sous condition. Non seulement les parents, instruits des dispositions de leur fille, donnent un consentement plein et entier à un acte aussi important; mais ils déclarent qu'ils ne respectent rien tant que la liberté de conscience de leurs enfants, et que si ses frères et sœurs désirent l'imiter, ils ne trouveront de leur part aucun obstacle. En effet, ils placent leur fille cadette à la pension des Dames noires où se trouvait l'aînée, et leurs deux garçons au petit séminaire de Nantes. Bientôt après, enfants, père, mère, tous étaient catholiques. Il avait suffi de quelques entretiens avec le coadjuteur pour opérer ce merveilleux changement.

Ces succès et bien d'autres que nous pourrions signaler encore, loin de le satisfaire, ne faisaient qu'irriter de plus en plus son zèle. Pour la conversion d'un protestant, il eût volé d'un pôle à l'autre; nous ne craignons pas d'aller trop loin en disant qu'il eût même volontiers donné sa vie. C'est ce qu'il répétait fréquemment à Mme de S... et à sa nièce : « Que je donnerais de bon cœur mon sang et ma vie pour que vous fussiez catholiques l'une et l'autre ! »

Tout le temps de son épiscopat, il resta en rapports très-fréquents avec les familles anglaises de Nantes, et il ne se passa pas une seule année sans qu'il comptât parmi

elles plusieurs retours au catholicisme, ou, pour me servir de ses propres expressions, *sans qu'il arrachât quelques plumes à l'aile de l'église anglicane*. Quelques-unes de ces conversions, à son grand regret, ne furent qu'ébauchées par lui; certaines familles quittaient la ville avant que le travail de la grâce fût achevé en elles. Mais tôt ou tard ses paroles portaient leur fruit. Le soleil de Rome ou de Naples le mûrissait. C'était pour lui un grand bonheur de l'apprendre.

Les personnes que convertissait le coadjuteur demandaient naturellement à s'adresser à lui pour la confession; il ne pouvait les refuser. A celles-là se joignirent bientôt des anglais, des américains, des allemands, des italiens, des espagnols, des habitants de l'île de Cuba qu'amenaient à Nantes le commerce ou la curiosité et qui, ne sachant pas le français, lui écrivaient ou lui demandaient à lui-même s'il pourrait les entendre en confession pour les mettre à même de remplir leur devoir pascal ou de faire leurs dévotions. Comment une âme aussi ardente que la sienne se serait-elle dérobée à ces pressantes sollicitations? Telle est l'origine de la clientèle du prélat au saint tribunal de la pénitence.

Bientôt aussi la ville de Nantes l'augmenta. Les domestiques surtout se présentèrent en assez grand nombre à son confessionnal. Il n'en refusa aucune. Cette excessive charité ne manqua pas de critiques qui parvinrent jusqu'à ses oreilles : « Les grandes dames, répondit-il, ne manqueront pas de confesseurs : mais les domestiques n'étant pas libres de leur temps, je me ferai toujours un vrai plaisir de m'accommoder à leurs moments et de me faire ainsi le serviteur des servantes du Seigneur. On dira là-dessus ce qu'on voudra. » Souvent il était rendu le pre-

mier à la cathédrale, le matin, pour confesser ces pauvres filles. Et si, après leur confession, elles n'avaient pas le temps d'entendre une messe avant de se rendre au marché et qu'elles désirassent communier, il ne dédaignait pas de sortir du confessionnal à l'instant même et de descendre à l'humble rôle d'enfant de chœur, en allumant les cierges et en récitant tout haut le *Confiteor* sur les marches de l'autel. Il leur donnait ensuite la sainte communion et rentrait à son confessionnal comme le prêtre le plus obscur de son diocèse. Il ne voyait en cela rien que de très-naturel. « Qu'y a-t-il d'extraordinaire, disait-il à un prêtre, qu'un évêque fasse ce que je fais? ce qu'il y a là-dedans de vraiment extraordinaire, c'est que Jésus-Christ soit descendu du ciel en terre et qu'il reste, jour et nuit, depuis plus de dix-huit siècles, dans des milliers de tabernacles pour des vers de terre comme nous. »

Comme on le voit, dès le carême de 1837, le coadjuteur avait largement payé sa dette au plus humble et au plus méritoire de tous les apostolats du prêtre.

Peu s'en faut que dans le diocèse de Nantes la pratique des retraites ne soit aussi répandue que dans celui de Rennes. Il y a, chaque année, retraite pour les demoiselles, retraite pour les dames, retraite pour les messieurs, retraite pour les ouvrières, retraite pour les servantes, retraite pour les villageois, retraite pour les villageoises. Or, partout, comme il le disait, on voulait avoir *des paroles violettes*. Il ne refusait jamais d'ouvrir ou de fermer ces retraites par quelque chaleureuse exhortation. Le jour de la clôture, en distribuant le pain des anges à ces multitudes affamées, il ne pouvait retenir ses larmes : elles tombaient en abondance sur les nappes de la table sacrée.

Toutefois ses retraites de prédilection, il ne le dissimulait pas, étaient celles données aux gens de la campagne. La foi si vive de ces simples Israélites lui allait au cœur. Il ne se contentait pas d'y prêcher : souvent encore il y confessait : « Quand, à la maison de retraite, je reprends le modeste rochet pour confesser mes villageois et mes villageoises, je suis tenté de m'écrier : Doux trésors, chers gages qui jamais n'attirâtes sur vous l'envie, je vous reprends! sortons de l'évêché, comme on sortirait d'un songe. Hélas! le berger pourrait quitter le palais d'un roi de la terre, mais il ne m'est pas donné de rentrer dans l'humble sphère où je n'avais que quelques vicaires à diriger! j'aurais tant aimé rester à leur place. »

Plus d'une fois, avant que les villageois retournassent à leurs sillons, il vint s'asseoir à la table de la retraite et partager leur galette de blé noir et leur jatte de lait. Ils en étaient ravis.

Si Mgr de Hercé montrait tant de zèle pour la conversion des protestants et des simples villageois, il en est une autre à laquelle il attachait bien plus d'importance encore : c'était celle d'un homme qu'il avait autrefois admiré et regardé presque comme suscité d'en-haut pour régénérer la France.

Malgré les déplorables égarements où était tombé M. de La Mennais, Mgr de Hercé lui avait toujours conservé une large place dans son cœur. Il regrettait le ton acerbe et violent avec lequel certains écrivains croyaient devoir le traiter. Il admirait, au contraire, l'exquise délicatesse de l'un de ses plus illustres disciples, M. l'abbé Gerbet, dans la réfutation de son ancien maître. A ses yeux le génie était une véritable royauté, et toute royauté déchue

méritait des égards. Quand il considérait les services que le Tertullien moderne avait rendus à l'Eglise par ses premières publications, il ne pouvait s'empêcher d'espérer que les prières qu'on adressait au ciel de toutes parts à son intention seraient tôt ou tard couronnées de succès; que le Seigneur le renverserait comme Paul sur le chemin de Damas et ferait tomber les écailles épaisses qui lui couvraient les yeux. Que n'eût-il pas fait lui-même pour le ramener dans les voies de la vérité? « Saint Jean était apôtre, disait-il; il gouvernait toutes les églises d'Asie, il avait reposé sur la poitrine adorable du Sauveur, et cependant nous le voyons aux pieds d'un chef de brigands, baisant sa main ensanglantée, et l'arrosant de ses larmes. En faisait-il trop? compromettait-il sa dignité? qui de nous l'oserait dire ou penser? Ah! certes, je ne ressemble à saint Jean que par le caractère sacerdotal, mais je serais disposé, pour l'imiter, à me transporter à Paris, à me jeter à ses pieds, à les lui embrasser pour le supplier de ne pas continuer à poignarder le sein maternel qui l'a porté. Alors rien ne me coûterait. Les plus grandes humiliations me seraient douces et agréables. »

Vers Pâques 1837, M. du Couëdic, commandant du *Sylphe*, vint prendre congé du prélat, avant de s'embarquer pour le Levant. A ce seul mot, le souvenir de Bothra se présenta plus vivement que jamais à son esprit. Il savait qu'il y avait dix mille chrétiens dans ce diocèse dont il était l'évêque titulaire. Il parlait arabe : il aurait pu prêcher à ses diocésains les louanges du Sauveur dans leur propre langage. Il supplia M. du Couëdic de suspendre son départ de quelques jours pendant lesquels il tâcherait de sonder à ce sujet les dispo-

sitions de Mgr de Guérines. Mais celui-ci fut inflexible. Il lui représenta que les tournées pastorales de 1837 allaient commencer; que MM. les curés avaient préparé leurs enfants à la confirmation et qu'il y avait beaucoup plus de bien à faire dans le diocèse de Nantes que dans celui de Bothra.

Il alla donc tristement remercier M. du Couëdic, et, au lieu de se diriger vers Bothra, il reprit le cours de ses tournées, visitant les paroisses, prêchant plusieurs fois le jour, répandant les dons de l'Esprit-Saint autour de lui, consolant les pauvres, les malades, les affligés, les orphelins, réconciliant entr'elles les familles divisées, ramenant à Dieu les âmes attardées et les cœurs endurcis, et laissant toutes ces paroisses embaumées du parfum de sa charité épiscopale. Ni les mauvais chemins, ni les montagnes, ni les vallées, ni la pluie, ni la chaleur, rien ne l'arrêtait dans ses courses à pied de chaumière à chaumière.

Il rentra à Nantes pour l'ordination de la Pentecôte à laquelle prenaient part soixante et un ordinands, et pour sa chère procession de la Fête-Dieu. Il n'avait pas oublié l'impression céleste, enivrante, qu'avait laissée dans son âme celle de l'année précédente : il n'épargna rien pour donner plus d'éclat encore à celle-ci. L'un des adjoints le priait de prolonger le parcours de la procession : « Bien volontiers, répond-il; non seulement je consens à ce que la procession traverse une ou deux rues de plus, mais je serais au comble de mes vœux s'il m'était permis de promener le Saint-Sacrement tout autour de la ville ! »

Pendant la semaine de la Fête-Dieu et les jours suivants, le coadjuteur confirma les hospices de la ville,

les pensionnats, le collége, les paroisses, et repartit pour l'arrondissement d'Ancenis. Il appelait cette ville *son Fontainebleau,* parce que c'était là qu'il avait définitivement abdiqué entre les mains des grands-vicaires de Mgr de Guérines son petit royaume de Laval. Il rencontra dans cette ville une dame égyptienne qui s'étant mariée à Smyrne avec un commerçant français, était ensuite revenue en France avec lui : il s'entretint en arabe avec elle pendant une heure entière : elle comprit tout à l'exception d'un seul mot qu'elle reconnut, à la réflexion, appartenir à un autre dialecte que le sien. Ce fut pour lui une faible compensation de son voyage de Bothra !

Il paraît que les chaleurs de cet été furent accablantes, car le prélat écrit à sa fille le 24 juin : « La chaleur me ferait peur si je travaillais pour toute autre chose que la gloire de Dieu; mais ce motif suffit pour encourager. Je suis heureux de faire quelque chose pour lui, dût mon atôme en être brisé à son service. Ce sentiment d'amour est une limonade rafraîchissante, un punch à la glace qui adoucit la zône torride et tempère les rigueurs du lion enflammé. »

Le prélat ne revint à Nantes qu'après soixante jours de marches forcées, un peu avant la procession de l'Assomption.

Il n'avait pas l'intention d'y inviter la troupe : mais le général avait pris poliment les devants et envoyé à l'évêché un officier pour offrir une escorte nombreuse et la musique du régiment. Cette offre généreuse ne pouvait être refusée.

Tout Nantes prit part à cette solennité. C'était un spectacle ravissant que de voir cette multitude immense de

chrétiens marchant à travers les rues de la grande ville, à la suite du clergé, au chant des litanies de l'auguste Mère du Sauveur. Le coadjuteur était fatigué d'envoyer des bénédictions à tous les étages. A chaque instant, les mères tenant leurs enfants sur leurs bras fendaient la foule et venaient toutes radieuses les lui présenter pour qu'il les bénît. Pendant qu'il formait sur leurs têtes le signe de la croix, ces mères vraiment chrétiennes formaient, de leur côté, ce signe adorable sur leurs enfants avec leurs petites mains, et le doux sourire de ces petites bouches si pures remerciait le prélat de sa délicate attention. Si l'on n'eût été forcé par le temps de comprimer ce pieux élan, la procession ne serait rentrée que deux heures plus tard à la cathédrale.

Dans ce beau jour, Mgr de Hercé n'avait cessé de demander à la sainte Vierge, tant en son nom qu'en celui de tout son peuple, une grâce signalée. Une secte bien connue était venue établir une succursale à Nantes et y jouer, près de l'église même de Notre-Dame, les parodies du culte catholique. Elle recrutait ses adhérents dans la lie de la population flottante de la ville. Les parents des enfants que les curés étaient obligés de refuser à la première communion à cause de leur ignorance ou de leur mauvaise conduite, menaçaient d'aller les présenter à cette impure église; les morts qui pour des causes canoniques, étaient exclus des honneurs de la sépulture chrétienne, y étaient parfaitement accueillis. C'était un scandale permanent. Le prélat avait déjà pensé à l'attaquer de front : mais bientôt le dégoût et l'indignation lui avaient fait tomber la plume des mains, et il avait fini par remettre ce soin à celle qui est plus terrible au démon qu'une armée rangée en bataille, et que l'Église

invoque comme écrasant sous son pied toutes les hérésies. Quand, au jour de l'Assomption, il vit cette grande manifestation de la piété nantaise envers l'auguste Marie, il ne douta plus du succès de sa prière. Et en effet, bientôt le nouveau culte aux abois fut forcé d'avoir recours à la bourse de ses fidèles. Mais ceux-ci, ayant été attirés par la promesse que non seulement tout y serait gratuit, mais qu'encore il les enrichirait promptement, la désertion devint générale et le temple resta vide. Les chaises vendues à l'encan ne suffirent même pas pour en payer le loyer. Ainsi périt à Nantes, dans la honte d'une banqueroute, ce misérable charlatanisme si pompeusement décoré du nom *d'église française.*

A la retraite pastorale qui s'ouvrit, cette année, le 22 avril, le prélat publia les nouveaux statuts que la sagesse et l'expérience de Mgr de Guérines avaient préparés de longue main. Il les présenta aux prêtres nantais comme un testament paternel où ils trouveraient de salutaires avis pour assurer leur perfection ecclésiastique.

En publiant ces statuts, le prélat pensait bien que le vénérable vieillard jouirait encore longtemps du fruit de sa longue expérience. La divine providence en avait décidé autrement. Mgr de Guérines n'avait pas de maladie caractérisée : mais il déclinait insensiblement, sa vie se consumait chez lui comme l'huile dans une lampe. Il lui prenait parfois des défaillances telles que son coadjuteur, craignant qu'il ne rendît le dernier soupir sans qu'il s'en aperçût, jugea prudent de lui administrer les derniers Sacrements. La triste cérémonie eut lieu le 31 janvier 1838, après la messe capitulaire. Mgr de Hercé pleurait à chaudes larmes dans les deux petites allocutions qu'il lui adressa en lui donnant l'extrême-onction et le saint

Viatique : mais le malade était d'un calme admirable et d'une résignation parfaite. Il avait l'air d'un prédestiné. Il se leva sur son séant soutenu sur les bras de deux chanoines pour se recommander aux prières du chapitre, des directeurs du séminaire, des fabriciens et de toute l'assistance qui était très-nombreuse.

Le coadjuteur alla ensuite informer de la position de Mgr de Guérines les premières autorités de la ville : il était heureux de profiter de cette occasion pour parler aux grands de la terre des fins dernières que nous sommes d'autant plus tentés d'oublier que la fortune nous sourit d'avantage, et de leur faire admirer cette puissance extraordinaire de la religion qui adoucit les derniers instants de la vie, et jette des fleurs jusque sur le bord de la tombe.

De son lit de douleur Mgr de Guérines voulut encore élever la voix pour recommander à la confiance et à l'affection de ses diocésains l'homme de son choix, ce cher coadjuteur qui avait réjoui sa vieillesse et l'eût rajeunie si c'était possible : tant il désirait rester en second toute sa vie !

La maladie de Mgr de Guérines s'étant prolongée jusqu'à l'époque accoutumée des tournées pastorales, le coadjuteur désirait les remettre à plus tard. Il ne voulait laisser à aucun autre le soin pieux d'assister son évêque dans ses derniers moments et de recueillir son dernier soupir. Mgr de Guérines l'apprend : « Je vous en conjure, Monseigneur, lui dit-il en l'embrassant, ne vous inquiétez pas de moi : mon corps et mon âme sont à la merci du Sauveur Jésus ; il en fera ce qu'il voudra. Pour vous, pensez à mes enfants qui tendent vers vous leurs bras et vous réclament à grands cris. Allez leur porter et mes

bénédictions et les dons de l'Esprit-Saint. » — « Le bon évêque s'est trouvé mieux, écrit le coadjuteur, il m'a voulu voir, embrasser, et supplier de continuer les tournées pastorales que je désirais interrompre à cause de son triste état. Il m'a remercié encore une fois du peu que je fais pour son diocèse. Ah! si j'avais quelque peine, elle serait bien effacée par la consolation que lui donnent mes faibles travaux, et Dieu sait d'ailleurs que tout est roses pour moi. Pas une épine ne s'est encore présentée. Le Seigneur inonde mon cœur d'une joie qui tombe du ciel goutte à goutte pour m'enivrer; et qu'ai-je fait pour mériter tant de bien? Quel enfer ne mériterais-je pas plutôt, si j'étais assez ingrat pour oublier tant de bienfaits? Comment éprouver quelqu'incommodité corporelle, quand le cœur bat à l'aise dans la poitrine dilatée par le bonheur! Je me crois immortel dans ces moments où la félicité court dans toutes mes veines, et arrose des membres où Jésus-Christ daigne habiter! Ce n'est plus ce sang grossier qui y circule : c'est le pur sang du Sauveur. Est-ce que je marche encore sur la terre?... Vous allez me trouver un peu fou, mais vous comprenez combien l'amour du Sauveur peut exalter la pauvre argile!... »

C'est dans cette heureuse disposition d'esprit, et fort de son obéissance que le coadjuteur partit pour l'arrondissement de Savenay. Il comptait y passer le mois de mai tout entier. Mais le onzième jour après son départ, M. l'abbé Dandé le rejoint et lui annonce que la fièvre avait redoublé et que les symptômes les plus alarmants indiquent que l'auguste malade touche à sa fin. Il mourait, en effet, le lendemain, 12 mai, à midi et demi. Mgr de Hercé en reçut la nouvelle à Pontchâteau.

Il était alors neuf heures du soir. A l'instant même

Mgr de Hercé prend la poste, et à deux heures du matin le postillon frappait à la porte du vieux palais, tombé dans le veuvage. En arrivant, il va se prosterner devant les restes vénérés du saint Pontife, soulage son cœur oppressé en récitant auprès de lui l'office des morts et attend en priant qu'il puisse monter à l'autel et offrir le saint sacrifice pour le repos de son âme.

TROISIÈME PARTIE.

DEPUIS SA NOMINATION A L'ÉVÊCHÉ DE NANTES JUSQU'A SON VOYAGE A ROME.

CHAPITRE I.

Mgr de Hercé annonce officiellement la mort de Mgr de Guérines. — Son assistance auprès du défunt; retours sur lui-même. — — Cérémonie des obsèques. — Nouvelle retraite au grand-séminaire. — Résolutions de cette retraite. — Il refuse d'assister au couronnement de la reine Victoria, et de visiter Herschell à son passage à Nantes. — Il reprend ses tournées. — Retraite ecclésiastique de 1838. — Il recommande à son clergé les conférences ecclésiastiques. — L'administration régulière des fabriques. — La caisse de secours en faveur des prêtres infirmes. — Les retraites des fidèles. — Ses visites canoniques dans les paroisses de Nantes. — Un souvenir de son ordination au sacerdoce. — Il fait une ordination *extra tempora* à Angers.

Le jour même de son arrivée à Nantes, Mgr de Hercé s'empressa d'écrire au Souverain Pontife, au ministre des cultes, à Mgr l'archevêque de Tours et aux évêques de la province pour leur annoncer officiellement la mort de son vénérable prédécesseur. Puis il adressa au clergé et aux fidèles du diocèse un mandement où il paie un juste tribut de reconnaissance et de regrets à celui que, depuis deux années, il avait aimé comme un père.

Cependant, le corps de l'évêque défunt avait été embaumé, revêtu de ses habits pontificaux, et déposé dans une chapelle ardente. Chaque paroisse de la ville venait successivement au jour et à l'heure qui lui avaient été indiqués pour y célébrer des messes dans la matinée et réciter dans l'après-midi les sept psaumes de la pénitence, l'office des morts et chanter des absoutes. Depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir la chapelle ardente ne désemplissait pas de fidèles qui s'y rendaient à la suite de leurs pasteurs pour y faire la sainte communion à l'intention de l'illustre défunt, prier pour lui et lui adresser leurs derniers adieux.

Pendant qu'il resta ainsi exposé, Mgr de Hercé ne manqua pas de réciter son bréviaire et l'office des morts à ses côtés : « Je ne puis porter les yeux sur le bon évêque sans faire des retours sérieux sur moi-même ; dans quelques années je figurerai comme lui à la même place. La mitre brillera aussi sur mon front décoloré : mais ma pauvre âme, où sera-t-elle ? J'aurai l'air d'être en paradis. Hélas ! Que j'en serai loin peut-être ! Que je suis pauvre, sot, ennuyeux à moi-même et au bon Dieu qui me souffre ! Il faudra qu'il soit bien patient pour ne pas s'irriter contre un ingrat qu'il a comblé de tant de bienfaits et qui ne peut l'aimer comme il le voudrait ! Conçoit-on cette noirceur, ce cœur de vipère ?... »

Le vendredi 18 mai Mgr de Hercé fit la cérémonie funèbre à laquelle, à cause de la saison des tournées pastorales, les évêques de la province furent privés d'assister.

Les obsèques terminés, il alla s'enfermer pendant huit jours au grand-séminaire. Jusque-là il n'avait été que coadjuteur : il ne portait qu'en second le fardeau de

l'épiscopat, il n'en sentait pas la responsabilité. Mais la mort avait changé les rôles. Il n'avait plus personne au-dessus de lui : c'était entre ses mains que reposait le gouvernail de l'église de Nantes, et il éprouvait le besoin de méditer dans la solitude sur ses nouveaux devoirs. Il ne le fit pas sans fruit : « Ma retraite m'a fait un bien infini. Mon complaisant directeur venait deux fois par jour dans ma chambre repasser avec moi les obligations d'un évêque. Il avait recueilli tout ce que le clergé et les laïcs avaient dit en ma faveur et contre moi, afin de m'engager à profiter des éloges pour mieux faire encore et du blâme pour me corriger. Je suis donc sorti heureux et avec les meilleures dispositions. Décidé à être tout à mes prêtres, je les écouterai avec toute l'attention qu'il faudra et je travaillerai de mon mieux à leur inspirer la charité et l'humilité. Ils sont dociles, tout va bien de ce côté. La population et les autorités me gâtent : je ne reçois que politesses recherchées : on me traite trop bien. Je ferai en sorte qu'ils soient moins prévenants pour le serviteur et plus tournés vers le céleste maître. Hélas ! ils me serrent la main ; mais après une effusion de sentiments, ils en restent là. Ils viennent me faire compliment sur les paroles que je leur adresse, disent qu'ils y reconnaissent mon cœur brûlant pour eux, et un instant après tout est oublié : triste inconséquence de l'esprit humain ! S'ils savaient combien je brûle de les sauver ! je prierai pour eux plus ardemment encore ! Enfin, pour ce qui concerne ma maison, suivant le conseil de S. Charles Borromée, je mettrai un prêtre, l'abbé D..... ancien économe du séminaire à la tête de la dépense et des domestiques : il gouvernera avec une grande douceur et avec l'économie qui convient au successeur des Apôtres.

L'abbé Le F....... se chargera de la prière du soir et de l'instruction religieuse à donner à mes domestiques, et, grâce à ces arrangements, une grande liberté pour m'occuper des affaires du diocèse sera mon partage. »

A peine était-il sorti de retraite que le consul d'Angleterre, avec lequel il avait contracté une certaine intimité, vint lui offrir une des premières places à Wesminster, s'il désirait assister au couronnement de la reine Victoria. — « Si je savais convertir votre jeune reine, j'accepterais avec une grande reconnaissance la place que vous m'offrez; mais je n'ai pas grandes chances de succès, je ne passerai pas le petit ruisseau bleu. Si jamais je retourne en Angleterre, ce sera comme évêque missionnaire et non comme curieux. » Nous le verrons bientôt tenir parole.

Cette anecdote rappelle la suivante qui arriva presqu'en même temps. Sir John Herschell venait de débarquer à Nantes. C'était un événement. Chacun s'empressait de voir et d'entendre le célèbre astronome américain. L'évêque de Nantes est invité chez un de ses amis où il devait passer la soirée : il envoie, pour toute réponse, la note suivante : « Je ne suis qu'un barbare en astronomie. Les petits mots où Job peint d'un trait de feu les constellations qui annoncent les quatre saisons et cette belle étoile marchant à la tête de ses sœurs valent mieux pour moi que les calculs des plus habiles astronomes. J'aimerais mieux les avoir écrits que d'avoir découvert Uranus. Du reste j'ai de pauvres servantes qui m'attendent, ce soir, au confessionnal. Priez Herschell de m'excuser en cette considération. Le devoir avant tout. »

Il reprit ensuite le cours de ses visites là où la mort

de Mgr de Guérines les avait interrompues. La retraite qu'il venait de faire semblait lui avoir communiqué un nouvel élan. Il ne se donna pas un moment de repos. En vain MM. les curés lui répétaient à satiété qu'il en faisait trop et qu'il usait sa vie trop vite : « Vous vous trompez, je n'use que mes soutanes, leur répondait-il : mais j'en retrouverai d'autres en arrivant à Nantes. Je ne souffre pas autrement de mes courses. Ces poussières, ces sables, ce soleil, ces sueurs ne sont rien, du moment qu'ils sont endurés pour aller porter le nom de mon Sauveur à des peuples avides de l'entendre de la bouche de leur évêque : ne faut-il pas que tous mes os leur crient les uns après les autres : Seigneur, qui est semblable à vous?... »

Le prélat se délassa de ces courses par la retraite ecclésiastique qu'il ouvrit, cette année, le 31 juillet. Les prêtres nantais s'attendaient à quelqu'effusion nouvelle du cœur de leur évêque : ils s'y rendirent en plus grand nombre encore que de coutume. Le P. Varlet la prêcha *avec la simplicité d'un saint*, au jugement du prélat. Pour lui, il se contenta d'appeler l'attention de son clergé sur des points auxquels il attachait une grande importance.

Les conférences ecclésiastiques furent un de ceux sur lesquels il insista le plus fortement. La révolution de juillet les avait d'abord toutes supprimées. Plusieurs cantons les avaient reprises ensuite ; mais d'autres les avaient totalement laissées de côté. Le clergé se plaignait, en outre, qu'à cause des nombreuses occupations du ministère, il n'avait pas le temps d'étudier les questions qui lui étaient soumises et de les traiter solidement. Le prélat exprima donc le désir qu'il avait de voir tous les cantons reprendre leurs conférences accoutumées, et promit que toutes les questions leur seraient

envoyées six mois d'avance, afin qu'ils prissent sur les longues soirées d'hiver, pour les préparer à fond, le temps qui leur manquait aux jours plus occupés des autres saisons. Il donna ensuite un règlement général pour toutes ces conférences. Ses avis furent goûtés, et il ne tarda pas à s'applaudir du résultat qu'il avait obtenu.

A peu près à cette époque et à l'occasion de la loi sur l'administration municipale, les chambres et les conseils-généraux des départements s'étaient occupés de la question des fabriques et avaient manifesté des intentions peu bienveillantes : le pouvoir lui-même qui n'était pas accusé de trop de partialité en faveur du clergé, menaçait, si les fabriques n'étaient pas tenues plus régulièrement, de placer leurs caisses entre les mains des percepteurs. Pour conjurer l'orage qui grondait, le prélat qui avait contracté dans l'administration civile ces belles habitudes d'ordre et de légalité qui la distinguent, recommanda de se conformer scrupuleusement au décret de 1809 et aux autres lois qui régissent les fabriques. Il adressa ensuite à MM. les curés plusieurs circulaires qui prouvent tout le prix qu'il attachait à cette branche de l'administration ecclésiastique et les craintes qu'il avait que son clergé ne se rendît coupable de fautes involontaires à cet égard.

Conformément au décret du 1er août 1805, Mgr de Guérines avait fondé, en 1832 seulement, une caisse de secours en faveur des prêtres âgés et infirmes. Seulement, au lieu d'exiger des fabriques, selon la teneur du décret, le sixième du produit des bancs et chaises, il n'avait demandé que le dixième. Une commission, présidée par un vicaire général, avait été nommée pour administrer cette caisse. Mais les fabriques payaient mal, et à l'époque de la retraite de 1838, la caisse

comptait un arriéré de 11,000 francs. Cette négligence attristait l'âme si paternelle de Mgr de Hercé. Il supplia les curés de presser le versement des sommes arriérées, pour lui épargner la douleur de laisser dans la détresse de vénérables prêtres usés dans les rudes travaux du ministère, faute de secours suffisants à leur envoyer. Ce charitable appel ne resta pas sans écho. Les fabriques furent plus vigilantes et plus exactes à verser leur dixième entre les mains du trésorier de la commission; et la caisse, tout en secourant un plus grand nombre de prêtres invalides, leur servit un traitement plus honorable et plus digne d'eux.

Nous avons déjà vu combien le prélat aimait l'œuvre des retraites. Il les regardait avec raison comme l'un des moyens les plus énergiques d'entretenir au même niveau la foi des populations bretonnes ou de la réveiller, quand elle commence à s'assoupir. Aussi ne voulut-il pas laisser partir ses collaborateurs sans les conjurer d'annoncer exactement l'époque de ces retraites au prône des messes paroissiales, d'engager les fidèles à profiter de ces grâces signalées et de retenir même dans les maisons de retraites les places de ceux qui ne savaient pas écrire. Il ajouta qu'il les verrait avec la plus grande satisfaction procurer eux-mêmes ces pieux exercices à leurs paroisses, promettant, autant que ses occupations le lui permettraient, de venir lui-même en faire la clôture, et distribuer, en ce jour, aux retraitants le pain de la parole de Dieu et le pain eucharistique. Grâce à ces efforts du prélat et du clergé, l'œuvre des retraites fut très-florissante sous l'épiscopat de Mgr de Hercé.

Le prélat connaissait déjà une bonne partie de ses prêtres. Pendant ces jours de bénédiction, son bonheur

était de se mettre en rapport avec eux, de les entretenir de leurs fatigues et de leurs consolations. « Si mes prêtres me rendent justice, disait-il après cette retraite, ils m'aimeront bien, car je les aime beaucoup moi-même et je voudrais pouvoir ne les jamais contrarier. C'est le beau idéal de l'épiscopat : je ne peux pas me flatter de l'atteindre. Dieu aidera, j'espère : il faut toujours croire qu'il bénira nos efforts. Saint Vincent de Paul nous l'a répété au réfectoire. »

Quelque temps après, Mgr de Hercé consacra plusieurs dimanches à la visite canonique des paroisses de sa ville épiscopale. Ses prédécesseurs n'officiaient pontificalement qu'à la cathédrale ; pour lui, il désira procurer le même honneur aux paroisses de Nantes. Il y officia, prêcha, examina en détail tout ce qui touche de près ou de loin au culte de Dieu. Dans son compliment de réception, M. le curé de saint Jacques lui disait qu'il croyait voir en lui le saint évêque Jean répétant sans cesse à chacun des prêtres et des fidèles : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. C'est le grand précepte du Seigneur : il suffit. » Le prélat répondit qu'en effet saint Jean était son patron et son saint de prédilection, qu'il méditait ses suaves paroles depuis sa plus tendre jeunesse, qu'il y trouvait toujours de nouveaux charmes, que sa suprême ambition serait de lui ressembler en tout, et que bien certainement il ne cesserait jusqu'à son dernier soupir de former le même vœu pour son clergé et pour son peuple.

C'était aux Quatre-Temps de Noël que Mgr de Hercé avait été ordonné prêtre dans la cathédrale de Rennes : voilà pourquoi l'ordination qu'il faisait à cette époque de l'année le frappait plus vivement encore que les autres. « Il y a aujourd'hui huit ans, écrit-il en décembre 1838,

que, dans la modeste cellule des missionnaires de Rennes, je pleurais de reconnaissance du don ineffable que je venais de recevoir. J'avais reçu le sacerdoce royal; j'étais pénétré d'une sainte joie. Comblé de tant de bontés de la part du Seigneur, je ne conçois pas comment alors je n'ai pas expiré à ses pieds dans une extase d'amour. La sainte ordination que je viens de faire dans ma cathédrale va, j'espère, renouveler ma ferveur et me rendre un de ces jours du ciel que le Seigneur daigne quelquefois m'accorder. »

Il partit ensuite pour Angers. Mgr Montault était entré dans sa quatre-vingt cinquième année. Accablé d'infirmités et hors d'état de se tenir debout, il avait invité son collègue de Nantes à venir, en vertu d'un *extra tempora* qu'il avait reçu de Rome, ordonner ses prêtres à sa place. Cette ordination eut lieu un dimanche, à la cathédrale d'Angers. L'église était comble. Le prélat nantais adressa aux ordinands, sur le beau ministère qu'il venait de leur confier, une chaleureuse allocution qui n'impressionna pas moins les fidèles que les ordinands eux-mêmes.

Il profita de son séjour à Angers pour visiter le grand et le petit séminaire et les communautés de la ville : divers établissements admirèrent en lui l'apôtre plein de zèle et d'amabilité.

CHAPITRE II.

Mgr de Hercé part pour une tournée pastorale d'un mois en Anjou. — Gracieux accueil qu'il y reçoit. — Il commence cette tournée par Champtoceaux. — Traits de charité vraiment épiscopale. — Seconde ordination à Angers. — Ce qu'il pense de Mgr Montault-des-Isles. — Un simple curé l'engage à évangéliser le Saumurois. — Il accepte. — Il visite des paroisses qui n'avaient pas vu d'évêques chez eux. — Il vénère la vraie croix de Beaugé. — Retour à Angers. — Opinion de Mgr l'archevêque de Cambrai sur cette tournée. — Mgr de Hercé accepte le titre de confesseur extraordinaire des religieuses étrangères du Bon-Pasteur. — A Varades, il est invité à commander le dernier feu de la garde nationale. — Lettre à sa fille sur cette tournée. — Il va bénir l'abbé de Meilleraye. — Il désirerait adoucir les jeûnes des religieux. — Tournée dans l'arrondissement de Paimbœuf. — Il rencontre Abd-el-mesih à Paimbœuf et Mgr l'archevêque de Tours à Pornic. — Mgr de Montblanc lui propose de l'accompagner à Luçon. — Nobles paroles à propos de ce voyage. — Il apprend la mort de Mgr Montault.

Mgr d'Angers connaissait par sa propre expérience l'immense charité de son collègue de Nantes. Aussi ne craignit-il pas d'en user largement en l'invitant à faire une seconde ordination après Pâques et à donner la confirmation à sa place dans le diocèse. Comme Mgr de Hercé avait pour principe de ne rien refuser pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères, l'offre du prélat angevin fut acceptée avec joie.

Ainsi qu'il était convenu, le 8 avril, M. l'abbé Regnier alors vicaire général d'Angers, et maintenant archevêque de Cambrai, vint chercher à l'évêché de Nantes Mgr de

Hercé, et le 9 au soir, la paroisse de Drain fêtait leur heureuse arrivée.

L'Anjou n'eut pas de peine à rivaliser avec le diocèse de Nantes dans le cordial et gracieux accueil que reçut partout le prélat breton. On lui sut gré de la touchante délicatesse avec laquelle il s'était prêté à remplacer le père au sein de sa famille. Il ne rencontra, sur son passage, que guirlandes, couronnes de verdure, arcs-de-triomphe et devises ingénieuses encadrées dans les fleurs. La vieille foi angevine qui, elle aussi, dans des jours mauvais, s'était écriée : *potius mori quam fœdari* — la mort plûtot que la souillure — lui apparut dans toute sa splendeur.

De son côté, Mgr de Hercé se montra toujours le même : visitant les boutiques et les fermes, les chaumières et les châteaux, ne voyant devant lui que des enfants de J.-C. et de sa sainte Église, sans égard au costume, au rang, à l'état, aux partis politiques, adressant à tous des paroles brûlantes de foi et de charité.

Ici encore nous sommes condamnés à laisser de côté une foule de traits qui excitaient l'admiration populaire et lui étaient devenus si familiers qu'il s'étonnait qu'on les remarquât. Nous en citerons quelques-uns seulement.

A Champtoceaux, non loin d'un groupe d'enfants qu'on lui présentait à bénir, s'en trouvait un que sa pauvre mère tenait par la main. Il se cachait derrière elle et n'osait regarder l'évêque parce qu'il se trouvait tout honteux d'avoir quatre croûtes épaisses sur son innocent visage. Sa mère paraissait aussi confuse que l'enfant, et l'un et l'autre croyaient bien n'être pas remarqués. — Qui de vous embrasserai-je? s'écrie l'évêque. — Tous les enfants l'entourent, le pressent et aspirent à la faveur

offerte. — C'est celui-là que j'embrasserai. — Et en disant ces mots, il s'avance vers la pauvre mère et se baisse pour embrasser son enfant. — Mais, Monseigneur, prenez garde, s'écrie involontairement la mère, vous allez gagner...— Soyez tranquille, ma chère, réplique-t-il, il n'y a pas de contagion pour les évêques.

Dans une autre paroisse, passe devant lui un vieillard décoré, accompagné de sa femme et de ses filles. Le père, la mère, les enfants s'agenouillent au milieu de la route pour demander au prélat sa bénédiction. « Comment, Monsieur, vous mettez-vous aux genoux d'un pécheur comme moi! permettez-moi de vous embrasser avant de vous donner ma bénédiction. » Non loin de là se trouvaient deux tailleurs de pierre tout blanchis de leur travail : ils accourent et s'agenouillent, eux aussi, pour recevoir la même bénédiction. « Mes amis, leur dit l'évêque, vous êtes mes frères en J.-C. comme ce Monsieur : permettez-moi également de vous embrasser avant de vous bénir » ; et sans égard à leurs tabliers de cuir tout poudreux, il les serre dans ses bras.

Dans une église, pendant la cérémonie de confirmation, la foule était si compacte que l'évêque avait peine à passer dans les rangs. — Reculez-vous, s'écriait le curé un peu ému, vous voulez donc étouffer Monseigneur! — Laissez, laissez-les m'approcher, répond-il tout haut, ne serait-ce pas une bonne fortune pour un évêque d'être ainsi étouffé et de rendre le dernier soupir au milieu des fonctions d'un si saint ministère?

A Angers, Mgr de Hercé s'arrêta pour faire une seconde ordination plus nombreuse encore que la première et consacrer des pierres d'autel. Cette petite halte auprès de Mgr Montault l'édifia singulièrement. « Le

bon prélat, écrit-il de l'évêché d'Angers à sa fille, me parle avec transport de l'amour immense de J.-C. pour les hommes. Il est très-méditatif. Saint Paul le ravit. Il le sait par cœur. Aussi avons-nous ensemble des conversations délicieuses. » Ces deux grands cœurs étaient bien faits pour se comprendre.

A Beaufort et à Longué toute la garde nationale se mit sur pied pour aller à sa rencontre; et ce qu'il n'avait encore admiré nulle part ailleurs, beaucoup de ces gardes nationaux et surtout de leurs chefs lui prenaient la main respectueusement et baisaient son anneau. Il ne fut pas moins frappé du luxe de décorations que déployèrent en cette circonstance Mouliherne et les autres paroisses des environs.

A Longué, un simple curé le supplia de vouloir bien venir, en 1840, évangéliser sa paroisse et les autres du Saumurois. Il lui disait que lui seul aurait le talent de faire sortir le haut Saumurois de sa glaciale apathie pour la religion et de réussir là où tous les autres missionnaires venaient tristement échouer. Se tournant tout-à-coup vers M. l'abbé Regnier : « Pensez-vous, lui dit-il, que Mgr Montault ait pour agréable mon acceptation? » Sur sa réponse affirmative, il embrasse le curé et lui promet de consacrer au Saumurois tout le mois de mai 1840. Cette promesse lui mit du baume dans le sang : il en parla tout le reste de cette tournée, comme d'un engagement sacré pour lui et inviolable.

Dans le canton de Noyant, situé sur les confins de l'Anjou, du Maine et de la Touraine, il visita plusieurs paroisses qui, à cause de l'état pitoyable des chemins, n'avaient jamais vu d'évêques dans leurs églises. Il s'y rendit à pied. Le cocher qui conduisait dans la voiture

vide le bagage épiscopal, fatigué des cahots qu'à chaque instant il lui fallait subir, soufflait sur son siége avec une telle violence que, selon l'expression pittoresque de Mgr de Hercé, *son haleine eût suffi pour faire tourner des moulins-à-vent*.

A Beaugé, chef-lieu de l'arrondissement, il alla visiter l'hôpital et embrasser les malades les plus rebutants par leur genre d'infirmité. De ce nombre se trouvait un militaire corse qui fut enchanté de parler avec lui sa langue maternelle. On conserve dans cet hôpital un considérable morceau de la vraie croix apporté d'Orient par un seigneur du pays revenu des croisades où il avait accompagné Foulques Nerra, comte d'Anjou. A la vue de cette précieuse relique, enchâssée dans une autre croix et enrichie de diamants d'un grand prix, le saint évêque se met à genoux et l'embrasse avec une profonde vénération.

De retour à Angers, il raconta les diverses phases de ses courses apostoliques à travers le diocèse. Il disait à Mgr Montault qu'habitué à confirmer 1800 personnes dans une matinée, il ne s'apercevait pas de la fatigue; que sa clavicule n'en allait que mieux, et que le ravissement qu'il éprouvait à la vue de la foi des populations ne lui avait pas permis de ressentir un seul instant la lassitude.

Il lui parla aussi de la promesse faite à Longué, pour l'année suivante, avec son consentement présumé : le prélat angevin renouvela de grand cœur l'invitation et remercia beaucoup Mgr de Hercé de son inépuisable complaisance.

D'autre part, résumant l'opinion qu'il s'était formée du prélat breton, d'après toutes ses paroles et tous ses actes pendant cette longue tournée où il l'avait constamment accompagné, M. l'abbé Regnier disait à Mgr Mon-

tault : « Vraiment ce saint homme ne tient à la terre que par la semelle de ses souliers ! »

Pendant son séjour à Angers, Mgr de Hercé se rendit au petit séminaire Mongazon, pour inaugurer et bénir la statue de la sainte Vierge placée dans la cour intérieure de ce bel établissement, et voulut saluer encore une fois les différentes communautés de la ville.

C'est alors qu'il s'attacha d'une manière toute particulière à la maison du Bon-Pasteur qui, dès cette époque, envoyait des colonies à l'étranger. C'était un charme pour lui de parler anglais, italien, allemand avec les jeunes personnes de ces différentes nations qui se trouvaient au noviciat général. Il consentit même à devenir leur confesseur extraordinaire : plusieurs fois l'année, il revenait avec le même empressement s'acquitter auprès d'elles de ses modestes fonctions.

En retournant dans son diocèse, il confirma encore les paroisses de Bécon, Saint-Clément-de-la-Place, Saint-Augustin-des-Bois, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Georges et Champtocé. Sur les frontières du Nantais, à Varades, il trouva la garde nationale qui l'attendait pour lui servir d'escorte jusqu'à l'habitation où il descendait. Avant de le quitter, le commandant, ancien militaire, le prie en grâce de commander le dernier feu. Craignant de le contrister par un refus, il s'avance au milieu de quarante prêtres et d'une foule nombreuse, commande la petite manœuvre du bataillon à la grande satisfaction des gardes nationaux et de tous les assistants, et leur donne ensuite sa bénédiction.

Le lendemain, il était en son palais et écrivait à sa fille : « On m'a si bien traité en Anjou que je quitte à regret ces populations, ces messieurs, ces dames, ces

enfants si gracieux, si aimables, si caressants; ces maires, ces gardes nationaux si chrétiens dont toutes les familles me fêtaient chez elles et me suivaient encore dans les paroisses voisines. Qu'il y a d'aménité et de civilisation dans tout ce peuple! Que de douceurs dans un ministère où il n'y a qu'à prier, aimer et bénir! Que j'aurai peu de mérites devant Dieu! Point d'épines sur ma route. Partout roses et consolations. Que sera-ce donc que le ciel? Je le trouve tout autour de moi. Le Seigneur dira que j'ai été récompensé dans ce monde, et cela est vrai. »

Après l'ordination de la Trinité, il se rendit à l'abbaye de la Meilleraye pour bénir le digne successeur du R. P. de Beauregard, que Dieu avait appelé à lui.

Mgr de Nantes aimait cette abbaye : il admirait ces héroïques enfants du désert : mais il trouvait que dans ce rameau du grand arbre bénédictin, la sève de la mortification chrétienne circulait avec trop d'abondance; il eût voulu que ces bons religieux se fussent souvenus un peu moins qu'ils étaient anges et un peu plus qu'ils étaient hommes. La longueur et l'intensité de leurs jeûnes l'effrayait : « J'aimerais mieux, disait-il un jour à sa table, en montrant de magnifiques poires que ces bons religieux lui envoyaient, j'aimerais mieux qu'ils ne me fissent pas cadeau de si beaux fruits et qu'ils ne passassent pas toute la journée à conjuguer le verbe : J'ai faim.» Il engagea le nouvel abbé à suivre la réforme qu'avaient adoptée d'autres maisons du même ordre. Il fut désespéré de l'énergique résistance qu'il rencontra : saint entêtement qu'après tout l'Église approuve et qui est bien propre à faire rougir le siècle de la décadence toujours croissante de la morale évangélique et de l'abâtardissement déplorable du vrai caractère chrétien.

La longue tournée qu'il venait d'achever en Anjou ne l'empêcha pas d'accomplir, après la Fête-Dieu, le même devoir pastoral dans son propre diocèse. Il parcourut l'arrondissement de Paimbœuf.

Il était à peine arrivé dans cette ville qu'on lui présenta un évêque syrien, Abd-el-mesih, qui voyageait en France pour les intérêts de son diocèse. Il l'accueillit comme un frère en J.-C. : longtemps ils s'entretinrent ensemble en arabe. Comme il lui était impossible d'interrompre, à cause de lui, ses pérégrinations apostoliques, il l'adressa à M. l'abbé Vrignaud en le priant de lui donner l'hospitalité à l'évêché. En attendant, une vertueuse dame de Paimbœuf, Mme Salentin, hébergea l'évêque syrien et son interprète : en sortant de chez elle, ce dernier trouva dans son sac un petit rouleau d'or caché avec toute l'amitié de Joseph mettant sa coupe dans celui de Benjamin.

Le lendemain, Mgr de Hercé rencontrait à Pornic son métropolitain, Mgr de Montblanc, que le fâcheux état de sa santé amenait, chaque année, aux bains de mer. Il le prévint que devant se trouver bientôt sur les confins du diocèse de Luçon, il profiterait de ce voisinage pour rendre à Mgr Soyer une visite qu'il lui devait. Mgr de Montblanc promit de l'y accompagner. En effet, le 8 juillet, il le rejoignit à Légé, dernière paroisse du diocèse de Nantes, et tous deux s'acheminèrent vers le palais épiscopal de Luçon où Mgr Soyer les attendait et les reçut avec une urbanité parfaite.

Comme il leur faisait admirer ce beau palais, ses vastes jardins, le pavillon qu'affectionnait le cardinal de Richelieu, parce que de ce point élevé, avec une longue-vue, il apercevait cette ville de La Rochelle qu'on appelait avec

raison la Genève des Gaules et que son génie devait si profondément humilier plus tard: « Tout cela, lui répliqua Mgr de Hercé, est sans doute fort agréable, mais savez-vous ce qui me plairait le plus à Luçon, si j'avais l'honneur d'en être l'évêque. — Quoi donc? — C'est que Luçon n'étant qu'une cité de quatre mille âmes, il me semble qu'à force d'aller voir tout ce petit monde et de le supplier d'aimer de tout son cœur le Seigneur Jésus, je finirais par les amener tous à fréquenter les sacrements. »

Il n'avait passé qu'un jour entier dans cette ville et pourtant il écrivait : « Mon temps a été à peu près perdu à Luçon. Ce n'est pas ainsi que j'envisage la vie d'un évêque. Je pleure sur le jour où je n'ai pas confessé, prêché, appelé aux pieds de la croix ces frères que je veux sauver à tout prix. Je ne veux me reposer qu'au ciel et pas auparavant. »

Mgr de Hercé ne revit Nantes qu'à la fin de juillet, après avoir parcouru à pied, la tête nue, les rivages de la mer avec ses brises, les bruyères avec leurs sables profonds, les coteaux avec leur soleil caniculaire. Son teint bruni ressemblait à celui d'un soldat qui vient de terminer une rude campagne, ou, comme il le disait plaisamment, à celui du ministre de la reine d'Ethiopie dont il est parlé au livre des Actes. Eh bien! le lendemain de ces quatre mois de courses, de prédications et de travaux, il assistait à l'office capitulaire avec autant d'aisance que s'il n'avait pas quitté le palais épiscopal; et quand, à la fin de la messe, il entonna l'*Adjutorium* de la bénédiction, les chanoines furent tous surpris de la force et de la sonorité de sa voix.

A peine était-il arrivé à Nantes qu'il apprit la nouvelle

de la mort de Mgr Montault-des-Isles. Cette mort l'affligea, non seulement parce qu'il estimait tout particulièrement ce prélat, que l'Anjou était accoutumé à vénérer comme un saint et à chérir comme un père depuis près de quarante ans; mais encore, parce qu'il n'avait pas oublié la promesse qu'il lui avait faite d'évangéliser le Saumurois l'année suivante, et que plus cette mission lui paraissait difficile, plus il y attachait d'importance. Il alla même jusqu'à regarder cette mort comme une punition que Dieu lui infligeait, ne le jugeant pas digne, à cause de ses péchés, de goûter une consolation qui eût été si douce pour son cœur.

C'est à propos de la vacance du siége d'Angers qu'une dame lui disait que cette ville étant très rapprochée de Laval lui conviendrait mieux que Nantes : — « Madame, reprit-il, le Seigneur m'a voulu à Nantes : que sa volonté soit faite ! Du reste, je serais prêt à être évêque de Tobolsk ou de Chandernagor, si le salut de mes frères le requérait. Ma patrie, c'est le Christ. »

CHAPITRE III.

M. Oléron l'invite à évangéliser la Cornouailles. — Il accepte son invitation. — Rêve à cette occasion. — M. Vrignaud lui écrit qu'on pense à lui pour l'archevêché de ***. — Il fait savoir au roi ses répugnances pour cette translation. — Réplique à une dame qui lui offre une lettre de recommandation pour Londres. — Il s'embarque à Saint-Malo avec M. l'abbé Carron. — Il reconnaît à Jersey Mme Émery. — Sa communion à la chapelle catholique de Jersey. — Il débarque à Plymouth. — Château de Trelawny. — Mission où l'évêque prêche deux fois par jour. — Il visite les chrétientés dépendantes de M. Oléron. — Il entre dans les temples protestants qu'il rencontre sur sa route. — Ses remarques. — Il écoute les confessions et fait le catéchisme aux enfants. — Fruits extérieurs de sa mission. — Il sert à table les enfants de la première communion. — Ses adieux. — Largesses au départ. — Retour à Nantes. — Lettre de remercîment de M. Oléron.

Le Seigneur, qui avait lu dans le cœur du prélat le vif désir qu'il avait de travailler pour sa gloire dans le pays de Saumur, ménagea, au printemps de cette même année 1840, une brillante compensation à son zèle.

L'un de ses condisciples de Malestroit, M. l'abbé Oléron, s'était consacré aux missions d'Angleterre, et du château de Trelawny où il s'était fixé il embrassait dans ses travaux la plus grande partie de la Cornouailles. Il connaissait le cœur de Mgr de Hercé, sa science biblique et son talent pour la controverse. Il fit part à son évêque, Mgr Pierre-Augustin Baines, vicaire apostolique du district

de l'Ouest, du projet qu'il avait d'appeler pendant quelque temps à son aide l'évêque de Nantes, afin de réveiller la ferveur de ses catholiques et de piquer la curiosité des protestants. Le prélat anglais reçut cette ouverture avec une grande joie, et répondit à M. l'abbé Oléron en lui envoyant tous les pouvoirs nécessaires à Mgr de Hercé non seulement pour Trelawny, mais pour toute l'étendue de son district.

M. l'abbé Oléron écrivit donc à son illustre ami une lettre très-pressante pour le supplier de considérer Trelawny comme une dépendance de l'évêché de Nantes, et d'entreprendre un voyage, qui serait si utile à tant d'âmes. Après avoir reçu cette lettre, Monseigneur va passer une heure devant le Saint-Sacrement, consulte son conseil, répond qu'il ne voit que des frères sur tous les rivages du monde, et qu'en conséquence, après Pâques, il tournera le cap vers Trelawny.

Nous lisons dans les Actes des Apôtres : « Paul eut une vision pendant la nuit : un homme de Macédoine lui apparut en songe et lui fit cette prière : Passez en Macédoine et venez nous secourir. Dès qu'il eut eu cette vision nous nous disposâmes à passer en Macédoine, ne doutant pas que Dieu nous y appelait pour y prêcher l'Evangile » (Ch. 16. ỿ. 9 et 10). Mgr de Hercé fut favorisé d'une semblable vision. Un beau jeune homme lui apparut sur le rivage de la mer lui montrant du doigt le vaisseau prêt à l'emporter sur les côtes d'Albion. Or, le matin même qui suivit ce rêve, il reçut une lettre de Melle du Dresnay qui l'informait qu'un capitaine anglais, nouvellement arrivé de Calcutta, se proposait de traverser la Manche sur un *cutter* ou petit navire qu'il avait à sa disposition, et qu'il serait heureux de lui offrir

une place dans cette modeste embarcation. « C'est singulier, s'écria-t-il en lisant cette lettre, le jeune homme de mon rêve, le voilà ! J'accepte son offre; étendu sur un matelas dans le petit vaisseau, j'aurai près de moi ma chère Bible en hébreu et en anglais, et je ne m'apercevrai ni des vagues, ni des vents. C'est pour la gloire du Seigneur que j'entreprends cette petite Odyssée. A lui de me sauver ! Je veux bien me noyer, si cela lui est agréable. » A la réflexion il préféra cependant une voie plus sûre et plus expéditive.

Il allait s'embarquer lorsque M. l'abbé Vrignaud qui s'était rendu à Paris pour les affaires du diocèse, lui apprit qu'on songeait très-sérieusement à lui pour le transférer sur l'un des siéges archiépiscopaux les plus importants de France, dans le cas où l'archevêque de ce dernier siége eût été donné pour successeur à Mgr de Quélen. Ce n'étaient pas là de faux bruits : son grand-vicaire tenait le fait de la bouche du roi lui-même. Cette nouvelle jeta Mgr de Hercé dans l'anxiété la plus profonde. Il supplia M. l'abbé Vrignaud de retourner au ministère et aux Tuileries, et de témoigner au ministre et au roi l'invincible répugnance qu'il éprouvait pour cette mutation. Le grand-vicaire s'acquitta fidèlement de sa tâche, et Nantes conserva son évêque. Heureux d'avoir détourné le coup qui le menaçait, il fit en paix ses préparatifs de voyage.

En allant prendre congé du lieutenant-général, M. de Hercé rencontra dans son salon une dame anglaise qui lui offrit une lettre de recommandation pour Londres : « Je vous remercie bien de votre lettre. Je ne vous demanderais, si vous pouviez me les donner, que des cœurs qui pussent comprendre l'amour du Sauveur

Jésus. C'est là mon *Tunnel* et mon *Regent's Park* (1). On m'a déjà offert les plus belles recommandations pour Plymouth où je débarquerai : j'ai remercié, car je veux vivre ignoré dans ce petit trou où je ne veux parler ni entendre parler que de mon Jésus. »

Il partit de Nantes le 7 mai, accompagné de M. l'abbé Carron, alors simple diacre, aujourd'hui curé de la paroisse Saint-André de Paris, et tous deux, après avoir reçu une grâcieuse hospitalité chez M. l'abbé Huchet, curé de Saint-Malo, s'embarquèrent sur la *Camilla*.

« J'espère bien être à Plymouth le 10, écrit-il de Saint-Malo à sa fille, en prenant la jolie *Camilla* doublée en acajou, où je reposerai, comme un patriarche, en chantant les louanges de Dieu. Je ne veux pas dire qu'Abraham eut un bateau à vapeur, et je sais que Moïse reposa dans une nacelle de papyrus. Salomon lui-même était fort gêné des vents étésiens pour le retour de ses flottes qui allaient à Ophir, mais je me figure qu'eux, Isaïe et tous ces grands hommes déroulaient leurs manuscrits en naviguant sur le lac de Tibériade, et qu'ils ne cessaient alors de chanter Dieu de cœur et de bouche, sans interruption. Je voudrais bien les imiter, tout pygmée que je suis. »

Jersey, où il relâcha, lui rappela tous ses souvenirs d'émigration. Pendant qu'il habitait cette île en 1792 et 93, il logeait chez un M. Durell qui avait une très-nombreuse famille. Il lui tardait de savoir ce qu'elle était devenue. Père, mère, frères, sœurs, la mort avait tout moissonné, excepté une seule fille, Nancy Durell. Il sut la découvrir sous le nom de Mme Emery. Elle était

(1) Le pont sous la Tamise, et l'un des plus beaux parcs de Londres.

mère de neuf enfants. Quoiqu'elle n'eût qu'une dizaine d'années, lorsqu'il la quitta, du premier coup-d'œil ils se reconnurent tous deux. Elle lui tendit la main, selon l'usage du pays, sans savoir que le jeune proscrit de 1792 était l'évêque de Nantes de 1840. Ne l'eût-elle pas appris de lui directement, elle l'eût bientôt deviné à sa conversation.

N'ayant pu dire la sainte messe le lendemain matin parce qu'il n'était pas en soutane, il alla communier à la chapelle catholique avant de reprendre la mer. Il salua en passant Guernesey où il avait porté l'uniforme et où il était resté quelque temps en garnison, et le lendemain il débarquait à Plymouth. M. l'abbé Oléron y avait amené une voiture particulière pour le conduire lui-même jusqu'à Trelawny.

Le château de Trelawny tire son nom d'une des plus nobles et des plus anciennes familles du comté de Cornouailles. Deux dames de cette famille, converties très-ferventes, habitent ce château presque toute l'année dans l'unique dessein d'offrir un point de ralliement aux catholiques du pays et de venir à leur secours. Elles logeaient M. l'abbé Oléron; et leur chapelle servait d'église.

Mgr de Hercé arrivait à Trelawny un samedi et dès le lendemain il ouvrit sa mission en officiant pontificalement et en prêchant à la messe et à vêpres. « Seigneur, s'écria-t-il à la fin de son premier sermon, il m'a semblé que c'est vous-même qui m'avez pris par la main et m'avez dit : Viens ! et je vous ai répondu : — Me voici, Seigneur. Faites tout par vous-même, car je ne puis rien, ô mon Dieu ! Ayez pitié de moi ! Donnez de la persuasion à mes lèvres et faites des élus de tous ceux

que je dois avoir pour auditeurs. » Il y avait à l'office beaucoup de protestants : tous s'en retournèrent charmés de cette voix amie et se promirent bien de ne pas manquer une seule des instructions du prélat français.

Il resta un mois entier à Trelawny. Pendant tout ce mois, il prêcha régulièrement matin et soir dans la chapelle du château.

Les dames Trelawny avaient deux frères : l'un, lord-lieutenant du comté de Cornouailles ; l'évêque de Nantes n'eut aucune relation avec lui : l'autre colonel en retraite de l'armée de l'Inde. Ce dernier avait abjuré le protestantisme quelques années auparavant, entre les mains du cardinal de Cheverus : il assistait assidûment à toutes les instructions épiscopales. En témoignage de sa vive satisfaction, il offrit à l'évêque un nouveau Testament chinois qu'il avait apporté de l'Inde.

La petite colonie de Trelawny, véritable oasis au milieu du désert, n'était pas la seule confiée aux soins de M. l'abbé Oléron. Chacun des jours de la semaine, il allait encore parler de Dieu et de sa sainte Eglise dans les diverses paroisses protestantes du comté, discuter publiquement avec les ministres et essayer de les confondre. Toujours il était proclamé vainqueur par les protestants eux-mêmes, et dans toutes ces localités il s'était formé un noyau plus ou moins considérable de fidèles. Il invita son vénérable hôte à visiter aussi ces chrétientés naissantes.

Dans ces excursions, le prélat ne passait jamais devant une église protestante sans demander à y entrer. Mais combien son cœur ne saignait-il pas à la vue de ces temples bâtis par des catholiques et trahis par d'autres catholiques ! Rien n'échappait à son coup-d'œil.

La première chose qui le frappa dans l'église protestante de Pleynt, ce fut le marbre et l'écusson de l'évêque anglican Trelawny, ancien possesseur du château qui lui donnait l'hospitalité : « S'il sortait de sa tombe, disait-il, qu'il serait furieux de voir un évêque catholique dire la messe dans sa propre chapelle et y prêcher le papisme qu'il haïssait tant ! »

A Lanreath, il remarqua de vieilles peintures assez bien conservées et qui représentent une procession composée de tous les ordres hiérarchiques, de sous-diacres, diacres, prêtres, religieux, évêques, cardinaux, et du Souverain Pontife lui-même, la tête couronnée de sa tiare. « Sont-ils là, disait-il encore, pour attester l'antiquité de la prétendue réforme, ou pour protester contre le schisme d'Henri VIII ? »

Ailleurs, en se penchant sur les tombes, et en lisant leurs vieilles inscriptions il ne comprenait pas comment la réforme, en dépit de ses anathèmes, laissait paisiblement les morts réclamer le secours des prières de la sainte Eglise pour le repos de leurs âmes.

Mais chaque fois qu'il rencontrait l'emplacement des autels sur lesquels le sang de J.-C. avait coulé, il restait muet, interdit. Il était alors comme le divin Maître versant des larmes sur la cité déicide. Il ne quittait pas ces temples sans prier le Seigneur d'exaucer la prière du seul évêque catholique qui fût entré sous leurs voûtes depuis trois siècles, et de les rendre un jour à leur ancienne destination.

Semblables à Paul et à Barnabé, Mgr de Hercé et M. l'abbé Oléron se consolaient de toutes ces tristesses en visitant, les unes après les autres, les familles catholiques pour fortifier le courage des disciples, les exhor-

ter à persévérer dans la foi, et leur rappeler que c'est par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu. » (Act., ch. 14. ℣. 21.)

Ces petites courses ne nuisaient en rien aux instructions quotidiennes de la chapelle de Trelawny. Les autres heures libres, le prélat les employait à écouter les confessions de tous ceux qui réclamaient le secours de son ministère, ou à faire le catéchisme aux enfants qui se préparaient à leur première communion. Rien ne lui coûtait, quand il s'agissait du salut des âmes de ses frères, grands ou petits.

Au milieu de ce flux et reflux d'occupations continuelles et variées, le mois s'écoula comme un éclair. Le bruit de la présence d'un évêque français et de ses prédications à Trelawny ne commençait qu'à se répandre; des familles protestantes, des ministres eux-mêmes venaient de fort loin pour jouir de l'honneur et du charme de sa conversation; on s'ébranlait à peine que déjà il fallait songer au départ. Il lui semblait entendre de Trelawny le bourdon de sa cathédrale qui le réclamait pour l'ordination de la Trinité.

La clôture de sa mission était fixée à la Pentecôte. Ce jour-là, le prélat compta de nombreuses communions, trente-et-une confirmations et huit abjurations de grandes personnes. D'autres conversions préparées par lui s'achevèrent plus tard. C'était peu, sans doute, au gré du zélé prélat : il eût voulu changer en catholiques tous les protestants qui l'avaient entendu; mais pour le temps que dura la mission et pour la contrée, au jugement de M. Oléron lui-même, c'était un beau succès.

Du nombre des communiants étaient les enfants qui s'approchaient pour la première fois de la table sainte.

Les châtelaines de Trelawny avaient préparé un repas à ces petits anges. L'évêque ne voulut laisser à nul autre le plaisir de les servir. Il assaisonnait leur thé de force gâteaux et autres friandises. Tant d'aimable condescendance faisait ressortir encore davantage la morgue proverbiale des évêques anglicans; et les protestants eux-mêmes se demandaient, à cette vue, qui des évêques catholiques ou d'eux se rapprochaient le plus du divin modèle caressant les enfants et lavant les pieds de ses apôtres.

Le soir, aux adieux, la chapelle était en larmes. Pour les consoler, le prélat leur promit de revenir dans deux ans, si on lui disait que la sainte semence de la parole divine qu'il avait jetée à pleines mains dans les sillons de leurs cœurs avait germé et fructifié au centuple.

Avant de quitter le château, Mgr de Hercé remit dix-huit louis à M. l'abbé Oléron pour ses pauvres et son école, et fit d'autres largesses pour des communautés. Il donna aussi un *souverain* au jeune Christy qui lui servait la messe tous les jours. A la vue de cette pièce d'or, l'enfant bondit de joie. Il court à Miss Trelawny : — « Ah ! Mademoiselle, regardez donc ! Il faut mettre cela à la banque, n'est-ce pas? Mais est-elle au moins bien sûre. » — Et voilà ce jeune enfant riche de vingt-quatre sols de rente plus heureux qu'un roi ! L'évêque jouissait de sa surprise : il était si doux pour lui de donner un éclair de joie aux enfants de Dieu !

Il s'embarqua à Southampton avec son compagnon de voyage, et le vendredi, 12 juin, il rentrait dans son palais où l'on n'était pas sans inquiétude pour la nombreuse ordination du lendemain. Le jour même, il se rendit à la cathédrale, selon sa coutume, et après l'of-

15

fice capitulaire, il reçut la visite de son chapitre, des directeurs de ses séminaires et des premières autorités de la ville qui vinrent le féliciter de son heureux retour, et apprirent avec bonheur de sa propre bouche les détails les plus intéressants de son voyage.

Huit jours après, M. Oléron lui écrivait de ces lieux tout parfumés de son souvenir et de ses instructions :

Monseigneur,

« Il m'est impossible de vous exprimer toute ma reconnaissance et celle de ma petite congrégation pour toutes les bontés que vous avez eues pour nous. Dieu seul peut vous en récompenser et nous sommes bien sûrs qu'il le fera. On ne parle que de vous ici et dans le voisinage; mes pauvres enfants pleurent encore à votre nom et l'espérance de vous revoir est leur seule consolation. Tous ceux qui eurent le bonheur de recevoir la confirmation paraissent contents et heureux, et j'espère que leur bon exemple et leur foi en amèneront d'autres à désirer participer au même bonheur. Nous avions beaucoup de monde le jour de la Trinité et l'on nous en promet encore davantage demain s'il fait beau. Plusieurs qui étaient venus pour la première fois le jour de la Pentecôte se croyaient, disent-ils, en paradis et désirent nous connaître mieux. Je n'ai point de doute, Monseigneur, que l'impulsion que votre présence a donnée ne se communique au loin et ne fasse un très-grand bien même à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de vous entendre. On m'assure que MM. Buller et Walcott et leurs familles vont partout se vantant de l'honneur que vous leur avez fait, et parlent avec tant d'estime et de respect de vous, que beaucoup d'autres personnes regrettent de ne vous avoir pas connu. Il n'y a rien qui me fasse plus de plaisir

que ce bon témoignage dans la bouche de ceux qui parlent si souvent contre nos doctrines, et qui dispose mieux les pauvres à entendre la vérité.

» Les bonnes religieuses de Lanherne ont bien regretté de ne vous avoir pas invité à leur faire visite. La prieure pense à vous écrire quand j'irai en France. Je ne sais pas encore exactement quand ce sera. On pense que M. Rey de Prior-Park viendra pendant les vacances et pourra me remplacer. Tout va ici comme vous l'avez vu. Il faut toujours être sur ses gardes. Le colonel est très-poli. Le fils aîné de sir William promet aussi de me faire une visite quand il reviendra de Londres. C'est celui sur la tête duquel notre Saint-Père Grégoire XVI prononça cette prière : « Que Dieu vous éclaire, mon fils ! » Puisse-t-elle être exaucée !

» La cloche va sonner, il faut finir pour être exact comme un bénédictin, suivant l'exemple que vous m'avez donné, Monseigneur. Permettez-moi donc de vous répéter encore une fois l'assurance de mon éternelle reconnaissance et de celle de toute ma petite congrégation.

» Il n'est pas nécessaire de me recommander de nouveau, avec tous ceux qui sont autour de moi, à vos bonnes prières ; nous savons que nous pouvons y compter et que, quand vous étendrez votre main pour bénir vos enfants, vous penserez à nous !

» J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de votre Grandeur, le très-dévoué et reconnaissant serviteur,

M. Oléron, Mis. ap. »

CHAPITRE IV.

M. l'abbé de Courson est chargé d'apprendre au prélat la mort de sa fille.— Il rend compte de sa mission à Mme de Vaufleury.— Grande résignation du prélat à la volonté de Dieu. — Lettre à son gendre. — Lettre de condoléance de M. le maire de Nantes. — Détails que lui envoie Mme de Vaufleury sur la mort de sa fille. — Vive affliction du prélat pendant cette tournée. — Rêve qui le prouve. — Il n'en laisse rien percer à l'extérieur. — Mgr de Lesquen l'invite à venir à Rennes.

Dès le lundi de la Trinité, Mgr de Hercé avait repris dans son diocèse le cours de ses tournées pastorales, et ne les avait interrompues que pour venir présider, à Nantes, la grande procession de la Fête-Dieu.

Il était sur le point de repartir, quand M. l'abbé de Courson, supérieur de la maison des philosophes et vicaire-général du diocèse, reçut une lettre de Mme de Vaufleury qui le chargeait d'une bien triste commission : sa fille, sa fille unique dont il avait formé l'esprit et le cœur, dans l'âme de laquelle il semblait avoir versé son âme, sa fille était morte à Laval, le 5 juillet 1840, laissant après elle de grands exemples de piété à six enfants orphelins !

Le visage tout défait, les yeux pleins de larmes, M. l'abbé de Courson avait annoncé au prélat la fatale nouvelle, et, immédiatement après, il répondait à Mme de Vaufleury :

Nantes, 6 *juillet* 1840.

Madame,

« Votre triste message a été pour nous un coup de foudre : nous étions loin de nous attendre au malheur qui nous a frappés au cœur en même temps qu'il frappait notre bien-aimé prélat. J'ai pu, sans délai, m'acquitter

de la douloureuse commission dont je me trouvais chargé. Monseigneur était de retour à Nantes depuis 36 heures. Après m'être entendu avec mes chers collègues et amis, je me suis présenté chez lui. Il m'a deviné lorsque j'ai articulé le nom de sa fille, et, s'élevant à l'instant jusqu'à Dieu, il s'est montré admirable de courage, de foi et de résignation. Je suis encore tout ému de la manière tendre et généreuse, des expressions de foi et de piété par lesquelles il m'a exprimé comment il conciliait les sentiments de père et d'évêque. Je lui ai remis ensuite votre touchante lettre et il a recueilli les consolations qu'elle lui offrait.

» Le saint évêque va porter ses regrets et sa douleur dans le voyage qu'il commence ce soir même. J'aurais voulu qu'il pût différer son départ; mais les populations l'attendent, et il s'oublie lui-même quand il a à remplir quelque devoir de zèle et de charité. Ce départ si précipité a pourtant ses avantages, il fera diversion aux pensées qui le noirciraient dans la solitude.

» Oserais-je, Madame, vous prier de dire à M. d'Ozouville la part que nous prenons MM. Dandé, Vrignaud et moi, à sa douleur et à ses regrets.

» J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DE COURSON, Vic.-gén. »

Après avoir quitté M. l'abbé de Courson, le prélat se rendit dans sa chapelle, et là, humblement prosterné sur son prie-Dieu, la figure cachée dans ses mains, il donna un libre cours à ses sanglots et à ses larmes et resta longtemps plongé dans une profonde méditation.

MM. les vicaires-généraux presque aussi affligés que leur évêque de son immense douleur pensaient à contreman-

der la tournée pastorale : « Non, non, leur dit Monseigneur en sortant de sa chapelle, le père a fait son devoir, c'est maintenant à l'évêque à faire le sien. Je pars. » Et aussitôt il écrit à son gendre :

Nantes, lundi 6 juillet 1840.

« Le malheur affreux qui vient de nous frapper, cher William, m'est parvenu ce matin : je me suis jeté à genoux, pour adorer la main qui veut me crucifier. J'ai offensé Dieu, je n'ai aucun droit au bonheur, je me soumets avec larmes, en adorant le Seigneur. Ma pauvre fille était bien pieuse, il l'aura reçue dans sa miséricorde, il veillera sur les chers enfants qui font une perte irréparable. Ma tournée est fixée, je vais partir, je ne puis désappointer les paroisses qui m'attendent, et d'ailleurs qu'y gagnerais-je? Ce pauvre Alphonse, cette chère Marie, comme ils auront pleuré! Que de chagrins pour eux, pour vous, pour moi, le reste de ma vie! à tout cela, je ne puis me répondre qu'en disant : *Deus dedit*... Il était le maître, je ne méritais pas ce trésor. On me fera passer vos lettres, adressez ici, il me tarde de recevoir de vos nouvelles. Mille remercîments à Mme de Vaufleury. Je vous aime et vous embrasse tous de tout mon cœur.

† J.-Fr. »

Le prélat repartit effectivement le jour même. D'étapes en étapes la poste lui apportait des lettres de condoléances de ses prêtres, des familles de son diocèse qu'il connaissait et des évêques voisins. Ces lettres affectueuses eussent été de nature à mettre du baume sur la plaie de son cœur, s'il eût voulu chercher des consolations ailleurs qu'au saint autel.

Il fut très-sensible, néanmoins, à celle que lui écrivit M. Ferdinand Favre au nom de la grande cité tout entière:

Nantes, *le* 11 *juillet* 1840.

Monseigneur,

« Vivement ému du malheur qui vient d'affliger votre âme, j'ai dû respecter votre douleur et ne point l'importuner de mes condoléances.

» Permettez-moi, Monseigneur, de céder enfin au besoin de mon cœur et d'être près de vous l'organe de mes concitoyens, à l'occasion de la perte cruelle que vous avez ressentie dans la personne de votre fille chérie. Je sais que c'est du ciel que vous attendez votre unique consolation; mais j'espère que vos larmes éprouveront quelque soulagement, si vous daignez contempler toute une cité contristée de la désolation de son premier pasteur. Oui, Monseigneur, vos vertus et vos œuvres vous ont si bien conquis l'affection de cette bonne population, qu'elle a pris la part la plus sincère dans le deuil de votre respectable famille.

» Puisse tant d'amour, uni au dévouement sans bornes du magistrat de cette grande ville, adoucir l'amertume de vos justes regrets et vous offrir l'heureuse préoccupation du bien que votre sainte mission vous appelle à répandre sur un troupeau dont la fidélité égale la reconnaissance.

» Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Ferdinand Favre. »

Mais de toutes ces lettres, aucune ne le soulagea plus que celle qu'il reçut de Mme de Vaufleury. Nous ne craignons pas de l'insérer ici en entier, malgré sa longueur. Grâce à cette plume si fine, si délicate, si spirituelle, le

père put assister aux derniers moments de sa fille, recueillir chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, et jouir de la vivacité de cette foi qu'il avait su lui graver si fortement dans le cœur :

« Le samedi, 4 juillet 1840, Mme d'Ozouville s'étant trouvée plus gênée qu'à l'ordinaire de l'oppression dont elle se plaignait depuis quelque temps, je la quittai à trois heures de l'après-midi avec un pénible sentiment d'inquiétude : je craignais déjà depuis plusieurs mois qu'elle ne portât la maladie qui a enlevé sa mère, qu'elle me rappelait sous ce rapport à tout instant, mais j'étais loin de penser que le progrès dût en être si rapide !

» Je quittai donc ma famille plus tôt que les autres soirs, afin de savoir des nouvelles de cette chère malade, espérant que du mieux allait lui faire passer, et à moi-même, une meilleure nuit. Il était vingt minutes avant huit heures. Elle me dit qu'elle avait eu quelques bons intervalles, mais qu'elle se trouvait prodigieusement gênée, que sa potion ne la soulageait plus ; que M. Bucquet sortait de là, et que s'il ne trouvait rien de meilleur à lui ordonner, elle allait étouffer....

» Je comprenais tout ce que cette difficulté de respiration avait de pénible, mais je n'y voyais aucun danger, et je lui répondais en ce sens, lorsque l'étouffement et l'anxiété s'accroissant encore, elle répétait d'une voix bien entrecoupée : « J'étouffe... mais j'étouffe.... mais je vais étouffer... » M. d'Ozouville, occupé dans la chambre voisine, s'approcha : Eh bien ! ma chère Lucie, on va faire revenir M. Anatole, et, sonnant précipitamment, il ordonna qu'on allât le chercher. Arrivé presque de suite, la pauvre malade lui cria : « Empêchez-moi donc d'étouffer... Donnez-moi donc quelque chose qui m'em-

pêche d'étouffer! » Mon Dieu, madame, voilà de votre potion. Elle ne me fait plus rien, je vais étouffer!... Madame, calmez-vous... Monsieur, j'étouffe, ah! ah! mon confesseur. Mais madame, il n'est pas question de cela : mais enfin, madame, si cela vous tranquillise, faites-le venir... cela pourra vous faire du bien... (Cette concession du médecin me glaça de crainte). Ah! reprit-elle, je ne le veux que si cela est nécessaire, car cela va bien me fatiguer!... Madame, cela n'est pas nécessaire, mais cela va vous tranquilliser. » M. d'Ozouville, comprenant sans doute, comme moi, que le médecin voyait du danger, dit aussi : Oui, oui, M. Favroles... Je cours trouver l'abbé Hoyaux et le prie de l'aller chercher au plus vite...

» Etourdie, écrasée, je savais à peine ce que je faisais, et en me rapprochant du lit de la chère malade, elle me dit : Vous n'allez pas me quitter, n'est-ce pas?... Plus tard le mari me fit aussi la même demande, et certes comment aurais-je pu m'éloigner! fixée par mon cœur, et aussi par la pensée que Monseigneur de Nantes l'aurait pour agréable, il m'eût été impossible de quitter sa chère enfant.

» *Huit heures.* — M. Favroles arrive, se présente, la confesse, en quelques minutes, et me dit : Envoyez chercher ce qu'il faut pour l'Extrême-Onction. Mon air disait sans doute tout ce qui agitait mon esprit, car il ajouta : Elle est prévenue, c'est arrangé, faites vite... Et en peu d'instants tout fut préparé.

» M. d'Ozouville, qui ne négligeait aucuns soins du corps, non plus que ceux de l'âme, avait fait courir chez les médecins, et MM. Piniat et Berangerie furent bientôt à même de joindre leurs lumières et leurs efforts à ceux

de M. Bucquet, et hélas, leur coup d'œil sur la malade fut loin d'être rassurant!

» *Huit heures et demie.* — Elle reçut donc l'Extrême-Onction avec une douceur, une résignation, un calme qui ne laissaient pas même percer la surprise et le saisissement qui nous bouleversaient tous. De temps en temps au milieu de la plainte continuelle ah! ah! à laquelle la forçait le défaut de respiration, elle nous disait : Priez!... priez!... priez pour moi!

» L'oppression était déjà à son comble : chaque respiration était une plainte courte et un peu aiguë, et déjà accompagnée d'une sorte de bruit approchant du râle et qui déchirait le cœur!... Les médecins ordonnaient quelques boissons, du vin d'Espagne, appliquèrent la moutarde, etc., mais rien n'empêchait le mal de s'accroître : le froid de la mort pénétrait déjà dans ses membres, si bien qu'ils croyaient qu'en moins d'une heure tout allait être terminé.

» Cependant, sauf cette oppression cruelle, la tête était si bonne, les forces, la physionomie, tout était si vivant, qu'il fallait les lumières de la science pour croire qu'elle allait mourir. Je ne l'avais jamais vue plus lucide, plus noble, plus pleine de vie. Me penchant alors vers M. Piniat, debout près de moi autour de ce triste lit : Qu'est-ce donc, monsieur, qui la fait mourir? « Un épanchement au péricarde... » Oh! alors, je compris... Les docteurs se tenaient habituellement dans la chambre voisine, et n'en sortaient que pour poser de nouveaux sinapismes, pour essayer ces vésicatoires d'eau bouillante si douloureux sur la poitrine et sur le dos, et qu'elle subissait avec une admirable patience, ne refusant rien, ne se plaignant de rien. « Ne craignez pas la

souffrance, disait M. d'Ozouville, mais faites tout ce qu'il est possible de faire pour la sauver. » Ils avaient en effet besoin d'être excités; car, n'espérant rien, c'était plutôt pour satisfaire le mari que pour triompher du mal, qu'ils essayaient ces douloureux moyens. Un petit moment il sembla que les extrémités étaient moins froides, qu'il y avait une sorte de réaction... Mais ce ne fut qu'une lueur légère et qui ne rappela pas l'espérance, même pendant sa courte durée. Le coup était porté; il ne s'agissait plus que d'un peu plus ou d'un peu moins dans la durée de la lutte.

» Déjà depuis longtemps M. d'Ozouville, assis sur le bord du lit, soutenait, en priant tout haut, le corps et la tête de sa femme. On ne peut concevoir qu'il ait pu se tenir, pendant près de huit heures, dans une attitude aussi fatigante et aussi incommode; il répétait le *Memorare* en français, en le commentant dans tous les sens, et parlant à découvert de ses craintes. L'impression que j'en éprouvais me fit craindre d'abord celle que la malade pouvait en ressentir, mais elle n'en paraissait nullement peinée, au contraire, et elle n'interrompait l'édifiante prière de son mari que pour exprimer de pieux désirs. Elle demanda un voyage à Avenières, et un à S. Michel, en l'honneur de S. Alphonse; que M. Favroles dît la messe pour elle le lendemain; et puis nous disait souvent de prier pour elle. MM. Favroles et Hoyaux partirent pour Avenières, Manon pour S. Michel; il était près de onze heures quand ils rentrèrent.

» *Onze heures.* — Ils retrouvèrent M. d'Ozouville comme ils l'avaient laissé, fortifiant sa chère malade (toujours dans le même état) par ses pieux accents, et répétant avec une foi et une persévérance dont il faut

avoir été témoin pour se faire idée de ce qu'elles avaient de pénétrant, ces sublimes paraphrases dont je paierais bien cher le texte exact, et dont voici à peu près le sens :

« Serait-il possible, ô Marie, que ces six enfants, qui » tous portent votre nom, et dont le dernier n'a pas » encore six jours, aillent devenir orphelins ! Vous savez » que nous leur avons toujours appris à vous honorer ; » qu'à peine ils pouvaient balbutier votre nom, que déjà » ils savaient l'amour et la confiance qu'ils devaient vous » porter. Oh ! ne permettez pas qu'ils perdent la mère » que rien ici-bas ne saurait leur remplacer ! Que ce soit » plutôt moi qui leur suis bien moins nécessaire !... Oh ! » que volontiers je m'offrirais en échange !... Conservez-» nous-la, je vous en prie ! Ce n'est pas un miracle, il » me semble, que nous vous demandons... Non, je crois » que c'est possible encore... Mais ce serait un miracle, » cela vous serait aussi aisé !... Et quand fut-il plus né-» cessaire que pour conserver une mère à six enfants, » dont le dernier n'a pas six jours ! Souvenez-vous donc, » ô Marie, etc... Vous savez combien nous vous aimons, » combien nous nous confions en vous, combien nous » avons toujours été sensibles à votre gloire et désireux » de la procurer, ayez donc pitié de nous !.. Souvenez-» vous donc que personne ne vous a implorée en vain... » Ne souffrez pas qu'on puisse dire que vous ne nous » avez pas exaucés... Cependant, vous le savez, ô ma » bonne Mère, nous ne voulons que la volonté de votre » Fils et la vôtre. Oh ! non ! nous ne voulons que la vo-» lonté de Dieu !... N'est-ce pas, ma bien-aimée Lucie, » que vous ne voulez, que nous ne voudrons jamais que » la volonté de Dieu : oui, toute sa volonté !... » A cette question répétée plusieurs fois dans le courant de la

nuit, Lucie répondit toujours, oui... oui... avec une adhésion et un ton qui semblaient dire : Comment faire une telle demande? Pourrais-je vouloir autre chose? Puis elle ajoutait toujours : Mais qu'il me donne la patience!... Et sur ce que nous lui demandions : Vous souffrez donc beaucoup? elle répondait : Oh! oui, beaucoup!... je suis comme dans le feu. Et en effet, les épispastiques dont elle était bardée depuis les hanches, pour ainsi dire, jusqu'à la plante des pieds, les brûlures de la poitrine et du dos, ce râle qui obstruait la respiration devaient composer un douloureux martyre; et cependant pas un mot de plainte, que ce cri que le défaut de respiration la forçait de jeter; pas un mot d'impatience, pas un regard de regret sur sa jeunesse, sur une vie que tant de doux liens, une position brillante rendaient si chère et si belle!... Elle n'opposait aucune résistance à la main divine qui la purifiait par la douleur, et qui, dans l'espace de quelques heures, allait tout lui enlever! Elle voyait tout, comprenait tout, ses facultés n'avaient jamais été plus entières, et elle demeurait ferme, paisible, et de tout ce que nous étions, c'était elle dont l'esprit était le plus présent! Ce miracle de la grâce paraîtra d'autant plus évident que l'on aura connu davantage combien Lucie y était peu disposée naturellement. Sa vivacité la portait au contraire à se contrarier outre mesure des plus petits événements de la vie : et dans une circonstance aussi difficile, elle a montré une douceur, une générosité, une fermeté bien rare, même parmi les Saints! La grâce seule pouvait faire de si grandes choses : c'était vraiment *l'ouvrage du Seigneur, nos yeux le reconnaissaient et le voyaient avec admiration.*

» *Minuit.* — Cependant la lutte se prolongeait au-delà

de la pensée des médecins, et les deux extraordinairement appelés, se voyant inutiles, se retirèrent. M. Bucquet resta seul.

» Quelque chose de moins gêné dans la respiration se faisant remarquer, sans que, hélas! l'état devînt meilleur, M. Favroles parla du Saint-Viatique qu'il n'avait pas osé donner, dans la crainte que la difficulté de le consommer ne fût trop grande. Ah! dit-elle, je crains de ne le pas assez bien recevoir. Je me charge de tout, répliqua l'abbé Favroles, et nous de tout disposer.

» Je pense que c'est à cet instant qu'elle demanda à reparler à M. Favroles, qu'elle recommanda ses enfants à son mari; car, en ma présence, et j'en étais étonnée, elle ne lui en parla pas, et je sais qu'elle l'a fait.

» Je pense encore, que c'est pendant que M. Favroles était à chercher le Saint-Viatique, que M. d'Ozouville, continuant toujours ses admirables prières (car il ne les cessait que quand MM. Favroles et Hoyaux, ou moi, les variions par le *Miserere*, l'*Ave maris stella*, le *Sub tuum*, l'*Invocation de saint Michel*, etc., nous disant : Ne cessons pas de prier, car Dieu peut tout accorder à la persévérance de la prière), c'est sans doute alors qu'il dit : « Nous nous pardonnons bien, n'est-il pas vrai, ma bien-aimée, tout ce qui a pu nous fâcher les uns contre les autres? Oh! oui... oui... tout, répondit-elle. Et faisant effort pour dire de suite un plus grand nombre de paroles, elle ajouta en les entrecoupant beaucoup : Je regrette d'avoir parlé... si sévèrement à Alphonse... cette après-midi... (L'enfant n'ayant pas voulu s'en aller de la chambre de sa mère, elle l'avait renvoyé un peu vivement). » Intéressante femme, les troubles de sa conscience étaient bien légers.

» Elle reçut donc le Saint-Viatique avec beaucoup de foi, et le consomma sans aucun accident : ce fut une grande consolation pour tout ce qui l'entourait de la voir munie de tous les Sacrements!

» *Une heure.* — Peu après sa respiration devint plus libre, l'embarras de la poitrine semblait avoir baissé, et plus pour nous tranquilliser, il semblait, que pour elle-même, elle dit avec une douceur de cœur et de voix inexprimable : Je suis mieux! Je suis mieux!... Et M. d'Ozouville, toujours dans la même attitude : Eh bien, oui, ma chère amie, vous êtes mieux, ne perdons pas toute espérance. Dieu va peut-être vous rendre à nos désirs, combien nous l'en bénirons!... Mais s'il en était autrement, il sait bien, n'est-il pas vrai, que vous ne voulez, que nous ne voulons que sa volonté? Et toujours ce oui... oui, si fortement prononcé pour réponse.

» Nous ne savions tous, médecins, comme les autres, ce que nous admirions le plus de la foi courageuse du mari ou de la femme : cela formait un ensemble qu'il est impossible de se figurer, un spectacle d'une beauté qui ne s'est jamais vu et qui ne se reverra probablement jamais. La mort se cachait pour ainsi dire sous les idées vivifiantes de foi, d'espérance et de charité qui en ôtaient toute l'horreur. Ah! c'est ainsi, disais-je, que la créature régénérée devrait toujours mourir : c'est ainsi que je conçois l'amour conjugal... Et tous nous étions saisis d'une religieuse admiration!

» Depuis longtemps déjà Lucie appliquait respectueusement ses lèvres sur le crucifix, lorsqu'on le lui présentait; bientôt elle n'avait plus voulu le quitter, et pour qu'elle l'eût à sa disposition d'une manière plus facile, M. William le conserva toujours dans la main dont le

bras entourait la taille de sa femme, et elle le baisait. Elle voulut de plus qu'on lui apportât la médaille miraculeuse, celle de saint Alphonse. Sa connaissance était toujours aussi parfaite; sa résignation et sa patience ne se démentaient point, et pourtant ce mieux qu'elle avait espéré ne se manifestait pas!... Bonne et occupée des autres : Quelle nuit, me dit-elle, nous vous faisons passer!

» M. d'Ozouville continuait toujours à répandre son âme devant Dieu, et à le conjurer, avec plus d'instances, de lui conserver une femme qu'il aimait d'une affection si véritable, et à qui il le prouvait d'une façon si héroïque. Il s'adressait souvent à tous les saints Patrons de ses enfants : Saint Alphonse, saint Xavier, etc., priez pour que ces pauvres enfants ne soient pas orphelins! Voyez ce qu'ils deviendraient, s'ils perdaient leur mère, etc. Enfin il diversifiait en cent façons ses ferventes prières qui n'étaient autre chose que ses pensées, et il les exprimait dans des termes si appropriés et si touchants, que c'est une vraie peine pour moi de ne pouvoir les rendre toutes et mot à mot comme elles ont été prononcées. Elles faisaient d'ailleurs bien plus que d'édifier, que de ravir d'admiration les assistants, elles fortifiaient singulièrement la pauvre malade : on s'en apercevait visiblement, et j'en acquis la douce certitude lorsque M. William ayant cessé, je ne sais pourquoi, quelques instants, elle lui dit : Dites donc, William! Je vis le secours qu'elle en recevait : elle puisait dans cette improvisation si pénétrante, si pleine de vie, ce courage qui nous étonnait tous. Son âme s'en nourrissait, y trouvait une défense contre les craintes de la mort, et la force de s'élever au-dessus de la souffrance et des faiblesses du corps.

» *Deux heures et demie.* — Ce mieux dont j'ai parlé

n'avait fait aucune illusion à M. Anatole, qui, aussi accablé que nous tous, venait de temps en temps prendre le pouls de la malade, sans pouvoir rien lui dire de plus rassurant. Elle vit cette lueur d'espérance s'évanouir avec la même égalité d'âme : elle vit qu'il fallait mourir !... Et c'est, je crois, à cette heure qu'elle dit d'une voix encore très-forte : William, mon testament est dans mon sac....

» Elle convint ensuite avec son mari et M. Favroles de faire le vœu d'élever, en cas de guérison, une petite orpheline : toutes ses pensées étaient tournées vers Dieu et les bonnes œuvres.

» L'état s'aggravant de plus en plus, M. Favroles récita les prières des agonisants à haute voix : nous nous y mîmes tous, et elle les suivit avec nous tous jusqu'à la recommandation de l'âme. On en vint à parler si franchement de cette mort que l'on attendait, et qui ne différait autant que pour donner un plus ample triomphe à la grâce, que M. d'Ozouville disait : O mon Dieu, quel réveil pour ces pauvres enfants dont maintenant le sommeil est si paisible ! quelle douleur pour eux, pour moi, pour nous tous ! que vais-je devenir sans ma femme chérie?... O quelle peine... J'ajoutai : pour ce pauvre Evêque de Nantes ! Lucie, se mêlant à cette étonnante conversation, s'écria avec un accent bien pénétrant : « Et mon père, mon père !... et mon oncle... » Et M. d'Ozouville continua de confier tout haut et ses cuisantes peines et ses pieux sentiments : et sa femme y puisait de nouvelles forces, et elle baisait son crucifix et ses médailles avec plus d'amour. Et nous, ébahis, saisis, nous ne savions si nous étions avec des créatures ou avec des Anges.

» Enfin la malade paraissait s'affaiblir un peu : la plainte devenait plus basse et plus silencieuse. M. William appela Emilie pour lui remettre son précieux fardeau, pria M. Favroles de le suivre, disant : Il faut être confessé pour soutenir un pareil coup!... Il avait pu, depuis sept heures qu'il combattait, arrêter ses larmes : mais à peine dans l'autre appartement, il en fut tellement suffoqué, qu'il ne put les retenir, ni modérer ses sanglots, si bien que malgré notre empressement à fermer la porte, Lucie dut parfaitement les entendre : mais elle était si abandonnée à Dieu, et déjà tellement dans le ciel, qu'elle n'en parut pas ressentir la plus légère impression.

» *Deux heures trois quarts.* — Après dix minutes peut-être, M. d'Ozouville revint, muni d'une nouvelle force, reprendre sa place, et, s'apercevant de l'affaiblissement progressif qui se manifestait, il ne parla plus de la possibilité de vivre, mais du bonheur de si bien mourir... Comment rendre ses angéliques paroles!...

« Allons, ma chère Lucie, les fatigues du combat vont
» bientôt finir, vous voilà au moment de recevoir votre
» couronne!... Nous n'étions pas dignes de vous conser-
» ver : mais vous, vous êtes digne d'aller posséder votre
» Dieu! Vous allez être unie à lui pour toujours!....
» Allons, ranimez votre foi, votre confiance! Le voilà
» qui va venir lui-même au-devant de vous. C'est par
» Jésus-Christ et par ses mérites que vous avez vaincu.
» Vous n'allez plus avoir à craindre les dangers de la
» terre!... Voilà la Sainte Vierge qui vient à votre ren-
» contre, saint Alphonse, saint Xavier, etc., vous faire
» cortége... Notre-Seigneur lui-même va vous recevoir...
» Vous êtes heureuse, il n'y a que nous de malheureux,
» mais votre bonheur doit aller avant le nôtre!!!! O mon

» Dieu, recevez-là ! Voyez son courage, sa résignation,
» sa foi ! Que tous les sacrifices qu'elle vous a si généreusement faits, acquittent ses dettes envers votre justice ! Si ce n'était pas suffisant, donnez-moi de satisfaire pour elle ! Prenez sur moi tout ce que vous voudrez pour avancer son bonheur !... Que le sacrifice que je vous fais de tout le mien, car après l'avoir perdue, il n'en est plus pour moi sur la terre, lui serve à acquérir plus tôt le bonheur de vous posséder ! Oui, je le fais en cette vue, autant qu'il est en moi ! Et j'ose y mettre encore une autre condition, c'est que vous allez servir de Père à nos pauvres enfants, que toujours vous les protégerez, et que vous ne permettrez jamais qu'ils s'éloignent de vous, et que la perte qu'ils font leur soit préjudiciable à vos yeux... C'est que votre Mère sera aussi la leur ! O mon Dieu, recevez-la, je la remets entre vos mains, ouvrez-lui vos bras et votre ciel !... »

» Il m'est impossible de redire un hymne que la terre n'avait pas encore entendu : j'étais d'ailleurs trop émue, trop saisie, je sentais seulement que ce mari si chrétien nous élevait tous au-dessus de la terre, et qu'il portait cette épouse si chérie sur ses bras dans les cieux !... Je n'avais jamais vu la mort que dans deux enfants tout petits : j'aimais et je regrettais profondément Mme d'Ozouville : la pensée de son père ne me quittait point : j'étais tellement saisie et hors de moi que cela a rendu plus fugitifs encore des souvenirs que ma mémoire éteinte n'a plus le pouvoir de conserver que très-confusément. Ah ! c'est dans une telle circonstance, où tout eût été si précieux à conserver, que l'on s'aperçoit plus péniblement encore de ce que l'on a perdu, que l'on regrette plus

amèrement cette faculté, qui eût été si utilement employée! Tout était si beau, si grand, et en même temps si simple! l'expression si noble, qu'il eût été bien précieux de pouvoir tout transmettre dans sa sublime exactitude! Dieu m'a privée de cette consolation, et il faut me résoudre à n'en approcher que de bien loin!

» Que M. d'Ozouville ne s'étonne, ni ne se contrarie de mon désir de recueillir, de reproduire toutes ses paroles. Ce n'est pas dans la pensée de se glorifier de la part que Dieu lui a donnée dans ce miracle de la grâce; mais, c'est que s'il a été donné au mari de les proférer, il était beau aussi à la femme de pouvoir les entendre! que dis-je, de se les approprier, comme elle l'a fait, et c'est ce mérite que j'ai l'intention de faire ressortir et d'exalter. Lucie, toute vivante qu'elle a été jusqu'à la fin, pour ainsi dire, car il n'y a pas eu dix minutes peut-être entre la plénitude de la vie et la mort, capable de tout, n'avait de difficile que la parole; mais il faut regarder dit par elle tout ce que disait son mari, et c'est ce qui rend ces paroles doublement précieuses et doublement admirables.

» *Trois heures trois quarts.* — M. d'Ozouville continua jusqu'à la fin, et encore après, ces effusions ardentes d'un cœur si rempli de foi et de tendresse... Enfin, ne pouvant plus douter de son malheur, il posa avec précaution et respect, sur son oreiller, cette tête qu'il avait si longtemps soutenue de la sienne. Il se mit à genoux, disant : Tout est fini! (Elle avait passé si paisiblement au Seigneur que l'on n'avait pas distingué son dernier souffle.) Il pria avec une admirable ferveur, lui baisa affectueusement la main, et comme s'il eût craint de troubler son repos, il put encore contenir ses larmes,

jusqu'à ce que dans l'autre chambre il se crut permis d'exhaler toute sa douleur : alors aussi je n'ai rien vu de semblable : et il me fut donné de comprendre, encore mieux, tout ce que tant de courage avait eu de surnaturel : mais, avant de le suivre, je voulus aussi m'approcher de ce lit, d'où une âme si sainte venait de s'échapper. Je pris cette main qui déjà commençait à se glacer, je la baisai avec un respect tendre et profond; je jetai les yeux sur ce visage, qu'aucun effort n'avait défiguré, et qui me parut recueilli par un calme céleste. Il me semblait voir une statue de marbre blanc représentant une jeune personne endormie. Après une courte prière, je me hâtai de rejoindre l'infortuné dont la vertu et la douleur m'inspiraient tant d'intérêt !

» Ainsi est morte, à trente-quatre ans, la mère de six enfants charmants, l'épouse du meilleur des époux, la fille du plus tendre et du plus aimable des pères, la femme la plus agréable et la plus aimée; car qui n'aimait pas Mme d'Ozouville ? qui ne regrette pas sa conversation si spirituelle, accompagnée d'une si aimable simplicité? car, douée de plus d'esprit et d'instruction que la plupart des autres femmes, elle ne cherchait jamais à montrer son savoir, ni à se prévaloir en rien. Elle était prévenante envers tout le monde, et ne comptait jamais avec ses amies. Quels affectueux égards elle avait conservés pour les amies de sa mère, à qui elle consacrait un temps qu'elle eût passé bien plus gaiement ailleurs ! Qui n'a pas connu sa bienfaisance et le grand nombre de cœurs qu'elle s'était attachés par ses bienfaits, son obligeance, son amabilité. Eh bien ! elle a tout sacrifié, sans qu'il ait semblé lui en coûter la plus légère peine. Dieu s'était rendu le maître de tout son être, et a voulu en faire le

triomphe de sa grâce : ayons le courage de l'en bénir! Oh! oui, qu'il en soit béni à jamais! Mais en le remerciant des célestes consolations qu'il nous a ménagées à tous dans une si grande perte, mettons à profit l'exemple qui nous a été donné, et tâchons de mériter à notre tour les miséricordes du Seigneur!

» Puisse ce canevas, si défectueux qu'il soit, aider les souvenirs de M. d'Ozouville, et lui rendre plus facile de faire une relation plus digne de son objet!

» *A La Cour, le 10 août 1840.* »

Pendant cette tournée qui se prolongea jusqu'à la fin du mois, Mgr de Hercé, on le conçoit, avait le cœur bien malade. De tristes pensées le poursuivaient la nuit comme le jour. Il écrivait à Mme de Vaufleury le 25 juillet : « Hier matin, vers l'aurore, je fus transporté en rêve, à La Roche : le thé était servi, et ma pauvre Lucie était à table, parée d'une robe blanche, avec une coiffure qui cachait son visage. Je lui adressai la parole, elle ne répondit pas, mais resta assise avec nous, et je la quittai, j'ignore comment. Ce matin, elle était dans une chambre de Laval, la tête nue, en robe de négligé : je me suis jeté à son cou : Te voilà donc, lui ai-je dit, avec une effusion de cœur inexprimable! Elle a souri, et n'a pas répondu. Hélas! notre vie, notre bonheur, n'est qu'un songe : je n'oserais pas dire à tout autre ces moments d'illusion, mais à vous, je puis ouvrir toutes les plaies de mon cœur. »

Cependant son courage épiscopal ne se trahit pas un seul instant. Cette tournée ne différa en rien des tournées précédentes. Comme toujours, après s'être acquitté de ses fonctions à l'église, il visita les riches et les pauvres et surtout ses chers malades. Il ne redoutait rien

tant que d'attrister les autres de sa propre douleur. Il avait sans cesse, devant le monde, le sourire sur les lèvres. A le voir extérieurement, personne n'eût deviné son deuil. Il n'exhalait ses plaintes que quand il était seul, et aux pieds de son crucifix.

Comprenant combien il devait être affligé de la perte de sa fille, Mgr de Lesquen ne se contenta pas de lui exprimer toute la part qu'il prenait à cette perte, mais il le supplia de venir passer quelques jours à Rennes après sa tournée pastorale et verser une partie de sa douleur dans un cœur qu'il connaissait depuis longtemps et qui saurait la comprendre. Depuis qu'il était évêque, Mgr de Hercé n'avait pas revu Mgr de Lesquen. Il avait à se justifier verbalement de n'avoir pas accepté son siége. Il vint donc à Rennes et passa quelques jours avec le vénérable pontife qui lui avait imposé les mains pour son sacerdoce, avec son ancien directeur et plusieurs de ses condisciples de Malestroit. Il fut enchanté d'offrir, chaque matin, l'adorable sacrifice dans cette même église où, le 18 décembre 1830, il avait reçu le pouvoir de monter au saint autel et d'immoler la sainte victime. Ce petit voyage fut donc doublement heureux : il diminua le chagrin de Mgr de Hercé, et le petit ressentiment de Mgr de Lesquen s'éclipsa complétement devant la tombe de Mme d'Ozouville.

CHAPITRE V.

Historique de la cathédrale de Nantes. — Cérémonie de la bénédiction de la première pierre des nouveaux travaux. — Baptême des cloches de la cathédrale. — Exquise délicatesse du prélat dans le choix des parrains et des marraines. — Les cloches envoient leur action de grâces à la très-sainte Vierge. — Société de l'Océanie : son double but. — Nomination et bénédiction de l'*Arche-d'Alliance.* — Sacre de Mgr Saint-Marc : Mgr de Nantes assiste le prélat consécrateur. — Mort de Mgr Paysant. — Exclamation de Mgr de Hercé en apprenant cette mort. — M. l'abbé Regnier invite Mgr de Hercé à venir présider aux obsèques. — Mgr de Hercé est appelé à sacrer le successeur de Mgr Paysant.

Une grande cérémonie attendait l'évêque de Nantes à son retour de Rennes : la pose et la bénédiction de la première pierre des travaux d'achèvement de sa cathédrale.

A Nantes, la cathédrale reste le seul édifice auquel se rattache l'antique histoire de la cité. C'est sur les fondations d'un temple romain élevé lui-même, dit la chronique, sur les ruines d'un temple de druides, qu'au IIIe siècle l'évêque Evhemerus ou Eumélius commença le vaste édifice que saint Félix, son successeur, eut la gloire d'achever. Détruit par les Normands, relevé par un duc Alain, agrandi par les évêques Guerek et Geffroy, c'est au quinzième siècle seulement qu'il céda la place à la cathédrale actuelle, dont la première pierre fut posée par le bon duc Jean V; mais elle ne se continua qu'avec le

temps. Au seizième siècle, la duchesse Anne, dernière duchesse de Bretagne et deux fois reine de France, l'embellit de riches ornements. Elle n'avait encore que ses tours, son chœur et sa grande nef, lorsqu'en 1657 fut construit le bras droit sous lequel on admire le tombeau de marbre du duc François II et de la duchesse son épouse, chef-d'œuvre de Michel Columb, l'un des plus fameux artistes de cette époque. Mais jusqu'à nos jours cette cathédrale manquait de son bras gauche et d'un chœur en harmonie avec la grande nef et les tours.

Depuis qu'il était à Nantes, Mgr de Hercé n'avait cessé d'appeler l'attention du Gouvernement sur cet édifice majestueux et de solliciter les fonds nécessaires pour l'achever. Enfin, les plans des architectes approuvés, et les premières allocations assurées, le prélat fixa le jour de la bénédiction de la première pierre des nouvelles constructions, et, pour donner plus de solennité à la cérémonie, il invita son vénérable collègue d'Angers et toutes les autorités de la ville à s'y trouver.

Le 3 septembre, tout le clergé de Nantes se réunit aux deux évêques et au chapitre, et, à l'issue de l'office capitulaire, la procession sortit de la cathédrale et se rendit par le Cours sur le chantier des travaux, escortée des deux lieutenants-généraux d'Erlon et Fabvier, des députés du département, du maire et de son conseil municipal, du conseiller de préfecture remplissant par intérim les fonctions de préfet du département, des membres du conseil général présents à Nantes et d'une foule immense de fidèles.

Après avoir prononcé un discours qui impressionna fortement son entourage, le prélat bénit donc cette première pierre; et, aussitôt après, y fut déposée et scel-

lée une boîte de plomb renfermant une médaille d'argent à l'effigie du pape Grégoire XVI, une pièce de monnaie à celle de Louis-Philippe, et une plaque de métal aux armes de Mgr de Hercé, du chapitre et de la ville, portant en style lapidaire l'inscription commémorative de la fête.

La cérémonie se termina par la bénédiction pontificale que la foule reçut avec un religieux recueillement, et chacun se retira emportant au fond de son cœur une de ces joies intimes dont la religion seule a le secret, parce que, selon l'énergique expression de notre éloquent prélat : *Être immortel, l'homme veut l'éternité, il veut l'infini, il ne lui faut rien moins que Dieu, car Dieu seul est plus grand que son cœur.*

Quelque temps après avait lieu, dans l'enceinte de cette même cathédrale, une autre cérémonie que nous pouvons d'autant moins passer sous silence que c'est Mgr de Hercé lui-même qui l'ordonna et qu'elle témoigne au plus haut degré de la profonde estime qu'il ressentait pour toutes les classes de le société; nous voulons parler du baptême des cloches de la cathédrale de Nantes.

Elles sont au nombre de huit et forment les huit notes de la gamme. La première pèse 5,650 kilogrammes et la dernière 690 kilogrammes 1/2. Il s'agissait, par conséquent, de choisir huit parrains et huit marraines. Pour ne blesser aucune susceptibilité, le prélat voulut que le département, la ville de Nantes, la noblesse, le haut et le petit commerce, les corps d'états, et l'enfance même eussent leurs représentants au baptême de ces cloches. Ainsi, la première fut présentée au nom *du département,* par M. Jean-Baptiste Drouot, comte d'Erlon, lieutenant-général commandant la division militaire, et

par Mme Antoinette Teisseire, épouse de M. Chaper, préfet de la Loire-Inférieure; la deuxième, au nom *de la ville* de Nantes, par M. Bignon, député de la Loire-Inférieure, et par Melle Favre, nièce de M. le maire de Nantes; la troisième, au nom *de la noblesse*, par M. de la Tullaye et Mme Joséphine de la Villestreux, marquise des Dorides; la quatrième, au nom *du haut commerce*, par M. Jules Gouin, vice-président de la chambre de commerce et par Mme Félicité Belloc, veuve de M. Colas, ancien négociant; la cinquième, au nom *des marchands*, par M. François Maurice et Melle Marie Bonhomme; la sixième, au nom *des corps d'état*, par M. Pierre Baranger, menuisier, et par Mme Marie Maillet, épouse de M. Pierre Garreau.

Les deux autres étaient d'anciennes cloches qui n'avaient été refondues que pour être mises d'accord avec la nouvelle sonnerie. Par un autre sentiment de délicatesse, le prélat leur donna pour parrains et marraines des enfants ou petits-enfants des parrains et marraines qui avaient donné leurs noms aux cloches qu'elles remplaçaient. C'étaient, pour la septième, Claude-Augustin de Sesmaisons, âgé de sept ans, et Melle Juliette de Menou, âgée de neuf ans; et pour la huitième, M. Charles Espivent de la Villeboisnet, et Melle Henriette de Monti. L'enfance venait en leur personne mêler à la fête le sourire de sa pieuse innocence et rappeler le souvenir de généreux ancêtres.

Au milieu de la nef principale, s'élevait un beffroi décoré avec autant de luxe que d'élégance. Là étaient suspendues les huit cloches, revêtues de tuniques en brillantes étoffes et de dentelles d'un grand prix.

A onze heures, le prélat commença la sainte messe

pendant laquelle la musique de la société des beaux-arts fit entendre d'harmonieux accords; et l'épouse d'une des plus héroïques victimes de nos discordes civiles, Mme de Bréa, ainsi que Mmes Arnaux, de Terney et de Fontenilliat firent une quête des plus abondantes, pour aider la fabrique à payer l'airain sacré.

Après la messe, entouré de tous les officiers de l'autel, mitre en tête et crosse à la main, le prélat prononça une touchante allocution, puis se rendit auprès des cloches avec tous ses assistants, pour procéder à leur bénédiction.

L'œuvre des cloches avait été depuis très-longtemps recommandée à la Sainte Vierge, il était bien juste qu'elles lui consacrassent leurs premiers accents. Aussi, à peine le prélat était-il de retour au pied de l'autel qu'elles entonnèrent l'*Inviolata* et le continuèrent en alternant avec le chœur. Au chant du *Te Deum,* elles marièrent encore leurs sons à celui de l'orgue et à la voix des chantres. Ce fut là une surprise bien agréable pour toute l'assistance. On ne se lassait pas d'entendre cette musique inaccoutumée.

Monseigneur réunit ensuite à sa table les parrains et marraines, le fondeur des cloches (1), et l'élite de son clergé. Et au dessert, il porta le toast suivant : A mes Nantais! que n'ais-je pu les réunir tous à ma table pour les conduire de là au banquet qui fait les délices des rois!

A Nantes, comme dans toute la Bretagne, on ne se lasse pas de fêtes religieuses. On veut que la religion touche à tout, préside tout, bénisse tout.

Une société venait de se former sous le nom de *So-*

(1) M. Besson, d'Angers.

ciété de l'Océanie. Son but, éminemment catholique, était de transporter à leur destination les missionnaires qui partaient de France pour aller évangéliser les nombreux archipels dont est parsemé le grand Océan équinoxial et de voler à leur secours aux moindres signaux. Seulement, comme dans cette pieuse entreprise, se trouvaient engagés des capitaux assez considérables, pour ne les pas laisser improductifs, les sociétaires avaient décidé que les navires employés au transport des missionnaires se livreraient au commerce dans les parages qu'ils fréquenteraient. Les profits devaient être employés à de nouveaux armements propres à assurer de plus en plus le succès des missions.

Quand ce projet lui fut communiqué, Mgr de Hercé combla d'éloges le noble enfant de la Bretagne qui l'avait conçu et promit de l'appuyer de tout son crédit. Fort de cette haute approbation, M. Marziau fit construire sur les chantiers de Nantes le premier navire destiné à remplir le double but de la société, et invita le prélat à lui servir de parrain et à le bénir : « Très-volontiers, répondit-il sur-le-champ, et puisque le Nouveau-Monde, par son entremise, doit contracter alliance avec l'ancien et recevoir les bienfaits de la civilisation chrétienne, je donne à mon beau filleul le nom d'*Arche-d'Alliance*. »

Le jour de la bénédiction de l'*Arche-d'Alliance* fut pour toute la ville de Nantes un jour de fête presque aussi solennel que celui de la bénédiction des cloches et de la première pierre d'achèvement de la cathédrale. Les quais et le tillac du navire étaient remplis de spectateurs qui comprirent toute l'importance de la cérémonie à laquelle ils assistaient.

L'*Arche-d'Alliance* était toute pavoisée : au grand mât,

c'était le pavillon de reconnaissance : une croix rouge sur un fond blanc. Le mât d'artimon portait le pavillon qui sert à demander un pilote : au mât de misaine flottaient les pavillons des diverses nations. Aussitôt que le prélat, précédé d'un nombreux clergé, eut mit le pied sur le navire, il entonna l'*Ave maris stella;* et pendant que de l'un à l'autre gaillard, l'hymne sainte retentissait alternativement sur les flots, il fit le tour du navire en répandant l'eau sainte sur sa proue, ses flancs, sa poupe, ses mâts et ses agrès, et surtout sur l'équipage qui, groupé autour de son capitaine, représentait l'âme qui devait animer et gouverner ce grand corps.

Sur la dunette avait été préparée une tente formée de toute sorte de pavillons, et c'est du haut de cette chaire improvisée que Mgr de Hercé laissa tomber sur la foule des paroles d'édification analogues à la circonstance.

Des cérémonies plus importantes encore attendaient le prélat dans les diocèses voisins.

Fatigué des honneurs de l'épiscopat, Mgr de Lesquen avait obtenu que l'administration de son diocèse fût remise entre les mains sûres et fidèles qui la partageaient avec lui depuis près de dix années. Le sacre du nouvel évêque devait avoir lieu à Rennes, sa ville natale, avec une grande solennité. Une dizaine de prélats y étaient convoqués.

Le prélat consécrateur était tout naturellement Mgr de Lesquen. Mais Mgr Saint-Marc voulut qu'il fût assisté de Mgr de Hercé et de Mgr Bouvier.

Mgr de Hercé qui se confondait à la vue de son néant, et, selon sa naïve expression, *rentrait en terre* quand il lui fallait imposer les mains à de simples prêtres, trembla bien autrement d'imposer les mains à un évêque. Mais craignant de contrister par son refus un jeune pré-

lat pour lequel il avait conçu une haute estime et qu'il avait recommandé de tout son pouvoir au Gouvernement, il accepta l'honneur qui lui était déféré.

Le sacre de Mgr Saint-Marc eut lieu effectivement le 10 août 1841. Toute la Bretagne semblait s'être donné rendez-vous dans sa vieille capitale pour cette circonstance solennelle. Mgr Louis-Robert Paysant y assistait, et trois semaines après, le 6 septembre, il était frappé d'apoplexie foudroyante, dans toute la force de l'âge, à Bocé, petit village de l'Anjou, au milieu de ses tournées pastorales. Il serait impossible de dépeindre l'espèce de stupeur dont tout Angers fut saisi en voyant son évêque rentrer dans son palais, porté sur un char funèbre, à travers ces mêmes rues où il avait été reçu, dix-huit mois auparavant, au milieu d'une population ivre de joie : « Mon Dieu, s'écria Mgr de Hercé, en apprenant cette mort, que le cyprès vient vite ombrager la tête des pauvres enfants d'Adam ! Heureusement que la croix s'élève sur le gazon et que l'espérance fleurit sur le bois sacré. Heureux ceux qui, comme ce saint prélat, meurent les armes à la main, en combattant pour le Seigneur ! Mais à nous de nous tenir sur nos gardes et de ne jamais nous laisser surprendre par la mort, à quelque heure et dans quelque lieu qu'elle se présente ! » C'est sur lui que M. l'abbé Regnier, nommé pour la seconde fois vicaire-général capitulaire, jeta les yeux pour le prier de venir présider aux obsèques d'un prélat de si regrettable mémoire. Il rendit donc les derniers devoirs à Mgr Paysant et passa plusieurs jours au milieu du clergé angevin dont il partagea vivement le deuil et la tristesse.

Il ne se doutait pas, en ce moment, que dans cette même cathédrale qui venait d'engloutir les dépouilles

mortelles de Mgr Paysant et de les placer à côté de celles de Mgr Montault-des-Isles, il viendrait avant peu, l'huile sainte à la main, sacrer celui que la divine Providence appelait à monter après eux sur le siége antique des saint Aubin, des saint Maurille et des saint René et à perpétuer la tradition de leurs vertus. Quelques semaines après, en effet, M. Guillaume-Laurent-Louis Angebault, vicaire-général de Nantes, était nommé évêque d'Angers et invitait Mgr de Hercé à le sacrer dans sa cathédrale.

Cette pompeuse cérémonie fut fixée au jour anniversaire du sacre de Mgr de Rennes, le 10 août 1842. Mgr de Hercé était assisté par Mgr Soyer, évêque de Luçon et Mgr Bouvier, évêque du Mans. Ainsi plus l'évêque de Nantes s'humiliait à ses propres yeux et à ceux des autres, plus le Seigneur se plaisait à l'exalter.

CHAPITRE VI.

Œuvre des jeunes Ethiopiennes. — Elles sont présentées à Mgr de Hercé. — Il les instruit en arabe des vérités catholiques. — Il les baptise. — Pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray. — Le champ des Martyrs. — La Chartreuse. — Il va prier dans la chambre où est mort saint Vincent Ferrier et à son tombeau. — Il visite M. de Querhoent. — Les plus agréables souvenirs de son pèlerinage. — Son zèle pour ses nouvelles succursales. — Joie qu'il éprouve à voir s'élever et à bénir les églises.

La maison du Bon-Pasteur d'Angers à laquelle le prélat portait un intérêt toujours croissant, multipliait partout ses fondations et ses bienfaits. Aux œuvres si nombreuses déjà confiées à son zèle, elle joignit celle des jeunes Ethiopiennes, laquelle consistait à recueillir de pauvres petites négresses qu'un saint prêtre d'Italie, M. l'abbé Oliviero, achetait 500 francs par tête sur les marchés publics d'Alexandrie, pour les instruire et les élever dans la religion catholique. Plusieurs de ces infortunées créatures avaient été dirigées sur la maison d'Angers; elles croyaient sans doute être envoyées dans une de ces tribus anthropophages qui entouraient leur berceau, car les premières paroles qu'elles dirent aux religieuses, en entrant dans leur couvent, furent celles-ci : « Ah! ne nous mangez pas. » Les attentions vraiment maternelles dont on les entoura leur apprirent bientôt entre quelles mains elles étaient tombées.

Il n'y avait pas longtemps qu'elles étaient arrivées dans cette maison, quand elles furent présentées à Mgr de

Nantes. Soupçonnant que c'était l'arabe que parlaient ces enfants du Nil, il récita le *Pater* dans cette langue : elles le comprirent et il leur en donna sur-le-champ une explication sommaire. Il demanda ensuite si elles préféraient le teint de lis ou de roses au teint d'ébène : elles ne balancèrent pas à donner la préférence à ce dernier. Il lut encore devant elles un conte arabe qu'il avait apporté tout exprès ; il ne l'eut pas plutôt commencé qu'elles l'interrompirent en s'écriant : « O la belle histoire ! lis donc, lis donc encore. » Il vit bien par là qu'elles étaient intelligentes et s'instruiraient promptement.

Quand l'astre du jour se levait radieux sur l'horizon, elles se jetaient à genoux pour l'adorer à la façon des anciens mages de la Perse. Il les blâma beaucoup de cet acte idolâtrique. Il leur apprit que le soleil n'était pas le Dieu qu'il fallait adorer, mais que ce n'était, comme nous, qu'une créature du Dieu tout-puissant qui a tiré le ciel et la terre du néant. Chose vraiment admirable et qui prouve, comme le dit Tertullien, que l'âme est *naturellement chrétienne*, la grâce germa dans le cœur de ces enfants avec la parole si suave du saint évêque : car les jours suivants, en apercevant le soleil, de crainte que leurs cœurs ne fussent entraînés par la force de l'habitude à l'adorer comme auparavant, elles couraient vers les murs de la chapelle et y collaient amoureusement leurs lèvres, comme pour dire à l'astre du jour : « Nous ne voulons plus te reconnaître comme Dieu : notre Dieu maintenant est ici. » Les jeunes Ethiopiennes comprenaient déjà quelques mots de français ; elles en surent bientôt assez pour que la sœur chargée d'elles pût continuer les instructions commencées en

arabe par Mgr de Hercé. Ce prélat qui les avait prises en grande affection les revit encore plusieurs fois, et les instruisit à fond de nos principaux mystères.

Quand elles furent suffisamment préparées, il acheva son œuvre en versant l'eau sainte sur leur front, selon les rites prescrits par l'église pour le baptême des adultes. C'était un dimanche. La chapelle du couvent du Bon-Pasteur n'était pas assez grande pour contenir la multitude qui désirait jouir de cet édifiant spectacle. Avant la cérémonie, le prélat fit une touchante allocution sur les voies merveilleuses de la grâce, qui était allée chercher ces pauvres enfants dans les sables de l'Ethïopie pour les arracher aux ténèbres du paganisme et les faire marcher à la lumière admirable de l'évangile. Bien que ces petites négresses eussent leurs parrains et marraines, elles répondirent elles-mêmes avec une grande assurance à toutes les questions du rituel. Leurs dispositions étaient si parfaites qu'on fut obligé de modérer leur élan de sensibilité sauvage, car l'une d'elles s'écriait après son baptême : Vite un couteau, une corde! — Et pourquoi donc? — Ah! c'est que je veux mourir à mon tour pour ce grand Dieu qui est mort pour moi. — Toutefois le Seigneur daigna agréer le sacrifice qu'elle lui faisait de sa vie, car elle mourut peu de temps après sa première communion, emportant au ciel son innocence baptismale. Le prélat breton parut très-ému, et il répéta que depuis longtemps il n'avait goûté de consolation aussi sensible.

A quelques jours de là, nous retrouvons notre infatigable évêque à Sainte-Anne d'Auray, dans le diocèse de Vannes. Comme tous les bretons, il avait une grande dévotion à sainte Anne, et il voulut au moins une fois

dans sa vie, faire ce pélerinage qui, chaque année, amène plus de cent mille chrétiens aux pieds de l'auguste mère de Marie. Il se sentait, du reste, un attrait tout particulier pour les dévotions populaires. Il avait sans doute quelque grâce importante à demander au ciel, et il espérait l'obtenir plus facilement dans un sanctuaire dont les murs intérieurs ont entièrement disparu sous le nombre des *ex-voto* que la main de la reconnaissance y a suspendus. Après avoir offert l'adorable sacrifice et satisfait sa piété dans la sainte chapelle, il visita le petit séminaire gardien du dévot pélerinage, et encouragea les élèves à puiser auprès de leur grande protectrice l'esprit d'humilité et de dévouement si nécessaire au prêtre pour glorifier Dieu et sauver ses frères.

De là, il se rendit à la chapelle expiatoire qu'on a bâtie au milieu du *champ des Martyrs*, et à l'établissement *de la Chartreuse* dont le nom indique encore l'ancienne destination. Les fresques du cloître représentant les différentes scènes de la vie de saint Bruno, les belles boiseries et la marqueterie du maître-autel de la chapelle sont l'œuvre du pinceau et du ciseau des anciens habitants de ce désert. C'est dans l'enceinte de la Chartreuse que se trouve le monument élevé aux victimes de Quiberon. Les noms les plus illustres, parmi lesquels figurent ceux de l'évêque de Dol et de son frère, y sont inscrits sur le marbre en lettres d'or : les bustes de quelques chefs se montrent au-dessus : et au-dessous un ossuaire considérable renferme tous les ossements qu'on a pu recueillir. A cette vue, le prélat se jette à genoux et prie pour ses oncles et ses anciens compagnons d'armes. Acteur dans ce drame sanglant, à un âge où les impressions sont si vives et ne s'effacent

jamais, que de souvenirs durent se réveiller en lui!

Ce sont les respectables filles du P. de Montfort qui tiennent l'établissement de la *Chartreuse*. L'évêque de Nantes parcourut leur noviciat, le pensionnat et l'école où quarante sourdes-muettes de tout âge apprennent à lire, à écrire, à connaître Dieu et à l'aimer. Il fut frappé de leur physionomie intelligente, et longtemps, à l'aide du crayon blanc et du tableau noir, il se plut à converser avec ces intéressantes créatures auxquelles l'église, dans la personne de deux de ses ministres, a su rendre l'ouie et la parole dont les avait privées la nature. Sous quelque forme qu'elle se présentât à lui, la souffrance était un aimant puissant qui attirait et captivait son cœur.

A Vannes, il ne manqua pas de visiter la chambre étroite où le plus grand prédicateur du xve siècle (saint Vincent Ferrier) rendit le dernier soupir, et son tombeau que possède encore la cathédrale, et auprès duquel tant de milliers de pèlerins sont venus s'agenouiller. Il ne quitta ces deux sanctuaires qu'après avoir humblement collé ses lèvres sur le pavé, en signe de sa vénération profonde pour le glorieux enfant de saint Dominique.

M. le marquis de Querhoent, qui avait connu Mgr de Hercé pendant l'émigration, habitait un château non loin de Vannes. Depuis longtemps il sollicitait la visite du prélat. Celui-ci profita du voisinage pour payer un léger tribut à cette vieille amitié. Mais il ne resta que deux jours au château; et encore, pour ne pas se laisser amollir aux délices de cette petite Capoue, comme il l'appelait, il s'informa, en arrivant, s'il n'y avait pas de malades dans les environs. On lui indiqua trois sœurs dont l'une avait un affreux cancer à la langue. Il fit deux

visites par jour à cette dernière, et tâcha d'endormir ses douleurs en lui parlant du fiel et de l'absynthe du Sauveur en croix.

Qui le croirait? Les moments qu'il passa auprès de cette plaie hideuse et dans l'hôpital des incurables de Vannes furent les moments les plus doux de son pèlerinage : « En regardant derrière moi, écrit-il, ce qui flatte le plus mes souvenirs dans mon pèlerinage à Sainte-Anne et la visite où l'on m'a comblé d'égards et d'amitiés dans la double famille de Querhoent, c'est d'être allé voir cette pauvre demoiselle mourant d'un cancer et cet hôpital où j'adressai quelques mots de consolation à ces pauvres infirmes. Beaux arbres, il est doux d'errer sous votre ombrage dans l'entretien de l'amitié! Riants vallons, ruisseaux limpides, vous offrez mille charmes à celui qui vous considère, mais l'asile où les enfants souffrants de mon Dieu expriment leur reconnaissance au pied de la croix offre des charmes supérieurs à toutes les beautés de la nature. »

Ces absences toujours fort courtes, car le prélat était expéditif, ne nuisaient en rien à son propre diocèse : témoin les œuvres importantes auxquelles il s'y livra constamment dans l'intérêt de son clergé et pour le bien de son peuple.

A la tête de ces œuvres, il plaçait l'érection de nouvelles succursales. Il gémissait de voir que les ravages causés par la révolution de la fin du dernier siècle n'étaient pas encore entièrement effacés. Dans les villes de province, en effet, comme dans la capitale, que d'églises paroissiales démolies par la fureur! Combien d'autres existent encore, mais ont été affectées par la cupidité à des usages profanes, les plus vils quelquefois! que

de communautés supprimées, dont les rues de nos cités et nos places publiques portent encore le nom, et dont les membres aidaient puissamment le clergé des paroisses dans la prédication de la parole sainte et l'administration des sacrements!

Dans les paroisses rurales elles-mêmes, que de villages se sont formés sur des points trop éloignés les uns des autres pour que leurs habitants puissent se réunir commodément à l'ombre d'un clocher commun!

Quand donc Mgr de Nantes trouvait à la ville des paroisses trop considérables pour être gouvernées par un seul pasteur, ou à la campagne des centres de population écartés de leur église et suffisants pour former une paroisse nouvelle, son zèle ne pouvant se contenir, il poussait d'amers gémissements et exprimait, soit en public, soit en particulier, le vœu de voir le nombre des paroisses mis en rapport avec les besoins des fidèles.

Il ne se contentait pas de formuler des vœux, il mettait la main à l'œuvre. Il pressait, aiguillonnait, menaçait et au besoin même commandait : le plus souvent, il était admirablement secondé. Parfois aussi il avait à vaincre de fortes oppositions. Les pétitions auxquelles avaient recours les intérêts froissés le révoltaient : « Où est la raison, s'écriait-il en les lisant, où est la religion de ceux qui en font parade? Le sens commun est on ne peut plus rare de nos jours.... Il y a des gens qui déraisonnent à la toise. Il faut s'envelopper la tête de son manteau et s'en aller chez le Seigneur. Le plus tôt sera le mieux. »

Il avait un jour à sa table un curé auquel il venait d'enlever une partie de son territoire. Le pauvre homme était d'une pâleur extrême. Le prélat se penche à l'oreille d'un voisin et lui dit : C'est la nouvelle succursale qui fait

ainsi pâlir le visage de M. le curé. — Excepté lui, répond l'autre, peuple, autorités, tous s'en réjouissent.

« Mes succursales me suscitent des tourments, écrit-il à cette époque, mais le bien des populations est là, il doit être consulté avant tout, et quant aux injustices des clabaudeurs, qui voudraient que ces bons villageois, éloignés de deux lieues de leur clocher, vinssent à leur bourg, pour y acheter leur vin, j'en fais le cas qu'elles méritent. Quand il s'agit de devoir, jamais de concessions ! je présenterais ma poitrine au canon, sans hésiter ! Il ne s'agit pas de faire du romain, leur fer n'est pas meurtrier, et j'en suis quitte pour gémir sur leur répugnance au bien de leurs frères. Cependant, cela me rend la vie longue et pénible, je me fatigue l'imagination, et je trouve que les habitants de Cédar dégoûtent de l'existence. Le Seigneur le veut, il faut se soumettre, avec l'espérance qu'un jour il nous donnera ce repos, qui n'est qu'en lui. »

Plus les oppositions étaient fortes et partaient de haut, plus il se roidissait contre les obstacles. Une certaine année, il s'agissait tout à la fois de l'érection de cinq nouvelles succursales. Le préfet, juge peu compétent des intérêts spirituels du diocèse, s'opposait auprès du ministère à leur reconnaissance légale. C'étaient, tous les jours, de nouvelles objections de sa part. Résolu d'en finir, Mgr de Hercé part pour Paris où il n'avait pas reparu depuis sa nomination comme coadjuteur. Admis auprès du Roi, il a bientôt aplani toutes les difficultés et revient triomphant dans son diocèse.

Il attachait tant d'importance à l'érection de ces nouvelles succursales que pas une seule fois, sur cet article, il ne consentit à être vaincu : « Je fais pour Nantes en fait

d'églises, disait-il, ce que fait Louis-Philippe en fait de fortifications. J'embastille la ville, et jusque dans le centre, de mes citadelles. C'est là le seul envahissement que j'ambitionne pour le clergé; car, partout où il dira la sainte messe, partout retentiront les louanges du Seigneur. » Les journaux irréligieux s'en alarmaient et poussaient un cri de détresse : « Où allons-nous? lisait-on dans leurs colonnes. Quoi! l'évêque bénissait, il y a quinze jours, l'église Saint-Félix! aujourd'hui, c'est celle de la Madeleine! dimanche, celle d'Indret! Et cela au XIXe siècle! En vérité, où sommes-nous, où allons-nous? » — Le prélat se préoccupait fort peu de ces hypocrites lamentations! Les jours où il bénissait ces nouvelles églises étaient pour lui des jours de véritable jubilation. Il ne pouvait s'empêcher de faire admirer en chaire la puissance de cette religion sainte qui tient entre ses mains une lyre bien plus harmonieuse que celle d'Amphion, puisqu'au son de cette lyre magique, elle construisait, dans des jours d'inepte philosophie et sans autres ressources que celles de la divine Providence, des édifices merveilleux que ne renierait pas le moyen-âge lui-même. Qu'il nous suffise de citer la magnifique église de Saint-Nicolas de Nantes commencée sous son pontificat!

CHAPITRE VII.

Sollicitude du prélat pour l'instruction des enfants. — Il fonde de nouvelles écoles à Nantes. — Crise financière : comment il la conjure. — Il achète le pensionnat de Saint-Stanislas. — Il étend sa sollicitude aux écoles des campagnes. — Il fonde la maison des Couëts. — Intérêt qu'il porte à ses petits séminaires. — Il est secondé dans la direction de ses maisons d'éducation par M. de Courson. Regrets qu'il éprouve à son départ de Nantes. — Il établit une retraite annuelle particulière pour ses professeurs. — Fruits merveilleux qu'elle produit. — Lettre de remercîment du prélat.

Mgr de Hercé, en homme essentiellement pratique, comprenait parfaitement de quelle importance était la bonne direction de l'instruction publique soit primaire, soit secondaire, pour l'avenir de la société, et depuis le commencement jusqu'à la fin de son épiscopat, il ne perdit pas un seul instant de vue ce grand objet de sa sollicitude pastorale. Nous allons en juger.

La ville de Nantes, tout naturellement, fixa d'abord son attention.

Sans doute, les frères des écoles chrétiennes y étaient installés avant lui, mais le nombre des frères et des classes était loin de suffire aux besoins de la population. Grâce à ses soins, à ses encouragements, et aussi en grande partie à ses sacrifices personnels, en 1840, une nouvelle école fut ouverte sur la paroisse Saint-Donatien pour les enfants de cette paroisse et ceux de Saint-Clément; une autre, en 1841, dans la rue Rosière, qui est actuellement fréquentée par cinq cents enfants;

deux autres, en 1846, sur la paroisse Saint-Jacques et sur celle de Sainte-Anne : sept cents enfants suivent leurs cours. Huit nouvelles classes, en outre, ont été établies par le vénérable prélat, à différentes époques, dans les paroisses Saint-Pierre, Saint-Similien et Sainte-Croix.

A la fin de l'année scolaire 1846, plus de trois mille élèves recevaient l'enseignement de quarante-deux frères. Chaque année, les dépenses s'élevaient au-dessus de 25,000 francs; et cependant, par je ne sais quelle parcimonie mal calculée, le conseil municipal ne fournissait à cette époque aux écoles des frères qu'une allocation de 6,000 francs.

Pour subvenir à toutes ces dépenses, l'association de la Providence, composée des hommes de la ville les plus dévoués à la cause de l'instruction des enfants du peuple n'avait, chaque année, pour toute ressource, que la cotisation de ses membres, laquelle était de trente francs par tête, et le produit d'un bazar. L'œuvre était donc compromise par l'extension même qu'elle avait prise, et l'état des finances était tel qu'une année le conseil de l'association ne se décida qu'avec peine à donner des prix aux élèves : mais ils furent en moins grand nombre, et il n'y eut qu'une seule distribution au pensionnat. Cette triste économie serra le cœur du prélat qui aurait voulu mettre une couronne sur chacun de ces jeunes fronts.

Pour conjurer les conséquences d'un état financier si désastreux, Mgr de Nantes proposa au conseil de l'association de solliciter le concours de toutes les classes de la société en faveur d'une œuvre qui les touche et les intéresse de si près, et d'essayer une quête générale à domicile. La mesure épiscopale fut adoptée à l'unanimité.

Toutefois cette quête étant inusitée, Mgr de Hercé

voulut y préparer les esprits par une circulaire qui fut lue au prône de toutes les messes paroissiales, le jour de l'Assomption.

On écouta cette circulaire avec plaisir. Beaucoup de familles assez aisées, et qui autrefois avaient envoyé leurs enfants dans les classes des bons frères, considérèrent comme un devoir de venir au secours de ces écoles, dans la situation pénible où elles se trouvaient.

Sachant combien, en fait de bonnes œuvres, les associations sont puissantes, Monseigneur proposa d'en former une autre dont la cotisation serait beaucoup moins élevée que dans la première, mais qui retrouverait dans le nombre de ses membres ce qui manquerait à la quantité de la souscription. Il parla encore de mettre quelques-unes des classes sous le patronage spécial des dames les plus bienfaisantes de la ville. Cette charité si vigilante et si industrieuse sauva les écoles de la crise du moment et les préserva des dangers de l'avenir.

Ce zèle pour l'éducation des enfants du peuple n'était pas concentré dans l'enceinte de la ville de Nantes. Il s'étendait à toutes les paroisses du diocèse, sans distinction aucune. Le prélat eût voulu mettre entre les mains des frères du vénérable La Salle ou de ceux de M. l'abbé Jean de La Mennais l'instruction des jeunes garçons, et celle des filles sous la direction des sœurs de saint Gildas ou d'autres sœurs vouées à l'enseignement. Chaque fois qu'il rencontrait MM. les curés, il s'informait d'eux s'ils avaient doté leur paroisse d'un de ces précieux établissements. Sur leur réponse affirmative, il les en félicitait vivement. Sinon, il les exhortait à le faire le plus tôt possible, promettant de les aider de tout son pouvoir et d'appuyer leurs demandes soit auprès de M. l'abbé de

La Mennais, soit auprès de la communauté de saint Gildas ou des autres sur lesquelles ils voudraient fixer leur choix. C'est à l'aide d'un concours aussi efficace que le diocèse de Nantes est devenu l'un des plus riches de France en établissements religieux d'instruction primaire.

L'éducation des enfants du peuple ne lui faisait pas oublier celle des enfants qui appartenaient aux classes plus aisées et se destinaient au commerce ou aux professions libérales. Pour donner à leurs études une forte direction, il acheta, au nom du diocèse, le pensionnat de Saint-Stanislas qui comptait déjà plusieurs années d'existence. Après l'instruction religieuse, seule base de tout véritable enseignement, la lecture, l'écriture, la géographie et la cosmographie, l'histoire, la mythologie, la tenue des livres, les mathématiques, le lever des plans, l'arpentage, des cours de français et de langues étrangères, d'histoire naturelle, de botanique et de zoologie, de physique et de chimie, de dessin académique et linéaire, de musique vocale et instrumentale : tel fut le programme adopté pour le nouveau pensionnat épiscopal que Mgr de Nantes remit entre les mains d'ecclésiastiques de son choix.

Il voulut, en outre, qu'on y joignît les classes de latin et de grec jusqu'à la quatrième exclusivement. L'habileté des directeurs, non moins que le haut patronage de Mgr de Hercé, ne contribua pas peu au succès de ce pensionnat, aujourd'hui l'un des plus florissants de la ville de Nantes.

Saint-Stanislas ne recevant pas d'élèves au-dessus de la cinquième, pour compléter son œuvre, le prélat résolut de lui adjoindre un autre établissement qui prendrait les élèves en quatrième, les conduirait jusqu'en philosophie et les préparerait, comme les lycées, aux

grades universitaires. Pour le fonder, il jeta les yeux sur l'ancien monastère des Couëts dont une illustre et sainte duchesse de Bretagne, Françoise d'Amboise, avait été la fondatrice et la première prieure. Placé aux portes de Nantes, à mi-côte, sur une colline qui domine d'immenses prairies et le cours de la Loire, il joint à la beauté et à la salubrité du site la grandeur des souvenirs de la religion et de la patrie. L'expérience montra que ce nouveau sanctuaire de la science répondait à un besoin vivement senti. Les plus honorables familles du département et des départements voisins apprécièrent le dévouement de l'évêque de Nantes : il y a dix ans à peine que la maison des Couëts est ouverte, et déjà elle peut se flatter d'avoir rendu des services signalés aux nombreux jeunes gens qui lui doivent leur foi, leur innocence, leur instruction et peut-être le poste honorable qu'ils occupent dans la société.

Réglements, usages, livres, méthodes d'enseignement, conditions d'admission, tout, jusqu'à l'uniforme des élèves, se correspond dans les deux maisons. A ces traits de famille on reconnaît aisément que S.-Stanislas et les Couëts sont les enfants d'un même père.

En fondant et en dirigeant ces établissements, Mgr de Hercé ne perdait pas de vue les titres tout spéciaux que ses petits séminaires avaient à sa sollicitude. Il n'ignorait pas qu'ils étaient la pépinière de son clergé et que l'avenir de son diocèse en dépendait. Il ne négligea donc rien pour les tenir constamment au niveau de l'enseignement de Saint-Stanislas et des Couëts. Pour s'en assurer par lui-même, il avait de fréquents rapports avec les supérieurs et les professeurs, et aimait à prendre part aux examens des élèves. Ce qui prouve encore combien il

avait à cœur de favoriser les vocations à l'état ecclésiastique, ce sont les encouragements qu'il ne cessa de prodiguer aux pensionnats de la Ducherais, de Mâchecoul, de Chauvé et de Châteaubriant, destinés à préparer des sujets aux petits séminaires de Nantes et de Guérandes. Il choisissait les professeurs de ces maisons avec autant de soin que ceux de ses petits séminaires eux-mêmes.

Il faut l'avouer, la sollicitude du prélat pour tous ces établissements fut puissamment secondée par un homme d'un grand mérite et d'une rare prudence, M. l'abbé de Courson, supérieur de la maison des Philosophes et vicaire-général du diocèse. Sa santé s'étant affaiblie au service de son diocèse natal, il était allé demander de nouvelles forces au ciel d'Italie, comptant bien, après son voyage, reprendre le cours de ses travaux accoutumés.

La Providence en avait décidé autrement. Il était encore en Italie, lorsque la vénérable et si apostolique compagnie de Saint-Sulpice l'élut pour son supérieur général en remplacement de M. Garnier, de sainte et savante mémoire. « M. l'abbé de Courson, écrit le prélat à cette époque, faisait un bien immense dans mon diocèse. C'est un homme de Dieu. Je lui suis attaché de tout cœur, et je le regrette vivement. C'est pour moi une perte irréparable. »

Mgr de Hercé ne fut pas moins bien secondé par ses professeurs. En voici un exemple frappant. En 1845, afin de leur remettre plus fortement sous les yeux les devoirs particuliers de leur charge et de les mieux retremper dans l'esprit de sacrifice propre à la carrière de l'enseignement, il avait conçu l'heureuse idée d'instituer, en dehors de la retraite pastorale du diocèse, une retraite

annuelle toute spéciale pour les professeurs ecclésiastiques. Non seulement cette idée fut adoptée avec enthousiasme, mais, à la suite d'une de ces retraites, ces prêtres généreux dépassèrent le but qu'il s'était proposé.

Les principaux directeurs du collége des Couëts, affligés de voir le personnel des professeurs se renouveler si souvent, et pensant qu'ils n'atteindraient jamais à la perfection de leur état, tant qu'ils ne seraient pas dans la disposition de s'y consacrer toujours et tout entiers, formèrent entre eux une association destinée à obvier à ce grave inconvénient, et résolurent d'y admettre tous ceux de leurs confrères qui voudraient en faire partie. Ils dressèrent ensemble un réglement dont l'un des principaux articles est un engagement d'honneur de ne pas demander à remplir les fonctions du ministère paroissial et de rester dans l'enseignement aussi longtemps que l'évêque le jugerait à propos. Les bonnes idées ont aussi leur contagion. Plusieurs professeurs entrèrent de grand cœur dans cette association improvisée.

Mgr de Hercé n'était pas à Nantes au moment où ces messieurs dressèrent leur réglement et le signèrent. Ils lui écrivirent à Laval, où il prenait ses petites vacances, pour lui demander son approbation. Le prélat vit dans cette démarche toute spontanée l'accomplissement d'un de ses rêves chéris dont jamais, de crainte de gêner la liberté des consciences, il n'aurait osé parler. Il leur écrivit sur-le-champ cette belle lettre où son âme si expansive se dilate à l'aise et chante son bonheur :

A la campagne, près Laval, 1er *octobre* 1847.

« Messieurs et chers supérieurs et professeurs,

» Il me sera bien doux de vous exprimer de vive voix toute la joie que j'ai ressentie de votre généreuse réso-

lution. Elle produira les plus heureux effets dans l'éducation de la jeunesse confiée à votre zèle, et l'inspiration, due à cette fervente retraite, sera la source d'un bien incalculable dans le diocèse.

» Elle va faire cesser cet état d'isolement qui désolait vos nobles cœurs et nous faisait gémir. Ce faisceau de lumières, cet ensemble de talents et de travaux rivalisera avec les corporations religieuses dont nous avons admiré les succès sur la terre étrangère, et nous n'aurons plus rien à leur envier, après cette abnégation de vous-mêmes et cet empressement à ne rien négliger pour atteindre ce but.

» Nous sommes heureux, Messieurs, de donner une entière approbation à l'engagement que vous voulez bien prendre : nous bénissons le Seigneur de vous l'avoir inspiré, nous lui en rendons grâces, et aussi, Messieurs, à vous, hommage et reconnaissance pour avoir été dociles à ce que l'Esprit-Saint vous a dicté !

» Ceux que vous choisissez pour diriger l'œuvre, Messieurs, me paraissent, comme vous tous, dignes de cette marque de confiance : je voudrais en donner un témoignage à chacun, mais ne le pouvant, je désire honorer toute l'association en nommant MM. Le Berre et Demouy chanoines honoraires de ma cathédrale. Ils réuniront dans le chapitre des suffrages aussi honorables que dans le corps enseignant.

» Votre dévouement sans bornes me fait pressentir qu'il se tournera surtout vers l'obtention des grades, sans lesquels on ne pourrait réussir, et je ne doute pas que ceux d'entre vous, Messieurs, qui n'auront pas à se préoccuper pour eux-mêmes de ces grades, voudront bien offrir aux autres les moyens d'étudier, en les suppléant et les remplaçant, autant qu'il dépendra d'eux.

» La faculté des lettres doit être le but des efforts du plus grand nombre, mais il n'en est pas moins indispensable d'éviter d'être pris au dépourvu pour la faculté des sciences. J'ose donc prier ceux d'entre vous, Messieurs, qui pourront se livrer aux études nécessaires pour obtenir le grade de bachelier ès-sciences, de ne rien négliger dans ce but, pour la fin de l'année scolaire 1847—48.

» En vous, Messieurs, je me plais à reconnaître les prêtres les plus dignes de ma confiance, et je me repose avec satisfaction sur un zèle si admirable et si éclairé. Vos lumières seront un flambeau précieux pour cette jeunesse qui m'est si chère. Vos leçons leur montreront ce τὸ καλον qui enflamme, et dans la piété tendre, affectueuse, solidement basée sur de douces connaissances, et dans des études qui bannissent l'oisiveté et élèvent l'esprit, et dans les arts qui offrent des charmes de plus d'un genre !

» Heureux, Messieurs, heureux l'évêque qui peut voir se former, dans son Diocèse, une association qui promet des fruits si précieux pour un avenir prochain et éloigné ! Nous ne travaillons pas seulement pour les générations présentes : vous travaillez aussi pour les générations futures ! Dans un si excellent clergé, vous trouverez des imitateurs, des successeurs, et vous vous direz, en bénissant le Seigneur : *Exegi monumentum œre perennius !*

» Puisse le Seigneur, Messieurs, récompenser ainsi vos courageux efforts, et couronner de succès votre belle entreprise ! Je le lui demande de toute la ferveur de ma pauvre âme, en le priant de bénir vos saintes intentions, et en vous renouvelant l'assurance de la respectueuse affection que vous a vouée, *in visceribus Christi,*

» Messieurs et chers supérieurs et professeurs, mes vénérables frères,

» *Votre très-humble serviteur et ami tout dévoué,*

» † J. François, *évêque de Nantes.* »

Cette précieuse association subsiste toujours. Elle attend de la divine Providence et du temps son développement et sa perfection. Mais telle qu'elle est, elle a déjà fait beaucoup de bien dans le diocèse de Nantes, et peut-être, plus connue, en fera-t-elle davantage encore, en provoquant de semblables dévoûments dans d'autres diocèses. Heureux, sans doute, le pontife qui se verra secondé par de tels prêtres : mais heureux aussi les prêtres qui procureront une joie si pure au cœur de leur évêque !

CHAPITRE VIII.

Grande question de la liberté d'enseignement. — Inconvenance du nouveau projet de loi. — Les évêques sont forcés de s'expliquer. — Part que Mgr de Hercé prend à la lutte. — Ce qu'il pense de la loi dans l'intimité. — On veut séparer des évêques le clergé du second ordre : les prêtres de Nantes réclament. — On cherche ensuite à intimider les évêques. — Ce que produisent sur le prélat ces menaces intempestives. — Persécution contre les communautés enseignantes. — Conduite de Mgr de Hercé vis-à-vis des Jésuites dans cette circonstance. — Il pense à se rendre à leur noviciat.

La liberté d'enseignement avait été solennellement promise par la Charte de 1830, et la France catholique l'attendait avec impatience.

Cependant les évêques gémissaient des entraves de toute espèce apportées à l'enseignement privé, faisaient parvenir en secret leurs doléances au ministère de l'Instruction publique et jusqu'aux pieds du trône, et l'espoir d'un meilleur avenir les consolait des tristesses du présent.

Quelle ne fut donc pas leur surprise, de voir que, bien loin d'améliorer la position de l'enseignement privé, le premier projet de loi, qui parut en 1841, rivait ses fers et mettait entre les mains de l'Université tous les établissements d'instruction secondaire, jusqu'aux petits séminaires eux-mêmes.

La loi qu'on présentait était en opposition flagrante avec notre histoire, puisque jamais, même sous nos monarques les plus absolus, la France n'avait porté un

joug aussi dur que celui qu'on voulait lui imposer. Elle froissait les familles dans leur droit le plus essentiel : celui de faire élever leurs enfants par les hommes de leur choix, sous peine de les voir exclus de tout grade universitaire, et, par suite, de toutes les professions libérales. Elle foulait aux pieds les prescriptions les plus rigoureuses de l'Eglise qui ordonne à ses pontifes d'ériger des petits séminaires, d'y placer des professeurs capables, et d'y régler tout ce qui concerne la division des classes, la matière des études et la régularité de la discipline.

Les évêques étant les sentinelles avancées de la maison d'Israël et chargés, en cette qualité, de droit naturel et de droit divin, de veiller à l'intégrité du double dépôt dn dogme et de la morale, devaient-ils être sans crainte en voyant l'enseignement abandonné exclusivement à la discrétion de l'Etat? Pouvaient-ils lui reconnaître un privilége supérieur à celui qu'ils tiennent d'en haut et ne pas pousser un cri de détresse à la vue des périls sans nombre qui menaçaient la foi catholique dans le royaume très-chrétien? Assurément, s'ils eussent gardé le silence, les hommes du pouvoir n'auraient pas manqué de l'interpréter comme une approbation tacite de leur funeste système; et, d'autre part, les familles religieuses les eussent accusés de manquer à leur mission suprême, de pactiser avec l'erreur, et d'oublier le cri des premiers évêques choisis par Jésus-Christ lui-même : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Nous avons plus d'une fois entendu accuser Mgr de Hercé de faiblesse dans ces grandes circonstances. Le fait est qu'étant, par caractère, antipathique à toute dispute publique, à tout bruit extérieur, il ne fallut rien moins

que les considérations puissantes dont nous venons de parler pour l'amener à sortir de son calme habituel et à rompre le silence. Cependant nous allons voir s'il méritait le reproche qu'on lui adressait.

Avant même que le projet de loi parût, il avait envoyé au Roi une longue lettre dans laquelle, avec sa franchise habituelle, il exprimait ses craintes et ses vœux sur la question de la liberté d'enseignement. Quand ce projet eut été présenté aux chambres, il en écrivit au ministre, en date du 28 mars, une seconde, où les droits du clergé et de la religion sont défendus avec une logique serrée et une fermeté vraiment épiscopale.

Plus tard, la province ecclésiastique de Tours adressa son mémoire à Louis-Philippe : l'évêque de Nantes ne se contenta pas de le signer comme ses collègues ; il crut devoir adresser, en particulier, de nouvelles observations à M. le garde des sceaux. Celui-ci répondit qu'il les avait trouvées très-judicieuses et qu'elles seraient l'objet d'un examen sérieux au conseil des ministres.

Le prélat suivit avec le plus grand intérêt toutes les phases de la discussion de cette loi. Il ne se lassait pas de rendre hommage à l'héroïque courage avec lequel, au sein des deux assemblées, les Montalembert, les Carné, les Beugnot, les Barthélemy défendaient les véritables intérêts de la société et de la religion. Mais, quand il lisait les discours de leurs adversaires, ce mélange de paroles voltairiennes et de protestations de fidélité à la religion le plongeaient dans une tristesse inconcevable, ou faisaient tomber de ses lèvres de douloureuses exclamations comme celle-ci : « Oui, oui, je suis prêt à me laisser immoler comme un agneau pour le salut de mon pays, mais je ferai entendre au besoin les rugissements

du lion, si l'on veut égorger mes enfants en leur enlevant la foi. »

Un jour qu'on lisait devant lui un de ces discours malheureux où se trouvait cette banalité : le Gouvernement ne se confesse pas! — Interrompant tout-à-coup le lecteur : « C'est-à-dire, s'écrie l'évêque, que le Gouvernement doit donner aux citoyens l'exemple de l'infraction aux lois les plus sacrées! Tant pis pour les gouvernements comme pour les individus qui ne se confessent pas! Tôt ou tard ils porteront la peine de leurs péchés. » — « Les infortunés! reprend un jeune capitaine d'artillerie qui se trouvait à ses côtés, ils ne savent pas quelles consolations il y a dans la confession! Dieu veuille qu'ils l'apprennent un jour et qu'ils en goûtent la douceur avant de mourir! »

Mais c'est surtout dans sa correspondance qu'on voit jusqu'à quel point toutes ses préoccupations étaient tournées de ce côté : « En causant avec les pères de famille, même les meilleurs et les plus religieux, on en trouve peu qui comprennent l'état de la question. Ils croient le clergé trop envahissant et ils ne voient pas le danger que court la jeunesse. Ils nous taxent d'exagération et n'osent pas dire tout haut de prétentions et d'hostilité... S'ils voyaient dans cette loi tout ce que nous y voyons, ils raisonneraient autrement. Pour moi, cette loi est la source de tous mes gémissements. Je ne puis m'en consoler : c'est une plaie affreuse qu'on fait à la religion... »

Et ailleurs : « Si nos adversaires triomphent, la religion quittera la France qui deviendra une terre barbare. Quelle tristesse! mon cœur en est navré. Il m'est doux de penser que mes années déclinent et que je ne serai pas témoin du malheur de ma patrie... Quand tous

ces gens invoquent leur conscience politique, est-ce que cela ne vous fait pas l'effet d'un grain d'émétique?... La religion a bien des ennemis en France; mais tous ces hommes qui prêchent le faux, tous ces insensés qui par leur exemple ou par leurs paroles éloignent du Christ, de quoi ne sont-ils pas menacés? Bedlam (1) ou fin à la Voltaire. Ces gens-là lisent l'histoire : qu'ils regardent la fin de tous ceux qui ont troublé l'enseignement de l'Eglise, et depuis Julien l'Apostat, rieur comme eux, sceptique comme eux, spirituel comme eux, il n'en a pas été autrement. Or, autant leur en pend à l'oreille et au cerveau. Dieu est là! sa main puissante arrêtera le char de ces impies... »

Le Gouvernement ne voyait pas sans effroi l'attitude si ferme et si unanime en même temps de l'épiscopat français dans cette question de vie ou de mort pour le catholicisme. Il ne s'y attendait pas. Pour en atténuer l'effet aux yeux du public, il eut recours à un stratagème peu honorable. Dans la séance du 14 mai 1844, un ministre ne craignit pas de lancer à la tribune de la chambre des pairs de perfides insinuations tendant à faire croire que le clergé du second ordre pensait là-dessus bien autrement que ses chefs. Le clergé de Nantes et du diocèse tout entier se révolta contre cette calomnie. Plus de cinq cents prêtres se hâtèrent de souscrire l'adresse suivante que M. l'abbé Delamarre, doyen du chapitre, à la tête du clergé de la ville, remit à l'évêque le 14 juin. Elle était conçue en ces termes :

« Monseigneur,

» Du haut de la tribune de la chambre des pairs, dans

(1) Hospice d'aliénés de Londres.

» la séance du 14 mai dernier, on n'a pas craint de » donner à entendre à la France entière que le silence » du clergé du second ordre, dans la question si grave » de la liberté d'enseignement, était un désaveu de la » conduite de l'épiscopat. Cette odieuse insinuation a » vivement ému le cœur de vos prêtres et appelle, de » leur part, une protestation publique et unanime.

» Si jusqu'ici nous avons gardé le silence, Monsei- » gneur, c'est qu'il nous était commandé par le respect, » par la confiance, par l'ordre même que Dieu a établi; » mais puisqu'on nous force à le rompre, nous nous » trouvons heureux d'offrir en ce jour à Votre Grandeur, » avec notre adhésion pleine et entière aux démarches » qu'elle a faites pour obtenir la liberté d'enseignement, » l'hommage de notre sincère et vive reconnaissance.

» Continuez, Monseigneur, à défendre avec vos illus- » tres collègues, nos maîtres et nos pères dans la foi, » la cause sacrée de la religion et de la société : toujours » nous nous serrerons près de vous; ON POURRA NOUS » ACCUSER, NOUS AFFLIGER, MAIS NOUS DIVISER, JAMAIS. »

Monseigneur répondit que, si la circonstance qui réunissait le clergé près de sa personne était triste, elle n'en était pas moins féconde en bien douces consolations pour son cœur; qu'il n'avait jamais douté des sentiments de tous ses chers et bien-aimés collaborateurs, mais qu'il était heureux d'en recevoir de leur part un témoignage si spontané et si unanime; que les évêques ne s'étaient point préoccupés de vues ou d'ambitions politiques, mais uniquement des grands intérêts de la religion et de la société; qu'ils n'avaient pas davantage subi l'influence d'une congrégation, pour pieuse et vénérable qu'elle fût, mais qu'ils avaient agi sous la seule inspira-

tion de leur conscience; qu'ils avaient donc rempli un devoir sacré en adressant au Gouvernement des observations au sujet d'une loi qui intéresse à un si haut point l'avenir religieux de la France, et qu'il était à déplorer qu'ils ne parussent pas avoir été compris; qu'en particulier, n'ayant pas jugé à propos de se servir de la presse pour rendre publiques ses réclamations, il était cependant jaloux d'initier son clergé à la connaissance entière de ce qu'il avait dit et fait dans cette occasion; qu'en conséquence, il allait faire donner lecture des divers mémoires et lettres qu'il avait écrits sur cette question au Roi et à ses ministres.

Après cette bienveillante communication, qui excita le plus vif intérêt, M. le chanoine-archiprêtre se rendit l'interprète des sentiments de toute l'assemblée, en témoignant au prélat combien elle était reconnaissante de ce témoignage de confiance, et avec quelle compléte et cordiale sympathie elle adhérait à tous les principes émis, développés et si fermement défendus dans cette correspondance.

Monseigneur remercia M. l'abbé Audrain et toute l'assistance, en exprimant de nouveau sa vive et tendre affection pour tous ses prêtres, et les assurant que cette grave et solennelle manifestation lui serait à jamais précieuse, puisqu'elle resserrait encore plus les liens qui unissent, dans un indestructible faisceau, le clergé et le premier pasteur du diocèse de Nantes.

Deçu dans ses espérances, le Gouvernement recourut à une tactique plus odieuse encore que déloyale. On osa faire retentir aux oreilles des prélats les gros mots de loi de pénalité, d'exil, de confiscation pour les récalcitrants. Voulons-nous savoir ce que pensait

Monseigneur de Nantes de toutes ces mesures intempestives : « Hier, je parcourus la loi de pénalité qu'on va présenter contre les évêques, par laquelle ils seront appelés à comparoir devant la chambre des pairs, condamnés à perdre leur traitement, et enfin exilés, déportés dans les Etats romains. Cette punition me pend à l'oreille, car je ne ferai pas défaut, et j'irai mourir sur les marches du temple dédié aux Apôtres, si telle est la volonté du Seigneur. Il sera doux de mourir dans l'exil pour sa gloire : on trouvera une patrie au pied de ses autels, et le saint sacrifice consolera de tout, pour le peu d'années qui me restent à passer sur la terre. Je le dis ainsi au lieutenant-général hier soir. Lui ne pense pas que cette loi puisse être jamais portée, mais nous, qui savons que tout coopère au bien de ceux qui aiment le Seigneur, nous ne sommes pas inquiets, quoique nous nous attendions à tout, en voyant l'esprit d'irritation qui s'élève contre nous de plus en plus. » Et quelques lignes plus bas : « Le soir je me jette dans la Perse, et, à l'aide de quelques couplets de Sadi, je m'éloigne de cette France qui me déchire le cœur, et, pour un moment, au milieu des rosiers de Schiraz, entendant son délicieux *bulbul* je me crois loin de ces shingashgook de l'impiété de ma malheureuse patrie. Mais les moments les plus doux de la journée sont ceux où les yeux se reposent avec suavité sur le corps du Sauveur pendant le délicieux sacrifice, et il n'est pas d'exil qui puisse nous enlever ce présent céleste. Nous pouvons dire aux tyrans avec plus de vérité que le philosophe : Je ne sache pas que vos soldats aient prise sur la vertu. Avis à MM. les conseillers d'Etat ! »

L'épiscopat français n'était pas plus épouvanté que Mgr de Hercé. Pour se consoler de ce double échec,

l'Etat eut recours à un singulier expédient. Il décida que quiconque voudrait entrer dans l'enseignement, déclarerait préalablement n'appartenir à aucune communauté religieuse. C'était d'abord une grande ingratitude envers ces communautés savantes qui, pendant des siècles, avaient arraché la France à l'ignorance et à la barbarie et l'avaient élevée au degré où elle est parvenue dans les sciences et dans les arts. Mais cette prétention exorbitante n'était-elle pas encore un affront fait à l'Eglise elle-même? Devait-on oublier qu'elle a toujours aimé, protégé, approuvé ces communautés qu'on cherchait si brutalement à mettre hors la loi, qu'elle les regarde comme ses troupes d'avant-garde, et que tirer sur elles, c'était dégarnir l'armée, l'appauvrir, et l'attaquer elle-même? Aussi le combat porté sur ce terrain ne fut-il pas plus heureux que sur les autres. Au XIXe siècle, sous l'empire d'une Charte qui proclamait bien haut la liberté de conscience et qui, par conséquent, ne pouvait se préoccuper en rien des vœux religieux, cette odieuse inquisition n'était qu'un effrayant anachronisme. Elle ne méritait que les sifflets. Le bon sens public ne les lui épargna pas.

Mgr de Hercé, en particulier, ne revenait pas d'une si étrange prétention. Il craignit un instant de voir tous les Jésuites expulsés de France.

Laïc, nous l'avons vu, il les estimait beaucoup. Prêtre, évêque, cette estime n'avait fait qu'augmenter. Il s'applaudissait de les avoir appelés dans le diocèse de Nantes. Il était reconnaissant du zèle qu'ils déployaient dans les missions qu'il leur confiait et des lumières que les âmes puisaient dans leur direction spirituelle. Pour témoigner cette reconnaissance, chaque année, le jour

de saint Ignace, il ne manquait pas d'aller officier e prêcher dans leur chapelle.

Au moment même où le vent de la persécution soufflait contre eux avec le plus de violence, il se transporta dans leur maison pour les assurer qu'il ne les laissera pas sortir de son diocèse, et que, si on fermait leur communauté, il serait trop heureux de partager avec eux le palais épiscopal.

Bien plus, nous avons trouvé dans sa correspondance la preuve incontestable qu'à l'exemple du cardinal Odescalchi, il eût volontiers descendu de son siége pour se retirer dans leur noviciat : « Si j'avais vingt ans de moins, j'irais demain au Provincial lui demander la livrée de S. Ignace et lui faire part de mon désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus. C'est dans les troubles surtout qu'il est généreux de se donner à Dieu tout-à-fait et qu'on veut faire ses preuves par un dévouement sans bornes. On sent le besoin de se convaincre soi-même qu'on ne veut que Dieu et Dieu seul. »

Un peu plus tard il écrivait encore : « Les pères Jésuites sont sévères pour leurs frères. C'est le seul moyen de maintenir la Compagnie dans l'estime dont elle jouit à juste titre. Je regrette de ne pas être un de leurs membres; les autres ordres ne m'auraient pas réduit; aujourd'hui que ma santé décline, je serais bien mal soigné malgré toute leur charité, et les hommes sont de pauvres hospitaliers. Mais il me semble que je serais moins incertain de mon salut, et j'aimerais mieux être sûr du paradis avec un plus mauvais régime. »

CHAPITRE IX.

Zèle persévérant du prélat pour les tournées pastorales. — Episodes de la tournée de 1844. — Pressentiment de sa mort. — Guérisons extraordinaires à Piriac et à Ligné. — La Turbal. — Saint-André-des-eaux. — Pontchâteau. — Episodes de la tournée de 1845. Marches champêtres triomphales. — La Marne. — Feux de joie et devises. — Chauvé. — Paimbœuf. — Pornic. — La Bernerie. — Le prélat se rend au sacre de l'évêque de Luçon. — Sa première entrevue avec le successeur de Mgr Soyer. — Le R. P. de Ravignan à Nantes. — Mgr de Hercé lui parle de sa mort comme prochaine. — Le R. P. de Ravignan se rend à Liége : le prélat voudrait l'y accompagner. — Arrivée à Nantes de l'archevêque de Damas. — Ils lisent ensemble le Coran et les poëtes persans et turcs. — La rose et le rossignol.

Cependant, le prélat n'oubliait pas de consacrer, chaque année, deux ou trois mois à ses tournées pastorales. Le charme de la nouveauté qu'avaient à ses yeux les premières suffirait peut-être pour expliquer l'espèce d'enthousiasme qu'elles excitaient en lui, et la prodigieuse activité qu'il y déployait. Mais ce qu'on ne conçoit pas si aisément, c'est que, dans tout le cours de son épiscopat, cette activité et cet enthousiasme ne se soient pas refroidis un seul instant. « Si j'étais un des rois de la terre, écrivait-il à la fin de sa tournée de 1842, je craindrais, comme Agamemnon, d'irriter la divinité jalouse de cette orgueilleuse pompe; mais ici ce n'est pas moi qu'on fête, c'est mon doux Sauveur que je représente, et ces honneurs me sont une source d'humilité profonde. »

Et à la fin de sa tournée de 1843, où il venait de visiter pour la seconde fois l'arrondissement de Châteaubriant : « Le sentiment moral me donne une force infatigable dans des tournées qui autrement seraient pour moi un ennui insupportable. Mais c'est pour Jésus, et pour lui seulement, que je cours, que je monte, que je sue, que je mouille! Ce but est divin. Il répond à tout. N'est-on pas trop heureux de souffrir un peu pour Jésus-Christ? C'est quelque chose de mieux que d'être ravi au troisième ciel. Laissons-nous donc immoler tout doucement. »

Et après celle de 1844 : « Je viens de terminer ma tournée de cette année. Il m'a fallu consacrer la nouvelle église de Savenay avec tous les rites prescrits par le rituel, et c'est après cette fatigante cérémonie que j'ai ressenti les premières atteintes d'un point de côté qui depuis lors me revient assez souvent et me fait beaucoup souffrir. Il est vrai qu'on me criait de toutes parts : Vous en faites trop, Monseigneur : ce n'est pas l'ouvrage d'un évêque, c'est l'ouvrage de deux et de trois que vous faites seul. Je les laisse dire. Non, non, le Corso à Rome, les plus belles places de Naples et de Madrid, la rue Royale de Nantes ne sauraient m'être aussi agréables que les décorations champêtres élevées pour fêter le Christ dont je suis l'indigne apôtre. Qu'on ne me parle pas de fatigues. Avec Jésus et par Jésus il n'y en a pas. Cette pensée double et triple mes forces.... »

On le voit, c'est Jésus que le vénérable prélat, comme un autre S. Bernard, a sans cesse au bout de la plume; c'est Jésus qui confirme et bénit par ses mains, Jésus qui annonce son Evangile par sa bouche, Jésus, toujours Jésus qui visite les pauvres et les malades dans ses

courses à travers monts et vallées. Comment, avec cela, sentirait-il sa charité décroître et sa ferveur s'attiédir?

C'est dans cette tournée de 1844 que, sentant ce point de côté qui le fatiguait, il parla pour la première fois de sa mort prochaine. Les maires et les curés lui rappelaient sa première visite et faisaient des vœux pour le recevoir dans cinq autres années : « Ah! répondit-il, on ne voit pas par trois fois le bien-aimé rivage : ce sera le tour de mon successeur. — Eh quoi, reprit un docteur qui se trouvait à ses côtés, vous n'y pensez pas, Monseigneur! vous avez encore devant vous six visites quinquennales! — Monsieur le docteur, laissons la durée de la vie à la volonté du Seigneur : en attendant, n'en perdons pas un seul jour. Je vous le répète, mon *Nunc dimittis* est beaucoup plus près de moi que vous ne pensez. »

A Piriac se présente une guérison extraordinaire. Nous avons entendu parler de beaucoup de faits de ce genre. Nous sommes intimement convaincu de la sainteté de Mgr de Hercé, et nous pensons bien que le Seigneur s'est plu à la récompenser, même dès cette vie, de plus d'une façon; mais, ne pouvant être trop circonspect à cet égard, nous n'insérerons ici que les faits dont il parle lui-même dans ses lettres, sans nous permettre de changer un seul mot à son récit : « Hier, à Piriac, une dame de 79 ans se tint debout sur une chaise pendant la longue confirmation : Je veux la voir, disait-elle, et voir à mon aise cet évêque qui m'a rendu la santé il y a six ans! Mais ce n'est pas lui, car il a rajeuni! Le fait est qu'elle était mourante alors et avait été administrée : je l'allai voir, la bénis, priai pour elle, et depuis elle jouit, comme aujourd'hui, d'une excellente santé. Elle

avait réuni ses cinq filles pour me fêter, et l'accueil de cette famille était bien touchant pour mon cœur. Vous jugez que je ne suis devant Dieu qu'un pauvre pécheur, que je ne fais point de miracles, et que c'est la piété de la bonne dame que le Seigneur a voulu récompenser. »

Ce trait nous rappelle le suivant qu'il cite dans une lettre du mois de juillet 1841 : « En passant à Ligné, j'ai trouvé une femme qui m'est venu dire : Monseigneur! vous m'avez guérie il y a deux ans! Je ne marchais qu'avec des béquilles, vous vîntes me voir et me bénir, et vous me dites : Bientôt vous marcherez sans en avoir besoin! — N'allez pas croire que je pense avoir obtenu un miracle pour cette femme : hélas! je n'en suis pas digne, c'est l'imagination, ou sa foi, qui a fait le prodige. Ce serait quelque chose de trop beau, si l'on pouvait parler au boiteux, comme Pierre et Jean, montant au temple, y entrant par la Belle Porte. »

A la Turbal, les pêcheurs ornèrent une chaloupe et prièrent le prélat d'y monter pour venir bénir leur flotille. Il s'applaudissait ensuite de s'être rendu à leur désir. — « Oui, reprit M. de Mondoré qui l'avait accompagné, ils ont manqué vous noyer! — Ah! réplique le prélat, quel dommage qu'ils ne l'aient pas fait! Quel bel article eût donné la *Gazette* sur un évêque mort ainsi au champ de bataille! Puis le Seigneur ne m'eût-il pas bien accueilli? Mais on dira de moi comme de certains autres : Il n'a pas su mourir! »

A Saint-André-des-eaux, dans l'après-midi, il y eut une magnifique procession sur le quai. Du haut du promontoire, l'évêque bénit la mer et supplia le Seigneur de sauver son peuple de la fureur des flots et des tem-

pêtes. Trente ou quarante bâtiments se trouvaient alors en rade : ils saluèrent en abaissant leurs pavillons, et la population tout entière agenouillée chanta de toutes ses forces l'*Ave maris stella*.

Les mêmes scènes se répétèrent au Croisic et dans les autres paroisses maritimes.

A Pontchâteau, après la confirmation, Mgr de Hercé alla bénir un château qui venait d'être achevé. Le pieux propriétaire, providence du pays, offrit en souvenir à son évêque un volume qu'il avait apporté de Venise et qui contenait, en vingt-quatre langues différentes, une prière composée par S. Narsès pour chacune des heures du jour.

Fascinés par les visites qu'ils recevaient du bon évêque dans leurs propres maisons et le vif intérêt qu'il témoignait à leurs familles, les laboureurs amenaient à sa rencontre des charrettes attelées de vingt, trente, quarante paires de bœufs couverts de guirlandes de fleurs et de buis. Chaque bouvier conduisait sa paire, dans ses plus beaux habits, le chapeau et l'aiguillon ornés de longs rubans aux plus vives couleurs. De nombreux cavaliers, dont les coursiers impatients contrastaient fort avec le pas tardif des bœufs, escortaient le char triomphal et formaient la garde d'honneur.

La paroisse de la Marne se distingua, en 1845, dans cette rivalité champêtre. Elle offrit à Monseigneur un char traîné par cinquante-deux paires de bœufs. Une paroisse voisine voulait en mettre cent paires. Jamais assurément monarque de la race mérovingienne ou carlovingienne n'avait paru en public avec un pareil luxe d'attelages. Le prélat disait en riant qu'il ressemblait, dans ces circonstances, au grand-prêtre de Cérès allant immoler des hécatombes.

Ces ovations favorisaient peu la célérité du voyage; elles n'étaient guère du goût du prélat, mais elles étaient dirigées par une foi si vive qu'il aurait craint, en refusant tout-à-fait de s'y soumettre, de contrister ses bons diocésains. Seulement il les supplia de se borner à une ou deux paires de bœufs, et dans les cas de nécessité urgente. Mais cette observation ne fut pas favorablement accueillie.

Dans cette tournée de 1845, plus encore que dans toutes les autres, il lui fallut s'arrêter pour allumer les nombreux feux de joie préparés sur sa route. Au milieu de l'un d'eux était une longue perche portant cette devise en gros caractères qu'on lisait au milieu des flammes qui semblaient la respecter : Tous nos cœurs sont à vous!

Son œil fin remarquait tout. A Chauvé, parmi les nombreux arcs-de-triomphe sous lesquels il lui avait fallu passer, l'un d'eux, du côté de l'entrée, portait pour devise : Demeurez avec nous! Et l'autre, du côté de la sortie : Hélas! il est passé! Cet atticisme ne lui échappa pas.

Dans une paroisse voisine, quatre Messieurs, invités par le curé à faire partie de la cavalcade qui s'avancerait à sa rencontre, avaient répondu sèchement qu'ils ne connaissaient pas d'évêque et n'iraient pas de son côté. Il le sut et sa première visite fut pour eux. Ils le reçurent très-poliment, et quand il quitta la paroisse, ils montèrent à cheval pour l'accompagner malgré la pluie et ses instantes prières, pendant plus de trois lieues. Ils ne pouvaient plus s'en séparer.

Un jeudi soir, il entrait à Paimbœuf par une pluie battante : mais rien n'avait pu empêcher la population en masse de l'entourer pour être bénie. Un navire anglais, à l'ancre auprès du quai, voulut se joindre à la

fête, et l'équipage salua l'évêque de ses nombreux *vivat :* il répondit en anglais assez haut pour être entendu : quelque temps après le capitaine et son état major étaient rendus au presbytère pour le remercier.

A Pornic, il posa la première pierre de la chapelle de l'hospice, mais il fut triste toute la journée parce qu'un père n'avait pas voulu permettre que ses enfants reçussent la confirmation : ce refus avait flétri son cœur : « Ce jour difficile passera, s'écria-t-il, il s'en rencontrera d'autres plus heureux. Il faut les souffrir et espérer que Dieu en tirera sa gloire. Cependant mon cœur gémit et soupire pour Nantes où il ne sera pas attristé par un semblable refus. »

Le désagrément que s'éxagerait la vive sensibilité du prélat fut, en effet, oublié dès le lendemain par la grâcieuse réception qui l'attendait à la Bernerie.

La population attirée sur cette plage par la beauté du site, avait construit au prix des plus grands sacrifices un presbytère et une église, et Mgr de Hercé avait érigé la Bernerie en succursale.

L'enthousiasme avec lequel la nouvelle paroisse reçut son évêque serait difficile à dépeindre. Sur les bords de la mer les sentiments semblent participer à la grandeur du spectacle qu'on a sous les yeux et redoubler d'intensité et d'énergie. Ce n'étaient partout que *vivat* exaltés; que devises chargées sous toutes les formes de déposer à ses pieds les élans de la reconnaissance publique.

Le prélat, de son côté, était ému jusqu'aux larmes. Il monta en chaire, remercia les habitants de l'esprit de foi et de charité qu'ils avaient fait éclater pour construire leur église, leur presbytère, et fixer au milieu d'eux un ministre de Dieu. Il leur promit, au nom du Sauveur

Jésus, le centuple même dès cette vie. Depuis lors, en effet, la population de la Bernerie a singulièrement augmenté et elle n'a pas cessé d'être visitée de préférence à d'autres localités, par un grand nombre de baigneurs qui, dans la belle saison, viennent respirer son air pur et frais.

Mgr Soyer venait de mourir. C'était un prélat pieux, instruit, charitable, généreux. Bien des larmes furent répandues sur sa tombe. De tous les coins de son diocèse, non seulement les prêtres, mais les fidèles et les autorités du pays étaient accourus pour assister à ses funérailles. Mgr de Hercé fut invité à officier au service. Quand il s'agissait de ses vénérables collègues, vivants ou morts, aucun obstacle ne l'arrêtait. Il interrompit sa tournée pour se rendre à la cérémonie funèbre que le saint évêque de La Rochelle, Mgr Villecourt, honorait également de sa présence. Le clergé de Luçon fut fort sensible à cette marque de sympathie des deux prélats pour la mémoire de son digne évêque, et le chapitre n'oublia pas de les en remercier au nom du clergé tout entier.

Mgr Soyer eut pour successeur Mgr Baillès, vicaire-général de Toulouse.

Le 16 mai 1846, Mgr de Nantes devait aller présider à Mâchecoul une translation solennelle de reliques; et comme il savait que le nouvel évêque de Luçon donnerait la confirmation à cette époque dans les paroisses de son diocèse limitrophes de la petite ville, il lui exprima le désir qu'il avait de faire sa connaissance et l'invita dans ce but à la cérémonie. Toutes les paroisses des environs s'y trouvèrent avec leurs croix et leurs bannières. Le curé adressa un discours à chacun des deux prélats qui y répondirent tour-à-tour. La fête fut splendide. Mais ce

qui, après la cérémonie, charma le plus Mgr de Hercé fut de trouver en Mgr Baillès un émule dans la science des langues grecque et hébraïque et des littératures européennes. Une pareille rencontre était une bonne fortune pour lui. Aussi pressa-t-il son vénérable collègue de venir le revoir à Nantes dans le cours de l'été, et prolonger une conversation qui avait pour lui tant de charmes. Cette nouvelle invitation ne fut pas accueillie avec moins d'empressement que la première. Ainsi conversaient ensemble, autrefois, les Basile et les Grégoire de Nazianze.

Avant de recommencer ses tournées pastorales, le prélat attendit le R. P. de Ravignan qui, n'ayant pu prêcher le mois de Marie en entier à la cathédrale de Nantes, avait du moins promis de s'y faire entendre pendant l'octave de l'Ascension. Le vaisseau de Saint-Pierre ne fut pas assez vaste pour contenir la multitude qui se pressait autour de l'éloquent religieux.

De toutes parts on supplia le prélat de le retenir pour un Carême ou un Avent. Monseigneur l'invita donc pour 1847 ou 1848. Mais le révérend Père ne put promettre que l'Avent de 1853. — « Alors, mon père, reprit l'évêque, c'est pour mon peuple que je vous demande et non pour moi, car en 1853, *je n'y serai plus.* » Pour parler d'une manière si ferme et si précise, avait-il, comme tant d'autres saints personnages, reçu d'en-haut un pressentiment et comme une révélation de sa mort prochaine? Nous ne saurions ni le nier ni l'affirmer. Toutefois ces paroles et bien d'autres semblables ne nous ont pas paru indignes de remarque.

La ville de Liége allait célébrer le 600e anniversaire de l'institution de la fête et de la procession du Saint-

Sacrement. Le Souverain Pontife avait accordé à cette occasion un jubilé de vingt jours. Chacun de ces vingt jours devait voir un évêque officier pontificalement et entendre l'un des plus célèbres prédicateurs de France ou de Belgique. C'était dans cette ville que se rendait, en quittant Nantes, le R. P. de Ravignan.

Mgr de Hercé eût vivement désiré l'y accompagner. Cette grande solennité en l'honneur du Saint-Sacrement allait droit à son cœur et à sa foi; mais les petits agneaux de son troupeau l'attendaient avec impatience pour recevoir de ses mains les dons de l'Esprit-Saint. Le R. P. de Ravignan prit donc seul la route de Liége et le prélat celle de Thouaré, de Sucé, et des autres paroisses qui absorbèrent sa tournée de 1846.

C'est immédiatement après cette dernière tournée qu'il reçut la visite de Mgr l'archevêque de Damas. Le prélat syrien désirait bâtir une église à l'endroit même où le grand Apôtre fut descendu dans une corbeille, le long des remparts de la ville, pour échapper à la fureur des Juifs irrités de sa conversion inattendue et de son zèle à propager ses nouvelles croyances. Si la foi des premiers chrétiens de Rome était devenue célèbre dans le monde entier, la charité de la France n'a pas acquis moins de réputation dans toutes les parties de l'univers, et jamais évêque de l'orient ou de l'occident n'a fait en vain appel à son cœur. C'était aussi vers elle que s'était dirigé le métropolitain de la Syrie, et en particulier vers l'évêque de Nantes dont il savait et le grand cœur et la vaste érudition.

Les deux prélats se comprirent et passèrent ensemble de délicieux moments. Ils parlaient arabe. Souvent on les surprit fouillant le Coran pour y retrouver et y sa-

vourer les versets en l'honneur de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge et les autres vérités qui y surnagent au milieu d'un vaste océan d'absurdités.

Ils aimaient encore à parcourir ensemble les poëtes persans et turcs. Ils admirèrent les deux jolis vers persans qui forment l'épigraphe du petit poëme turc intitulé : La Rose et le Rossignol. En voici la traduction : « La belle fleur n'a pas de voix, mais son parfum s'élève vers le ciel. Le rossignol, de son côté, fait entendre des accents délicieux; et la rose et le chantre des nuits servent le Seigneur chacun à leur manière. »

Il nous semble qu'il y a ici quelque chose de plus admirable encore que le parfum de cette rose et les accents mélodieux du chantre des nuits : ce sont ces deux évêques s'abordant cordialement et devenant amis sans s'être jamais vus; forçant l'évangile de l'erreur de s'incliner respectueusement devant l'Evangile de la vérité; et, à l'aide du baume asiatique qui s'exhale du sein des poëtes persans, s'élevant l'un et l'autre jusqu'au Dieu qui a donné et au rossignol ses chants et à la rose ses parfums.

CHAPITRE X.

Mgr de Hercé pense aux missions étrangères. — M. Eugène Boré lui écrit de Djoulfa. — Il veut partir pour la Perse. — Le P. C. l'encourage dans son dessein. — Un lazariste l'en détourne. — Le prélat ambitionne l'évêché d'Alger. — On l'empêche de repartir pour la Cornouailles. — Il s'en console en priant pour l'Angleterre. — Lettre du cardinal Wiseman à l'épiscopat français. — Mgr de Hercé publie un mandement pour la conversion de l'Angleterre et ordonne à cette intention une neuvaine solennelle de saluts du Saint-Sacrement. — Mgr Brown essaie de fonder une mission bretonne en Angleterre. — Mgr de Hercé encourage cette mission. — Son grand zèle pour l'œuvre de la Propagation de la foi. — Il place le diocèse de Nantes au second rang pour cette œuvre.

Rien ne manquait, ce semble, au bonheur de Mgr de Hercé. Evêque d'un des meilleurs diocèses de France, il était vénéré et chéri du clergé et du peuple. Tout ce qu'il entreprenait réussissait au-delà de ses espérances. Cependant le feu sacré allumé au-dedans de lui le minait sourdement. Son cœur, comme celui de l'Apôtre, se sentait ému et comme irrité en pensant qu'il y avait sous le soleil d'autres climats où le nom du Seigneur Jésus n'était pas connu et béni, comme il mérite de l'être. Plus il trouvait le bien facile à Nantes, avec un clergé aussi nombreux et aussi zélé, plus il était convaincu que son successeur le continuerait aisément, tandis que lui, grâce à la prodigieuse facilité avec laquelle il parlait les différents idiomes, pourrait rendre à l'Eglise d'éclatants services à l'étranger. Dans cette

disposition d'esprit, il fut plusieurs fois à la veille de descendre de son siége et d'échanger sa crosse contre le bâton de l'évêque missionnaire. Les faits qui le prouvent ne nous manquent pas.

En 1841, il recevait la lettre suivante de M. Eugène Boré qu'il avait connu à Malestroit et qui, dès cette époque, avait bien mérité du catholicisme en Orient :

Perse, Djoulfa près Ispahan (ce 19 février 1841).

Monseigneur,

« Les pieux témoignages d'intérêt et d'estime que vous avez daigné m'envoyer, après la réception des *lettres* que mes amis de France ont jugé à propos de livrer au public, sont une douce consolation que me réservait le Seigneur et je la lui rends en hommage. Avoir l'assentiment de ceux que l'Eglise a préposés à la garde de ses enfants est un motif d'encouragement pour ceux qui, malgré leur indignité, s'efforcent de ne pas vivre inutilement pour son service; entendre de si loin l'écho d'une voix sanctifiée vous crier de marcher dans la voie où vous craigniez d'être entré présomptueusement, relève le courage et fait mieux comprendre les bienfaits de cette charité qui unit tous les membres de la grande famille, rapproche les cœurs, malgré les distances, et confond leurs sentiments dans l'allégresse du même bien qu'ils aiment. Car voici ce qu'il y a de beau pour nous autres catholiques, c'est qu'aux extrémités du globe, ou rassemblés sous le même toit, dans l'élévation ou l'abaissement, dans la prospérité ou dans le malheur, dès que nous sommes fidèles à la grâce et obéissants à la foi, nous sommes assurés d'avoir des pensées, des convictions, des espérances et un amour tellement identiques que tout cela semble sortir d'une

seule et même âme. Comme vous le dites si bien, *le Christ est la patrie,* et par conséquent pour quiconque tend à vivre uniquement pour lui, en lui et par lui, il n'y a point d'éloignement ni d'exil, et un de ces poëtes persans que vous aimez et connaissez, exprime avec vérité cette pensée en disant, qu'*au couchant ou à l'aurore l'homme de Dieu n'est pas étranger.*

» Mettez le Dieu-Homme à la place de l'homme de Dieu et vous aurez les paroles de l'Apôtre.

» Jusqu'à présent nos efforts trop isolés ont réalisé peu des choses que notre ambition convoite, mais la congrégation des Lazaristes ayant accepté la mission de Perse, j'espère recevoir des auxiliaires, et ces dignes ouvriers accompliront les vues de la Providence. En ce moment je suis retenu ici par la direction d'une école, commencée voici neuf mois, et qui promet déjà de devenir une institution véritable. On y mène de front l'étude du français, du persan, de l'arabe et de l'arménien. Si l'on pouvait multiplier ces centres d'instruction dans l'Asie occidentale, il est à présumer que les chrétiens se relèveraient de l'abaissement du schisme, de l'hérésie et de l'ignorance où ils sont tombés depuis des siècles et que la foi du prétendu prophète en recevrait le coup fatal.

» Je tâche d'exposer ces vues dans un mémoire que j'ose intituler *de la Résurrection de l'église orientale* et que j'adresse avec votre lettre à la Propagation de la Foi, dont le conseil réside à Lyon. Peut-être pourrez-vous par hasard examiner ces considérations et entrer dans l'association ou *société catholique* que je voudrais se voir former pour la propagande des états musulmans.

» L'encouragement que donnerait la voix et l'adhésion d'un prélat déjà *orientaliste* et comprenant la direction

et la nature des études propres à préparer des sujets pour ces contrées, serait d'un grand poids dans la balance, et c'est pourquoi je vous prie, au nom du bien qui peut en résulter pour l'Eglise, de m'appuyer près du *même conseil* dont vous êtes, sans doute, un correspondant. Je ne puis trop aussi, d'après le même motif, vous recommander de multiplier indéfiniment dans votre diocèse les membres de cette association qui promet de devenir le principe de vie ou du moins le plus énergique soutien des missions extérieures. En second lieu, encouragez l'étude des langues orientales parmi vos jeunes lévites qui témoignent de la bonne volonté ou de l'ardeur pour la défense du catholicisme. Si, un jour, ils n'usent point de ces connaissances pour civiliser notre Algérie, ou nous prêter assistance, ils en seront du moins assez récompensés par les avantages qu'ils en retireront dans l'interprétation des saintes écritures.

» En finissant, Monseigneur, je me recommande à vos ferventes prières, souvenir d'amitié ou de sympathie le plus efficace, ainsi qu'à celles des autres membres de votre glorieuse église de Nantes,

» Votre très-humble serviteur et frère en N. S. J.-C.,

» Eugène Boré. »

Dans cette lettre, on le voit, le savant orientaliste n'avait d'autre but que d'attirer l'attention du prélat sur l'association qu'il voulait fonder pour la propagande catholique en Perse et sur l'étude des langues orientales dans son séminaire.

Cependant, après l'avoir lue, le prélat voulait absolument rejoindre M. Eugène Boré et partir pour la Perse : « C'est bien de l'ambition de ma part, je devrais être satisfait du petit coin de l'Angleterre que j'ai cousu

à mon diocèse, mais je ne le puis, malgré tous mes efforts. Il faut absolument que j'aille évangéliser l'Orient et faire des Saints des descendants de Hafiz, de Sadi et de Ferdoussi. » — Mais, Monseigneur, vous n'y pensez pas; vous êtes à peine revenu d'Angleterre, remettez donc à plus tard le voyage d'Orient. — « A plus tard, à plus tard! vous parlez comme si l'avenir était à moi! Dites donc aussi à mes cheveux : ne blanchissez pas! à mes années : arrêtez-vous. »

L'abbé C. prêchait le carême à la cathédrale de Nantes. Mgr de Hercé le connaissait et l'aimait beaucoup. Il lui ouvre son cœur et lui parle de son projet : « Vous avez encore trente ans de vie, lui répond l'abbé C.; vous ferez très-bien d'aller à Rome, de soumettre votre projet au Souverain Pontife, et s'il vous approuve, vous aurez lieu de vous réjouir des belles conquêtes que nous vous devrons : après tout, vous donnerez là au clergé français un bel exemple de dévouement et d'abnégation, lequel ne restera pas sans imitateurs. »

Un saint missionnaire lazariste que le prélat rencontra d'une manière toute providentielle, fut loin de partager l'avis de M. C. Il lui représenta humblement qu'il faisait beaucoup plus de bien dans son diocèse qu'il n'en ferait en Perse, et qu'il doutait fort que son âge avancé lui permît de supporter les grandes fatigues attachées à la vie de missionnaire, fatigues qui redoublent pour les évêques et auxquelles les plus jeunes ont souvent de la peine à résister. Son confesseur étant du même avis, Mgr de Hercé s'efforça de résister à ce pieux entraînement, mais sans pouvoir y réussir. L'idée de partir pour l'Orient le fatiguait, le *lutinait,* selon son expression, et le jour et la nuit. Elle le poursuivit pendant toute

une tournée pastorale, au milieu des arcs-de-triomphe, des feux de joie, des concerts, des manifestations de toute espèce qu'excitait partout sa présence. Du reste, son plan était tellement connu, que plusieurs curés ne craignirent pas de lui exprimer publiquement les craintes sérieuses qu'ils éprouvaient à cet égard et de le supplier à mains jointes de ne pas les laisser orphelins.

Quelque temps après, Mgr Dupuch, que les Arabes avaient surnommé *le cœur d'or,* donnait sa démission de l'évêché d'Alger. Si, au lieu d'offrir à Mgr de Nantes des archevêchés, le Gouvernement lui eût offert ce siége, il l'eût accepté avec une grande reconnaissance. C'est le seul évêché qu'il ait ambitionné. Il ne s'en cachait pas. Il en parla très-ouvertement à Mgr Saint-Marc, évêque de Rennes, en lui disant qu'au moins ce siége l'aurait mis en rapport avec les tristes sectateurs de l'Islam, et que le Dieu qui pouvait changer les pierres elles-mêmes en enfants d'Abraham lui aurait sans doute donné la consolation de changer en enfants du Christ les descendants d'Abraham et d'Ismaël. S'il avait osé, il eût sollicité ce siége; et au risque de déplaire à ses diocésains, quand il le vit pourvu, il en manifesta une véritable affliction : tant il brûlait de mourir missionnaire!

Le coin de terre, cependant, qu'il semblait le plus affectionner, c'était l'Angleterre où reposaient les ossements de son père et où il retrouvait les souvenirs de sa jeunesse. Volontiers chaque année, s'il eût été libre, il eût renouvelé la mission dans laquelle il avait si bien réussi. M. l'abbé Oléron lui adressait sans cesse de nouveaux appels qui l'ébranlaient fortement : une fois même il se rendit à l'évêché de Nantes dans l'espoir de le ramener avec lui. Les dames de Trelawny et d'autres familles

influentes joignaient leurs instances aux siennes et représentaient au prélat que le bien commencé par lui n'était rien auprès de celui qui restait à faire, et que s'il revenait une seconde fois en Cornouailles, il pouvait compter sur une ample moisson. Le zèle de Mgr de Hercé n'avait pas besoin d'être excité : mais chaque fois qu'il voulut partir, des obtacles qui semblaient suscités à dessein l'arrêtèrent tout court. Il en vint jusqu'à soupçonner que l'ambassadeur britannique à Paris n'était pas étranger à à cette opposition.

Il ne s'en consolait un peu qu'en admirant les progrès toujours croissants de la vraie foi dans ce pays. Alors, en effet, les nuages épais des anciens préjugés commençaient à se dissiper. On voyait poindre à l'horizon les premiers rayons de ce soleil de vérité qui se leva sur l'université d'Oxford, illumina ses plus belles intelligences et leur montra Rome comme le centre toujours vivant de l'unité qu'elles cherchaient. Chaque jour annonçait une nouvelle conversion de savants docteurs, de membres illustres du clergé anglican, de quelque grand personnage marquant dans le monde par ses richesses et sa position sociale. En voyant crouler ainsi, une à une, les plus solides colonnes du protestantisme, l'âme du saint évêque jubilait. Et sachant que c'est bien à l'homme de planter et d'arroser, mais que c'est à Dieu seul de donner l'accroissement, plus il apprenait de ces conversions partielles, plus il priait et faisait prier ses prêtres et ses communautés pour le retour en masse de ce grand peuple. C'était chez lui une conviction profonde que si l'Angleterre redevenait catholique et s'unissait à la France par une alliance solide et durable, ces deux puissantes nations entraîneraient tôt ou tard le reste

du monde dans leur sphère intellectuelle et religieuse.

Qu'on juge avec quel bonheur il reçut la lettre circulaire qu'adressa Mgr Wiseman, depuis cardinal, à l'épiscopat français pour le mettre au courant du mouvement catholique qui s'opérait en Angleterre et le prier de le seconder de tous ses efforts : « Nous sommes arrivés, dit ce savant prélat, à une crise des plus consolantes : les esprits sont plus que jamais agités et inquiets sur ce qu'ils doivent faire. Un grand nombre d'hommes, qui sont disposés à venir à nous, ont à soutenir les luttes les plus terribles. Ils sont placés dans l'alternative de choisir entre la perte de tous les biens terrestres et le rejet de la vérité ; ils ont à vaincre le respect humain, les préjugés, à sacrifier leur plus cher intérêt de famille, et souvent des affections que respectent la nature et la loi de Dieu. Toutes ces circonstances concourent à rendre leur conversion plus difficile, et pour plusieurs, la démarche d'entrer en communion avec l'Église demande un esprit de sacrifice poussé à un degré héroïque.

» Quel catholique pourrait refuser ses prières, quel enfant de l'Église ne s'estimerait heureux de venir au secours des âmes engagées dans cette terrible lutte ? Plusieurs sont encore chancelants et indécis sur le parti qu'ils doivent prendre. Qui se refuserait à demander pour eux l'esprit de sagesse et de force dans toute sa plénitude ?

» J'espère que vous ne trouverez pas présomptueux de ma part l'appel que je fais à votre charité, en faveur de cette cause qui mérite tout l'intérêt de notre clergé et de votre troupeau. »

Nous ne pensons pas qu'aucun évêque français ait accueilli l'appel de Mgr Wiseman avec plus d'empressement et de sympathie que Mgr de Nantes. Il y répondit par un

mandement dont nous regrettons de ne pouvoir citer que la page suivante : « Il faut donc que ce soit Dieu lui-même qui prenne l'homme comme par la main et le conduise au divin médiateur : car la science n'a jamais produit une vertu, a dit un sage, si Dieu ne marche devant elle et ne dirige ses pas. Oui, c'est Dieu qui est le père des lumières, c'est de lui que descend tout don parfait. Ah! conjurons-le de rendre le don de la foi à cette nation autrefois si fidèle; conjurons-le de manifester sa vérité à ces innombrables familles si respectables par leurs vertus morales, leurs nobles penchants, leur inépuisable bienfaisance, qui, aux jours de nos malheurs, ont adouci pour nous avec tant de générosité les rigueurs de l'exil.

» Puisse cette inquiétude de leur avenir, qui répand sur leurs traits et dans toute leur vie une teinte de tristesse et de malaise indéfinissable pour eux-mêmes, faire enfin place à la douce sérénité du front du catholique sincère, à l'humble et paisible confiance de son cœur!

» Ah! M. F., que votre bonheur soit donc de prier pour ces âmes si dignes de notre intérêt! Aimons à offrir pour elles et à leur appliquer les mérites de l'oblation de la victime sainte, ainsi que le réclame notre vénérable frère dans l'épiscopat. Pouvons-nous oublier que sur cette terre hospitalière qui fut notre seconde patrie, nos pères, nos prêtres, nos évêques furent accueillis et traités comme des frères? Les uns ont pu revoir le sol béni de la patrie; d'autres se sont endormis dans le Seigneur et reposent sur ces rivages qui n'avaient pour eux d'étranger que le nom. Tous, nous aimons à l'espérer, aujourd'hui en possession du bonheur suprême, prient du haut du ciel pour cette nation qui acquit des droits imprescriptibles à

leur reconnaissance; et tandis que nous-même, prosterné souvent entre le vestibule et l'autel, nous répandons nos larmes et nos prières en union avec eux, il nous semble que leur voix, bien plus éloquente que la nôtre, nous adresse ces touchantes paroles : Sur cette terre, nous reçûmes les soins d'une généreuse hospitalité; le pain, le vin du sacrifice, les vases sacrés, les livres et les ornements de la liturgie catholique nous furent donnés par des mains étrangères à notre sainte religion, et sur les fleuves de Babylone, grâces à elles, nous chantâmes les doux cantiques de Sion. Ah! priez pour eux. Ils nous ont aimés, nous sommes morts en les aimant. Priez avec nous, afin que nous ne soyons pas séparés d'eux et de leurs chers enfants pendant l'éternité.

» Prions donc, puisque nous avons tant de raison de le faire; prions et nous verrons se renouveler les prodiges de la prédication de l'apôtre de l'Angleterre, de cet Augustin envoyé par l'église de Rome pour lui porter la bonne nouvelle de l'Évangile, et qui, sur ce sol arrosé de ses sueurs, compte encore aujourd'hui dans ses illustres successeurs, de dignes émules de son zèle, de nouveaux apôtres auxquels sont réservés le bonheur et la gloire d'arracher, une seconde fois, ce puissant empire aux ténèbres de l'erreur. »

Pour répondre efficacement aux vœux de Mgr Wiseman, le prélat ordonna, dans toutes les églises et chapelles du diocèse, une neuvaine solennelle de prières, durant laquelle on donna, chaque jour, dans toutes les églises et chapelles du diocèse, la bénédiction solennelle du très-saint Sacrement. Chacun de ces jours également il offrit lui-même à cette fin le saint sacrifice de la messe dans la cathédrale, invita tous ses prêtres à l'imiter dans

leurs paroisses, et les membres des communautés religieuses et les simples fidèles à communier à la même intention.

Presqu'à la même époque, Mgr Brown, vicaire apostolique de la province de Galles, concevait l'heureuse idée d'établir une mission bretonne à Abberiswith. Il pensait avec raison que cette excellente œuvre devait être sympathique au clergé breton, à cause des rapports intimes qui avaient jadis existé entre l'Armorique et le pays de Galles. Des missionnaires gallois avaient fondé plusieurs siéges épiscopaux et d'illustres abbayes dans l'Armorique, et l'Armorique à son tour avait rendu les mêmes services au pays de Galles. D'ailleurs les deux peuples sont évidemment frères, puisqu'aujourd'hui encore ils parlent la même langue. Mgr Brown crut donc qu'il pouvait ajouter un nouvel anneau à la chaîne qui déjà unissait la Bretagne continentale à cette partie de la Bretagne insulaire, et il envoya un breton d'origine, M. l'abbé Mahé, dans son pays natal, pour y recueillir et des prêtres de bonne volonté et une modique souscription annuelle, ne fût-elle que de 3 ou 4 francs, afin d'entretenir ces ouvriers évangéliques.

M. Mahé fut reçu à l'évêché de Nantes comme l'eût été Mgr Brown lui-même. Le prélat approuva cette œuvre qu'il appelait *une œuvre de famille,* y contribua largement et adressa une circulaire à son clergé pour l'engager à y souscrire. C'était évidemment l'obliger que de le mettre à même de voler au secours de sa chère Angleterre.

Le zèle ardent dont était dévoré le prélat pour les missions étrangères explique l'intérêt si vif, si persévérant qu'il porta jusqu'à son dernier soupir à l'œuvre de la

Propagation de la Foi. Il la recommandait dans ses visites particulières comme dans ses tournées pastorales, dans son salon et en chaire, toujours et partout. Presque tous ses mandements de carême renferment un petit mot pour cette œuvre qu'on pourrait nommer à juste titre l'œuvre des œuvres.

Citons-en seulement deux ou trois passages :

« Recevez en particulier notre hommage, nombreux associés de la Propagation de la Foi, vous dont les aumônes vont au-delà des mers porter le nom du Sauveur et fonder sur des rivages lointains des chrétientés nouvelles. Persévérez dans cette charité qui ne s'arrête qu'aux bornes de l'univers, et, au grand jour du Seigneur, vous recevrez la récompense due à ceux qui auront étendu le royaume de Jésus-Christ. Faire connaître à nos frères le seul vrai Dieu et J.-C. qu'il a envoyé, c'est leur offrir la vie éternelle. C'est le plus grand bienfait que l'homme puisse conférer à ses semblables. C'est aussi le plus grand avantage qu'il puisse se procurer à lui-même, car le cœur n'a de bonheur que dans cette double affection pour ses frères et pour son Dieu. » (*Mandement de* 1840.)

« Associés de la Propagation de la Foi, à votre souvenir, nous nous sentons pressés de rendre encore une fois hommage à cet esprit de foi, à cette brûlante charité où vous puisez le zèle qui vous anime. Il nous était bien doux, il y a quelques mois, de l'entendre louer de la bouche évangélique de cet évêque missionnaire qui voulut bien présider la dernière de nos solennités (1) :

(1) Mgr Rouchouse, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique des îles Sandwich.

que ne fûtes-vous témoin de l'effusion de sa reconnaissance! C'est à cette pieuse association, s'écriait-il, que nos missions doivent leur florissante existence... Continuez donc, mes frères bien-aimés, cette œuvre de bénédiction qui fait connaître et adorer le Sauveur dans les îles et dans les continents les plus éloignés. Vous mériterez par là de croître de plus en plus vous-mêmes dans la connaissance et la grâce de N. S. J.-C. » (*Carême* 1842.)

« Soyez apôtres de la Foi ! Par vos paroles, et surtout par vos exemples, répandez-la autour de vous en réveillant de leur sommeil les indifférents, en affermissant ceux qui chancellent, en instruisant tant de pauvres âmes qui ne connaissent pas la religion. Etendez plus loin encore votre zèle : portez la douce lumière de l'Evangile dans le cœur de vos frères, sous quelque climat que le ciel les ait fait naître, en favorisant de tout votre pouvoir l'œuvre de la Propagation de la Foi; œuvre admirable, œuvre sainte à laquelle Dieu a peut-être attaché le salut de la France, et que, dans notre particulier, nous n'hésitons pas à regarder comme la bénédiction de notre diocèse. » (*Carême* 1844.)

Grâce à ces encouragements continuels, l'œuvre de la Propagation de la Foi a pris dans le diocèse de Nantes un développement extraordinaire. Parmi tous les diocèses de France, il est venu se placer au troisième rang. Et, si l'on ne considère que la population, il l'emporte sur Paris et ne reconnaît au-dessus de lui que la cité des Martyrs et la Rome des Gaules, c'est-à-dire le diocèse qui a donné naissance à l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi et qui tient, sous ce rapport, à conserver son droit d'aînesse dans l'Eglise de France.

CHAPITRE XI.

Grande charité du prélat. — Envers les églises. — Envers les évêques et les prêtres étrangers. — Envers les pauvres. — Envers les malades. — Fondation des sœurs *garde-malades*. — Lettre au Souverain-Pontife en leur faveur. — Charité envers les hospices. — Envers les enfants pauvres. — Envers le public. — Envers les partis politiques. — Ce qu'il faut penser des brusqueries du prélat.

L'un des traits les plus frappants de la physionomie de Mgr de Hercé, c'était son immense charité envers les églises, les évêques et les prêtres étrangers, les pauvres, les malades, les hôpitaux, les partis politiques et en général tous ceux qui avaient besoin de lui.

Nous avons déjà vu avec quelle ardeur il poursuivait l'érection des nouvelles succursales. Mais ce que nous n'avons pas dit encore, c'est qu'il en était le premier et le plus insigne bienfaiteur. C'était toujours par mille francs qu'il donnait dans ces circonstances. Nous pourrions citer une église pour le baptistère de laquelle il donna 1,500 fr. Il envoya 2,000 fr. à une autre paroisse : nous avons sous les yeux la lettre de remercîment signée du curé et de tous les membres du conseil de fabrique. Pour les cloches de sa cathédrale, il s'imposa lui-même pour 4,000 fr. A combien d'autres églises ne procura-t-il pas des croix, des calices, des ostensoirs en vermeil, du linge, des chasubles ou d'autres ornements! Pour satisfaire à ce grand désir d'orner les temples du Seigneur, il s'imposait de rudes privations. Ses soutanes elles-mêmes s'en ressentaient quelquefois. Il pouvait donc

dire avec le Prophète-Roi : « Seigneur, j'ai aimé la décoration de votre maison, du lieu qu'habite votre gloire. »

Il ne comprenait pas moins la maxime du grand Apôtre : « *Oportet episcopum esse hospitalem :* il faut que l'évêque soit hospitalier. » Une grande partie des évêques et des prêtres missionnaires s'embarquent à Nantes pour aller engraisser de leurs sueurs et quelquefois même de leur sang cette portion inculte de la vigne du Seigneur que le père de famille confie à leur sollicitude. Les autres y débarquent pour venir chercher l'or de la charité ou faire appel au zèle intarissable du clergé français. Dans les deux cas, Mgr de Nantes était enchanté de les recevoir dans son palais et de s'entretenir longuement avec eux des progrès de la foi dans leurs diocèses, de les féliciter de leur dévouement, de les présenter à son chapitre et à son clergé, de les inviter à officier dans sa cathédrale, de mettre à leur disposition sa voiture et son cocher, en un mot de leur faire les honneurs de la ville épiscopale. C'est ainsi que l'évêché de Nantes vit tour à tour sous son toit hospitalier des évêques d'Asie, comme ceux de Smyrne et de Damas, de Samos, d'Amata et de la Mandchourie; des évêques d'Amérique, comme ceux de Bardstown, de Charlestown, de Vincennes, de Louisville ou leurs coadjuteurs; des évêques des différents archipels de l'Océanie ou d'autres contrées de l'Europe; et les préfets apostoliques de Cayenne, de Madagascar, de Bourbon, de la Guadeloupe et de la Martinique. Les simples missionnaires n'étaient pas reçus avec moins de cordialité que leurs prélats. Après les avoir hébergés, encouragés, recommandés aux âmes généreuses qu'il connaissait soit à Nantes, soit même dans d'autres villes du diocèse, il ne regrettait qu'une seule chose en les

embrassant pour la dernière fois, c'était de ne pouvoir les suivre et mêler ses sueurs à leurs sueurs pour arracher des âmes aux ténèbres du paganisme et les faire marcher à l'admirable lumière de la révélation chrétienne.

Les pauvres étaient ses enfants de prédilection. Leur liaison remontait à sa plus tendre enfance. Nous savons ce qu'il fit pour eux, étant curé de la Trinité de Laval. Pendant son épiscopat, une de ses plus grandes jouissances était de s'échapper seul de l'évêché, de se glisser dans quelque famille pauvre et de s'asseoir à son foyer pour recevoir ses confidences et soulager ses misères par lui-même. Il disait que ceux qui faisaient la charité par procureur, et qui, à l'aumône des vêtements, du pain, du bois ou de l'argent, ne voulaient pas ajouter l'aumône d'une visite, d'un sourire, de quelques bonnes et sympathiques paroles parties du cœur, étaient leurs plus grands ennemis, puisqu'ils se privaient par là volontairement de la jouissance la plus douce et la plus durable que l'homme puisse se procurer ici-bas.

Il est peu de villes de France aussi industrieuses que Nantes pour l'organisation des bonnes œuvres et le soulagement des pauvres. Les plus grandes dames de la ville tiennent à honneur, tantôt pour une œuvre, tantôt pour une autre, d'établir des loteries et des bazars, et d'aller de maison en maison placer des billets ou chercher des objets qu'elles revendent ensuite le plus cher possible. Quand le prélat recevait la visite de ces charitables dames, il prenait ordinairement une vingtaine de billets de loterie, et donnait, en or ou en nature, son lot aux bazars qu'il ne manquait pas de parcourir ensuite pour encourager et les marchandes improvisées et les généreux acheteurs.

Il regardait les conférences de saint Vincent-de-Paul comme l'ornement et la gloire de notre pays et de notre siècle. Il aimait à se trouver au milieu d'elles, à les présider, à les encourager. Il engageait à les installer non-seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes : sous la bure, en effet, ne se trouve-t-il pas des cœurs aussi nobles et aussi dévoués que sous l'habit de drap fin ! Et les précieux résultats obtenus par les conférences dans nos cités ne peuvent-ils l'être également, toute proportion gardée, dans les paroisses rurales? L'expérience s'est chargée de répondre aux vœux de Mgr de Hercé. Beaucoup de campagnes du diocèse de Nantes possèdent actuellement de ces conférences, et le bien qu'elles y produisent est incalculable.

La réputation de charité du prélat était si bien établie que toutes les infortunes venaient aboutir à son cœur comme autant de rayons à leur centre, et qu'une dame étrangère qui passait par Nantes, après avoir entendu parler de lui à l'hôtel où elle était descendue, vint lui présenter ses trois filles, en le priant de les doter. Est-ce sérieusement que vous parlez, madame? lui dit le prélat étonné. — Très-sérieusement, Monseigneur, on m'a dit qu'on ne frappait jamais en vain à votre porte, et je ne puis pas m'imaginer qu'on ait voulu me tromper. — Cette aventure l'amusait beaucoup.

Enfin, dans son testament, il donne et lègue à M. l'abbé Le Fort, son secrétaire, pour être distribués en œuvres pies après sa mort :

1° Tout le numéraire qui se trouverait lui appartenir à son décès dans l'évêché de Nantes, y compris celui de son secrétariat;

2° Une somme de 9,000 francs, qui serait payée par

ses héritiers et par sommes de 3,000 francs dans un délai de trois années;

3° Le prorata de son traitement qui serait dû à son décès;

4° Toute sa bibliothèque, laquelle était fort nombreuse et fort riche;

5° Tous ses meubles meublants, linge de lit et de table, ustensiles de ménage, vêtements, approvisionnements, chevaux, voitures, équipements et autres objets mobiliers qui, à son décès, se trouveraient à garnir le palais épiscopal. Il n'y a d'exception que pour l'argenterie et les portraits provenant de sa famille.

Nous savons que toutes ses intentions à ce sujet ont été religieusement exécutées. Que pouvait-il faire de plus pour ses chers amis les pauvres?

Les malades occupaient dans son cœur une part plus large encore que les pauvres. Sous ce rapport, non-seulement le curé vivait toujours sous la soutane de l'évêque, mais nous croyons que le curé éclipsait l'évêque. Qu'une personne de sa connaissance tombât malade, au loin comme auprès, elle était assurée de recevoir sa visite.

S'il arrivait dans n'importe quelle paroisse qu'un malade refusât de se confesser et qu'il en fût averti, il employait tous les moyens possibles pour arriver jusqu'à son lit. Dieu se plut à récompenser plus d'une fois l'ardent amour qu'il portait au salut des malades par d'éclatants succès. On nous en a cité deux ou trois exemples plus frappants que les autres et qui méritent bien de trouver ici leur place.

Un octogénaire qui n'était pas allé à confesse depuis plus de cinquante ans, tomba malade. Le prélat, qui ne

le connaissait que pour l'avoir vu dans quelques salons, se hâte de se transporter à sa demeure. Devinant son dessein, le malade allègue une excuse et ne le reçoit pas. Le prélat se retire, mais pour se représenter le lendemain; et cette fois, suivant les pas de la servante et sans lui laisser le temps de l'annoncer, il pénètre jusqu'au malade, lui demande de ses nouvelles, puis il ajoute du ton le plus affectueux : Quand on me dit, en langue de malade, qu'on ne veut pas me recevoir, ni se confesser, je traduis : Monseigneur, je suis charmé d'avoir l'honneur de vous voir. Ayez la bonté de m'entendre. — La grâce agit : le bon vieux se confesse et remercie son évêque d'avoir forcé la consigne pour lui rendre un service aussi important que celui-là.

Le général N*** était tombé très-dangereusement malade et ne réclamait pas les secours de la religion. Le prélat se présente à son hôtel et demande madame qui était fort pieuse. Comme elle était absente, il n'entre pas : « J'ai craint, dit-il en rentrant à l'évêché, de faire feu avant le commandement. » Il revient à la charge et demande à être admis seul dans la chambre du malade. Arrivé près de son lit, il se jette à genoux : « Général, lui dit-il, je ne me suis jamais agenouillé que devant Dieu, et si j'ose aujourd'hui vous demander une faveur à deux genoux, vous devez comprendre qu'elle est bien importante. — Monseigneur, répond le malade visiblement ému, si cette faveur est en mon pouvoir, elle est accordée d'avance; mais levez-vous, je vous en conjure. — Eh bien, général, ajoute-t-il en se relevant, c'est le salut de votre âme que je viens vous demander aujourd'hui; mettez ordre à votre conscience par une bonne confession. — Le général comprend et se confesse. —

Le prélat retourne le lendemain près de son malade qui, le premier, lui demande les derniers Sacrements. Sa femme et son fils pleuraient de joie de cette conversion inattendue. Le vicaire de Saint-Clément apporte le Saint-Sacrement dans la chambre du malade et Monseigneur le communie lui-même et lui donne l'extrême-onction. Le général répondit à toutes les questions du rituel avec un accent de foi qui pénétra tous les assistants. Ceux-ci s'en retournèrent en bénissant le Seigneur de la vive sollicitude qu'il inspirait à leur premier pasteur pour le salut de ses diocésains. Le vieux militaire mourut dans de grands sentiments de piété. Le prélat assista à la sépulture et fit l'absoute.

Peu de temps après, il rendait le même service à cet autre général qui, sur le champ de bataille de Waterloo, repoussa avec une indignation si française la proposition de se rendre. Se faisant illusion sur la gravité de son état, Cambronne voulait différer sa confession : « Non, général; il est temps. Et puis, ajouta-t-il en souriant, un évêque meurt et ne se rend pas ! » Là-dessus le héros se confesse et reçoit les Sacrements. A quelques jours de là le général Gemeau prononçait un discours sur la tombe de Cambronne et le terminait ainsi : « Adieu, noble guerrier, nous nous reverrons, car tu es mort en fervent chrétien ! » Mais cette mort de fervent chrétien, à qui la devait-il après Dieu ? à son évêque. « Oui, s'écriait le bon pasteur dans l'enivrement de cette double victoire, je serais ravi d'entrer au ciel, escorté de mes grosses épaulettes d'or, précédé et suivi de la musique militaire. »

Mais, nous le savons déjà, ses malades de prédilection étaient les petits et les pauvres : le galetas le voyait plus

souvent que le salon; et il est tel domestique et telle servante qui, durant des mois entiers, furent assidûment visités par lui sur leur humble grabat.

Toutefois sa préférence était encore pour les malades protestants : il désirait d'autant plus vivement être introduit auprès d'eux qu'il savait bien que les curés n'oseraient s'y présenter sans être appelés. Quelquefois il était assez heureux pour parvenir jusqu'à leur lit, et alors il tentait un suprême effort sur ces âmes égarées. D'autres fois une consigne sévère ne laissait passer que sa carte, et alors il se retirait en gémissant. Un jour qu'il venait d'être refusé par une dame protestante, il se mit à réciter son bréviaire pour se consoler. Les leçons lui montrèrent le grand Paul forcé lui-même de se retirer devant des peuples qu'il déclare indignes de la vérité : « Au moins, s'écria-t-il ensuite, je ne suis pas le seul à être désappointé. »

En 1846, des fièvres typhoïdes, d'une nature très-maligne, éclatèrent au grand-séminaire. Trente jeunes gens furent subitement atteints. Six succombèrent. Tous les autres furent licenciés. La maladie des enfants affligea vivement le cœur du père. Tant que les jeunes gens atteints restèrent au séminaire, il ne cessa d'aller les visiter, les consoler, les aider à se soumettre à la volonté de Dieu, toujours adorable soit qu'elle conduise aux portes du tombeau, soit qu'elle en ramène. Bien plus, ne pouvant supporter seul le poids d'une douleur si amère, il la déchargea dans le cœur de ses diocésains, et profita de cette circonstance pour leur recommander le patronage des vocations à l'état ecclésiastique comme l'unique moyen de conserver la foi dans son diocèse et même dans les pays étrangers, puisque

Nantes était en possession de fournir aux missions des sujets zélés et capables.

Si les nombreuses occupations de sa charge le lui eussent permis, Mgr de Hercé eût volontiers visité tous les malades, riches ou pauvres, de sa ville épiscopale. Ne le pouvant, il tâcha, du moins, de se faire suppléer auprès d'eux en appelant à Nantes une colonie de ces pieuses filles que l'admirable fécondité de l'Eglise a créées, au XIXe siècle, pour veiller les malades la nuit comme le jour et les assister avec autant de dévouement que d'intelligence jusqu'à leur agonie et leur dernier soupir.

Nantes sut apprécier le dévoûment des *Sœurs de l'Espérance* dont le nom seul inspire une douce confiance au cœur des malades et de leurs familles. La petite communauté prospéra : et, deux ans après, le prélat se joignait à plusieurs de ses collègues pour supplier le Souverain Pontife de donner à la règle du nouvel institut cette bénédiction suprême qui affermit et conserve tout ce qu'elle touche :

Nantes, *le* 20 *juin* 1840.

Très-saint Père,

« Le diocèse de Nantes a l'avantage de posséder, depuis deux ans, une maison de Sœurs de l'Espérance, dites gardes-malades, dont M. l'abbé Noailles, chanoine honoraire de Bordeaux, est le pieux fondateur. Je m'estime heureux de rendre hommage à leur piété, à leur édifiante régularité, ainsi qu'au zèle et au dévouement qu'elles déploient dans l'exercice de leur vocation auprès des malades.

» Lorsqu'elle sera régulièrement organisée et constituée, cette œuvre qui ne compte encore que quelques

années d'existence paraît être appelée à rendre d'importants services à la religion, en conduisant les malades à faire une sainte mort, après avoir su gagner leur confiance, au moyen de soins corporels administrés avec une charité et une abnégation que la foi seule peut inspirer. Déjà ces heureux résultats sont journellement obtenus dans notre ville épiscopale.

» C'est donc avec un véritable empressement, très-saint Père, que j'ose recommander ces pieuses filles à la bienveillance du Père commun des fidèles, au moment où elles se disposent à solliciter humblement de votre Sainteté l'approbation des règles et constitutions ayant pour objet de les établir en congrégation régulière et stable, sous l'obéissance de leurs supérieurs-généraux et la juridiction spirituelle immédiate des évêques dans les diocèses desquels elles se trouvent.

» Prosterné aux pieds de votre Sainteté, je la supplie de daigner bénir celui qui est avec la plus profonde vénération et le plus entier dévouement, très-saint Père,

» De votre Sainteté,

Le très-humble et très-soumis serviteur et tendre fils,

† JEAN-FRANÇOIS, *Ev. de Nantes.*

Les différents hospices avaient encore un grand charme pour lui, parce qu'il y trouvait tout à la fois et les pauvres et les malades. Quand il s'y rendait pour donner la confirmation ou pour présider à quelque cérémonie religieuse, il ne se retirait pas sans avoir parcouru toutes les salles et adressé un petit mot à chacun. Il laissait en outre quelques pièces de monnaie à la supérieure pour procurer en son honneur un petit régal à la maison. Il appelait cela *argenter* ou *dorer* ses paroles. « Ce que je vous donne, disait-il un jour, est bien peu pour deux

cents personnes; c'est à peine une prise de tabac pour chacun; mais j'ai tant à qui donner que je vous offre mes regrets de ne pouvoir donner davantage. »

Les hospices qu'il préférait étaient ceux des Incurables. Quand il voyait des plaies hideuses sur les mains ou la figure des hommes, il leur demandait humblement la permission de les baiser, et, chose qu'on aura peine à croire dans ce siècle de sensualisme, à l'exemple de S. Camille de Lellis, de S. François Borgia et de tant d'autres, il allait quelquefois jusqu'à exprimer avec ses lèvres les humeurs viciées qu'elles renferment. « Je pars pour aller à ma providence des Incurables, et après avoir prêché les religieuses, j'irai donner un congé à mes petites teigneuses, scrofuleuses, et baiser ces petites mains malades qu'il n'appartient qu'à un évêque de baiser. C'est un privilége dont je suis jaloux; on ne me le dispute pas, et je veux qu'on pense que personne ne sait aimer comme un évêque. » Un jour qu'il voyait une femme qui avait sur la joue un affreux cancer : « Que ne l'avez-vous sur la main, lui dit-il, il me serait permis de le baiser et de le sucer. Mais le Seigneur ne veut pas m'accorder cette douceur. »

Dans ce même hospice, il aperçoit une autre femme dont le nez était à demi rongé par un cancer. Il s'approche d'elle et lui demande si elle souffrait beaucoup. — Bien moins qu'autrefois, répond-elle, lorsque vos charités me secouraient en ville. — Il ne la reconnaissait pas, tant elle était défigurée : elle lui décline son nom. — Cette ancienne connaissance, dit ensuite le prélat à son entourage, monta jadis sur le théâtre: peut-être joua-t-elle les jeunes premières. Aujourd'hui elle est rendue au dernier acte et la mort va faire tom-

ber le rideau. Cancer hideux succédant aux roses et aux lis ! misère humaine ! »

Les enfants pauvres avaient aussi le privilége de le captiver. En rencontrait-il sur sa route, il s'arrêtait avec eux, comme le divin Sauveur, et leur demandait s'ils allaient à l'école, s'ils étaient sages, s'ils apprenaient leur catéchisme, s'ils étaient bien obéissants à leurs parents, et quand il était satisfait de leurs réponses, il les en récompensait à l'instant par une image ou une sucrerie dont il avait soin de se munir pour ces sortes d'occasions.

En trouvait-il autour des marchandes de fruits, de meringues et de bonbons, il les priait d'approcher et de choisir dans la boutique ce qui pouvait leur être agréable. Sa proposition était toujours accueillie avec une grande hilarité. Un jour cependant, l'un de ces enfants, un peu plus grand que les autres, faisait le dédaigneux : « Mon ami, lui dit-il, j'ai mangé bien des fois du biscuit de mer qui n'était pas aussi friand, et cependant j'étais tout aussi grand seigneur que vous ! » L'enfant rougit et accepta.

Une autre fois, c'était à un tout petit enfant qu'il présentait un bâton de sucre d'orge. — Eh bien ! mon petit, est-ce bien doux ? — Oui. — Eh bien ! n'oublie pas que Jésus est plus doux encore.

Il disait quelquefois : « Lorsqu'on saluait Sterne du nom de milord anglais : Le titre vaut bien un sou, répondait-il, et il le jetait dans le chapeau du mendiant. — La petite révérence que me font les enfants pauvres devrait en valoir cent : mais hélas ! je leur donne beaucoup moins. Je n'ai de plaisir que dans ces mêmes largesses que je m'accorde quelquefois, et il faut me les pardonner

comme on pardonne à la bergère de donner de son pain à la brebis favorite. »

Et dans une autre circonstance : « C'est pour l'amour de Jésus-Christ que j'embrasse ces chers petits : cette caresse équivaut à une homélie à la S. Jean Chrysostôme. Les mères répètent avec bonheur : Notre seigneur qui a embrassé mon petit garçon ! »

Un malheureux père de famille assassiné avait laissé cinq orphelins en bas âge. Le prélat demande à les voir; on les lui amène, il remet aux quatre premiers son offrande et donne au plus petit l'unique bâton de sucre d'orge qui lui restait. « Ce n'est pas là de la charité, disait-il en racontant ce trait, c'est de l'épicuréisme, du sybaritisme, de la sensualité. Le Seigneur ne me doit rien, pas même un bâton de sucre d'orge. »

Il avait coutume de distribuer à ces enfants les lots qui lui tombaient en partage dans les loteries et les bazars. Une jolie poupée lui était échue au bazar de Mâchecoul. Il hésita longtemps à quel enfant il la donnerait; il balançait entre une petite patricienne et la fille d'un pauvre artisan. Celle-ci l'emporta : l'autre, se dit-il, ne manquera pas de joujoux. Il recouvre donc le petit chef-d'œuvre de son large chapeau, se dirige vers une boutique d'où de nombreux enfants sortaient toujours à sa rencontre, entre dans la maison, s'assied un instant, et découvre son cadeau dont la vue excite de grands transports de joie : A laquelle de vous donnerai-je cette poupée ? — A la plus jeune, s'écrièrent-elles toutes. — Il vit avec joie que les sœurs n'étaient pas jalouses et il les en félicita.

A ceux qui n'avaient besoin ni de son or, ni de son argent, le prélat donnait volontiers son temps, sa science,

ses conseils, son obligeance : il se faisait tout à tous avec l'Apôtre pour gagner tous ses frères à J.-C. Que de choses nous aurions à citer à ce sujet! Mais assis à une table splendidement servie, nous ne toucherons qu'à quelques mets.

On savait à Nantes que le prélat parlait et écrivait presque toutes les langues de l'Europe. Or, si un négociant recevait de l'étranger des lettres d'affaires qu'il ne comprenait pas, il venait sans façon le prier de les lui traduire. Ce genre de services souriait à Mgr de Hercé, et souvent il en profitait pour rappeler d'importants devoirs à ceux qui venaient le lui demander : « Il y a peut-être bien longtemps, Monsieur, dit-il à un vieux colon des Etats-Unis qui avait oublié son anglais, que les affaires de votre commerce vous ont forcé d'oublier quelque chose de plus important que votre anglais. Je vous ai prêté mon petit savoir-faire, ne pourriez-vous me prêter à votre tour un peu de votre bonne volonté? » Le négociant revint le lendemain pour se confesser.

Un autre, c'était un petit marchand, accourt en toute hâte à l'évêché le supplier de traduire en arabe une affiche de sardines confites qu'il voulait envoyer en Algérie. Le prélat se met aussitôt à l'œuvre. Par malheur il ne put jamais se rappeler le mot arabe qui signifie *sardine*.

Enhardi par son extrême bonté, un jeune élève de rhétorique que sa famille ne pouvait plus faire approcher des Sacrements, suppliait l'évêque de l'aider dans la traduction d'un morceau d'Homère qui l'embarrassait extrêmement. Le prélat le traduit; puis, sous prétexte de lui faire sentir les beautés de la langue grecque, il ajoute à cette traduction celle du chapitre sixième de S. Jean sur le mystère d'amour par excellence. Il lui

vante le charme des paroles du Sauveur et de l'union sainte que l'âme contracte avec lui dans son Sacrement : le sermon attique produit son effet : le rhétoricien se confesse avant de se retirer.

Le prélat consacrait une grande partie du mois d'août à honorer de sa présence les distributions de prix de ses maisons ecclésiastiques, du collége, des frères des écoles chrétiennes, des communautés religieuses, des plus humbles pensionnats et même des petites écoles. C'était une grande corvée pour lui : il essayait bien de l'alléger : « Ah ! Monseigneur, lui disaient les maîtres et les maîtresses, votre présence nous portera bonheur. Elle nous donnera quelques élèves de plus, l'an prochain. Ne nous refusez pas, nous vous en conjurons. » A ces simples paroles, il n'avait plus la force de refuser.

Dans un voyage à Paris, il est invité de dîner à la Cour. Un tailleur le retarde quelques minutes. Quand il arrive dans le royal salon, tous les convives étaient réunis, le roi, la reine, le roi et la reine des Belges et plusieurs prélats. On n'attendait plus que lui. — Savez-vous bien, lui dit après le dîner Mgr l'archevêque de Besançon, que vous pouvez vous flatter d'avoir fait attendre aujourd'hui les rois et les reines. — Ah ! répond l'évêque retardaire, triste gloire pour moi qui jamais n'ai fait faire cinq minutes d'antichambre volontairement au dernier prêtre de mon diocèse ! Après tout, ajoute-t-il, je me console de cette confusion en pensant que, placé pendant le repas entre la reine et les princesses, je leur ai parlé de N. S. J.-C. avec autant de liberté que si j'avais parlé à mes Carmélites de Nantes.

Au passage du duc de Nemours à Nantes, toutes les croisées du palais épiscopal, cabinets, chambres, gre-

niers, jardins sont envahis par la foule qui veut voir le feu d'artifice tiré sur le Cours. — Mgr de Guérines, lui dit d'un ton aigre-doux la vieille cuisinière qu'il avait amenée de Laval, Mgr de Guérines était maître chez lui! — Je comprends la leçon, réplique le prélat, mais je ne veux pas en profiter, je suis heureux de faire plaisir à tout ce monde.

Il poussait la complaisance si loin qu'à la Trinité de Laval, on l'a souvent vu porter des siéges à de pauvres gens qu'il apercevait debout assistant aux offices, et qu'étant évêque, à un sermon du R. P. de Ravignan dans sa cathédrale, sans ses voisins qui le retinrent par le bras, il allait offrir jusqu'à son propre fauteuil à un personnage de sa connaissance qui n'avait pas de chaise.

Dans une tournée pastorale, il arrivait à Nort. La pluie tombait fortement. Quand il vit toute la population qui s'était avancée à sa rencontre, il voulut absolument mettre pied à terre. On lui présente un parapluie. — Je vois ici beaucoup de braves gens qui n'en ont pas; allez le leur offrir. Quand tous en auront, j'en prendrai. — Et il s'avance vers l'église, la tête découverte, parlant et souriant à tous.

A Nantes, au moment d'une averse, il rencontra sous la porte cochère d'un hôtel d'où il sortait, une dame qui n'avait pas de parapluie. Le prélat lui offre le sien. La dame refuse. Alors il lui demande, du moins, la permission de l'accompagner jusqu'à son logis. Cette étrangère n'était pas ce qu'il croyait. Mais la grâce l'attendait là. Elle fut si touchée de la charité de son évêque que le lendemain on la remarqua, non sans un grand étonnement, à son confessionnal. Elle était convertie.

Ces faits laissent aisément deviner tous ceux que nous

omettons, quoique à regret. Toute sa vie, du reste, est comprise dans cette exclamation qui lui tombait souvent des lèvres : Puisse ma main être la main du Sauveur Jésus !

La charité envers les partis politiques, c'est l'esprit de conciliation. Or, nous doutons qu'il soit possible de pousser cet esprit plus loin que Mgr de Hercé, à toutes les époques de sa vie.

Quand il accepta la mairie de Laval, l'empire était aux abois. Déjà le territoire français était envahi. Cependant, dans ces délicates circonstances, sa conduite fut telle qu'on jugea sa présence nécessaire à ce poste, sous la première Restauration, pendant les Cent jours, et sous la seconde Restauration, à la grande satisfaction de tous ses concitoyens qui avaient confiance dans la sagesse de son administration et dans la modération bien connue de ses opinions politiques.

C'est grâce à cet esprit conciliant que, pendant l'invasion des Prussiens, Laval ne fut pas troublé. Malgré la répugnance profonde que lui inspirait leur présence en France, il resta toujours dans les meilleurs termes avec leurs chefs, uniquement dans l'intérêt de la tranquillité publique. Une conduite si intelligente lui valut alors de nombreuses lettres de remercîment de la part de toutes les classes de la société, et l'une d'elles va jusqu'à lui dire : « Nous ne doutons pas que notre ville ne doive à votre prudence sa conservation, ainsi que Paris dut autrefois la sienne à une bergère de Nanterre. » Simplicité naïve, mais qui peint la reconnaissance du peuple de Laval pour son maire.

Il n'eut pas moins besoin de cet esprit de conciliation quand il fut placé à la tête de la paroisse de la Trinité. C'était immédiatement après la révolution de Juillet. La so-

ciété était divisée en deux camps qui avaient chacun leurs tendances, leurs principes, leur drapeau. Le nouveau curé n'épousa aucun parti. Il se posa dans sa paroisse comme un père au milieu de ses enfants, tendant aux uns sa main droite, aux autres sa main gauche, pour mieux les serrer tous contre son cœur. Il ne tint pas à lui que sa paroisse n'eût qu'un seul esprit et qu'une seule âme.

Cette tolérance d'opinion, toutefois, n'excluait pas la fermeté. Nous n'en citerons qu'un seul exemple : — En 1832, huit jours avant la grande procession de la Fête-Dieu, il n'était bruit à Laval que de l'intention où était la musique de la garde nationale d'y jouer la Marseillaise. Le curé de la Trinité, s'étant concerté à ce sujet avec le clergé de la ville, déclara que, si l'on persistait à vouloir jouer la Marseillaise, la procession ne sortirait pas. Mais le préfet et toutes les autorités qui tenaient à passer, dans la ville et le département, pour favorables à la religion, se hâtèrent d'assurer M. de Hercé que c'étaient là de fausses alarmes et que la Marseillaise ne serait pas jouée. La procession, composée du clergé des trois paroisses de la ville, sortit donc, comme à l'ordinaire, de l'église de la Trinité. Tout se passa bien de la Trinité à Notre-Dame, et de Notre-Dame au reposoir du Carrefour-aux-Toiles. Mais la bénédiction donnée sur cette place, la Marseillaise se fait entendre. M. de Hercé, qui portait le Saint-Sacrement, se tourne aussitôt vers ses confrères et n'aperçoit qu'une morne stupéfaction. Il craint de se tromper : il écoute encore et les sons qui rappellent un horrible vœu retentissent à son oreille. — Le Dieu que je tiens entre mes mains ne reconnaît pas de *sang impur!* s'écria-t-il tout haut. A la Trinité! — Et aussitôt, l'un des maîtres de cérémonie, M. l'abbé Félix Coquereau, qui se trouvait

en tête des bannières, dirige la procession vers l'église de la Trinité.

Du Carrefour-aux-Toiles, la procession devait se rendre à l'hôtel-de-ville où l'attendait le préfet, escorté de toutes les autorités. Tout le peuple, ignorant encore ce qui vient d'arriver, débouche sur la place : mais bientôt la vérité se révèle, et rien n'égale l'accès de colère auquel le monde officiel se laisse emporter.

Rentré au presbytère, M. de Hercé se hâte de dire à son clergé : « Je comprends toute la portée de l'ordre que j'ai donné. Je voyais des yeux élevés au ciel... Mais il n'y avait qu'une chose à faire : rentrer. Maintenant je suis sûr d'aller coucher en prison. Mais pourvu qu'on me laisse ma Bible et mon bréviaire, tout sera bien. » Puis il ajouta en riant : « Mon confrère de Saint-Vénérand avait l'air de vouloir en appeler à Montalivet (le comte de Montalivet dont il était parent), mais pour moi, je ne pouvais en appeler qu'à la Trinité : ce que j'ai fait. Vous en êtes-vous aperçus? J'ai cru avoir six pouces de plus ! »

Le tribunal, en effet, s'empara de cette affaire. Il y eut des procédures commencées. Mais bientôt après, sans doute à cause de l'immense et juste popularité dont jouissait le curé de la Trinité, elles furent abandonnées.

Il ne trouva pas à Nantes une moins grande divergence d'opinions qu'à Laval. Son salon, néanmoins, resta constamment un terrain neutre où toutes les opinions politiques se coudoyaient sans s'effaroucher. La noblesse, l'administration, l'armée, la bourgeoisie, le commerce s'y rencontraient côte à côte. Une personne de son intimité s'étant permis de lui adresser à cet égard quelques observations : « Monsieur, lui répondit-il, je voudrais entrer en paradis tenant d'une main M. le général D...,

et de l'autre M. le préfet D... » L'interlocuteur comprit et se tut.

A la fin d'un grand dîner où se trouvaient les premières autorités de la ville, on porta bien des toasts : Voici le mien s'écria l'évêque : « A tous les Français et surtout à tous mes chers diocésains réunis au pied de la croix par un sentiment de concorde et d'amour ! »

Cependant, pour laisser à cette charité générale ses ombres naturelles, la franchise nous oblige à convenir qu'il lui échappait parfois certaines brusqueries regrettables. Il était d'un caractère très-vif. Quand quelque chose le contrariait, son sang bouillait dans ses veines. Sa fille l'appelait en arabe *el Derim, la foudre*. Plusieurs fois, dans ses tournées, il a laissé échapper cette mauvaise humeur à l'occasion de certains oublis dont souffraient les fidèles. Mais à côté de son immolation continuelle de lui-même aux intérêts du prochain, cette imperfection, qu'est-elle au fond, sinon ce qu'est une égratignure à un corps parfaitement sain ? D'ailleurs, quand il avait offensé quelqu'un par ses impatiences, il ne manquait jamais de lui demander pardon, de rentrer en lui-même et de s'humilier profondément devant Dieu. « C'est Homère, écrit-il, c'est je ne sais quel auteur, Horace ou tel autre qui peignent toujours leurs héros un peu vifs, et ensuite priant les aquilons de porter dans la mer Caspienne les paroles qui leur ont échappé. Et comme je suis un peu leur disciple, je ne manque pas à la réparation, quand mon sang bouillant m'a fait suivre ma pétulance. » En dehors de ces rares moments, Mgr de Hercé était l'homme poli et gracieux par excellence. Il n'avait que des paroles aimables pour ceux qui l'abordaient ou vivaient avec lui.

CHAPITRE XII.

Sa charité en dehors de son diocèse : Lettre en faveur de la Martinique. — En faveur des victimes du débordement du Rhône et de la Saône. — En faveur des prêtres espagnols émigrés en France. — En faveur de la Guadeloupe. — En faveur du monastère des dames du Bon-Pasteur à Alexandrie. — En faveur des victimes du débordement de la Loire. — En faveur de l'Irlande décimée par la famine.

Nous ne connaissons encore qu'une partie de la charité de Mgr de Hercé : pour la connaître tout entière, il faut franchir les frontières du diocèse de Nantes et jeter un coup d'œil tantôt à l'orient, tantôt à l'occident. Pas une calamité publique, en effet, ne venait à frapper son oreille sans trouver un puissant écho dans son cœur. Immédiatement après il implorait l'assistance de son clergé et de son peuple en faveur de ceux qui gémissaient sous les dures étreintes de l'infortune : venons aux faits :

Nantes le 24 mars 1839.

« Monsieur et cher curé,

» Vous savez qu'une affreuse secousse de tremblement de terre a détruit de fond en comble la ville du Fort-Royal, à la Martinique : de nombreuses victimes ont été ensevelies sous ses ruines : beaucoup de familles se trouvent réduites à une désolante misère, et il est bien à craindre que les conséquences d'un tel fléau ne compromettent à jamais leur avenir.

» Les détails de cette catastrophe ont produit sur tous les esprits une vive impression et ont réveillé de généreuses sympathies : des comités de secours se sont organisés,

et ils s'efforcent d'obtenir des moyens d'adoucir le sort de tant de malheureux. Le clergé et les fidèles d'un diocèse, dont la charité nous est si connue, doivent désirer de s'associer à cette œuvre d'une pieuse commisération envers nos frères de la Martinique : d'ailleurs, les relations si fréquentes de famille et de commerce, qui existent entre cette colonie et notre province, ajoutent encore au prix que nous devons mettre à l'accomplissement de ce devoir.

» J'ai donc cru entrer dans les sentiments qui vous animent ainsi que vos paroissiens, Monsieur le curé, en assignant une quête dans toutes les églises de ce diocèse, le jour du dimanche de *Quasimodo*, pour les victimes du tremblement de terre de la Martinique. Le produit en sera remis à MM. les curés de canton, qui en feront passer le montant le plus tôt possible au secrétariat de l'évêché; le total en sera immédiatement expédié à la commission générale formée à Paris. . . . .

» Vous voudrez bien lire la présente lettre au prône du jour de Pâques, en y ajoutant les explications que vous jugeriez nécessaires pour faire connaître à vos paroissiens les motifs puissants qui nous ont déterminé à faire ce nouvel appel à leur charité, après avoir cependant longtemps hésité, redoutant toujours d'ajouter à leurs charges.

» Veuillez agréer, Monsieur et cher curé, la nouvelle assurance de mon estime et de mon sincère attachement.»

† J.-François, *Evêque de Nantes.*

A la fin de son mandement du 4 novembre 1840, nous lisons : « Au moment où nous terminions notre mandement, N. T. C. F., la nouvelle des désastres causés dans le midi par le débordement du Rhône et de la Saône est

venue affliger notre âme, nos regards se sont aussitôt reportés sur vous. Nous savons combien vos cœurs sont compatissants, charitables et généreux. Nous avons hésité, il est vrai, devant les charges déjà imposées à la charité publique et devant les immenses besoins de notre propre pays. Mais les malheurs de nos frères sont si grands, leur position si déplorable que nous n'avons pu nous défendre de vous appeler à leur secours. On ne saurait espérer sans doute de réparer des pertes si étendues, mais pourrions-nous délaisser dans leur infortune, sans leur donner des marques d'intérêt et de sympathie, tant de familles qui ont vu s'engloutir dans les eaux leurs biens, leurs espérances et jusqu'au toit qui les couvrait? Quel catholique pourrait être indifférent aux maux de cette antique et noble cité si féconde elle-même en œuvres de charité, si chère à la religion par son attachement à sa foi et son zèle à la propager.

» Nous avons donc arrêté qu'une quête serait faite dans toutes les églises du diocèse, le troisième dimanche de l'Avent, c'est-à-dire le dimanche qui suivra la publication de notre mandement. . . . .

Les prêtres français qui, pendant les troubles de notre grande révolution, s'étaient retirés en Espagne, n'avaient pas été moins bien accueillis que ceux qui s'étaient réfugiés en Angleterre. L'évêque d'Orense, à lui seul, en avait tous les jours plus de deux cents à sa table, et, pour les loger avec lui, il n'avait gardé de son vaste palais qu'une étroite cellule. Or, en 1839 et en 1840, c'étaient les prêtres espagnols qui venaient à leur tour demander à partager le toit et la table de leurs frères de France. Notre clergé avait une dette d'honneur à payer : il ne renia pas sa créance. Monseigneur de Nantes qui avait

connu l'exil reçut à bras ouverts ces nobles fugitifs. Il tâcha de pourvoir à leur logement et à leurs nécessités les plus pressantes. Et comme, avec la meilleure volonté, il ne pouvait seul porter le poids de ces grandes infortunes, il fit recommander, au prône des messes paroissiales, l'œuvre des prêtres espagnols exilés et tous furent abondamment secourus.

En 1843, c'était un autre tremblement de terre qui agitait jusque dans ses fondements l'une de nos plus florissantes colonies, et réduisait sa ville capitale en un monceau de cendres :

Nantes, le 14 mars 1843.

« Monsieur et cher curé,

» La nouvelle du lamentable désastre de la Guadeloupe plonge la France dans la consternation. Quelques secondes ont donc suffi pour renverser de fond en comble une cité florissante et en faire un amas de ruines! Plusieurs milliers d'habitants ont été instantanément écrasés, broyés sous les débris de leurs maisons, ou dévorés par les flammes. Les malheureux qui ont échappé au double fléau, sont errants sur cette terre désolée, sans pain, sans asile, sans moyen de s'en procurer.

» Au récit de tant d'infortunes, y aura-t-il en France un cœur qui ne sente le besoin de porter secours à nos frères d'outre-mer? Mais nous, dans cette ville et dans ce diocèse, nous devons, avant tous, remplir ce devoir, nous que tant de relations de famille et de commerce unissent si étroitement à la Guadeloupe. . . . .

» Au tribut de nos aumônes, n'oublions pas d'ajouter celui de nos prières pour ces pauvres âmes, qui ont été si subitement saisies et transportées au tribunal du souverain Juge! En conséquence, nous invitons les fidèles à

assister au service que le chapitre de notre église cathédrale célébrera le mardi 21 de ce mois, à neuf heures et demie, pour le repos de l'âme des victimes du tremblement de terre de la Guadeloupe. . . . .

» Puissions-nous, Monsieur le curé, profiter de ces terribles leçons! Quatre ans ne se sont pas encore écoulés que nous remplissions le même devoir à l'égard de nos frères de la Martinique. Savons-nous si ces fléaux dévastateurs se tiendront toujours éloignés de notre continent et s'ils ne doivent point nous choisir, à notre tour, pour victimes? Ce ne serait pas, au reste, la première fois qu'ils auraient sévi en Europe. Tenons-nous donc prêts, car nous ne savons ni le jour ni l'heure : *Vigilate itaque, quia nescitis diem neque horam*. (Matth. 25. 13.)

. . . .

Le bruit courut, en 1846, que le vice-roi d'Egypte, Ibrahim-Pacha, venait de débarquer à Marseille, et avait exprimé le désir de visiter les villes maritimes de France. Le Bon-Pasteur d'Angers avait fondé, à Alexandrie, un établissement pour y élever les petites négresses achetées par M. l'abbé Oliviero, et éviter ainsi des frais de voyage plus dispendieux que l'achat même de ces victimes de la barbarie et de la superstition musulmane.

Le prélat voulut profiter du passage à Nantes d'Ibrahim-Pacha pour lui recommander ses chères petites éthiopiennes. Il prépara pour le prince un compliment en arabe dans lequel il trouva moyen de faire entrer un hémistyche de Hafiz où le poëte dit que le souffle du Sauveur rendait la vie aux morts, et cet éloge de la très-sainte Vierge tiré du Coran : « Marie, Dieu t'a choisie, t'a créée, et t'a élevée au-dessus des femmes de tous les siècles. » Il attendait beaucoup de ce compli-

ment en faveur de la colonie égyptienne. Une personne à laquelle il en parlait lui témoigna de la surprise de voir un évêque catholique complimenter un pacha musulman : « Comment, lui répondit-il, saint Paul n'épargne aucune politesse à Festus, à Agrippa et à bien d'autres : de grands papes et en particulier Innocent III écrivent à différentes époques aux califes de Mahomet avec toute l'urbanité possible en faveur des chrétiens : ces motifs ne suffiraient-ils donc pas indépendamment de celui qui me fait agir, pour me rassurer sur mes relations avec le pacha, s'il vient à Nantes? » Le lendemain le préfet de la Loire-Inférieure venait lui apprendre que le pacha dédaignait Nantes et n'y viendrait pas. Le prélat ne voulut cependant pas reculer. Il prit le parti d'écrire à sa Hautesse en le priant de l'excuser, s'il osait risquer quelques barbarismes dans sa belle langue, en faveur de pauvres françaises qui s'étaient arrachées aux douceurs de la famille et de la patrie pour devenir, dans ses propres états, les secondes mères des petites esclaves; et il chargea la famille de Monti qui partait pour Paris de remettre elle-même cette lettre à l'Elysée-Bourbon, résidence d'Ibrahim. La commission fut ponctuellement remplie; mais son Altesse, moins polie qu'un évêque catholique, ne jugea pas à propos de lui répondre. Le Dieu qui pèse les simples intentions aussi bien que les actions n'aura pas manqué de tenir compte au prélat de sa noble inspiration.

Dans cette même année, les bords de la Haute-Loire, sur une étendue de plus de soixante lieues, furent témoins d'un désastre inoui. Les riverains, surpris tout-à-coup par l'élévation subite de ce beau fleuve, s'enfuirent à la hâte, abandonnant à la fureur des flots tout ce qu'ils possédaient. Puis, quand la Loire fut rentrée dans son

lit, ils revinrent dans leurs habitations délabrées ou détruites, au milieu de la saison la plus rigoureuse de l'année, sans pain, sans vêtements, sans aucune ressource. Le prélat était alors à Rome avec M. l'abbé Vrignaud. Sans aucun doute, s'il eût été là, il eût trouvé dans son cœur de nobles paroles pour enflammer les autres cœurs, et les porter à soulager une infortune qui les touchait d'autant plus près que le même fleuve baignant le pied de leurs habitations, ils n'avaient eux-mêmes échappé à ce malheur que par celui des autres. Mais M. l'abbé Dandé écrivit à sa place à MM. les curés qu'*il aurait cru s'opposer aux vues si charitables et si compatissantes de son saint prélat,* s'il n'avait prescrit une quête dans toute l'étendue du diocèse en faveur des inondés. Et, en effet, à son retour Monseigneur lui adressa de vifs remercîments pour l'avoir si bien compris.

Quelque temps après, c'était la patrie du grand O'Connel qui était aux abois. Elle comptait autrefois de nombreuses abbayes. Les terres qui en dépendaient étaient louées à bas prix : le paysan les cultivait avec bonheur : elles lui rendaient abondamment les sueurs qu'il leur donnait. Ces abbayes, en outre, faisant vœu de pauvreté, ne tiraient de leurs revenus qu'une nourriture frugale et un grossier vêtement : le superflu était dépensé en œuvres de charité de toute espèce. Alors l'Irlande n'avait rien à envier aux autres états de l'Europe. La réforme est venue, et avec elle les passions les plus ardentes, les impôts exorbitants, les vexations inouies, les spoliations même les plus iniques. Elle a placé l'Irlande entre l'apostasie ou la mort. L'Irlande a choisi la mort. La mort sanglante eut bientôt disparu, comme tout ce qui est violent, mais pour faire place à la mort par la famine :

car les biens confisqués aux abbayes et aux familles n'ont pas été rendus : ils sont restés entre des mains rapaces qui pressurent l'île des Saints, se gorgent de son or et de son argent, qu'ils dépensent sur toutes les grandes routes de l'Europe. Alors le pays ne nourissant plus ses habitants, malgré de périodiques émigrations, la famine fait parmi ceux qui restent d'innombrables victimes. Elle sévit surtout d'une manière terrible en 1846 et 1847. Ému de tant de misères, notre charitable prélat prit encore cette grande infortune sous son patronage : « Vous le savez, dit-il à ses diocésains, la famine qui ravage l'Irlande et qui traîne à sa suite le lugubre cortége de tous les maux est à son comble. Les récits qui nous parviennent de ces plages désolées sont pleins d'horreur et d'épouvante. L'histoire offre peu d'exemples de semblables extrémités, et l'on ne peut prévoir quel en sera le terme.

» Or, outre que rien de ce qui touche nos frères ne nous est étranger, cette île, si célèbre dans les annales de l'Eglise, peut à juste titre se glorifier d'avoir conquis des droits à la prédilection de l'Eglise. Dès les premiers jours, elle ouvrait avec joie les yeux à la lumière de la foi; et depuis, à toutes les époques, elle enfanta de saints et illustres conquérants d'âmes qui ont soumis des nations entières au joug de l'Evangile. Et quand une apostasie presque générale est venue l'isoler au milieu de ses sœurs devenues ses persécutrices, elle est néanmoins restée fidèle. Préférant aux trésors et aux honneurs de l'Egypte l'opprobre et la pauvreté de Jésus-Christ, elle a su tout perdre pour sauver sa foi : et voici qu'après trois siècles de luttes et de souffrances, quand de nouvelles calamités viennent fondre sur ce peuple martyr,

elles le trouvent encore et plus que jamais catholique.

» Pour nous, N. T. C. F., c'est bien ici le lieu de nous rappeler ce touchant article de notre foi : *la Communion des Saints.* Il nous faut le croire de cœur, et aussi le professer, le publier hautement dans nos œuvres. Tous, Juifs ou Grecs, libres ou esclaves, de quelque famille, tribu, langue, nation que nous puissions être, nous avons tous été baptisés dans une même eau et dans un même esprit pour devenir un même corps, celui de Jésus-Christ. Ainsi, nous sommes tous membres les uns des autres, et quand l'un pâtit, tous doivent compatir, et montrer à son égard une tendre et fraternelle sollicitude.

» Ceux donc que la faim dévore, ici près de nous ou bien par delà les mers, sont vos frères, vos membres, la chair de votre chair : car, vous tous, chrétiens, vous êtes un seul dans le Christ Jésus. Versez donc dans leur sein les biens temporels ou spirituels que la Providence vous a départis. Ouvrez vos mains et vos cœurs, et ces tristes églises seront pleines de bénédictions et de grâces.

» Souvenons-nous encore que si, dans le temps présent, notre abondance et notre médiocrité même viennent en aide à leur indigence; dans l'ordre du salut, leurs mérites contribuent bien plus à effacer nos péchés et à suppléer à notre pénurie de bonnes œuvres. D'une main, le Saint-Père nous demande une aumône, mais de l'autre il nous offre le pardon : car, dans l'exercice de la charité chrétienne, riche et pauvre, chacun donne et chacun reçoit : de telle sorte, suivant la belle pensée de saint Paul, que l'égalité règne entre les frères : *Ut fiat æqualitas*. . . . . »

On le voit, la charité de Mgr de Hercé ne reconnaissait d'autres limites que celles de l'univers.

QUATRIÈME PARTIE.

DEPUIS SON VOYAGE DE ROME JUSQU'A SA MORT.

CHAPITRE I.

Profonde vénération de Mgr de Hercé pour le Souverain-Pontife. — Ce qu'il pensait du gallicanisme, étant laïc. — Le serment de son sacre redouble son attachement pour le siége apostolique. — Comment il accomplit ce serment. — Récompense de son obéissance. — Il voulait faire par lui-même le pélerinage de Rome, quand il apprend la mort de Grégoire XVI. — Mandement à l'occasion de cette mort. — Sa joie pour l'élection de Pie IX. — Il n'abandonne pas l'idée du pélerinage sacré.

Un autre trait caractéristique de Mgr de Hercé, c'est sa profonde vénération et son filial attachement pour le Souverain-Pontife. Il se plaisait à répéter souvent avec le concile général de Florence que le siége apostolique et le pontife de Rome ont la primauté d'honneur et de juridiction par toute la terre; que ce pontife, successeur du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, est le vrai vicaire de Jésus-Christ, le chef de toute l'Eglise, le père, le docteur de tous les chrétiens; qu'à lui, dans la personne de Pierre, a été donnée par N. S. Jésus-Christ la

pleine puissance de régir et de gouverner l'Eglise universelle.

Il n'avait pas attendu à être prêtre et évêque pour professer ces sentiments. Il ne comprit jamais qu'on pût être fervent catholique sans être attaché au Saint-Siége du fond des entrailles. Lorsqu'il était maire de Laval, il ne souffrait pas qu'on portât atteinte devant lui aux prérogatives de l'Eglise romaine. Il les défendait chaudement. Il écrivait dès cette époque : « Le gallicanisme n'est qu'une opinion : il ne tient pas à la foi, et il a peu de racines dans le pays. Tôt ou tard il perdra du terrain et finira par disparaître. »

Lorsqu'il fut nommé évêque, son profond respect pour le Saint-Siége prit quelque chose de plus filial et de plus tendre. Il avait sans cesse présent à sa mémoire le serment solennel qu'il avait juré le jour de son sacre, la main sur les saints évangiles : « Je promets fidélité et obéissance à l'Apôtre Pierre, à la sainte Eglise romaine, à notre Saint-Père le Pape et à tous ses successeurs canoniquement élus. Je prendrai soin de conserver, de défendre, d'augmenter même les droits, honneurs, priviléges et l'autorité de la sainte Eglise romaine, de notre Saint-Père le Pape et de ses susdits successeurs. Je ne participerai en rien, ni par paroles, ni par actions, à tout ce qui pourrait se tramer à son préjudice; et si quelque chose de semblable arrivait, le plus tôt possible j'en avertirai le Saint-Père ou un autre qui pourra l'en instruire. J'observerai et ferai observer, de toutes mes forces, les règles des saints Pères et les décrets apostoliques, et je combattrai et poursuivrai de tous mes moyens ceux qui sont rebelles à l'autorité du Saint-Père et de ses successeurs.... Tous les trois ans je visi-

terai par moi-même et personnellement le tombeau des saints Apôtres et j'y rendrai compte au Saint-Père de ma charge de pasteur et de tout ce qui concerne l'état de mon église, la discipline du clergé et du peuple et le salut des âmes confiées à ma sollicitude, promettant de recevoir humblement, pour les exécuter en toute diligence, les ordres apostoliques qui me seraient donnés en retour; et, dans le cas d'obstacle légitime, d'accomplir ce devoir par un envoyé digne de foi. »

Les diocèses de Bretagne étant profondément attachés au Saint-Siége, il est bien aisé à un évêque breton d'accomplir la première partie du serment de son sacre. Aussi n'est-ce pas notre prélat qui manqua à l'occasion de déjouer les intrigues des ennemis du Saint-Siége : c'est l'occasion qui lui manqua. Il ne parut pas un seul écrit hostile au Saint-Siége dans son diocèse pendant tout son épiscopat. Mais un écrit parti d'un diocèse étranger, et qui depuis a été condamné à Rome, lui ayant été envoyé, il en témoigna une indignation dont il rend compte en ces termes dans une de ses lettres : « C'est avec une espèce d'impatience que je viens de parcourir le livre de M***. C'est du gallicanisme tout pur. Je ne partage en rien les opinions de l'auteur, car je suis romain dans l'âme. Quelle pitié que cette idolâtrie pour Bossuet! J'ai donné l'ouvrage à l'un de mes secrétaires en lui disant qu'il pouvait bien le garder, et que s'il me le rendait, à l'instant même je le jetterais dans le feu... »

Quant à la promesse solennelle d'aller à Rome en pèlerinage au tombeau des saints Apôtres, elle l'inquiétait davantage. Sans doute il avait déjà député à Rome, en son lieu et place, M. l'abbé de Courson, et, pour le récompenser de son obéissance, Grégoire XVI lui avait

envoyé, avec les titres de comte romain et d'assistant au trône pontifical, des lettres très-flatteuses pour son administration. Il cacha soigneusement ces titres au public par modestie. Ses diocésains ne les connurent qu'après sa mort. Mais il avait voulu que son chapitre entendît la lecture du bref de félicitations qui lui était adressé et le conservât dans ses archives : « Il est bon, disait-il, que mes prêtres sachent aujourd'hui et toujours combien leur évêque est heureux de montrer sa profonde soumission au Saint-Siége. »

Mais ce n'était pas encore assez pour sa conscience délicate. Après avoir accompli ce devoir par d'autres, il désira l'accomplir par lui-même, et il faisait déjà ses préparatifs quand la triste nouvelle de la mort de celui qui l'avait appelé à l'épiscopat vint affliger son cœur. C'est lui-même qui nous l'apprend dans le mandement qu'il composa pour cette occasion. Après avoir esquissé à grands traits les principaux actes du gouvernement de Grégoire XVI, il s'écrie : « Pourrions-nous oublier ici, N. T.-C. F., que ce fut la voix de cet Évêque des évêques qui nous appela, de notre néant, pour nous placer au milieu de vous. C'est de lui que nous avons reçu notre institution; c'est à lui que nous demandions aide et conseil. Nous aurions voulu être auprès de chacun de vous sa vivante image, et comme un autre lui-même. Nous nous faisions honneur d'être, dans toutes les occasions, sa bouche, pour vous enseigner sa doctrine; son œil, pour l'avertir de vos dangers; sa main, pour vous porter ses bienfaits : et (oserons-nous l'ajouter?) son cœur, pour vous aimer et vous chérir. Fidèle au serment de notre sacre, nous avons, il y a peu, fait déposer à ses pieds le compte précis et détaillé

de toutes les parties de notre administration, et, disons-le, non pour nous glorifier nous-même, Dieu le sait, mais pour resserrer encore votre attachement à la Chaire épiscopale, ce vrai et unique lien de communion avec la Chaire apostolique (S. Cypr., Ep. ad Florent. LXIX, p. 136. Ed. Rigaltii) : il l'accueillit avec la plus paternelle bonté. Notre indignité demeura étonnée et confondue, quand nous reçûmes ses lettres en réponse et les touchants témoignages de sa haute et complète approbation. Cependant, nous ne croyions pas avoir acquitté toute notre dette et nous nous étions proposé d'aller, de notre personne, au tombeau des saints Apôtres, *pour y voir Pierre* (Gal. I. 18) dans celui de ses successeurs qui nous a envoyé, et conférer avec lui, en toute humilité et soumission, des moyens de faire de plus en plus fructifier l'œuvre du Seigneur : hélas! ce bonheur nous est ravi!

» Vous avez été plus heureux que nous, vous qui avez fait le pélerinage de la ville éternelle, et qui nous avez tant de fois raconté la bonté de son visage, l'aménité de ses manières, la grâce et la douceur des paroles qui tombaient de ses lèvres vénérables, l'accueil affable et ouvert dont il honorait les Français et dont il vous honora vous-mêmes. Nous y avons reconnu le représentant de notre Dieu : *Son trône est au plus haut du ciel, et son regard s'abaisse au plus petit de ses enfants* (Ps. CXII. 5).

» Vous êtes mort; mais néanmoins vous vivrez, vénéré Pontife : vous vivrez toujours dans la mémoire de notre cœur, et votre nom sera inscrit, dans les annales de l'Église, à côté des plus illustres de vos prédécesseurs.

» Et puis, N. T.-C. F., ce qui ajoute encore à ces motifs de consolation, c'est que si l'homme nous a quittés, Dieu nous reste. Nous ne sommes pas pour toujours orphelins :

l'Eglise, en effet, *colonne de la vérité,* n'est pas soutenue par un bras de chair, quelque robuste qu'il soit; sa base n'est pas la force ou le génie d'un homme, roseau plus ou moins fragile, qu'un choc peut briser et détruire. Ce n'est pas sur tel ou tel Pape, c'est *sur Pierre qu'elle est bâtie* (Matth. XVI. 18); sur Pierre, qui a reçu toutes les promesses de la nouvelle alliance, qui défie les portes de l'enfer conjurées, et qui a vu Jésus-Christ *prier pour que sa foi ne défaille jamais* (Luc. XXII. 32). Elle repose sur Pierre; mais Pierre repose lui-même sur la Pierre par excellence, *Pierre souveraine et angulaire* (Eph. II. 20), *fondement à la place duquel nul autre ne saurait être posé,* sur *Jésus-Christ* (1. Cor. III. 11).

» Les Pontifes romains passent et se succèdent, dans les circonstances les plus diverses, sous les traits les plus différents; mais la Chaire sur laquelle ils sont assis, est toujours la Chaire de Pierre, centre de l'unité; et, du haut de cette Chaire, c'est toujours Pierre qui parle par la bouche de ses successeurs.

» Aussi, sainte Eglise romaine, nous sommes à toi du fond de notre cœur, de l'intime de nos entrailles. En toute parole de doctrine, de morale et de discipline, *quand tu marcheras, nous marcherons; quand tu demeureras, nous demeurerons :* ta foi sera notre foi, ta loi notre loi, *ton peuple notre peuple,* ton chef notre chef, *ton Dieu notre Dieu. Que le Seigneur nous traite selon toutes ses rigueurs et qu'il y ajoute encore, si la mort même vient à nous séparer de toi* (Ruth. I. 16. 17). Hélas! celui qui t'abandonne est semblable au *sarment retranché du cep, qui périt bientôt* (Ev. de S. Jean. XV. 6.)! Pour nous, heureux de t'appartenir, nous allons gémir, prier et espérer avec toi.

» *Vous, Seigneur, qui connaissez le cœur de tous, montrez* à ceux qui sont appelés à l'élire, *celui que vous avez élu vous-même* (Act. I. 24), et quand son nom inconnu encore, sortira de l'urne sacrée, donnez-*lui l'assistante de votre trône,* votre *sagesse* éternelle, *envoyez-la du haut des cieux, pour qu'elle soit avec lui, travaille avec lui, et par lui conduise votre peuple dans la justice* (Sag. IX. 4. 10. 12); *et quand apparaîtra le Prince des pasteurs, tous, berger et troupeau, recevront une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais.* »

Si le prélat fut douloureusement affligé de la mort de Grégoire XVI, il ne fut pas peu consolé de l'élection vraiment providentielle de S. S. le Pape Pie IX, heureusement régnant. C'était le 12 juin, en effet, qu'il annonçait la mort de Grégoire XVI à son diocèse, et huit jours après, il le prévenait de nouveau que S. E. le cardinal Mastaï-Ferretti, archevêque d'Imola, était élu Pape et avait pris le nom de Pie IX, et il ordonnait de chanter, dans toutes les églises, l'hymne d'action de grâces pour remercier le ciel d'un événement si heureux pour le monde catholique tout entier.

Comme le siége apostolique ne meurt pas, et que c'est toujours Pierre qui, du haut de la Chaire apostolique, parle par la bouche de ses successeurs, n'ayant pu l'aller voir dans la personne de Grégoire XVI, il voulut lui rendre cet hommage dans celle de S. S. le Pape Pie IX. Il en fit part à son clergé, à la retraite ecclésiastique de cette année, et à son peuple dans une lettre pastorale qui est un vrai monument de sa vive affection et de son dévouement sans bornes au centre de l'unité catholique.

Le prélat quitta Nantes, accompagné de M. l'abbé Vri-

gnaud. Tous deux s'acheminèrent vers Paris et Lyon, et ils furent rejoints dans cette dernière ville par M. Baptiste Laureau, neveu de Mme de Vaufleury. Tous trois, le 26 novembre, ils s'embarquèrent à Marseille.

Nous avons été assez heureux pour retrouver le journal de voyage que Mgr de Hercé avait composé pour Mme de Vaufleury et ses nombreux amis. Quelque long qu'il soit, nous ne pouvons nous résoudre à le passer sous silence. Il paraît ici dans son encadrement naturel, ailleurs il perdrait de son prix. Le lecteur, en cette considération, nous pardonnera de le faire entrer immédiatement dans cette douce et pieuse intimité.

CHAPITRE II.

Départ de France. — Gênes. — Milan. — Vérone. — Padoue. — Venise. — Ferrare. — Bologne. — Florence. — Livourne. — Arrivée à Rome.

En mer, devant Marseille, 26 *novembre* 1846.

. . . .

« Je m'embarque au moment où le soleil couchant dore encore les ondes, et je ne puis me défendre de quelque mélancolie, en laissant, sur le rivage aimé, tant de cœurs auxquels le mien est si attaché.... Cependant, conduit par une douce obéissance au Seigneur, je me console en pensant que je remplis un devoir, et j'emporte dans mon âme cette pensée constante de mon Sauveur qui suit le bonheur de l'avoir reçu! Que de douceurs j'ai goûtées auprès de ce bon évêque qui voulait nous loger; auprès de ces dames du Sacré-Cœur, qui nous ont comblés d'amitiés, de bontés! auprès d'une jeune dame, fille d'un de mes camarades de collége et d'émigration, de ce bon Montigny!.... Qu'il est doux de se retrouver et de s'entendre! Demain, à mon réveil, mes yeux apercevront le rivage de Gênes, et salueront ce Bon-Pasteur, où la vue de dix-huit de mes filles me fera tressaillir de joie! Marseille est une belle ville : je serai heureux d'y revoir de si aimables amis, et je baiserai, avec l'exaltation d'un Athénien, la terre de la patrie. La présence de votre cher neveu, si obligeant, si bon, va donner un nouveau charme à cette Odyssée, déjà si char-

mante : il est la seconde providence de notre pèlerinage. — Quel cœur que celui d'Amélie de M*** ! que de bonté ! que d'obligeante sympathie ! son mari l'a préférée à un parti qui offrait une fortunè de 1,200,000 francs, et elle le méritait ! Il est pieux comme elle. — Que de foi dans cette ville que je salue en la quittant ! que de bien y font les enfants de saint Ignace ! quelles belles congrégations de jeunes hommes, de demoiselles, de dames, etc., viennent se réunir dans leur chapelle ! Puis, un conseil municipal généreux, animé d'un esprit religieux : quelle merveille ! — J'ai eu la douceur, avant le départ, de dire la sainte messe chez les bons Frères, de leur présenter le pain des anges, et de leur adresser une homélie de Sparte. Nous nous sommes embrassés, avec l'espoir de nous revoir, et j'ai béni le Seigneur de jeter, sur le bord de mon sentier, des rayons de miel, suspendus à chaque buisson. Ici mon anglais, mon allemand ne trouvent point d'écho ; hier, chez Monseigneur, toute la conversation était en italien, et cette langue si douce du Tasse charmait mon oreille : c'est une musique. En quittant ces bords orangés, j'ai écrit à ma nièce, qui fut si aimable pour moi, puis à une sœur d'Evron, que la rapidité du passage à la Ferté ne me permit pas de voir ! Tous mes devoirs épistolaires sont, je crois, accomplis.

Gênes, le 28, samedi.

» Cette mer qui me souriait avant le départ, éleva ses vagues mugissantes, dès que la fumée nous fit voguer, et le mal de cœur vint me saisir, non moins que mes compagnons. Julien (son domestique) resta couché hier tout le jour : mais enfin nous étions rendus à neuf heures du soir à l'hôtel de France, après avoir trouvé la douane polie, et une bonne omelette consola les estomacs ma-

lades. Le matin, le Bon-Pasteur m'a accueilli avec joie : j'y ai dit la sainte messe, salué des allemandes à qui j'ai donné le voile : et après le chocolat, je suis revenu trouver mes voyageurs occupés d'un bon déjeûner. Nos effets sont là. Les rues sont pavées de belles dalles de pierre, c'est un plaisir de les parcourir : elles sont de la largeur de celle des Curés à Laval, bordées de beaux palais de marbre, où les arts se montrent dans chaque petite sculpture. Le roi et la reine sont ici, c'est-à-dire, toute la cour, et un monde fou dans les rues et dans les places. Nous allons visiter les églises, le musée, les peintures, les reliques, et arrêter nos places pour Milan. A bord, je trouvai des anglais que je reverrai à Naples, des italiens qui furent fort polis : partout il y a eu agrément, sauf dame Thétis qui me fut infidèle, et qui, à notre arrivée, semblait annoncer une nuit orageuse par de gros nuages, au milieu desquels Phébé s'efforçait en vain de montrer sa consolante face. Nous saluâmes la belle corniche de Nizza (Nice), puis Savone, où Antoine trouva un refuge après la bataille de Modène, et où Pie VII fut captif de Napoléon : c'est une perle de la couronne du saint Pontife. Nous avons couru tout le jour : les belles coupoles dorées, les colonnes de marbres antiques, les tableaux, les statues, les bas-reliefs, charment les yeux et l'esprit du voyageur. Tout inspire de la dévotion; on en est pénétré en sortant de ces beaux édifices. Ce n'est pas seulement dans ces églises si merveilleuses que l'on trouve ces monuments de piété : tous les établissements publics offrent de ces beaux Christs, de ces Madeleines, de ces Vierges qui vous communiquent quelque chose de céleste. On a voulu me conduire chez le roi, en me disant que Sa Majesté serait flattée de ma visite : je n'ai pas osé. Je me

suis contenté d'aller voir le cardinal-archevêque qui m'a comblé d'une bonté toute paternelle.

» *Le* 29. — Ici des familles princières, millionnaires, donnent toutes leurs richesses à d'habiles artistes pour bâtir les plus belles églises qu'on puisse imaginer. Lomellini, dont je ne connaissais le nom que comme celui d'un rival ou d'un ami de Fiesco, a bâti par lui ou par ses descendants, une église magnifique, dont les coupoles dorées, les beaux marbres, les plus beaux tableaux font pleurer de joie. Au Bon-Pasteur, j'ai été enchanté de chaque classe : j'ai versé des larmes d'attendrissement et de bonheur, tout en regrettant de les quitter. C'est une belle chose qu'un voyage d'Italie pour un évêque! J'ai rencontré le roi à cheval : j'ai mis ma croix sur ma poitrine, et je me suis profondément incliné. Le marquis de Pallavicini m'a comblé de politesses : c'est un saint, tout occupé de bonnes œuvres, donnant, priant, ne soupirant que pour Dieu. J'ai visité la belle galerie du comte Brignole, qui, lui aussi, ne se plaît qu'à faire du bien. Quand il revient à Gênes de Paris, où il est ambassadeur, les pauvres triomphent : ils savent qu'il va les combler d'aumônes! On ne sait pas bien l'endroit où Fiesco tomba dans la mer, en passant du port sur le vaisseau où il allait hisser le pavillon de sa conspiration, et ainsi finit le succès éphémère d'un insensé!

Milan, le 30 *novembre.*

» Une nuit bien froide, passée dans une diligence, traînée bien lentement par quatre rosses, dans un chemin défoncé, sur les bords d'un torrent grondant dans l'abîme, sur un pont de bateaux qui nous montrait une vaste étendue d'eau, ressemblant à ce Pô dont Virgile faisait le roi des fleuves, nous a amenés en vue de la ma-

gnifique cathédrale. Déjà les ombres descendaient sous ses voûtes et ses colonnes si élevées pour soutenir le beau dôme, et il a fallu remettre à demain la vue de ses magnificences, quoique les reliefs et les statues nous aient apparu avec un luxe délicieux. Nous sommes allés voir l'abbé Opizzoni que M. de Courson avait visité à son passage : il avait oublié le bon Sulpicien, mais il nous a permis de dire la sainte messe demain dans la cathédrale, et je ne demandais rien de mieux. Le cardinal-archevêque est mort : on lui prépare des obsèques superbes; le catafalque nous a montré sa triste magnificence, et cette gloire éphémère sera bientôt oubliée. J'aurais voulu pour mes covoyageurs que la cérémonie funèbre eût lieu jeudi, comme on l'avait décidé d'abord, mais elle est remise à huitaine, et je le regrette pour eux : pour moi, cela m'est indifférent. Votre cher neveu, toujours la complaisance même, est obligé de chercher fortune dans la soirée : ses yeux ne lui permettent pas de lire, et dans une ville étrangère, que devenir? Nous avons passé par Pavie, jolie ville : vous vous rappelez *Fors l'honneur,* mais vous avez oublié que Boétius, martyr chrétien, y subit la prison et la mort. Son livre sur la philosophie charma mon jeune âge, aux jours de l'adversité : deux rois lui élevèrent tour à tour un monument : il n'en reste plus trace. La belle Chartreuse est à deux lieues de la ville : il n'y a pas eu moyen de nous arrêter. Ici il n'y a de communauté que la maison de la Visitation, et elle est un peu éloignée : puis notre bon Opizzoni n'en connaît ni la supérieure, ni les religieuses : ainsi nous n'y irons pas. Nous allons calculer nos jours, afin de nous arrêter à Vérone en allant à Venise. Après la cathédrale de Milan, il faut, comme après l'Attila, dire *holà!* car tout le

reste doit lui céder en beauté. On est frappé du portail si riche et du péristyle, si je puis appeler ainsi toutes les colonnes qui entourent ce superbe temple, avec des statues entre toutes les colonnes. Mon guide va me détailler les autres beautés.

» 1er *décembre*. — Mon cœur a tressailli de joie en offrant les saints Mystères sur la tombe de saint Charles Borromée. Que de choses j'ai murmurées à l'oreille du saint, pour tout ce qui m'est cher! Vous n'avez pas été oubliée, excellente amie! ce diocèse, ce clergé, ces communautés, ces pieux fidèles, ces pauvres protestants, ces malheureux incrédules, etc., que de besoins à présenter au Sauveur! Combien j'ai désiré que son sang tombât sur leurs cœurs! Hélas! s'il voulait m'entendre, que de grâces, que de bénédictions il laisserait couler, de sa main pleine de trésors, sur cette pauvre France, sur ce monde entier, dont je lui recommande tous les climats! —Que de beautés dans ces temples! que de foi les a peints, les a décorés, les a parés, les a dorés! On m'a fait tous les honneurs possibles. J'en étais confus, moi étranger! et quand je les remerciais : « C'est un devoir, » me répondait-on avec humilité. Puis, les douanes sont une formalité ennuyeuse, mais c'est tout : ils sont fort polis, et la chère italienne vaut au moins la table française. Le temps est sombre et pluvieux : il nous faudrait du soleil pour bien voir : il faut courir et suppléer à la vue par l'imagination. La chapelle souterraine est tapissée de reliefs en argent d'une beauté et d'une expression ravissantes : le pavé des cinq nefs est une mosaïque continuelle en marbre de la plus grande beauté, et des vitraux magnifiques sont en harmonie avec la voûte, qui semble être une dentelle entremêlée d'un monde de sta-

tues. Ce qui me charme, c'est la foi qui a créé toutes ces merveilles. Pour nous, enfants des Goths, Apollon plus avare.., dirait votre cher frère : mais c'est la foi qui donne le génie, et nous sommes froids sur cet article! Aussi, nos monuments ne parlent point au cœur, et nos peintures ne sont que du blanc auprès du rouge, surmontés de gris ou de bleu, privés de ce feu sacré qui devrait luire au fond de l'âme de l'artiste.—Les élèves du pensionnat de Gênes me chantèrent des couplets avec des voix charmantes, dans leur doux idiôme : c'était le *bulbùl* de l'Asie (1)! —Il m'a semblé à propos d'adresser un petit souvenir à mes trois secrétaires de l'évêché. Je leur ai donc écrit une lettre d'amitié. — La cathédrale nous a enchantés : la matinée a été trop courte pour en voir les détails. C'est la vie du Sauveur, c'est celle de Marie, figurée en statues de marbre de Carrare, et tout autour d'un chœur immense des stalles portant toutes un relief différent des divers souvenirs de la Passion. Des ostensoirs en cristal de roche, dont l'artiste a vaincu la dureté en y gravant les instruments de la Passion, offrent à leur milieu le croissant d'or qui porte la sainte hostie : ce beau vase est rond et présente le Sauveur à tous les yeux. C'est quelque chose de mystique et bien touchant que la forme de nos soleils.— Un instrument de paix, qu'on ne présente qu'aux têtes couronnées, est formé d'une large agate : une croix toute en diamants, s'élève au milieu, et au-dessus un groupe de petits anges, chacun formé d'une pierre

(1) Le manuscrit porte la note suivante en persan et en français :

Bul-bul, rossignol. — O rossignol, âme fervente et spirituelle, si la rose du monde te sourit, pense qu'il ne faut pas te fier à sa beauté, eût-elle tous les charmes de l'univers! (Hafiz).

précieuse, portant un instrument de la Passion, finement et admirablement gravé. Puis, nous avons voulu voir un baptême selon le rit ambrosien : on pose trois fois la tête de l'enfant dans l'eau baptismale, en forme de croix : on avait eu soin de faire chauffer l'eau. Une coupe formée d'une dent d'éléphant, servait à présenter aux fidèles le précieux sang, dans les premiers siècles : il y a une échancrure pour chacun, afin que tout fût propre et décent. De petits reliefs d'un travail délicieux ornaient tout le pourtour du vase. Puis, que de reliques précieuses des saints Apôtres, des saints Martyrs, de sainte Thècle, et de combien d'autres! J'ai baisé la crosse et l'anneau pontifical de saint Charles. Le cardinal qui vient de mourir était un saint : on nous a montré divers fauteuils où il se plaisait à se placer pour la prière, à laquelle il donnait un temps considérable. Il est heureux aujourd'hui : il contemple celui qu'il a aimé et prié de tout son cœur! — Quel solennel acte de foi que cet assemblage de colonnes, de statues, de reliefs, qui ont coûté tant de temps, tant de travail, et qui ont réuni tant de talents! Comment se refuser à cette preuve si manifeste de la vérité de la sainte et belle religion? La sainte Vierge couronnée se rencontre à chaque pas : un arbre de bronze forme un magnifique candélabre, devant son autel, et des pierres précieuses sont incrustées sans nombre dans ses racines : jamais il n'est venu à l'idée d'un italien d'en dérober une seule, et elles sont exposées à la vue, au toucher de tous les passants. — J'oubliais de dire que la sage-femme qui présentait l'enfant au baptême, avait étendu, près du baptistère, une espèce de petit matelas, sur lequel on l'a couché mollement, avec la précaution de poser sous sa tête dé-

licate un petit oreiller. — D'immenses fenêtres sont toutes occupées par des vitraux magnifiques : les trois principales contiennent tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament : les personnages ont une expression touchante de piété, les couleurs sont éclatantes de beauté et de vivacité. — Le vase qui contient l'eau baptismale appartenait autrefois à la salle de bains de l'empereur Maximien : il fut donné par saint Charles. — Lorsque nous passerons aux palais et aux bibliothèques, nous verrons presque sans intérêt les monuments profanes.... La belle statue de Napoléon, fondue en bronze par Canova, est reléguée dans une cave! quelle chute pour le héros de Marengo! La veille de ce grand jour se promenant à l'*Isola bella,* il grava sur l'écorce du plus beau des lauriers, le mot qui l'agitait pour le lendemain : *Battaglia!* Il a été effacé. — Il est une jolie miniature sur le Virgile de Pétrarque : elle représente un commentateur du poëte latin, qui tire un rideau. Derrière, on l'aperçoit invoquant les muses, et à sa voix, apparaissent Enée en guerrier, un jeune berger et un laboureur.

» 2 *décembre*. — Une pluie nébuleuse est peu agréable pour des promeneurs qui veulent voir, mais elle ne m'a pas privé de la douceur d'offrir le saint sacrifice de la messe dans la pieuse chapelle, et j'ai été heureux encore d'y appeler tout ce que j'aime, sans oublier cette pauvre Noémi. Ces messieurs attendent un peu de clarté pour monter sur la coupole : c'est là qu'on marche dans une forêt de colonnes et de statues, et qu'on jouit de la plus belle vue. Des escaliers sans parapet, à une hauteur démesurée, ne sont pas le fait d'un homme qui se craint, et j'attendrai qu'ils soient de retour pour aller à l'église Saint-Ambroise et à la belle bibliothèque. On n'a pas

pu me dire dans quelle église se trouve le lieu où Théodose fut arrêté par le saint évêque. Une belle Vierge dorée est placée sur la pointe de la flèche qui paraît admirablement faite. — Nous l'avons vue cette porte d'où fut repoussée l'audace de Théodose : les battants en ont été emportés par Barberousse. Il n'en est resté que deux têtes de lion, semblables à celles qui terminent les bras du fauteuil du saint Pontife. Ce fauteuil est dans le chœur des chanoines de l'église dite de Saint-Ambroise qui fut cathédrale : personne ne s'assied dans la chaise révérée : l'archiprêtre se place à la droite, et le curé à la gauche. Les souvenirs du grand Saint se montrent partout : son corps y repose et y est dans une grande vénération. Devant l'église Saint-Laurent paraissent seize belles colonnes antiques corinthiennes, en forme de portique : c'est l'antiquité païenne qui s'incline devant le berceau du Christ. La belle cène de Léonard de Vinci est tout écaillée : elle disparaît peu à peu. Toutes les copies que j'en ai vues ne rendent point l'expression du Christ, qui est d'une beauté toute particulière. Une église tout impériale, entretenue par la famille régnante, offre un pavé mosaïque encore plus beau, plus riche, que celui de la cathédrale. Nous avons été frappés d'une colonne de marbre oriental, surmontée d'un serpent, en imitation de celui qui fut élevé dans le désert. Vis-à-vis on a placé un beau tableau du crucifiement : c'est le Nouveau Testament en regard de l'Ancien. Puis des baptistères, formés des bains de Néron ou tel autre empereur : puis des lapis-lazuli à profusion, en colonnes, en autel, des marbres orientaux de toute couleur, des bas-reliefs, des fresques sans nombre, ou tableaux de grands maîtres, etc. Une assez moderne église s'est trouvée sur notre

chemin. Une pieuse servante avait deux frères pieux comme elle : une riche succession vint à leur échoir, et mourant avant leur sœur, les frères la lui laissèrent, en lui recommandant de songer aux bonnes œuvres. Elle employa leur avoir et le sien à bâtir cette jolie église, voulut qu'on ignorât son nom, et qu'elle fût dédiée à *Maria discreta.* Cette touchante action vaut les marbres et les fresques : j'en ai été tout attendri. Je voudrais mieux peindre, mieux me souvenir des douces émotions qu'excite dans mon cœur cette variété de dévotion que le peuple si pieux montre dans chaque église. La piété, hélas! n'a pas toujours assez de pouvoir pour empêcher le cœur de battre pour un objet défendu, dans des occasions terribles, et peut-être y a-t-il ici bien des misères : mais tant d'hommes profondément attentifs devant le SS. Sacrement nous prouvent que ces beaux monuments ne sont pas un vain simulacre. Oh non! Ils aiment véritablement J.-C., ils croient à sa divinité, à son amour pour les hommes, et eux-mêmes dans ces hospices si magnifiques qu'élève leur charité, montrent qu'ils sont véritablement les disciples de Dieu mourant pour nous. Saint Charles Borromée avait pour armoiries une couronne surmontant le mot « *humilitas.* » Qu'il avait bien raison de dédaigner tout l'orgueil de la terre, lui évêque du Dieu de l'humilité! La dignité, c'est l'humilité, dit l'Orient, et votre pauvre ami avec lui.

» 3 *décembre.* — La chaire où prêchèrent saint Ambroise et saint Augustin nous fut montrée, et nous devions voir les fonts où le dernier fut baptisé : cela nous échappa, ainsi qu'une mosaïque qui représentait saint Ambroise en extase pendant le saint sacrifice. Déjà les premiers jours de voyage sont loin de nous, et les ennuis de se

lever dès trois heures pour courir chez les frères dire la sainte messe, dans les ténèbres, se présentent avec un certain charme à l'imagination. Le bateau, avec sa salle encombrée, la mer avec sa colère, tout le passé offre quelque fleur au souvenir, quoique le présent ait une sévérité peu gracieuse. La providence sème quelques guirlandes sur le mur en décombres : sa main fait fleurir au désert, dans la lande aride, sur le lac abandonné, de ces plantes à la jolie corolle; et elle veut aussi que de douces pensées naissent pour nous du souvenir de l'adversité, du sein même de ce qui nous a contrariés, affligés (1). A la chapelle de saint Charles, je viens de faire mes adieux, en renouvelant toutes mes instances pour obtenir à tout ce monde que j'embrasse dans mon cœur, le bonheur d'aimer le Sauveur, comme l'aimait le grand Saint. Aurais-je pu demander autre chose pour ce qui m'est cher? Oh non! Celui qui brûle de l'amour de Jésus réunit tous les trésors : il ne lui manque rien. En revenant de la cathédrale, je suis entré dans une modeste église qui offrait de beaux marbres et quelques tableaux qui pouvaient avoir du prix. Mon guide garde le silence, et je suis resté dans l'ignorance, quoique mon cicérone Julien y ait fait de son mieux : il est enchanté de son voyage : il lit avec assiduité le Guide que je lui ai donné, et après moi, il pourra accompagner tel voyageur qui voudra un homme solide et capable. — Le

(1) Le manuscrit porte en note, en persan et en français, le vers suivant de Hafiz :

« Ne te sépare pas de moi, ô mon bien-aimé Sauveur!
» Car tu es la lumière de mes yeux! » . . . .

Avec cette remarque : « Ce sont des vers semblables dans Hafiz qui charment le cardinal Mezzofanti. »

tombeau des rois Mages, contenant leurs cendres, reposait ici, mais à la conquête de Milan par Barberousse, leurs reliques furent transportées à Cologne, où on les honore, et il ne reste ici que le sarcophage, qui porte l'ancienne inscription. Nous n'avons pu le voir. En revanche la bibliothèque ambrosienne nous a ouvert ses trésors, ses manuscrits, ses magnifiques tableaux, ses mosaïques. Tout était religieux et allait au cœur. Quelques amours de l'Albane, Acis et Galatée, nous ont montré leurs grâces; Thorwaldsen nous a présenté la sculpture élégante d'Hébé offrant le nectar, et d'un Bacchus enfant qu'une jeune nourrice reçoit des mains de Sémélé : que tout cela est pâle et froid! Je plains les illustres artistes de n'avoir pas senti la divine supériorité des sujets chrétiens. Le carton de l'école d'Athènes, premier jet du génie de Raphaël, nous a été offert comme morceau inappréciable; il avait été transporté à Paris, et on offrit à Milan un million pour le garder : on refusa. L'arc-de-triomphe commencé par Napoléon, et continué par le Gouvernement actuel, est dix fois supérieur à celui du Carrousel. Les plus beaux reliefs, quatre Victoires à cheval, les statues des quatre fleuves sont admirables : et ce qui l'emporte encore, c'est un char en bronze, attelé de six beaux chevaux de même métal, placé sur la plate-forme de cet arc de la Paix, si magnifique dans toute sa composition. Ma mémoire n'a pu me dire si les anciens attelaient six coursiers de front : il le faut croire, d'après ce monument, et je crois qu'à l'entrée d'Alexandre à Babylone, son char était semblable. Que m'importe, direz-vous? Pardonnez : tout ce qui tient à ma chère antiquité a des droits à mon souvenir. — En rentrant de ces visites délicieuses aux chefs-d'œuvre des

arts, je suis allé remercier Mgr Opizzoni de ses bontés pour nous, et lui demander ses commissions pour le cardinal-archevêque de Bologne, son oncle, et je lui ai laissé un napoléon pour les jeunes clercs qui m'ont assisté avec tant de bienveillance. Au maître des cérémonies j'ai regretté de ne pouvoir offrir que des remercîments, que j'ai été lui adresser chez lui. Maintenant il faut faire les paquets, et à minuit, le courrier nous portera sur le chemin de Vérone. Il y a bien des siècles que les yeux de Lesbie ne sont plus rouges des pleurs qu'elle versa sur la perte de son moineau chéri : nous n'y trouverons même pas trace de la maison où naquit le poëte qui l'aima, qui la chanta! La victoire de Marius sur les Cimbres y est aussi oubliée : tout au plus nous montrera-t-on la maison où le Dante reçut l'hospitalité dans son exil! Mon guide m'a confirmé dans la croyance que nous avions passé, près de Pavie, à l'endroit où Annibal remporta sa première victoire sur les légions romaines. C'est aussi là que Scipion l'Africain donna à son père ce témoignage de respect filial, lorsque jeune consul, il abaissa les faisceaux devant l'auteur de ses jours. Mais, direz-vous, que m'importent tous ces païens? J'aime à me persuader que les souvenirs de votre petit dictionnaire vont revivre dans votre esprit, et vous ne serez pas fâchée d'évoquer, parfois, ces ombres si dignes d'intérêt. Sans doute des faiblesses ont souvent marché auprès des vertus, mais ces héros ont porté l'homme aussi haut qu'il pouvait monter sans le secours de la révélation, et je me dis souvent : Quels saints n'auraient-ils pas faits si la divine lumière du Verbe s'était montrée à eux!.... — Votre cher neveu, infatigable à nous rendre service, est à prendre le café indispensable pour voyager par une nuit

humide : il va revenir se chauffer avec nous jusqu'au départ. Déjà la prière du soir, la méditation sont faites, afin d'appeler Morphée, s'il veut m'entendre, dès le premier tour de roue : s'il est rebelle, les douces pensées reviendront, et feront oublier la longueur du chemin. Que de charmes offre la vie du chrétien! Il a toujours le sein d'un ami prêt à le recevoir : il peut s'y reposer avec une entière confiance, et cet abandon lui donne de la vie. Ce sentiment semble exprimé dans tous les tableaux offerts à notre admiration, et la pieuse population paraît en être pénétrée. Il en est ainsi dans toute l'Italie, et je m'attends à être édifié partout. Aussi ne voyons-nous pas de cette agitation politique qui agace en France. Ici, tout paraît calme, comme le visage de ces bons soldats autrichiens qui sont placés comme des bonnes au milieu d'enfants, pour les empêcher de se battre : car, sans eux, il en serait ainsi de ces petites villes, toutes rivales, toutes disposées à se faire la guerre, si un souverain n'interposait son autorité pour leur bien-être. Jamais l'Italie n'a pu parvenir à cette union indispensable pour être nation. Mais cela me va mal de faire de la politique : ce n'est pas mon fait. Amour de Dieu et de mes frères, voilà mon beau idéal : puisse mon cœur en être brûlant! C'est l'art d'être heureux pour l'individu et pour les peuples : il fermerait l'abîme des révolutions!

Vérone, le 5 décembre.

» Il était tard quand nous arrivâmes hier soir, et peu contents de nos postillons, nous jouîmes pourtant de la vue du beau lac de Garde, dont les vagues bleues, rivales de celles de l'Océan, se brisaient avec écume et fureur sur leur joli rivage. Mes mauvais yeux aperçurent les bords de cette île de Sirmio, que Catulle avait embellie, qu'il appe-

lait la plus délicieuse des îles, et où il passait une partie de l'été. En arrivant et après avoir dîné, nous courûmes chez le bon évêque, qui nous reçut avec une cordialité apostolique, et de là nous passâmes chez les Jésuites, qui furent également aimables, et chez qui nous avons dit la sainte messe et dejeûné. Dans chaque classe, leurs élèves m'ont adressé de la prose ou des vers : j'ai été heureux de les féliciter sur l'éducation excellente qu'ils étaient à même de recevoir. Heureux les élèves ! heureux leurs parents ! heureux leurs pieux maîtres ! heureux ceux qui aiment et glorifient le Seigneur ! Tel est le résumé de mes cinq petits discours. De là, le secrétaire du bon évêque nous attendait avec sa voiture et ses chevaux pour nous conduire partout. Le bel amphithéâtre romain nous a montré sa vaste construction, mais mon cœur a gémi à la pensée des martyrs qui en ont arrosé l'arène de leur sang. De belles portes romaines, un beau pont sur le rapide Adige, nous ont conduits dans les diverses églises, où de belles fresques, des tableaux des grands maîtres, le corps entier de saint Zénon, ont occupé nos yeux et notre cœur. Le monument de Pepin m'offrait peu d'intérêt : j'ai laissé ces messieurs y descendre seuls.... Le cimetière le plus beau, le plus religieux a appelé notre attention. L'inscription est : « Dédié aux pieuses larmes ! » Aussi dans les édifices, l'église, les monuments, tout respire la piété. La chapelle souterraine est magnifique : sur l'autel est une gracieuse Vierge, derrière laquelle on a placé un rideau rose, symbole de l'espérance du chrétien. La cathédrale est plutôt remarquable par son beau vaisseau que par ses ornements, quoiqu'on y voie une Assomption et une autre Vierge du Titien. En la quittant nous sommes montés au palais épiscopal pour prendre

congé et remercier. Maintenant nous attendons la diligence qui doit nous porter à Vicence : elle tarde : mais il est aisé de prendre patience en vous écrivant. Les élèves, qui dans chaque classe m'ont adressé la parole, parlaient avec un feu, une accentuation délicieuse pour un amateur de la langue italienne. — Un beau vase de porphyre rouge, de 27 pouces de diamètre, nous a été montré dans la belle église de Saint-Zénon, et le saint évêque a remplacé un Bacchus sur un trône antique. On y voit les têtes de ces tigres que la loi du Christ était si bien faite pour apprivoiser.

» Il était dix heures quand la lune éclaira notre passage par Vicence : nous pûmes seulement reconnaître quelques palais, quelques hôtels d'une belle construction, qui prouvaient que Palladio avait voulu embellir sa patrie par son talent. Nous saluâmes la maison qu'il avait habitée.

Padoue, le 6 décembre.

» Padoue nous a offert un hôtel froid cette nuit à minuit : mais les dames du Sacré-Cœur nous ont ouvert ce matin leur chapelle, la salle de leur pensionnat, et les premières heures de la journée ont été douces. De là, le frère du supérieur des Jésuites de Vérone nous a conduits à son collége où des élèves m'ont fait un compliment, et il s'est fait notre guide. Que de belles choses nous avons vues! Comment vous rendre ces pieuses statues, ces belles églises, ces riches trésors, où la piété a prodigué sa fortune pour édifier, pour charmer les fidèles! que de beaux émaux! Quelles douces mosaïques! Il m'a été bien agréable de prier au tombeau de saint Luc, de saint Mathias.... On ignore, on dispute quelle fut la maison de Tite-Live : j'aurais voulu la voir : je n'ai

pu voir que son buste. Trois heures et demie ont sonné, et la cloche du chemin de fer nous a appelés pour le départ rapide.

Venise, 7 *décembre*.

» Sans excès dans la marche, nous avons parcouru en cinq quarts-d'heure l'espace de huit lieues, et une gondole nous a conduits à l'hôtel, où nous espérons coucher trois nuits. C'est un régal pour le pauvre voyageur qui ne peut s'habituer au sommeil fatigant des diligences. Les PP. Jésuites nous ont prêté un magnifique autel de S. Ignace, et après le saint sacrifice, un joli déjeûner nous a disposés à visiter leur superbe église, où des colonnes torses de vert antique soutiennent le baldaquin. Une chaire de même marbre, et qui semble faite de dentelle, charme le voyageur; des tableaux du Titien, des colonnes incrustées de marbres précieux, de belles statues, tout plaît au chrétien, et surtout en voyant que la piété des fidèles a tout fait.... Il en est de même des Capucins : ils s'offrent à tous les besoins des habitants; aussi il ne leur manque rien; une riche pauvreté est le doux état de cinquante-trois de ces bons religieux tout dévoués, qui ont aussi une très-belle église. Après en avoir visité plusieurs, nous sommes arrivés sur cette belle place Saint-Marc, où j'ai reconnu au fronton du plus riche de tous les temples les chevaux de Corinthe en bronze doré, apportés de l'Hippodrome de Constantinople par le doge Marino Zeno en 1205, et que nous vîmes ensemble à Paris. Entrant dans la superbe basilique, qui ne ressemble à aucune, nous avons été frappés de ces mille marbres que l'on foule aux pieds, dans un pavé tout de mosaïque, et que l'on admire dans l'immense voûte, dans tous les murs, tous également en mosaïque.

On a porté en procession, pour l'exposer pendant l'octave à la vénération des fidèles, l'image de la sainte Vierge, peinte par saint Luc. Elle fut la possession des Grecs qui la portaient à la tête de leurs phalanges, sous le nom de Notre-Dame qui fait les vainqueurs. Le trésor est le plus riche après Rome : un clou de la croix du Sauveur, donné par Constantin, et le manuscrit autographe de l'Evangile de saint Marc sont montrés à l'amateur pieux; mais ils sont voilés, et je n'ai pas eu le bonheur que j'enviais, celui de les voir et de les toucher de mes lèvres. Que de milliers d'objets précieux nous échappent! Une visite au cardinal-archevêque a terminé nos courses : il m'a comblé de politesses, et veut nous avoir demain à dîner. La crainte de contrarier votre cher neveu, qui veut sa liberté, m'a empêché de lui procurer le même honneur qu'à nous. Il a fallu une longue course en gondole pour gagner ce matin l'église des bons Pères : sur l'offre du cardinal, nous fêterons Marie à Saint-Marc. Ici tout est donné à la piété : à Paris, nous avions placé à l'Ecole de médecine le lion magnifique de Saint-Marc, on ne sait pourquoi : ici, symbole de l'évangéliste, il se montre au fronton du temple, et ainsi du quadrige antique! Tout est rapporté à l'auteur de tout bien. — Les bons Jésuites m'ont parlé avec bienveillance de ce Goldoni dont les pures comédies ont amusé ma jeunesse, et dont je veux voir l'habitation. Ils connaissent des restes de la famille de cette Bianca Capello, dont je vous ai lu ainsi qu'à Cécile, à La Cour, les aventures romanesques, et dont quelques morceaux excitèrent dans mon cœur tant de mépris pour les affections de la terre, et tant d'amour pour le Sauveur. Hélas! pourquoi de si doux sentiments sont-ils fugitifs? Je regrette que ma moisson soit si ché-

tivè : demain nous reparcourrons la petite mer qui forme les rues. — Mardi on m'a fait l'honneur de me faire célébrer au grand autel, devant l'image miraculeuse : nous avons encore admiré cette belle cathédrale, et la place élégante, orientale, aux colonnes légères, aériennes, qui y conduit. Le palais des doges va y succéder, et le sombre de la justice humaine va se montrer après la douce miséricorde du Dieu fait enfant, qui remplit mon cœur. Ici, à la moindre visite, on vous présente un sirop, une limonade, une demi-tasse de café, etc.; c'est l'usage, et les bons évêques, dames du Sacré-Cœur, etc., se sont fait un devoir de nous traiter avec cette distinction. — Les plombs couvrent le sommet d'espèces de greniers où fut mis Pellico : un bon plancher était entre lui et le métal : ainsi il a exagéré.... Puis nous avons essayé d'oublier cette pénible impression en voyant la plus belle collection de tableaux, de statues, de plafonds qu'on puisse rencontrer. Les salles du conseil des Dix, des Trois, m'ont serré le cœur.... — De belles statues, où se montrait l'art de Canova, nous ont appelés dans une vaste salle : la grâce y était frappante, comme dans le Tireur d'épine, mais tout était froid comme leur marbre; et Jésus reposant, après la croix, sur les genoux de la sainte Vierge, ne demandait pas un ciseau si parfait pour aller au cœur. — Le bon cardinal a été plein d'amabilité : il voudrait nous avoir encore demain avec Baptiste : nous avons remercié. Nous courrons, ferons nos adieux à Venise, et mettrons la flèche vers Rome. Le départ éloigné du paquebot de Trieste pour Ancône me prive du plaisir de courir cette bordée sur la mer bleue qui baigne ces rivages, et c'est par terre qu'il faut voyager.

» *Le* 9 *décembre*. — Voilà que le bon chanoine qui

m'assiste à la messe a prévenu mes désirs : il va nous ouvrir le trésor, à onze heures et demie, et je vais jouir de ces objets si dignes de vénération. — Songez, que dans l'escalier du palais des doges il était une ouverture dite bouche de Saint-Marc, dans laquelle le dénonciateur jetait obscurément l'accusation sans la signer. Et sur de tels documents, on instruisait la procédure, et peut-être plus tard la condamnation. Quelle porte ouverte à la haine, à la vengeance! Cela fait frémir! Enfin le Bucentaure ne paraît plus sur l'Adriatique qu'en peinture. Du balcon nous avons vu le Pont des Soupirs : on n'y passe plus. La prison est murée. — La pluie qui tombe ici à torrents, comme à Nantes, ne nous permet pas une excursion en gondole sur ce grand canal, d'où l'on voit tous les beaux palais : il nous faudrait du soleil..... — Il me semble que le comte Ugolin, acharné dans l'enfer du Dante, sur le crâne de son ennemi, était vénitien : le cicérone le croit : mais il ne sait pas où est la tour funèbre qui fut témoin de ses gémissements et de ceux de ses fils.

» Tout le riche trésor de Constantinople fut, lors de sa prise, transporté à Venise, et voilà pourquoi aujourd'hui nous avons été enchantés d'en voir les merveilles. Le clou et deux épines de la couronne, la base de la colonne, ont été offerts à notre dévotion. Un juif possédant un crucifix, à Beyrouth, fut accusé par ses frères d'être chrétien. Il s'en défendit, et perçant d'un coup le côté de l'image du Sauveur, il en coula du sang. L'évêque de Beyrouth fut appelé, et il constata la vérité du miracle, et le sang fut recueilli dans un vase de cristal, où nous l'avons vu. Puis des reliques des saints Apôtres et de divers Saints nous ont été montrées couvertes de pierres précieuses, sans parler d'ornements les plus brillants.

L'album contient la signature de ducs, de comtes, de rois, de princesses, de czars, qui tous ont vu avec admiration ces touchants gages de l'amour du Sauveur. L'ermitage des religieux Arméniens réclamait une visite : ils habitent à eux seuls une jolie île, où sous le gouvernement de leur supérieur archevêque ils se livrent à l'étude, à la prière, à la traduction et composition d'ouvrages utiles à envoyer à leurs compatriotes. Qu'il me fut doux d'entendre l'un d'eux me réciter ce beau vers turc que j'avais lu dans Fazli, sur mon rivage : (suit la citation originale) « Adorable Messie, ton souffle » rendait la vie aux morts. » Que de fois le chantre de la rose, le plus gracieux des poëtes de la Perse, se plaît à reconnaître la divinité du Sauveur! — Les pieux religieux eurent la bonté de me faire cadeau d'une grammaire turque, imprimée en quatre langues et sortant de leurs presses. Ils nous ont on ne peut mieux accueillis, et nous nous sommes quittés avec regret. Une superbe église, une plus belle chapelle encore, appartenant à la confrérie des négociants, nous ont montré des chefs-d'œuvre en marbre et en peinture. Un escalier, digne du palais des Tuileries, nous a fait monter sous une belle coupole, au lieu de réunion des confrères, dont l'empereur est président. Tout y est touchant et beau. Le jour nous a manqué : il a fallu rentrer, et après dîner courir chez la gracieuse Eminence pour la remercier et lui dire adieu. La journée n'a pas été perdue. — Demain le chemin de fer nous reconduit vers Ferrare et Bologne. L'Adige et le Pô à traverser en bac, se présentent sous un aspect menaçant : le courrier a l'habitude de les franchir, et il faut croire que le Seigneur protègera les pauvres navigateurs. La douceur de dire la sainte messe

nous sera refusée : il faut savoir se soumettre. — Cet Adige, dont on nous effrayait, je l'ai passé, comme la bergère franchit d'un pied léger le ruisseau qui couvre à peine une blonde arène : mais il n'en est pas de même du Pô, qui coule à trois lieues d'ici, et qui nous force de nous arrêter dans un trou, parce que le bac ne nous passerait pas à l'entrée de la nuit.

» 10 *décembre*. — L'évangile manuscrit de saint Marc, peu feuilleté dans son riche étui, est devenu la proie des vers : il n'est resté qu'une sainte poussière. — Nous avons passé près des eaux thermales où les soldats romains venaient prendre les bains, et on montre encore les logements que leur donnait la république près de Battaglia. La route, plantée de deux rangs d'arbres, était belle et facile : un omnibus à quatre chevaux nous a conduits lestement, et une triste auberge va nous servir de gîte. Nous nous consolons en pensant que demain nous quitterons les Trois-Couronnes, qui ressemblent assez à l'hôtellerie de ce nom, dont l'hôtesse, dans le Noël, refuse de recevoir saint Joseph et la sainte Vierge. Vous en souvenez-vous?...— Ces deux messieurs sont à voir s'il se trouvera quelqu'objet digne de leur curiosité. Julien a consulté son Guide, et il a dédaigné une semblable bicoque. Demain nous ne nous arrêterons pas assez à Ferrare pour voir la maison et le tombeau de l'Arioste, la prison du Tasse, et quelques autres lieux intéressants. Le temps nous pressera. Nous voulons être à Bologne demain soir, afin d'y voir quelques merveilles de peinture samedi matin, avant de gagner Florence. Si nous y arrivons dans la soirée, nous pourrons donner quatre jours à ses palais, jardins, églises, et arriver à Rome le vendredi 18 : c'est toute mon ambition.

Bologne, le 11 décembre.

» Une mauvaise nuit à Rovigo, dans des draps incertains, nous disposa à nous lever dès quatre heures, pour gagner ce formidable Eridan. Ses bords ne m'offrirent point de débris du char de Phaéton : les sœurs de l'imprudent jeune homme avaient cessé de pleurer, elles s'étaient desséchées, et nous ne vîmes, à leur place, que des douaniers qui voulaient visiter nos malles. Ferrare est une ville triste et dépeuplée : je n'eus pas le temps d'y voir la maison de l'Arioste, qui porte encore l'inscription : elle est petite, mais elle me convient. Du balcon de l'hôtel, je vis ce beau palais, si brillant aux jours des ducs et de leur famille. On me montra la tour qu'y habitait Léonora, d'où elle pouvait voir la prison du Tasse, dans l'hôpital Sainte-Anne. Cette prison est murée, on n'y voit rien. Hélas! que de soupirs traversèrent l'espace qui séparait l'infortuné poëte de celle qu'il avait eu l'imprudence d'aimer! Affections humaines! Quelle source de douleurs vous ouvrez à celui qui se livre à vos orages! Oh! oui, il est bien vrai, vous êtes attrayantes, comme le calme des mers, mais décevantes comme lui! C'est un beau vers d'Eschyle que je rends mal : vous pardonnerez la pauvre traduction. Enfin par un froid glacial nous arrivâmes à Bologne à huit heures.

» 12 *décembre.* — Un bon hôtel nous a bien reçus, et les bons PP. Lazaristes nous ont donné toute facilité pour dire la sainte messe aujourd'hui et demain. En nous y rendant, nous avions le cœur serré, car la neige a tombé abondamment cette nuit, et il nous reste à traverser les Apennins. Comment ferons-nous? Il faut que N.-D.-des-Neiges nous protége dans la nuit de demain soir, et nous osons l'espérer. Nos places sont retenues, car il ne faut

pas hésiter, dans la crainte d'être enfermés ici par les glaces, et après demain nous espérons être à Florence. — Le pieux cardinal nous a très-bien accueillis : il paraît content de la fidélité de son peuple, et des professeurs de son université : la jeunesse est partout la même. Les frères Carrache étaient natifs de Bologne : ils ont voulu enrichir de leurs chefs-d'œuvre les églises et les galeries. L'Albane lui-même, qui, d'ailleurs, ne semble se plaire qu'à peindre de petits amours, devient religieux quand il travaille pour sa patrie, et nous avons été charmés de ses compositions. Tous les arts se réunissent pour chanter la gloire du Christ, et l'architecture se joint à la sculpture et à la peinture dans ce but sublime et touchant. — Ce soir, le repas a offert à votre cher neveu un plat de son goût : c'était une sarcelle! Je m'en suis réjoui, car je pense que notre société lui impose des jeûnes et des privations. Vous dédaignez ce passage des beaux arts à la table matérielle du dîner, mais hélas! après avoir tendu le cou, fixé des yeux attentifs pendant bien des heures, ce malheureux estomac veut que nous quittions l'aérien pour en revenir à la grossière pâture. — Le détail des mille tableaux ou objets que nous avons vus serait impossible et fastidieux : les ouvrages des peintres vivants sont communs : ils n'ont point cette étincelle divine qui donne la vie à la toile et au marbre : ce ne sont point des Pygmalions! — Demain, bonheur incomparable, dire la sainte messe! On nous cite plusieurs autels où le précieux sang coula d'une manière évidente, mais je ne l'ai vu jaillissant que de la plaie du crucifix de Beyrouth. Ce miracle n'est point nécessaire à un cœur pénétré, qui fait bien plus que croire, qui voit!

» 13 *décembre*. — La petite église des Lazaristes ne

contenait pas une douzaine de fidèles, mais j'étais entouré de tous mes bons diocésains, de tout ce que j'aime, de Noémi, de mes bonnes religieuses de tous les pays, de mes bons prêtres, de tous mes bons villageois que j'ai visités, et que bientôt je m'occuperai encore d'aller évangéliser : c'était un beau cercle autour de mon autel ! — Le froid est beau, il ne nous empêchera pas d'aller admirer quelque merveille. — Nous avons vu en effet de belles antiquités, de vastes églises, un temple d'Isis converti en un monument chrétien, quelques Carrache et Francia ; mais enfin il faut songer à dire Vêpres, dîner et partir. Le ciel est neigeux, et effrayant si la main de la Providence n'était pas là pour nous conduire. Dans les ténèbres, le voyageur se tourne vers elle, murmure des accents de plainte et de confiance : le Seigneur les entend dans le désert, sur le penchant de la montagne escarpée, lorsque tout est sourd à la voix de l'infortuné.

» 14 *décembre*. — Nous espérions être sur la route de Florence, mais hélas, la diligence n'en est pas arrivée hier soir, et malles chargées, tout préparé, il a fallu rester à coucher à l'hôtel, sans savoir quand le zéphir *fondra l'écorce des neiges,* et nous laissera gravir les Apennins. Effrayante incertitude ! Nous avons eu la consolation de dire la sainte messe : les bons Pères Lazaristes nous ont reçus avec la même bonté, et nous craignons d'avoir encore à la réclamer demain. Les contre-temps sont dans l'ordre de la Providence : il faut savoir les supporter philosophiquement. Celui qui peut lire, prier, méditer la passion du Sauveur, n'est jamais à plaindre, et j'use de ces trois moyens selon mon pouvoir. Assez d'églises, de tableaux et de fresques ont tendu mon esprit, pour que je reste en paix auprès d'un foyer ami, en attendant

l'instant désiré du départ. Il est bien des palais dont je n'ai pas vu les merveilles : entr'autres celui qu'habita Elise Baciocchi, sœur de Napoléon.—Je n'aime que les portraits de mon Sauveur, de sa sainte Mère, et de tous les Saints. Au milieu d'eux, à leurs pieds, je me complais, je soupire d'amour! La piété du fondateur, de l'artiste est électrique : c'est une méditation qu'elle offre à l'heureux spectateur. Si jamais ma bonne étoile me ramène près de vous, excellente amie, je vous lirai dans mon Guide allemand si complet tous les objets d'art et d'antiquité que nous avons vus ou désiré voir, dans les villes que nous avons parcourues, et d'un trait il mettra sous vos yeux un panorama abrégé de ce qui nous a charmés. Nous retrouvons ici plusieurs copies de la Vierge de saint Luc, Byzantine, faite de la main des Carrache et autres grands peintres qui n'ont pas dédaigné de se faire copistes, pour rendre hommage à la Vierge miraculeuse.

Florence, 17 *décembre*.

» Il fallut une nuit tout entière pour faire sept lieues dans la montagne. Le lendemain nous ne pûmes avancer que de quatre lieues, et il fallut coucher dans une bourgade, où trois lits dans la même chambre nous reçurent passablement. Cette espèce de réunion de famille n'est pas dénuée de charmes, quoique nous regardassions avec effroi cette neige, ces Apennins qu'il fallait franchir. Les bœufs vinrent au secours, et nous traversâmes quinze lieues en dix-neuf heures! Le froid était intense, des étudiants allemands occupaient le reste de la voiture : ils ne connaissaient pas leur littérature, et ils n'offrirent d'autre ressource que la cordialité naturelle à leur pays. Il était hier soir neuf heures quand nous pûmes arriver à l'hôtel et souper. Hier, c'était l'Apennin : aujourd'hui

ce sont les Alpes qui nous effraient, et nous ne savons s'il ne vaut pas mieux gagner Livourne et nous confier à la mer. La belle galerie nous appelle, et les beaux-arts vont nous distraire. Pour gens moins courageux, ces nuits où Callisto nous montre ses feux étincelants ne seraient pas sans danger, mais « Dieu prodigue ses biens à ceux qui font vœux d'être siens, » et le bonheur d'offrir le saint sacrifice vient d'inonder mon pauvre cœur! Nous n'avons encore aperçu que le cours de l'Arno que nous passâmes hier soir sur un pont, de belles rues, une jolie église, où l'on nous a bien accueillis. Mes souvenirs ne me rappellent point d'autre héros que le Dante, et sauf son génie, il m'offre peu d'intérêt. Il était homme de parti, haineux, et la fin de sa vie ne fut pas pure. Au retour je relirai ses œuvres, et ferai connaissance avec quelques-uns de ces héros qui ont vécu sur ce beau rivage. — L'archevêque est allé à l'intronisation du Saint-Père, et les neiges ne lui permettent pas de revenir. Le palais de Florence semble réunir, dans ses diverses salles, tous les chefs-d'œuvre des beaux-arts des temps antiques et modernes : ce que la Grèce nous a laissé de plus beau, de plus gracieux, se mêle aux plus beaux marbres, aux plus beaux tableaux de toutes les écoles de peinture. L'Égypte y a donné ses inscriptions, ses momies, ses statues, et Rome et Athènes montrent ces inscriptions touchantes sur les tombeaux des maîtres et des esclaves, qui attestent un mutuel intérêt. La belle cathédrale, dont l'extérieur est plus merveilleux encore que l'intérieur, la belle tour, qui porte les cloches, le baptistère dont les portes de bronze, couvertes de reliefs magnifiques, devaient former l'entrée du paradis, selon Michel-Ange, tout occupe et ravit l'esprit. — Niobé mourant auprès de

ses charmants enfants, le Laocoon pour sauver les siens, le soldat macédonien présentant, dans son casque, une goutte d'eau à Darius expirant, offrent, chacun, un objet de sympathie qui va au cœur. Dans le Laocoon, j'ai toujours vu le Sauveur se livrant à la mort pour nous arracher à l'antique serpent, comme aussi dans l'Apollon, c'est le plus beau des enfants des hommes, triomphant du monstre ennemi du genre humain. Riez, si vous voulez : je reste persuadé, tout en reconnaissant que mon désir de voir partout mon Sauveur bien-aimé peut exagérer les rapports que me fait mon imagination. — En voyant la statue du musée de Florence, on est tenté de croire que le sculpteur, comme l'écrivain Pausanias, avait vu le rocher de Sipyle qui représentait au naturel la douleur et les larmes de Niobé : « En montant le Sipyle, dit Pausanias, j'ai vu moi-même cette Niobé. Auprès du voyageur, c'est un rocher qui ne lui présente ni la figure d'une femme, ni une physionomie affligée : passez plus loin, et vous croirez voir une femme fondant en larmes, dans la plus profonde douleur » (Attic. XXI.)

» Le Laocoon, dit Pline, est au-dessus de tous les ouvrages de sculpture ou de peinture. C'est d'un seul bloc de marbre que trois ouvriers supérieurs formèrent le père, les deux fils et les replis des serpents, tous admirables. Ils étaient de Rhodes et s'appelaient Agésandre, Polydore et Athénodore. (XXXVI, ch. V.)

» Le soldat macédonien qui présente de l'eau à Darius mourant se nommait Polystrate. Les regrets de l'infortuné monarque de ne pouvoir acquitter cette dette de la reconnaissance, sa prière à Alexandre de le suppléer, à Dieu ensuite de récompenser le vainqueur de ses égards pour la reine et pour les princesses, sa main défaillante

qu'il tend au guerrier compatissant, tout attendrit le spectateur transporté au champ d'Arbelles.

» C'est au maître-autel de la cathédrale de Florence que, pour la première fois, les Grecs unis aux Latins chantèrent ce doux *Filioque!* Quand viendra le moment où les Russes, etc., chanteront avec nous la *Procession* du Fils? — Un portrait du Dante, peint sur bois, avec une esquisse de son poëme, se montre dans la belle basilique.... — Dans les rues, les chemins, on trouve, dit-on, de ces hommes qui retracent la figure des Schedoni, des Spalatro, qui effrayaient Elena de Vivaldi, dans Mme Radcliffe, et on serait tenté de reculer; mais en général l'Italien a le cœur bon, obligeant. — Sur le sommet de cette Sierra-Nevada, nous avons vu des familles qui nous ont accueillis avec une bonté touchante, une cordialité charmante dans les parents et les enfants, pour nous réchauffer et nous combler d'attentions qui, à elles seules, vaudraient un feu pétillant et un bon repas. — L'absence d'Isaïe, dans sa langue énergique, est une privation pour ma sensualité linguistique, mais je cours après sa pensée dans laVulgate, et j'en saisis assez pour m'édifier. Ah! qu'il me sera doux d'apercevoir, sur mes humbles rayons, tous ces Saints, tous ces savants amis, me parlant du Sauveur, dans leur langue à chacun, même dans celle du farouche Ottoman! D'ici là, que de montagnes à franchir, quelle mer retentissante à braver! Et voilà que demain nous courrons vers ses rivages. Il faut gagner Rome à tout prix, et à Livourne nous trouverons un esquif qui, en nous portant à Civita-Vecchia, nous fera éviter ces montagnes si escarpées, si difficiles à franchir dans la saison des neiges et des glaces. — Dans la collection des marbres d'hier, nous avons vu nombre de beaux

reliefs ou groupes, en marbre blanc, *terra cotta,* de Luca della Robbia, tous sujets pieux, traités avec sentiment de la manière la plus touchante.— Une jeune dame de Nantes, qui voyage pour sa santé, vint hier, avec son mari, passer la soirée dans notre modeste appartement : ce fut une bonne fortune pour nous; nous fûmes charmés de nous retrouver à cinq cents lieues de Nantes! Le diocèse de Florence célèbre aujourd'hui la douce fête de l'Enfantement de Marie, et se laisse aller à la joie de l'heureux évènement, au lieu du sombre des Quatre-Temps. J'ai suivi le rituel, et j'ai été heureux de m'associer avec les bons prêtres à ces sentiments si touchants. Dans ces moments de saint sacrifice, l'autel est la patrie, et l'Arno est la Loire et la Mayenne réunies. — Les Dominicains nous ont montré leur belle église, de belles fresques, où ils sont représentés sous la forme de lévriers dévorant les hérésiarques! Puis on voit le Dante sortant de l'enfer où un démon veut le retenir. Pétrarque et Laure, Boccace et Fiammetta, le beau mausolée d'Alfiéri par Canova, du Dante par un grand artiste, de Galilée, de Michel-Ange, etc., tous forment un musée monumental composé de chefs-d'œuvre. J'ai trouvé l'Anglaise à qui j'avais promis d'aller voir sa nièce, qui fit sa première communion de ma main, au mois d'avril. La pauvre enfant ne parle qu'anglais : ici les ecclésiastiques ne l'entendent pas : ils parlent à peine un mauvais français; elle ne peut se confesser. Mon espoir est qu'elle ira bientôt habiter un pays où elle pourra dévoiler sa petite conscience.

Livourne, 19 *décembre.*

» C'est contre notre espérance que nous sommes venus si loin. Partis par un beau soleil, nous avons côtoyé l'Arno dans une délicieuse vallée, voyant sans cesse de

jolies habitations sur l'autre côté du fleuve, entourées d'oliviers, de pins-pignons, de palmistes, dont la neige couronnait la verdure. Un conducteur complaisant a pressé ses chevaux, et le chemin de fer nous a reçus, avec nos effets, au moment où nous débarquions. Notre désir de courir à Rome nous a fait manquer Pise : nous avons regretté sa belle cathédrale et autres monuments, mais il faut dire demain la sainte messe, et partir dans l'après-midi, si quelque vapeur se présente, car il n'y a pas à hésiter : Noël! Noël! — C'est à Pise que Ruggieri fit mourir Ugolin et ses fils, pour punir le comte d'avoir travaillé à donner la liberté à la petite république : le triste monument est détruit. Celui d'une héroïne qui défendit courageusement Pise, sa patrie, contre l'attaque des Sarrazins, et dont la statue est incrustée dans un mur, est bien digne d'être vu : je lui aurais rendu hommage de grand cœur. — Que de belles choses m'ont échappé à Florence! L'essentiel est que la fête et le Saint-Père ne m'échappent pas. Ma frayeur est de gêner votre cher neveu par une précipitation qui ne dépend pas de moi : nous lui donnons toujours beaucoup d'embarras, car il est si bon qu'il s'oublie pour nous rendre service. On nous annonce la *Ville de Marseille* : nous espérons en profiter demain soir.

» 20 *décembre*. — Nous passâmes hier à Empoli, petite ville, où, après avoir vaincu les Guelfes, les Gibelins réunis résolurent la destruction de Florence. On allait mettre à exécution cet horrible projet, si Farinata, l'un d'eux, n'eût, par son éloquence, empêché cet effet de la haine. Mais, direz-vous, à quoi bon me parler de ces hommes de parti, qui ne m'inspirent aucun intérêt? Comme vous, Madame, je fais fi de ces hommes de

fiel et je ne m'arrête même pas pour donner un coup-d'œil à leurs monuments, quoique le marbre soit vivant sous le ciseau du sculpteur. Mais dans les portraits du Dante, on place presque toujours près de lui un souvenir de Farinata, et j'aime à voir qu'il eut un cœur généreux qui lui défendit un acte de vengeance. — Dans une modeste église, on m'a fait tous les honneurs : j'ai eu l'ineffable douceur d'offrir le saint sacrifice ; et que mes diocésains, tous mes amis, mes protestants, mes méchants seraient bons et heureux, si le Seigneur daignait entendre la millième partie de mes prières pour eux ! — Le soleil brille, la mer nous sourit, le vapeur est en vue : espérons qu'Amphitrite sera notre berceuse la nuit prochaine. — Un beau plafond avec fresques et reliefs couvre votre pauvre ami : une fresque élégante, une cheminée en marbre blanc, dessins de tout genre, forment le lambris et le foyer de sa chambre; et pourtant *Il Globo* n'est point un hôtel merveilleux, mais ici tout se sent de l'amour des arts. Puis on voit que c'est un peuple religieux : il n'est pas un café où il n'y ait une statue de la sainte Vierge ; où, le soir, on ne l'entoure de cierges allumés. Si dans les églises on ne voit la foule qu'aux heures des offices, prières, bénédictions, elle s'y trouve chaque jour, et l'expression des visages annonce une profonde conviction, une tendre piété. . . . .

» Livourne est une ville toute au commerce : j'y vois peu d'objets intéressants; il gèle sévèrement : je ne ressortirai que pour m'élancer sur le char de Thétis. Votre cher neveu vous racontera la cathédrale et le port. La synagogue a de la réputation : mais je n'aime des Juifs que les saints livres dont ils sont porteurs : leur entête-

ment à repousser le Messie bien-aimé m'indigne et me révolte. — Le beau phare ne me donne pas le courage de monter ses deux cent trente marches, pour voir ses lumières que le navigateur aperçoit à dix lieues de distance. Le cimetière des protestants, remarquable par ses fleurs, ses arbustes, son dessin-paysage, est le jardin de la mort sans consolation, puisque la croix ne fleurit point sur la tombe de ces infortunés. Aucune église n'est à noter, par suite de ce mélange de toutes les nations, et aussi de ces sectes ennemies de la vérité. Quand ne formerons-nous qu'un seul bercail?

CHAPITRE III.

ROME.

Rome, 22 *décembre*.

» A ce grand nom, l'imagination évoque les glorieuses ombres qui ont successivement animé cette scène magnifique : mais elles s'effacent toutes près des nobles héros du christianisme, de ces deux illustres géants qui dominent le monde, de ces deux sublimes Apôtres qui élevèrent la croix sur le trône des Césars !

» 23 *décembre*. — Après la sainte messe, je courus remettre une lettre dont la reine m'avait chargé pour Lady Acton. Elle me reçut avec une grâce charmante, voulut que je visse le cardinal son fils, homme d'une piété touchante, qui fut on ne peut plus aimable. Je les quittai avec promesse de venir leur demander du thé, quelque soirée, et je portai au cardinal Franzoni une somme dont un bon prêtre de Vérone m'avait chargé pour la Propagation de la Foi. — Enfin la belle colonnade qui entoure la place Saint-Pierre, son bel obélisque, ses magnifiques fontaines, me préparèrent à entrer dans la plus belle église du monde. Constantin, sainte Hélène, que vous êtes touchants, en élevant de vos royales mains ce superbe édifice à l'endroit même où reposent les cendres des deux grands Apôtres qui ont eu la douceur de mourir pour leur Sauveur ! Quelle éloquente homélie que ce monument ! Nous y promenâmes deux heures, seulement pour voir l'ensemble : nous y retournerons tous les jours avec un sentiment d'admiration toujours nouveau. — Quelques cardinaux ne purent me recevoir :

le pape, tout occupé du double consistoire, fatigué de sa tiare, ne me donnera audience qu'après Noël. L'abbé de la Bouillerie et plusieurs autres prirent ma soirée tout entière. — La Providence nous donna une mer calme dans la nuit du voyage : à six heures du matin, nous nous éveillâmes à Civita-Vecchia. C'était l'ancienne ville de Tarquinii : un souterrain renferme des tombeaux curieux : des reliefs et des inscriptions étrusques m'auraient offert un grand intérêt. Ces peuples ont représenté la vie d'outre-tombe, telle qu'ils se figuraient que devait être celle des âmes, après avoir quitté les corps. — Il fallut s'arracher à ces recherches, et il était près de dix heures du soir quand la douane de Rome regarda nos malles. — Le pape porte un fardeau bien pesant : il a fait donner une retraite générale à tout le clergé, régulier et séculier, pour le préparer au jubilé qui finira le 26. — Ma première audience doit être avec présentation de notre ambassadeur; et ensuite, j'en veux une toute petite pour moi seul. Cela sera difficile, car les affaires politiques sont grosses d'événements inquiétants, et le pape a peu le temps de songer à mon diocèse chéri. — Un chanoine de Latran me conduira dans cette belle basilique, où j'aurai la consolation d'offrir le saint sacrifice : mais que puis-je voir d'aussi beau que Saint-Pierre? tout me paraîtra inférieur. Le P. Rosaven sort d'ici. Le changement de gouverneur de Rome est toute une affaire : il y aura ce soir réception dans son palais, pour prendre des glaces, en le félicitant d'être nommé cardinal : je n'ai pas le courage d'aller à cette espèce de rout : je n'ose dire cohue! Peut-être irai-je pour faire plaisir à M. Vrignaud — Il manque à Saint-Pierre ces croix orange et azur, qui ornent les vitres de votre chapelle; des fe-

nêtres, en forme d'attique, tout près de la voûte, sont sans peinture ou ornements, comme les vitres du salon le plus bourgeois : nous en avons été blessés : c'est peu de chose, facile à réparer. Du reste, c'est le plus beau, le plus vaste édifice, le musée le plus riche en marbres, statues, colonnes, tableaux, qu'on puisse désirer voir!

Saint-Pierre fut bâti par Constantin et sainte Hélène sur les cendres des Martyrs, et sur celles de l'Apôtre, dans le cirque de Néron où ses os furent apportés des catacombes. L'ancienne basilique avait cinq nefs. Charlemagne y fut couronné par Léon III. Nicolas V fut le premier qui conçut l'idée de remplacer l'antique édifice par quelque chose de plus beau; mais ce fut Jules II qui chargea Michel-Ange du plan de l'édifice, et les fondements furent posés le 18 avril 1506. Saint Pierre fut crucifié sur l'emplacement où le Bramante a construit l'église de Saint-Pierre *in Montorio*.

Il y a ici des sociétés secrètes qui ont une grande puissance : ainsi; l'anniversaire de l'expulsion des Allemands des États-Romains, une illumination spontanée a eu lieu à Bologne, sur les montagnes et dans tous les États pontificaux. A l'intronisation de Pie IX, triomphe, enthousiasme! Le 3 décembre, silence le plus morne, comme du mécontentement : réunion de huit cents personnes à un café désigné; vœu exprimé d'un gouverneur laïque, autrement... Tout cela n'est pas gai et doit inspirer des craintes. Du reste, une foi vive, beaucoup de piété, courtoisie, douceur, obligeance, amabilité envers les étrangers.

» 24 *décembre*. — Jour de bonheur et de joie! dire la sainte messe à l'autel où repose la sainte crèche, en la voyant au travers du beau globe de cristal de roche,

qui contient les planches dont se composait l'humble berceau! Comment se défendre, dans ce nouveau Bethléem, des sentiments qui animèrent les heureux bergers? le serai-je moins qu'eux? Célébrer trois messes! quelle félicité! quel enivrement! avec quel bonheur je me suis confessé, pour m'y préparer! En sortant de Sainte-Marie-Majeure, j'ai quitté ses merveilles pour entrer dans l'église de Sainte-Pudentienne : j'ai été heureux de fouler le pavé de la chambre de saint Pierre, de m'approcher de l'autel sur lequel il a consacré; les planches en sont revêtues de marbre blanc. Le beau temple de Saint-Pierre me rappelait à la contemplation de ses merveilles : le Guide à la main, nous y sommes rentrés, votre cher neveu et moi, et nous avons parcouru chaque tableau, chaque statue, avec détail, et toujours avec admiration. Ce n'est pourtant pas la dernière visite que nous ferons à ces chefs-d'œuvre : je suis fidèle aux conseils de mon allemand : « Voyez Saint-Pierre tous les jours! » L'église des Jésuites, dite de l'Enfant-Jésus, est la plus riche en marbres, en lapis-lazuli, en pierres précieuses et autres beautés; le crépuscule les dérobait à nos yeux. La chapelle de la famille Doria nous a présenté des trésors du même genre. Le Corso, bordé de beaux palais, n'est pas si large, si droit que ma rue Royale : quant à mes hôtels, il faudrait la baguette magique pour en faire des palais, et elle ne m'est pas échue en partage. Il est à Saint-Pierre une colonne apportée du temple de Jérusalem, sur laquelle le Sauveur daigna souvent s'appuyer : nous n'avons pas pu la voir à cause des préparatifs de la fête. Mais devinez qui j'ai rencontré à Sainte-Marie-Majeure?.. la vieille Cassini, qui a voulu assister à ma messe dans la douce chapelle de la crèche! — Des religieux de toutes

les couleurs viennent me dire qu'ils ont dîné chez moi à Nantes : c'est un plaisir de se retrouver.

» *Le 25 décembre.* — Il m'a semblé à propos d'offrir, pour mon diocèse, le triple sacrifice que l'Eglise met aujourd'hui à ma disposition : je fais si peu pour ces nombreux enfants, je veux au moins les remettre si souvent et tant de fois entre les bras de Dieu, qu'il daignera m'exaucer.

» Hier le jeûne interdisait lait, beurre, fromage et œufs, à tous les repas : je mourais de faim, je fus obligé de me faire apporter pour dessert une tasse de chocolat. Ces messieurs sont au grand et long office : la crainte d'une foule qui m'aurait oté toute dévotion, m'a empêché d'aller m'y fatiguer. Nous promenâmes hier, votre cher neveu et moi, pendant assez longtemps : parfaitement d'accord, nous nous entendions on ne peut mieux sur tous les objets : sa conversation montre un esprit élevé et cultivé, d'un commerce fort agréable. — Notre ambassadeur me fit hier l'honneur d'une visite, me dit que, dans la crainte de me gêner, il ne m'accompagnerait pas chez le pape, mais que sa voiture était à mes ordres : peut-on être plus gracieux? Les visites du premier de l'an et des souhaits qui l'accompagnent se font la veille de Noël : à chaque pas des équipages, des chevaux empanachés, des laquais en livrée, annonçaient le passage d'un cardinal. Aussi eûmes-nous la paix profonde pour jouir de la vue des églises, et pour expliquer, commenter les chefs-d'œuvre des artistes en tout genre. — Sur ce mont Esquilin, que couronne le beau temple de Sainte-Marie-Majeure, habitèrent Horace, Catulle, et quelques autres hommes aimables, mais leurs poésies n'offrent que quelques moments de délassement. Il n'ap-

partenait pas au génie de soulager, de guérir le cœur : il fallait qu'il descendît du ciel, cet Enfant-Dieu, ce doux Prince de la Paix, à qui nous avons chanté : Gloire au plus haut des cieux ! — Il m'est doux de voir que Constantin voulut avoir une église dans son palais, et que plus tard il ordonna qu'elle serait celle de l'évêque de Rome : c'est celle de Latran : j'aurai la consolation d'y dire la sainte messe bientôt. — On se blaserait à voir ainsi, chaque jour, quatre ou cinq églises nouvelles, si chacune n'offrait quelque charme, dans sa construction, dans les marbres, dans les reliques et dans la dévotion à quelque Saint particulier qui y a opéré des miracles. Les Italiens vivent avec ces Saints qui ont existé dans leur pays : ils conservent avec affection leur demeure, les objets qui leur ont appartenu; ils s'en entourent et en parlent avec amour. Cette foi qui les anime, ils la portent partout : c'est leur trésor, c'est leur bonheur. — Mon auteur me dit que la fête du jour des morts fut instituée par suite du sang qui coula de la sainte hostie à Bolsena, pour convaincre de la transsubstantiation un prêtre incrédule : je n'en avais pas l'idée. Ces messieurs disent que c'est saint Odilon qui l'établit, et je me le rappelle : mais ce mot constate la réalité du miracle.

» 26 *décembre*. — Un bon Père vint hier soir me proposer de me conduire sur le territoire de Rome antique, et je m'en fais une fête : nous invoquons le soleil ! — La prison Mamertine vient de m'ouvrir ses cachots : saint Pierre, par son souvenir, en éclaire les profondeurs : que j'ai été heureux de vénérer cette retraite ! puis la chambre de Martial où saint Luc écrivit son divin évangile et les Actes des Apôtres, où il demeura avec saint Pierre et saint Paul, où il célébra les saints Mystères

avec eux : quel délice de baiser ce doux autel ! — Le Capitole, la voie Sacrée où Horace se promenait en rêvant, le Colysée où les chrétiens mouraient pour amuser un peuple féroce, le trou par où saint Pierre s'évada et rentra après la rencontre du Sauveur, l'église à laquelle est resté le nom *Domine quo vadis*, l'église et les chapelles de saint Grégoire-le-Grand, la table sur laquelle ce Saint donnait à dîner chaque jour à douze pauvres, les arcs de Constantin, de Titus, de Trajan, les temples de Vénus, de Romulus, de Vesta, nous ont animés tour à tour de divers sentiments qui, je me persuade, auraient été les vôtres. On voit sur l'arc de Titus la juive esclave obéissant à l'orgueilleuse patricienne qui lui fait signe de se courber, de manière à lui servir de marche-pied : « *Hæc dicit dominator tuus Dominus et Deus tuus, qui pugnabit pro populo suo : Ecce tuli de manu tua calicem soporis, fundum calicis indignationis meæ, non adjicies ut bibas illum ultra. Et ponam illum in manu eorum qui te humiliaverunt, et dixerunt animæ tuæ : Incurvare ut transeamus : et posuisti ut terram corpus tuum et quasi viam transeuntibus* (Isaïe LI. 22.). J'ai été content d'apercevoir cet immense égout, fait dans un but si utile et si salubre, à si grands frais, par un Tarquin, pour détourner les eaux de Rome. Cela n'a rien de brillant : ce roi n'y mettait pas d'amour-propre, mais l'amour de son peuple et les frais qu'il fit dans cette vue, furent un des motifs qu'on allégua pour le bannir ! Mais vous allez me trouver bien royaliste, moi républicain en principe. Oui, je le suis en théorie ; mais j'aimerais mieux le pire roi que la meilleure république. Enfant des Goths, je veux être gouverné par mon souverain et non par une hydre aux mille têtes. Le John Bull des Anglais, le dêmos d'Athènes,

le peuple de l'ancienne Rome et celui de notre France, m'effraient mille fois plus que ne ferait un Sélim, un Abd-el-Kader, un Tarquin.

» Qu'il est consolant de voir à chaque pas le triomphe du Christ sur l'empire du crime et de la folie! La croix n'offre que douceur et amour sur les ruines du sceptre cruel que tenaient la tyrannie et les passions les plus hideuses! Les fidèles semblent parfaitement comprendre cette douce vérité. — Vous voyez que dans cinq jours que j'ai passés à Rome, déjà de bien belles choses chrétiennes et profanes ont passé sous mes yeux. Mon récit en laisse échapper un grand nombre, car tous les voyages d'Italie vous parleront avec détail de toutes ses merveilles, et je me contente de peindre l'impression que j'éprouve à la vue de la plus petite partie. — Bélisaire ne m'était connu que par l'obole qu'il demande : j'ignorais qu'il eût fondé une église, et j'ai été charmé de voir qu'il s'était associé à cette gloire si ambitionnée ici par toutes les nobles familles. — Il m'eût été doux de voir le lieu où saint Jean l'Evangéliste fut jeté dans la chaudière bouillante, mais la porte Latine est murée, et on n'ouvre le petit sanctuaire que le jour où l'on fête ce miracle. Dans chaque église, on raconte quelque prodige opéré par le Saint titulaire : on en montre les vestiges, et cela avec des preuves qui suffisent pour une âme fidèle.

» 27 *décembre*. — Jour de sombre mémoire! J'ai soupiré à l'autel sur celui, sur ceux que nous pleurons ensemble! Ils sont dans le sein de Dieu, auprès de l'Agneau divin, qui vient de se donner à nous, et bientôt nous serons réunis! Espérons, chantons : *Viva la croce!* Comme on le chante ici avec bonheur, en voyant son puissant et son doux triomphe! Je prie le Seigneur d'a-

doucir ces souvenirs de déchirante mémoire qui vous accablent. — Toute la partie brillante de l'ancienne Rome, palais, temples, portiques, arcs-de-triomphe, semblent avoir été frappés de la main de Dieu. Ces maîtres du monde avaient entassé tous les chefs-d'œuvre, leurs ruines se pressent encore sur le terrain affaissé, mais la désolation y a étendu sa tristesse : c'est presque celle du Sahra; plus de pavé dans les rues qui ne sont que des chemins boueux, presque plus d'habitations. Rien ne survit que les ruines surmontées de la Croix. Elle seule conserve tout, vivifie tout, et sans elle il ne resterait rien de la ville éternelle; rien de ces merveilles que Strabon, homme froid et sans enthousiasme, met au-dessus des beautés de tous les pays. — Quatre heures de marche consécutives, hier, ne me donnèrent pas la moindre fatigue, tant le cœur et l'esprit étaient occupés! L'air est doux, c'est le septembre de la France : nous ne sommes gênés que de la pluie qui, d'un moment à l'autre, descend en fortes ondées : mais ma soutane est noire : qu'importe qu'elle soit mouillée? — Ici, les mendiants sont nombreux, mais ils sont pauvres, et se contentent de peu. Ce sera donc un plaisir pour moi de distribuer un napoléon à ceux de Saint-Pierre, comme je le leur ai promis, la veille de mon départ. Il y a tant de plaisir à donner! Et si Dieu ne m'accorde pas les moyens de le faire généreusement, comme je le voudrais, c'est une mortification que je dois accepter de sa main. Du moins on me comprend dans mon diocèse, car un de mes prêtres disait que mon cœur embrasserait trois mondes! C'est cet amour trop ardent pour mes frères qui voudrait que jamais aucun d'eux ne souffrît, ni dans sa personne, ni dans ses biens, ni dans son amour-propre. Le Sei-

gneur qui a distribué d'une manière inégale les qualités et les forces du corps, celles de l'esprit et de l'intelligence, a voulu que les uns fussent supérieurs aux autres, et a fondé la société sur cet admirable inégalité. C'est donc en vain que la philanthropie la plus exaltée voudrait la faire disparaître; car, avec elle aussi, croulerait l'édifice social!

» 28 *décembre.* — Les églises attirèrent mes pas, hier, malgré la pluie qui tombait à torrents. Un joli temple élevé par le Bramante, Saint-Pierre in Montorio, nous fit gravir la montagne : je priai avec délices sur ce lieu sanctifié, et admirai le beau marbre qui rappelait la mort du grand Apôtre. Une vue de toute la ville de Rome, un panorama magnifique s'offre aux yeux de celui qui sort de ces lieux touchants. L'église dédiée à sainte Cécile, et bâtie sur l'emplacement de sa demeure, nous introduisit dans la salle des bains, où l'on s'efforça de l'étouffer, où on voit les tubes et le réchaud, etc. Trois coups de couteau terminèrent l'existence de l'intéressante jeune vierge, et un habile statuaire l'a reproduite en marbre blanc, dans l'attitude où elle expira, avec la modestie la plus ravissante. Tous ces détails m'intéressèrent particulièrement à cause de *notre* sainte Cécile, pour qui je priai sa patronne de tout mon cœur. Les plus belles mosaïques conduisent au corps de la Sainte qui repose sous l'autel. L'église de Saint-François me dédommagea de n'avoir pu voir Assise : une foule d'objets qui lui ont appartenu furent offerts à notre vénération. Le vase dans lequel on avait mis la peau de saint Barthélemy nous fut montré, en même temps qu'on nous fit révérer son corps qui repose sous l'autel de l'église qui lui est dédiée. — Le masque du temple de la Modestie

patricienne présente encore cette bouche effrayante, où l'on forçait la femme présumée coupable, d'enfoncer la main, en faisant le serment. Si elle était parjure, la main était arrêtée par une force invisible. Les parents s'amusent encore à y faire mettre la main de leurs enfants pour les prémunir contre le mensonge. — Aujourd'hui relâche à la poursuite des monuments : il faut se donner à mille visites. Les colonnes de porphyre, d'albâtre sont si communes ici, que je n'en parle pas : on foule ces précieux marbres presque dans chaque église. — Le cardinal Mezzofanti m'a déroulé ses trésors linguistiques. « Vous le savez par cœur peut-être, » m'a-t-il dit, en m'entendant parler de Hafiz... J'ai été charmé de l'entendre. Puis en turc, anglais, allemand, espagnol : mais il est particulièrement occupé de la prononciation, dont je ne m'inquiète pas dans les langues que je ne dois pas parler. Il a été fort aimable. De là le cardinal Gizzi m'a fait un fort agréable accueil : ma visite et mon discours ont été spartiates. Enfin j'ai reconnu que le camérier n'avait pas voulu prévenir le pape de mon arrivée de peur de le gêner, parce que les fêtes se sont succédées : j'espère, pourtant, que je vais obtenir cette audience tant désirée, un de ces jours.

» Il faudrait pouvoir étendre le cothurne de Naples en Sicile, et voir, à Palerme, une ville unique; puis Agrigente, Ségeste, Syracuse, et Catane, qui nous charmeraient. C'est là ce qui nous manque, car Rome nous présente les trésors de Jérusalem et de Constantinople. Le temps si court ne nous permet pas tant de jouissances : il faut de Naples s'élancer vers Marseille sur le char de Thétis. — Le bonheur de monter à genoux la *Santa Scala* que monta le Sauveur, au palais de Pilate, a

charmé mon cœur, après que déjà il avait été enivré de celui d'offrir le saint sacrifice dans l'antique basilique de Latran.

» 29 *décembre*. — La table de cèdre sur laquelle le Sauveur consacra; l'autel, tout en bois, sans pierre sacrée, unique dans l'univers, sur lequel saint Pierre dit la messe, et où le pape seul a le droit de la dire, nous ont été présentés. Puis le cloître de Constantin, remarquable par ses jolies et élégantes colonnettes; les deux colonnes du temple de Jérusalem, qui se fendirent au moment où le Sauveur expira; le trou que fit l'hostie sainte au marbre sur lequel elle tomba, etc., ont enchanté notre foi. — Georges IV d'Angleterre fit présent au pape de la copie des marbres du Parthénon et de ceux d'Egine : ils sont on ne peut plus curieux. La Diane d'Ephèse en original se montre à ce musée qui présente pour son chef-d'œuvre un Sophocle antique, rival de l'Aristide du musée de Naples. La plus belle mosaïque du monde, longue au moins de soixante pieds et large de quarante, extraite du palais de Caracalla, m'aurait beaucoup intéressé, si les exercices des gladiateurs n'inspiraient un sentiment pénible. Une seconde mosaïque occupait tout le plancher du boudoir d'une femme : son buste figure au milieu; et des fleurs, des vases, des oiseaux occupent le reste des compartiments. Elle a été trouvée dans une fouille à trente pieds au-dessous du niveau des terres, et les couleurs sont fraîches, comme si elles eussent été appliquées hier.

» Je rentre de ma première audience du Saint-Père : il a été on ne peut plus aimable : il sera charmé de voir votre cher neveu, et en attendant, j'ai demandé la bénédiction pour vous et pour lui. Il veut une feuille écrite

pour les divers articles dont j'ai fait mention : j'ai été bien heureux de le voir. . . . .

» 30 *décembre*.—.....Je vais à Saint-Paul hors des murs visiter les travaux qui ne sont pas encore finis, et admirer les belles colonnes. L'église n'est pas élevée à l'endroit où saint Paul souffrit : une pieuse dame nommée Lucina avait recueilli son corps, et l'avait placé dans une allée qui conduisait à son palais. Constantin voulut que le corps du grand Apôtre fût placé dans une basilique, et éleva celle qui fut brûlée. Le vice-roi d'Egypte a donné, pour cette restauration, les plus beaux marbres qu'on ait jamais vus en albâtre transparent : il n'y a rien de semblable dans le monde : ce sont d'énormes colonnes, où des fleuves d'agate semblent couler sur un fond blanc parsemé de veines et de fleurs que la nature semble avoir pris plaisir à former avec art. Deux admirables blocs de marbre de Carrare ont fourni deux statues colossales des grands Apôtres, mais elles sont trop grandes pour la basilique : on les dressera sur la place Saint-Pierre. — En voyant, à la porte du temple, les galériens soumis au travail de le construire, je n'ai pu résister au plaisir de leur donner 6 francs, car mon cœur était ému. Il le fut, l'autre jour, en passant au milieu du quartier des Juifs : un Christ, étendant ses bras vers eux, leur dit en italien et en hébreu : « Tout le jour, je tends les mains à un peuple infidèle! » Pauvres gens! ils sont renfermés dans une rue étroite, infecte, ils voient à peine le soleil : ils ne s'occupent que de leur négoce, mais du Messie pas un mot. — Votre cher neveu m'a montré, dans une sacristie, une fresque merveilleuse, formant le plafond où domine la Croix droite et debout, effet admirable de perspective et de l'art du pein-

tre ! — Une jolie promenade nous a été offerte sur la plus belle place de Rome, celle du peuple, et sur le mont Pincio, où de belles allées en spirale invitent les messieurs et les dames à venir montrer leurs équipages, ou au moins leurs personnes. Des statues, une belle vue, des arbres bien verts, des pentes douces, charment celui qui a besoin d'un agréable exercice. — Lord Clifford, ce seigneur anglais si généreux pour les églises de son pays, est venu me faire une visite qui nous a tous édifiés, et je suis allé ce soir en faire presqu'à tous les habitants de l'hôtel populeux. Demain, l'ambassadeur et mille autres réclameront de moi la même politesse, et je me priverai de la vue de ces tableaux, de ces fresques, qui m'attirent chaque jour dans de nouvelles églises. — Le fils de lord Clifford fait ses études au collége romain pour entrer dans l'état ecclésiastique, et sa fille est religieuse du Sacré-Cœur.

» 31 *décembre*. — Le premier jour de l'an est pour vous un jour de tristesse, mais je veux croire que vous avez triomphé de ces fantômes, et que vous reconnaissez avec Platon qu'il n'est point de mauvais jours pour l'âme qui sait prier. En effet la prière est l'arme qui sait vaincre tous les ennemis, car, dès que nous prions, le Seigneur est là, et avec lui reviennent la joie et le bonheur, tandis que la douleur et le gémissement prennent la fuite. — Les bons Pères Jésuites m'ont envoyé prier ce matin de venir assister, dans leur église, au salut qu'allait donner le Saint-Père. J'ai cédé, et quoique bien placé, pressé par le jeune caudataire d'un cardinal, j'étais heureux de réciter mon bréviaire, pour oublier, dans la beauté de la prière, la gêne que me faisait éprouver une jambe en crochet. Je voulais donner au pape une preuve de ma

vénération, et je me suis fait reconnaître du cardinal Mezzofanti, car les pompes et la foule troublent mon peu de dévotion, et me fatiguent au lieu de me donner la ferveur que je cherche partout.

» 1er *janvier* 1847. — Il y a toujours quelque chose de triste à commencer l'année loin de tous les siens : il serait si doux d'en être entouré, à ce moment solennel auquel une douce gaîté se mêle! Une année vient de s'écouler, et ses jours sont dans le gouffre de l'éternité : le temps, qui en est l'image, comme a si bien dit Platon, va marcher comme de coutume, et que contient-il pour nous dans son sein fécond en tempêtes, comme en jours sereins? Si nous sommes bien pieux, bien résignés, ce sera un printemps perpétuel. Faisons donc luire cette aimable saison sur nos têtes, et livrons nos cœurs à l'espérance! Ici, comme en Angleterre et en Allemagne, c'est la veille de Noël qu'on se réunit en famille, qu'on se souhaite une heureuse année; et la fête de la naissance qui fit la joie de l'univers est bien propre à inspirer ces vœux joyeux que l'on se fait réciproquement. — Hier soir, deux aimables dames avec leurs filles vinrent tour-à-tour passer une demi-heure avec nous : les mamans avaient été en Angleterre, parlaient la langue de Milton : c'est un grand moyen de connaissance. Les pluies, qui menacent d'une seconde inondation du Tibre, donnèrent des inquiétudes à la petite société, qui, jetant un coup-d'œil d'affection sur la France, pensait avec douleur à la cherté du pain, au froid qui désolent nos compatriotes. Que faire? Au saint autel, j'ai demandé une heureuse année pour tout ce que j'aime : mais, mes mains levées vers le ciel n'ont pas le pouvoir de celles de Moïse. Il me tarde d'aller porter chez moi l'obole que

je pourrai recueillir, et travailler à soulager mon bon peuple. S'il me reste quelques finances, je serai heureux de les leur offrir.

» Le désir de voir la colonne sur laquelle le Sauveur s'appuya dans le temple de Jérusalem, va me reconduire à Saint-Pierre, où je veux obtenir de dire demain la sainte messe sur le tombeau des saints Apôtres. Dimanche je la dirai à mes filles du Bon-Pasteur. — La chapelle de la *Colonna Sancta* était fermée; mais il m'est toujours doux de voir cet obélisque égyptien rendre une sorte d'hommage au vrai Dieu par son marbre et par ses hiéroglyphes. On ne se lasse pas d'errer dans la belle basilique. La pluie nous a ramenés au Panthéon. Ce beau monument a encore excité notre admiration par ses colonnes de marbres rares, disposées dans une rotonde magnifique surmontée d'une coupole hardie. Malheureusement la pluie tombe par l'ouverture du toit et détériore le beau pavé.

» 2 *janvier*. — Avec quel bonheur j'ai offert le saint sacrifice sur le tombeau des saints Apôtres! Une belle croix renversée forme le devant d'autel; elle est en mosaïque, et rappelle le crucifiement du grand Apôtre. Des bas-reliefs magnifiques parlent de sa vie, de sa mort, le long du corridor qui conduit à la chapelle souterraine. — La promesse faite à mes diocésains est accomplie : je puis mourir, quoique je désire avoir, auparavant, ma seconde audience du Pape. — Le Vatican nous offrira lundi ses merveilles, et occupera toute la journée : elle paraîtra courte, au milieu des chefs-d'œuvre de tout genre. Le temps manque pour aller jouir de tout ce que présentent les églises et les collections : une idée un peu confuse reste même du peu que nous avons vu, car c'est peu, comparé à ce qui reste à voir....

» C'est le jour des Rois que j'irai dire la messe au Sacré-Cœur : ces Dames ont, en outre du Noviciat, la maison des élèves nobles et celle des non-nobles, cinquante pensionnaires dans chacune. Ici, l'aristocratie ne permet pas que l'on confonde les rangs. Demain, le Bon-Basteur me veut : il y a aussi un petit pensionnat, mais il appartient à la classe mitoyenne, ou à telle famille à laquelle le cardinal protecteur porte intérêt et secours. Ce bon cardinal ne s'est pas trouvé chez lui, quand je l'y ai cherché, mais les paroles du Pape m'ont prouvé que son secrétaire lui avait fait part de mon embarras, et que lui-même en avait dit un mot à Sa Sainteté. Nous avons parcouru quelques églises, et j'ai fléchi le genou, avec attendrissement, devant l'image de la Vierge qui apparut au P. Ratisbonne. Quelques beaux tableaux nous échappèrent dans l'ombre des tapisseries riches et moins belles, placées pour les saints jours. C'est un contre-sens qu'on fait toujours ici.

» Nous serions charmés de voir le Mont-Cassin : nous ignorons encore si nous pourrons faire passer notre route par le monastère sanctifié par la présence de S. Benoît et de sainte Scholastique. — La rotonde d'Agrippa, quelque beau monument qu'elle soit, est peu propre à former une église; on ne sait où placer le maître-autel, et l'œil demeure incertain. Il faut la croix de toute nécessité, pour bien faire : elle est la figure, la fleur qui embellit tout!

» 3 *janvier*. — Le Bon-Pasteur est ici sur un autre pied qu'en France : la maison a des rentes, comme toutes les communautés, et il est difficile de faire travailler les Italiennes....

» Hier, on présenta à notre vénération une image de

la sainte Vierge peinte sur une brique, qui, jetée dans un puits qu'on nous montra, surnagea à la surface, et fut reprise avec admiration par l'évêque appelé pour en être témoin..... Aujourd'hui cinq ou six églises nous ont montré leurs richesses en tableaux, marbres et jaspes, en statues et en fresques. Dans quelques-unes, un rideau dérobait aux yeux du vulgaire quelqu'image ou statue miraculeuse, et comme rien ne nous distinguait, nous n'avons pu obtenir qu'il fût tiré. Plusieurs palais auraient pu nous offrir leur collection, mais aucune n'est aussi complète que celle du Vatican pour laquelle nous nous réservons. En rentrant, un jésuite, monté sur une table, prêchait sur la place publique : « Vous voulez vivre gaî-
» ment, dites-vous! vous amuser, vous divertir! Mais si
» vous voyiez sous vos pieds des serpents, des feux prêts
» à vous dévorer, songeriez-vous au plaisir? Il me semble
» que je ne pourrais ni rire, ni me distraire, ni m'amu-
» ser. » Un assez grand nombre d'hommes, la tête découverte, semblait l'écouter avec attention : on y voyait aussi quelques femmes; mais en général, aux offices, dans les églises, le nombre des hommes l'emporte toujours....

» Oui, mon Sauveur dans son tabernacle suffit à mon cœur, à mon esprit, à mes yeux. Je ne veux penser qu'à lui, et tout ce que je rencontre est infiniment secondaire. Aussi, ne serai-je jamais curieux! Le devoir, et le devoir seul m'a amené ici : je désire que mon Sauveur en soit glorifié! Il entre un peu d'orgueil dans mon fait, et j'en demande pardon à Dieu; mais quand je l'entends, chaque jour, me parler si énergiquement, si affectueusement, dans son doux Sacrement, dans son doux Evangile, dans ses beaux Prophètes que je retrouverai bien-

tôt, est-il quelque chose que je puisse désirer? Oh non! mon cœur est plein! La mort seule peut me donner davantage. Et pourtant, hélas! je ne la désire pas : il est de si doux, de si beaux moments auprès du Sauveur, que la terre se jonche de fleurs au pied de la croix, que je serre contre mon cœur!....

» La patricienne à Rome, et l'athénienne de la société ne paraissaient jamais à pied dans les rues, mais toujours sur un char. Il en est encore de même des dames romaines : elles ne sortent qu'en voiture découverte. Je ne sais si vous avez vu en tête de quelque traduction de Térence ou de Plaute des personnages de la pièce, toujours avec un manteau, toujours drapés. Ainsi sont les Italiens : le plus petit garçon rejette sur l'épaule les plis de son manteau, le plus pauvre hère ne s'en fait pas faute et me retrace cet Irus qui venait braver Ulysse et les prétendants, avec son bavardage et sa vanité drapée. Leurs figures expriment ce sentiment de contentement d'eux-mêmes et cette disposition à vous attraper, qu'on voit dans les traits des Gnathon, des Géta et des parasites d'Aristophane et autres comiques. Les cinq ou six cardinaux que j'ai eu occasion de voir, m'ont paru d'une douce simplicité et d'une urbanité aimable jointe à une grande obligeance : ce dernier trait fait le fond du caractère italien.—Plusieurs portes s'ouvrent encore en dehors sur la rue, et les habitants doivent, avant d'ouvrir, faire un petit bruit en dedans, pour avertir les passants de prendre garde, comme on faisait dans l'antiquité.

» *Le 4 janvier.*— Le Vatican et ses dix mille chambres ou salles, nous ont tenus debout pendant six heures. C'est un labyrinthe où il faut plus d'un guide pour ne pas s'égarer. Les Laocoon, Apollon, Euripide, disparais-

sent devant le musée chrétien composé des vases, des ustensiles, des christs à l'usage des premiers chrétiens, des instruments de supplice employés contre les fidèles, des fioles qui ont contenu leur sang, de l'espèce de cuiller dont se servait le prêtre pour administrer la sainte communion sous les deux espèces, des statuettes d'ivoire, expression de leur foi, etc. Tout m'a enchanté. Il faudra, si je le puis, y faire une seconde séance, afin de saisir au vol quelque chose de plus. Les mille inscriptions tumulaires de ces pauvres Grecs et Romains, marquées au coin d'une sensibilité si vraie, de l'esclave et de l'affranchi pour son maître, ou du maître pour celui qui l'avait servi, allaient droit à mon cœur, sous le ciseau de l'artiste ou le bas relief du sarcophage. J'étais tenté de prier pour eux! Demain je vais dire la sainte messe chez les Jésuites et causer avec les bons pères. Il est toujours doux de trouver la conversation de saints religieux : je ne me plains que de la rapidité du temps qui s'envole, comme la flèche empennée, et qui ne me laisse pas le loisir de prier! La prière est quelque chose de si délicieux! et pourtant je n'ai pas le courage de veiller dans ce céleste exercice : le besoin de sommeil est trop impérieux! — Nous avons erré, votre cher neveu et moi, par un beau soleil, dans les loges de Raphaël, et quand nos yeux se baissaient, ils voyaient au-dessous de nous le panorama de la ville.... Dans la salle de Constantin, nous avons admiré ces magnifiques fresques, au moins de l'école de Raphaël, sinon de lui, qui peignaient la croix apparaissant dans le ciel, au milieu du combat, la bataille où Maxence vaincu lutta en vain contre les flots du Tibre : puis enfin le baptême de Constantin, près du pont Milvius. On y remarque un beau groupe : c'est un père

qui s'efforce de sauver son fils. — Dans le chef-d'œuvre de la Transfiguration, nous avons été choqués du double sujet : la guérison du possédé, qui suit en effet dans le dix-septième chapitre de saint Matthieu, nous paraît nuire à l'unité du tableau, où le spectateur ne voudrait voir que le Sauveur avec les personnages et Apôtres désignés. — Le cardinal Orioli a voulu prendre la peine de monter mes escaliers : j'ai été confus de son humilité, fâché de sa peine : il n'est pas jeune, et je n'ai été tranquille que, lorsqu'après l'avoir accompagné pas à pas en descendant, je l'ai assis dans la belle voiture des éminences. — C'est à l'autel si riche, si magnifique de Saint-Ignace que j'ai eu l'honneur de célébrer la sainte messe. — J'en suis au remords d'avoir donné à ce bon cardinal la peine de monter : j'aurais dû aller m'asseoir dans sa voiture, et y recevoir sa visite : malheur d'y avoir pensé trop tard !

Le plus joli joueur de flûte en marbre blanc nous a montré le talent de l'antiquité à bien représenter : on voit la bouche entr'ouverte de l'adolescent, presque son haleine passer dans l'instrument, c'est un chef-d'œuvre! ma mémoire ne peut se rappeler qu'une petite partie de ce que mes yeux ont vu, et que d'objets m'ont échappé ! Je regrette de ne pouvoir dire tout ce que Constantin fit pour faire adorer cette croix, au pied de laquelle il voulait amener tous les hommes : la beauté des temples et des monuments qu'il bâtit, sa piété pour recevoir le saint baptême, sa confiance, à la mort, dans le rédempteur qui avait enchanté sa vie, ses pieux épanchements avec Eusèbe, quelques évêques et officiers, sur la douceur et sur l'efficacité de la prière, etc. Ces actes d'une foi tendre et profonde, produits à la face de l'Univers par un

grand roi, par un habile guerrier, amené à la religion par des prodiges opérés dans la capitale du monde ou dans d'autres grandes villes, sont faits pour éclairer et pour convertir l'incrédulité elle-même. Du moins, c'est l'effet qu'ils auraient produit sur nous. Le musée chrétien nous offrit un portrait du Christ en encaustique. De beaux émaux nous présentèrent toute l'histoire de la Passion : Luca della Robbia offrait aussi une suite de sujets pieux en *terra cotta*, composition dont on a perdu le secret. Un beau tableau du crucifiement de saint Pierre nous charma, ainsi qu'un autre du miracle de Bolsena. C'est à Orvieto que l'on conserve le reliquaire du Saint corporal, teint du sang qui coula de la sainte hostie, à Bolsena. Le miracle eut lieu à la messe que disait un prêtre allemand, qui eut quelque doute sur la transsubstantiation. Douze tableaux représentent toutes les circonstances : le second montre le prêtre déclarant le fait au Pape Urbain IV, etc., ce que fit sa Sainteté pour le constater, et les pieuses cérémonies qui en furent la suite. On me dit qu'on possédait un manuscrit grec des saints Évangiles : on ne put me le faire voir. Du reste, il n'était probablement pas du 1er ou 2e siècle, comme je l'aurais désiré, et d'ailleurs plusieurs inscriptions grecques antiques me démontrèrent qu'on écrivait le grec alors comme nous l'écrivons aujourd'hui. — Votre cher neveu nous a fait faire la plus jolie promenade à la villa Borghese. Nous avons parcouru un parc délicieux, bouquets de bois, vallons, petits lacs, pièce d'eau, arbres et gazons d'une verdure de printemps, au milieu desquels se présentaient des statues : c'était un jardin d'Armide.... C'est en voiture que nous avons parcouru ces charmants *pleasure-grounds*. Ici les seigneurs se plai-

sent à mettre leurs belles collections de tableaux ou monuments et leurs élégants jardins à la disposition de ceux qui n'en ont pas : cela prouve un caractère fort aimable. De là nous avons parcouru la promenade du monte Pincio, également agréable, et offrant un magnifique panorama de Rome. La villa Medicis nous a aussi offert ses jardins, et pour finir notre promenade saintement, nous sommes allés voir cinq églises. Des marbres merveilleux, de beaux tableaux nous ont plu partout, mais le plus frappant était une église formée dans une salle immense des Thermes de Dioclétien, de 536 pieds de long et 308 de large, dont la coupole est soutenue des plus belles et énormes colonnes de porphyre qui occupent encore la même place. Malheureusement ce beau vaisseau réunit sept ou huit personnes le dimanche! Les Chartreux qui l'occupent, ainsi que le plus beau cloître, font l'office dans leur chœur, disent rarement la messe à l'autel extérieur, et l'on n'est pas pressé d'y venir assister, tant les églises sont nombreuses. Une belle coupole ou rotonde, édifice où l'on chauffait l'eau pour les Thermes, forme aussi une très-belle église tout auprès. Que ne puis-je emporter la première pour en faire ma cathédrale! elle serait sans cesse remplie de mes fidèles. Quelle joie pour le cœur de voir ces magnificences, ces trésors des marbres les plus rares amenés des pays lointains pour servir de piédestal à la croix! les empereurs ne travaillaient que pour le triomphe de Jésus-Christ!

» *Le 6 Janvier.* — La mère Makrina m'a promis de communier le 2 février, pour Noémi, et je viens de l'en prévenir. La sainte martyre entend l'allemand sans le parler : j'ai pu lui faire ma demande, elle a répondu en

polonais à la supérieure, et on a inscrit la promesse. — On a voulu me faire prêcher à une petite congrégation : j'ai cédé à la demande, il y avait cent à cent-cinquante personnes au plus, je n'avais pas cru devoir refuser. Vous savez, dit le supérieur, ce que faisait saint François de Sales pour le moins nombreux auditoire. Votre cher neveu vous parlera du plaisir qu'il a eu à entendre l'orgue de Saint-Pierre, le plus bel orgue du monde. Le musicien jouait une esquisse de Noël : il a fait entendre le gazouillement des oiseaux, réveillés par l'aurore de la naissance du Sauveur, de manière à s'y méprendre ! Un mouvement dans l'auditoire a montré combien chacun était enchanté. On emploie tout ce que l'on peut pour attirer dans les temples, pour exciter à la piété une population pleine de foi.

» Déjà, depuis près de trois semaines, nous errons dans les églises et dans les palais de Rome : c'est assez. Nous avons vu à peu près ce qu'il y a de plus intéressant. Demain le chemin de Tivoli nous montrera les bords de cet Anio dont Horace célébrait la cascade, et la villa d'Adrien nous transportera à Athènes et en Thessalie. Il sera doux de parler de ce joli voyage, si ma bonne étoile me conduit dans la Mayenne. Ne vous faites pas d'obligation de lire toutes mes pages : elles pourraient vous fatiguer par ces pieds de mouche, et vous pourrez de temps à autre en lire quelque article : puis les prêter à qui vous voudrez : je mets de côté tout amour-propre. — L'audience de congé est demandée : j'espère que le Saint-Père voudra bien m'accorder le trésor que je lui demande, en fait d'indulgences, pour mes chers diocésains. Leurs besoins me suivent partout, et je ne cesse de prier pour eux : le Seigneur en serait importuné, si...

Tivoli, 7 *janvier*.

» Le Seigneur daigna nous accorder hier le plus beau soleil pour faire le plus joli voyage du monde. La route est mal entretenue, mais elle intéresse par quelques monuments funèbres, des ponts construits par les empereurs, quelques temples, et par la vue de la Solfalara, lac sulfureux, eau laiteuse, Vichy, odeur d'œuf pourri, non agréable à respirer, mais curieuse à voir. Tivoli forme terrasse au-dessus du bassin profond où s'engouffre l'Anio; on y voit, dominant le précipice, le temple de Vesta, avec ses belles colonnes, et celui de la Sibylle, aujourd'hui église. La grotte de Neptune et l'antre des Syrènes, dont la voix est supposée avoir adouci l'impétuosité du fleuve à sa sortie des rochers, furent formés par le goufre. Tout ce que Rome avait de distingué et d'aimable semblait prendre plaisir à se réunir auprès des cascatelles de Tivoli, les plus gracieuses et les plus jolies du monde; mais la principale, la grande chûte roule ses eaux bruyantes, s'élançant d'une hauteur immense, de tout le volume du fleuve, puis jaillit en poussière humide formant l'arc-en-ciel. C'est bien plus que Vaucluse, que les plus belles cascades de l'Allemagne et de nos Pyrénées. — Auguste rendait la justice dans le temple d'Hercule, qui est aujourd'hui la cathédrale. Les villas de Catulle, de Mécène, de ce pauvre Varus, de Vapiscus, la ferme d'Horace, avaient toutes vue sur ce délicieux Anio, qui poursuit son cours en écumant longtemps encore après la grande chûte, divisée en plusieurs bras, tombant de la montagne avec une rapidité et des *zampiletti* délicieux. Les maisons d'Horace et de Varus sont transformées en chapelles : moyen de tout sanctifier et de tout conserver! Des sentiers délicieux conduisent

au fond du bassin de la grande chûte, et facilitent l'ascension de la montagne. Ils sont l'ouvrage intelligent du général Miollis. — Adrien nous appelait à voir le monument de ses souvenirs : tout y est abandonné : tout tomberait, si ces restes de constructions romaines n'étaient pas à l'abri de la faux du temps. Là, comme vous le savez, Adrien avait tenu à imiter tout ce qui lui avait plu davantage dans la Grèce. Mais la vallée de Tempé et le petit Pénée qui y serpente signifient peu de chose. Le Lycée présente les sept niches qu'occupaient les sept sages de la Grèce. Le Pœcile a dû être beau, lorsque les cinquante colonnes qu'on en a arrachées, soutenaient la rotonde, placée entre deux longues allées où se promenaient les étudiants. La grandeur romaine, son despotisme cruel, se montrent dans les constructions des casernes de la garde prétorienne, dans ces souterrains qui offraient à l'empereur le moyen de réunir autour de lui, et en un clin-d'œil, une armée comme par enchantement. Nous n'eûmes pas le temps de voir le théâtre grec, l'académie de Platon, mais déjà nous avions vu et nous verrons de ces théâtres à Pompéii, et les promenades d'Académus nous eussent été représentées par un champ en friche. Une ancienne villa du cardinal d'Este nous offrit des appartements et des terrasses avec des points de vue ravissants : dans un coin du parc, le pieux cardinal avait fait construire en petit les monuments pieux de sa Rome chérie. La basilique de Saint-Pierre, le Panthéon, etc. Telle Andromaque avait construit sur la terre de l'exil, une petite Ilion, avec les portes Scées où l'on voyait aussi serpenter un petit Simoïs ! Mais le cardinal ne quittait pas son chez lui.

» *Le* 8 *janvier*. — La matinée a été consacrée à visi-

ter une dizaine de cardinaux : presque tous nous ont reçus, tous ont été d'une bonté, d'une urbanité gracieuses et parfaites : rien de plus poli, de plus bienveillant, de plus *gentleman-like!* J'ai été charmé de leur aimable accueil, et ce soir je réponds à l'invitation de lady Acton, en allant voir le cardinal son fils. Les belles églises me souriaient, mais ces saints membres du sacré Collége avaient bien des droits aux hommages de l'évêque voyageur, et je serai heureux de rendre ce témoignage à leur sympathie si noble, d'une politesse si attique. — Nous sortons de la douce audience du Souverain-Pontife : lorsqu'il a béni votre cher neveu, j'ai dit : Et aussi *la Signora sua zia!* Il a été aimable et bon : il a accordé toutes les bénédictions pour tout ce que j'aime dans les quatre parties du monde, pour mes protestants et philosophes, sans oublier mon diocèse que je représentais à ses pieds! Julien a été très-ému : quand j'ai dit que c'était un garçon pieux, le Pape a dit : On le voit à l'expression de ses traits! Il n'oubliera jamais ces paroles, quoique dites en italien. Le cardinal Acton veut m'avoir à dîner demain en famille : j'ai accepté. J'ai remis au Saint-Père le compte-rendu de ces deux dernières années de mon épiscopat, et lui ai demandé ses observations et ses ordres : il me les fera passer par écrit... Ainsi, c'est des voiturins qu'il faut s'occuper, pour aller mercredi coucher au couvent de Saint-Benoît, et votre cher neveu avec son incomparable complaisance veut bien diriger la marche de la caravane. Nous avons été voir de bien anciennes églises qui nous avaient échappé : elles nous ont édifiés par de touchantes reliques. On nous a montré le crucifix qui parla à sainte Brigitte!

» *Le* 10 *janvier*. — Hier soir, une aimable Anglaise, ca-

tholique, me fit prier de passer la soirée chez elle : son mari est sur le chemin du retour, et demain nous allons ensemble voir ces belles reliques de sainte Croix de Jérusalem, qu'un évêque seul peut ouvrir, et où il faut une permission du Pape pour y admettre les femmes. L'aimable évêque de Porphyre prit la peine de me l'apporter lui-même. J'ai dit la sainte messe à Saint-Louis-des-Français, et déjeûné agréablement chez le bon supérieur qui m'a comblé d'attentions... — La prière de prêcher m'a fait monter en chaire, et même avec la soutane violette. Si l'on peut dire une parole qui porte fruit dans un seul cœur, je pense qu'il ne faut jamais la refuser, et c'est ma ligne de conduite.

» *Le 11 janvier*. — Lady Acton, ses deux nièces, rivalisèrent d'amabilité avec le bon cardinal : le dîner fut donc charmant pour moi, et c'est avec regret que je vais les quitter, ainsi que les bons habitants de l'hôtel. Rentré de bonne heure, je reçus trois aimables dames et de pieux messieurs : la soirée fut trop courte; aujourd'hui tout mon monde a voulu profiter de ma permission de voir les précieuses reliques de Sainte-Croix de Jérusalem; l'abbé de la Trappe qui les fait voir est très-sévère, et nous a dit en arrivant, qu'il avait refusé, renvoyé les infants d'Espagne, qui n'avaient pas prévenu la veille. Il s'agit, lui ai-je dit, d'une protestante à confirmer dans la foi, d'un protestant à convertir, et je suis Evêque! Evêque, a-t-il répondu, j'ai refusé des cardinaux! Il y a plus ici, ai-je repris, que tous les cardinaux du sacré-Collége! il y a une âme à sauver. Cette dernière parole a triomphé, mais sans mon italien, dit M. Vrignaud, nous étions exclus, car ce bon père ne savait pas le français; il nous a donc présenté à vénérer, et à baiser, le doigt de Saint-Thomas, qui entra dans les

plaies du Sauveur, deux épines de la couronne, un clou de la croix encore ensanglanté, l'inscription de la croix du Sauveur, de grands morceaux de cette croix et la croix du bon larron; il a pris ma croix, mon anneau, et la croix de mon chapelet, leur a fait toucher le sang attaché au clou, en me disant : Ces objets sont maintenant des reliques, vous pouvez vous en servir pour des malades ! et souvent des guérisons ont été ainsi opérées ! Que j'ai regretté de ne pas l'avoir su ! j'aurais présenté mille médailles à ce précieux trésor, pour vous, pieuse amie, pour Noémi, pour tant d'autres. Le baptistère de Constantin nous a charmés, ainsi que la chapelle où sainte Hélène, sur l'autel, tient la croix que son amour a retrouvée; — puis visites sans nombre aux cardinaux, à l'ambassade, à la Rote, — et enfin le bon Evêque de Porphyre est venu lui même m'apporter les indulgences que j'avais demandées, accordées et signées de la main du souverain Pontife ! C'est en vainqueur que je rentrerai dans mon diocèse, portant à mes fidèles tant de grâces spirituelles.

» 12 *Janvier*. — Aujourd'hui les chaînes des saints Apôtres ont été présentées à mes lèvres avides, et on m'a remis un papier scellé, qui contient de la rouille de ces précieux liens, car il est défendu de les limer. Je viens de faire mes adieux à tous et en particulier à lady Acton, qui a voulu baiser mon anneau doublement, parce qu'il avait touché le précieux clou. Le Père général des Jésuites demandait aussi un adieu : il a été fort gracieux, ainsi que tous les personnages avec qui nous avons eu la moindre affaire. — Le musée Etrusque nous a présenté des reliefs, des ornements de toilette, des sarcophages, des guerriers, des vases fort intéressants, les fresques de

Civita-Vecchia et de Corneto admirablement copiées. Un beau vase nous a montré l'ombre d'Hector revenant de sa tombe et trouvant Andromaque portant le vase de la servitude, l'eau de la fontaine d'Hypérie. Il lui tend la main, et elle lui dit : « Il est toujours beau mon Hector, mais hélas! »

CHAPITRE IV.

Naples. — Pouzzoles. — En rade de Civita Vecchia. — Marseille. — Nantes. — Il monte en chaire le jour même de son arrivée. Mandement du retour.

Naples, 16 *janvier*.

.... » Le Vésuve nous montre sa cime fumante, enflammée par intervalle, et votre cher neveu est enchanté. De mon balcon, j'en ai la vue, et je n'en veux pas d'avantage : nous voici dans la belle cité à laquelle une sirène, à la voix ravissante, donna son nom, Parthenope. — Mercredi, parcourant un pays triste, à peine cultivé, nous, paisibles enfants du Christ, entrâmes par la porte sanglante à Ferentino, petite ville des Volsques, d'où ce peuple s'élançait probablement dans ses guerres avec les Romains. Jeudi, nous visitâmes Ceprano, ville où commence le Garigliano; sur les bords duquel Marius se cacha dans les roseaux. Annibal, Pyrrhus avaient fait la conquête de la petite ville. J'ai Marius en horreur; de Pyrrhus, je n'aime que son conseiller Cynéas, mais je regarde Annibal, comme un grand homme, habile tacticien, politique distingué, pour se maintenir avec une armée nombreuse, loin d'une ingrate patrie.

» Le mont Cassin nous fit faire une ascension d'une grande heure, à âne! J'eus la consolation de dire la sainte messe sur le tombeau de saint Benoît et de sainte Scholastique : ils n'ont point été séparés par la mort, et ils s'embrassent au ciel! L'église est d'une richesse

étonnante, un autel où se trouvent en profusion le lapis-lazuli, l'agate veinée, les plus belles mosaïques, et un pavé admirable de dessins en porphyre, cipolin et autres marbres délicieux. La bibliothèque n'a rien de précieux, quand on la compare à celle du Vatican et de Milan, malgré ses nombreuses archives. Les PP. se livrent à l'étude et sont laborieux, en même temps que fort polis.

» La hauteur de la montagne offre une vue très-étendue, mais la petite ville de San-Germano, qui est à ses pieds, n'offre que des rues sales : j'ai regretté de n'avoir pas eu le temps de voir quelques restes d'un amphithéâtre.

» En montant à Frosinone, nous suivîmes une belle route sinueuse, qui forme, par une pente douce, cinq ou six terrasses dominant un vallon délicieux. Nous ne pûmes arriver hier soir qu'à un triste gîte, que nous avons quitté dès cinq heures ce matin, afin de venir déjeûner à Capoue.

» La cathédrale de Capoue repose sur des colonnes antiques qui ne sont pas d'égale dimension : on voit dans la chapelle souterraine un superbe Christ au tombeau fait d'un seul morceau de marbre, de Bernini, et une belle Vierge du même artiste. L'Annonciation, bâtie sur un ancien temple, présente une belle mosaïque et des bas-reliefs. La situation et le pays sont charmants. L'ancienne Capoue, située à deux lieues de la nouvelle, ne nous a pas permis d'aller voir son amphithéâtre bien conservé et bâti avec un goût pur. Un beau soleil de juin a éclairé notre marche au milieu d'une population à moitié vêtue, ayant ce beau Vésuve au fond du tableau et côtoyant le beau lac qui ne montrait que des vagues bleues et tranquilles.

» J'avais promis à mes diocésains de murmurer de tendres prières pour eux sur les chaînes des saints Apôtres, j'ai été fidèle à ma parole, et cela de tout mon cœur : autrefois, on distribuait de la limaille de ces fers précieux, mais aujourd'hui cela est défendu sous peine d'excommunication, et on n'a pu nous donner qu'un peu de leur rouille scellée par le cachet du bon Père. J'ai honte de la répétition, pardonnez ! Un évêque napolitain, nouvellement consacré, a voyagé de concert avec nous : il a été un agréable compagnon et nous a protégés de son ombre, aux douanes dont il a abrégé les lenteurs.

» Ici, à Naples, notre hôte à l'hôtel de Russie, possède une chapelle domestique, autorisée, où nous pourrons dire la sainte messe sans sortir de chez nous, lorsque cela nous conviendra. Demain, c'est chez les PP. Jésuites que nous irons jouir de cette consolation dont j'ai été privé ce matin. Pour la mieux savourer, je viens d'y ajouter les douceurs de la confession; maintenant, le point est d'arriver à Marseille le samedi soir pour ne pas manquer la messe le dimanche 31 : le départ du vapeur de l'Etat ne nous laisse pas sans inquiétude sur ce sujet : mais je vais tant demander à Dieu qu'il m'accorde cette faveur, dont la privation me désolerait, que je ne doute pas qu'il ne me l'accorde dans sa bonté. Pendant que j'écris, une jolie symphonie se fait entendre sous ma fenêtre en l'honneur, je pense, de quelques beautés, ou pour jouir d'une de ces belles nuits si communes dans ces climats, qui de l'hiver ne connaissent que le nom.

» *Le 17 janvier.* — La plus riche église en marbres, colonnes torses antiques, décorations en lapis-lazuli, nous a reçus, après que nous eûmes salué le P. Général, qui, aimable et bon, m'a fait déjeûner ensuite. C'était la fête

du SS. Nom de Jésus. J'ai été heureux de la célébrer, et cela, sur l'autel contenant le corps d'un Saint. Au retour, j'ai lu avec attendrissement l'inscription d'une belle église, imitée du Panthéon de Rome. Elle constate que le Roi l'a fait bâtir, vis-à-vis de son palais, pour accomplir un vœu que sa piété lui avait inspiré. Puissent tous les rois marcher sur ses traces! Quand j'ai demandé si les grands, si le peuple avaient de la ferveur, on m'a répondu : « Nous naviguons sur une mer calme : espérons que le zéphir nous poussera vers le port. » Ainsi partout les cœurs ne se dilatent que pauvrement aux mystères d'amour du trop aimable Sauveur!

» Quelle joie de revoir ces flots qui touchent le rivage de la patrie, et tous les rivages où sont des frères, des sœurs que j'aime! O mer, je te salue avec amour, et puisses-tu porter sur tes bords mes tendres salutations, de douces bénédictions à tous ceux que je m'efforce d'entourer de mes faibles bras! — Si je lève les yeux, cette montagne en feu semble une colonne qui s'élève au ciel; si je les abaisse, les vagues azurées paraissent me sourire et me dire : nous te porterons sur le rivage chéri! En voyant ces douces ondulations, on serait tenté de croire qu'il n'y aura jamais de tempête, mais hélas! le Montrose a bien souffert dernièrement, et je m'effraierais de notre passage, si ma confiance en Dieu ne me rassurait. Sa douce main tiendra les vents enchaînés, et nous aurons un ciel d'azur et une mer de cristal! Votre cher neveu se rit de ma présomption, mais je chanterai avec confiance les louanges du Seigneur, devant qui se taisent les tempêtes! Quel beau et doux climat! Ici, les enfants marchent les pieds nus sur les marbres qui pavent les rues, et cela, le 17 janvier. Un soleil délicieux éclaire les

palais, les belles places et les superbes fontaines : heureux ceux qui sont nés dans un si beau pays ! Je dis nés, car rien n'est comparable au pays où le cœur est attaché, et Ithaque vaut mieux avec ses rochers, que Mycènes avec ses palais pour celui qui y laissa les objets de son affection ! —Le nonce était absent. Le cardinal-archevêque nous a reçus avec la plus aimable politesse, et nous a conduits dans son carrosse à l'ambassade française. L'ambassadeur est à Paris : le chargé d'affaires qui le remplace a été on ne peut plus obligeant, et j'ai été charmé de le connaître.... — Le Vésuve fait un admirable fond de tableau pour la ville et pour le golfe, où il semble vouloir mirer ses feux, élevant leurs gerbes, de manière à rivaliser avec les astres.

» *Le* 18 *janvier*. — Ce Pompéii que j'ai désiré voir depuis cinquante ans, je viens de m'y promener avec un cicérone intelligent, et j'ai savouré tous ces souvenirs de mon antiquité chérie. Hélas ! mon cœur se serrait en pensant à toutes les larmes qui avaient arrosé ce beau pays, et cela, sans avoir une douce religion pour les essuyer ! Esclaves des passions, ces pauvres gens ont dû être bien malheureux, et nous ne serons jamais assez reconnaissants de ce que le Sauveur a daigné nous révéler ! Cette ville romaine nous a montré ses théâtres, ses maisons, ses boutiques, ses salons de compagnie, ses salles à manger, comme s'ils avaient été encore occupés il y a deux ou trois ans, et la couleur de ses fresques se fait encore distinguer. L'univers vient les copier : j'admire entr'autres la scène d'Ulysse se faisant connaître à Pénélope qui reste incertaine, pendant qu'Euryclée, derrière elle, fait lire, dans ses traits, que la blessure que reçut le héros, à la chasse du san-

glier, ne lui laisse aucun doute sur son identité. L'expression des personnages est d'une rare perfection. Vous connaissez ces merveilles de l'antiquité, dont je ne puis parler qu'en courant. — Herculanum nous a ensuite ouvert son grand théâtre. On ne le voit qu'aux flambeaux, car il faut descendre soixante-quatorze marches; elles sont creusées dans le rocher de lave qui ensevelit cette ville, dans le même moment que les cendres poussées en sens opposé par le vent, enterraient Pompéii. Demain, au Musée, nous verrons les fresques et les statues des deux villes, que la prudence a réunies, pour les sauver de l'humidité et des petits larcins de l'antiquaire.

» Le chargé d'affaires a la bonté de me faire prévenir que le *Capri* qui a porté l'ambassadeur en France, partira le 25, et pourra nous mettre à Marseille le vendredi. Nous aurions voulu ne partir que le 27, mais le bateau de l'Etat n'arrivera en France que le dimanche soir, et nous ne pouvons pas nous exposer à manquer la sainte messe. Nous allons nous hâter de voir tout ce qu'il nous sera possible d'atteindre en si peu de jours.

» *Le* 19 *janvier*. — En quittant cette scène attachante d'une antiquité que j'aime, je m'estimais si heureux de me retrouver avec mon Dieu, en récitant le saint office, que je plaignais votre cher neveu d'être privé de cette consolation. J'ai voulu lui persuader d'essayer de cette douceur : il n'a pas paru en goûter le charme, et pourtant il est enchanté de la suavité de S. Jean. Il est doux de trouver ce besoin de prier chez toutes les âmes élevées, et de voir que le Christ est venu le satisfaire, en nous apprenant à prier. Il y aurait de quoi faire un beau livre, et bien long, de ces élévations vers Dieu que

nous ont laissées, plus ou moins, les grands hommes de l'antiquité. Socrate, près de Potidée, passant, en contemplation, vingt-quatre heures hors de sa tente, et n'y rentrant qu'à l'aurore, après avoir fléchi le genou devant Dieu : Platon, répétant à satiété que tout appartient, que tout est bonheur à celui qui prie, à celui qui n'est occupé que d'adorer, que d'honorer Dieu : Alcibiade se courbant pour obtenir ce Dieu-Messie, qui lui enseignera tout (1) : Xénophon, ne voulant marcher, penser, qu'avec Dieu (2) : Thucydide, ne voyant de guerrier digne de regrets, que Nicias qui était en communication avec Dieu : Homère et ses héros, rapportant à la prière le moindre événement : Hérodote, *item :* ces Spartiates qui demandaient à Dieu d'aider leur ignorance dans la prière, et qui, dans la crainte de ne pas prier bien, le conjuraient d'ajouter la gloire à la vertu (3) : cette dépendance de Dieu, où le philosophe s'avoue, comme David, *ut jumentum* (4), exposé à tant de tentations, si, par la prière, il n'obtient le secours de Dieu, etc. Tout, chez les hommes d'un génie élevé, d'un esprit éclairé, montre cette ardeur dont leur âme est pénétrée (5).

» Le petit mot du dernier chapitre de saint Jacques offre douceur et remède pour toutes les circonstances :

Tristatur aliquis? oret!
Æquo animo est? psallat!

» Quelle haute, quelle belle et consolante philosophie!

(1) Ἐαν Θεος ἐθελη!
(2) Ξυν Θεῳ!
(3) Ἐπι τοῖς ἀγαθοις τὰ καλα!
(4) Θεου κτῆμα. (Plat.)
(5) Ἡ δε ψυχη ἀνθρώπινη παντα ταῦτα ὀρεγεται μαθεῖν.

» A Pompéii, dans la maison d'un alchimiste on voyait dans une fresque, la Sagesse, figurée par un serpent dévorant la mort, représentée par un fantôme : c'est le serpent d'airain élevé dans le désert, figurant le Christ!

» *Le 20 janvier.* — Nous courûmes hier prolonger l'intéressant voyage de la veille, en voyant au Musée toutes les richesses que le roi y a heureusement réunies. Les meubles de tout genre, tous décorés par la grâce et par les arts, charment les yeux et le goût. Les belles mosaïques transportent, et les beaux et grands vases étrusques ravissent par leurs sujets, quand on peut les déchiffrer. Achille à la cour de Lycomède, la dernière nuit de Troie, une fête de Bacchus, sont les plus jolies peintures qui ornent ces admirables vases. La sculpture nous étala toute la gloire de l'antiquité, et le temps manqua pour admirer ces chefs-d'œuvre. Vous jugez que je donne à peine un regard aux empereurs romains : souvent cruels, ou au moins indifférents, le ciseau de l'artiste peut seul leur donner quelque vie, et je passe auprès de leurs statues avec le mépris qu'ils avaient pour l'espèce humaine. L'Aristide, que l'on proclame la plus belle statue grecque, attire l'admiration entre toutes..... Naples prétend que l'Aristide est supérieur au Sophocle du Vatican, et la plus belle statue qui ait échappé à l'antiquité. Canova n'entrait jamais au Musée Bourbon, sans faire une pose devant l'Aristide, et lui rendre une espèce de culte. Il est représenté avec cette sérénité qui caractérise le grand homme. On croit que le sculpteur l'a rendu, parlant au sénat de Sparte; il le fait avec ce calme, ce sang-froid qui rejette tout ornement ambitieux.

Pouzzoles, 20 janvier.

» Aujourd'hui une excursion de douze heures nous a

montré à Pouzzoles le rivage où débarqua S. Paul, le lieu où était la maison qu'il habita pendant sept jours : puis le temple d'Auguste devenu cathédrale, l'amphithéâtre où les lions refusèrent de dévorer S. Janvier, etc. Baïa nous a rappelé les jolis vers de Lamartine, et nous avons dîné les yeux tournés vers ce golfe délicieux, où les Romains les plus distingués voulaient avoir des maisons. Des restes de temple se montraient à nous : ici, nous disait-on, était la villa de Cicéron, là, celle de César, celle de Lucullus, et le cap Misène nous a rappelé la destinée de Pline l'Ancien. En rentrant en ville, nous avons fini par la grotte de Pausilype et par le tombeau de Virgile, dont il ne reste pas même le laurier qui l'ombrageait. Nous avons voyagé sous ce magnifique tunnel du Pausilype, de 960 pieds de long, 30 de large et 50 de hauteur, taillé dans le roc. Les Romains y avaient, dit-on, pratiqué des ouvertures, en forme de croisées, ou jours, qui éclairaient le voyageur. Du temps de Sénèque, la négligence les avait laissé fermer, et il en parle avec dédain, au lieu de l'admiration de Strabon. L'administration française du temps de l'Empire fit plusieurs grandes choses en Italie, notamment à Rome au mont Pincio, au forum de Trajan, etc..., sous M. de Tournon, et à Naples, à Pompéii, au Pausilype, etc..., sous le roi Murat. C'est grâces à l'administration française que le passage du Pausilype est aujourd'hui si noble et si grandiose. On peut lire dans les anciennes descriptions ce qu'il était autrefois. Le nom de Pausilype signifie, selon les étimologues, *quitte-repos* : ce nom aurait été donné à cette partie du chemin de Naples à Pouzzoles avant l'ouverture de la grotte. Nous avons à Laval la rue *Monte-à-regret*. Ces messieurs ont été char-

més de la grotte de la Sibylle : je n'ai pas eu le courage de m'y faire porter. En rentrant le long de la belle promenade de la *Chiaya*, et en roulant sur un beau quai, nous admirions la ville si gracieuse, tandis que nos yeux se levaient, avec une religieuse émotion, vers le ciel d'azur, parsemé de brillantes étoiles, éclairé par le doux astre des nuits, se réflétant dans une mer calme, pour achever le délicieux tableau.

» *Le* 21 *janvier*. — La consolation de dire la sainte messe n'avait pu s'allier avec le long voyage, mais demain, ô bonheur! le saint autel m'offrira son calice de sang, d'amour et de larmes! Le cœur est transporté!!!

» Le beau groupe du Taureau Farnèse ne put nous être montré l'autre jour. L'heure était expirée; nous allons l'admirer ce matin. Il est l'ouvrage de deux frères, qui travaillèrent ensemble le même bloc de marbre. Les Napolitains prétendent que le groupe de Dircé, de ses frères et du taureau, l'emporte sur celui du Laocoon. Pline avait vu l'un et l'autre, et il donne la préférence au dernier. Peut-être trouverez-vous ce chef-d'œuvre peu digne de votre intérêt : cependant une jeune princesse, attachée par sa belle chevelure au front d'un taureau sauvage, qui l'entraîne au milieu des rochers, et défendue par ses frères, peut mériter un regard de votre Révérence. Elle était païenne, hélas! Ces chrétiens exposés à la fureur des tigres, souffrant volontairement, avec joie, inspirent des sentiments d'un ordre plus élevé... Leurs bourreaux inspirent l'horreur... Les douces victimes nous font envier leur sort, car elles ont eu le bonheur par excellence : celui de souffrir pour Jésus-Christ! Aujourd'hui, elles sont couronnées, et chantent autour de son trône celui qu'elles aimeront pendant

toute l'éternité ! Dans l'amphithéâtre de Pouzzoles, une humble chapelle, qui n'a pas même de clôture, montre un tableau, où le lion lèche les pieds de saint Janvier : c'est là qu'il fut décapité, après que le tyran eut reconnu le pouvoir du Saint sur les animaux les plus féroces. On ne peut voir ces lieux sans une pieuse émotion. Je fus heureux d'y prier quelques minutes.

» Le plus grand vase d'onyx connu nous a présenté un admirable relief ciselé : l'Apothéose de Ptolémée, avec des figures de dieux de l'Egypte. Des camées, sur pierres précieuses, offrent le travail le plus délicat : la mort de Cléopâtre, et une fête, où il y a vingt-deux figures, sont d'un goût admirable, ainsi que mille autres. Un vase en verre bleu, avec des dessins en verre blanc mat, ressemblant à l'ivoire, a caché jusqu'ici son étonnante composition : on le dit le plus beau et l'unique au monde. — Polygnote avait peint un magnifique tableau, représentant Achille au milieu des princesses de la cour de Lycomède. Pausanias attribue à la délicatesse d'Homère de n'avoir point traité ce sujet, puisqu'Achille avait fait la conquête de Scyros, et qu'il eût paru comme vainqueur, et non sous les traits pacifiques du jeune fiancé. Polygnote représenta la scène touchante de Nausicaa, avec ses femmes, sur le rivage où Ulysse aborda, sans rien changer à la narration du poëte. Les beaux reliefs, en marbre blanc, que nous avons admirés, représentant Deïdamie et Nausicaa, sont probablement des imitations des ouvrages de Polygnote, qu'on voyait à Athènes, dans l'Acropole.

» Une agréable invitation nous a conduits chez le cardinal-archevêque où une aimable société nous attendait à diner, et j'ai appris avec bonheur que, chaque

mois, il y avait des abjurations. Les Anglais, et surtout les Russes, sont émus et persuadés : lorsqu'on représente aux derniers la Sibérie, les cruautés qui les menacent, ils répondent, sans hésiter, que rien ne peut étouffer le cri de leur conscience, et qu'ils veulent, au prix de leur sang, être catholiques. Ames d'élite! cœurs privilégiés! — J'ai fait connaissance avec un chanoine qui parle anglais, et à qui je pourrai adresser mes amis.

» Les Napolitains sont très-fiers de pouvoir dire que jamais le sang des chrétiens n'a coulé dans leur ville! A Pouzzoles, dans les villes des environs, oui, mais jamais chez nous! — Dimanche, nous irons voir le trésor de la cathédrale, et faire nos adieux à Monseigneur, car lundi nous levons l'ancre! Et la patrie bientôt nous montrera ses rivages! J'ai plaint Scipion, lorsque le guide nous montrait Liternum, où mourut le grand homme. Ingrate patrie! tu n'auras pas mes os! il ne faut pas écouter ces susceptibilités : il faut penser que le cœur a été attaché par mille liens au lieu qui nous a vus naître, et qu'ensuite, nous ne sommes heureux qu'en aimant, indépendamment du retour de l'objet aimé. C'est Aristote, qui l'a dit, et sa parole est la vérité; car être aimé n'est que pour l'amour propre, et il est insatiable! tandis qu'aimer est le sentiment par excellence, et qui charme le cœur. Par cet amour, j'entends le seul amour véritable : s'oublier soi-même pour contribuer au bonheur de ceux qu'on aime : amour sublime, amour tel que le Sauveur l'a montré, l'a ordonné à ceux qui l'aiment!

» De Misène on nous montrait aussi ce Cumes, lieu de l'exil et de la mort de Tarquin le superbe, antique Charles X, qui ne fut pas sauvé de ses douleurs par sa religion et son amour pour ses peuples.

» 22 *janvier*. — Si le soleil continue à se bien montrer, nos messieurs vont risquer leur ascension au sommet du Vésuve : elle paraît sans danger, mais non sans fatigue! et je suis inquiet pour M. Vrignaud. La vue du feu qui brille le soir suffit à ma curiosité, et je ne désire plus voir ici que le trésor de la cathédrale, avant de me lancer sur les flots. Le voyage en bateau, autour du Golfe, se présente avec quelque charme, mais j'y ferai ma promenade sur les ailes de l'imagination; Sorrento, patrie du Tasse, me ferait plaisir à visiter: la chambre dans laquelle il est né s'est écroulée dans la mer. On voit auprès de l'église, deux très-anciens oliviers, dont on prétend qu'Homère parle au Ve livre de l'Odyssée. Je ne puis me rappeler les vers (1). En jetant un coup-d'œil sur toutes les plus petites villes, on y aperçoit des trésors de tout genre, et on ne peut s'empêcher de soupirer de regret de n'avoir pas le temps de les visiter. — Aujourd'hui, restant à l'hôtel pendant que ces messieurs gravissent péniblement une montagne de lave, au milieu des cendres brûlantes, je ne puis ajouter quelque pèlerinage aux feuilles de mon journal. Ma correspondance pour Nantes et ailleurs coupe ma solitude, et je cherche à n'oublier personne. Nos places sont retenues sur le *Capri* : une petite chambre sur le pont m'est assurée, j'y serai solitaire, en paix; je pourrai écrire et préparer mon sermon allemand et un petit discours arabe dont j'avais esquissé le commencement sur le Rhône. Le so-

(1) Homère, au Ve livre de l'Odyssée, parle de l'île des Phéaciens, celle de Corcyre, et non de la côte de Naples. « Ulysse se mit entre deux arbres qui semblaient sortir de la même racine, dont l'un était un olivier sauvage et l'autre un olivier franc, etc.... »

Traduction de madame Dacier.

leil montre son disque, mais il est pâle, et il est encore incertain qu'il ait ce coucher qu'on désire, pour jouir de tout le beau spectacle que l'on va chercher sur le Vésuve. Il me serait pénible d'emmener votre cher neveu, sans qu'il ait eu cette vue de l'objet de ses désirs. M. Vrignaud et Julien le regretteraient bien aussi, et moi pour eux. — Ces îles dont parlent mes auteurs, me persuaderaient d'y suivre demain votre cher neveu, mais c'est dimanche : il faut dire adieu au cardinal-archevêque, à l'ambassadeur, et dîner chez le nonce si obligeant. Du rivage, je vois les gazons dont un printemps perpétuel orne ces beaux rivages comme ceux de l'île de Calypso, et Homère me dira le reste. — Voyez comme je répète! malheur de ne pas se relire! Pardonnez! — Votre neveu, la complaisance même, a renoncé au Vésuve! j'en étais tout fâché, mais nous avons fait ensemble une belle promenade qui l'a dédommagé. La Chartreuse par excellence nous a ouvert ses balcons, nous les a fait parcourir successivement, de manière a montrer le panorama de Naples, et de son golfe si charmant sous tous les aspects; le cloître est admirable, mais l'église et ses chapelles nous ont offert des mosaïques superbes sous nos pas, des fresques délicieuses sur nos têtes, et de nombreux tableaux qui sont des chefs-d'œuvre de Spagnoletto, Lanfranco, Guidorini, Stanziani. Dans l'un d'eux, tous les apôtres sont à genoux pour recevoir la communion de la main du Sauveur... Les chartreux ont été charmants avec nous, pour nous expliquer tous les points de vue, afin que nous ne perdissions rien de cette belle mer qui se ride à peine à leurs pieds, et pour que nous jouissions de toutes les merveilles des arts et des marbres que contient leur église, aussi riche que la

plus riche de Rome. La vue si élevée, si spacieuse, s'étendant du cap Misène à Sorrento, embrassant toutes les îles, ne peut être surpassée que par celle du Bosphore. Des mosaïques en bois, représentant les faits de l'ancien et du nouveau Testament, exécutés par les habiles religieux, forment une admirable décoration pour toutes les stalles du chœur. La soirée est superbe! que je regrette que votre cher neveu ne soit pas avec Julien et M. Vrignaud, sur le Vésuve, spectateur du beau feu d'artifice! Il dit qu'il a vu la solfatare, qu'il se fait une idée des torrents de feu, qu'il ne tenait qu'à voir la ville du sommet du volcan et que, des balcons du monastère, il a satisfait pleinement son amour pour cette magnifique perspective : je le désire bien; une jolie soirée l'attend, et je pense qu'il va s'amuser autant qu'à la fête de Vulcain. Le Duc della Resina avec qui je dînai chez l'archevêque, a voulu m'honorer d'une visite et il s'est donné la peine de monter à mon humble appartement pour venir réjouir ma solitude. — Le roi donne ici l'ordre de Constantin : les insignes sont une croix, autour de laquelle il y a des rayons et pour devise : *In hoc signo vinces!* Cette croix est suspendue par un ruban bleu, et on prétend que cet ordre a été véritablement institué par le premier empereur chrétien. Je serais heureux de le porter.

» 24 *janvier*. — L'ascension de M. Vrignaud et de Julien fut fort heureuse : ils étaient de retour avant dix heures, et ce matin, ravis du beau spectacle, ils ne se sentent pas trop fatigués; votre cher neveu se décide à les imiter, il va avec toute une société passer la nuit sur la montagne, afin d'y voir demain le lever du soleil. J'étais fâché qu'il quittât Naples, sans avoir été témoin

de quelque brillante éruption : il compte y revenir plus tard, mais la distance est grande, et mille circonstances peuvent empêcher ce second voyage. Le trésor de saint Janvier m'a montré le corps du Saint, et a présenté à mes lèvres la crosse dont saint Pierre fit présent à saint Asprène, premier évêque de Naples, puis une relique, où est incrustée une parcelle de la vraie croix, du VIIe siècle. Les quatre Evangelistes sont représentés en mosaïque dans les angles, avec un mot grec, extrait de leurs Evangiles : le bon cardinal-archevêque était absent : je regrette de ne pouvoir lui dire adieu et le remercier de ses bontés; ses domestiques ne connaissaient point l'adresse du duc della Resina, de sorte que je n'aurai point la douceur de lui rendre sa visite. Vous voyez quel embarras se rencontre sur le chemin de celui qui veut être poli envers des habitants qui nous préviennent avec tant de bonté. Un bon monsieur, qui a fait quarante lieues pour voir les ruines de Pæstum, me disait bonnement que ces belles colonnes, ce théâtre grec étaient du IXe siècle! Il a été surpris quand j'ai voulu lui démontrer que cette ville était considérable à l'époque des guerres puniques... On montre ici un ancien crucifix qui, dit-on, demanda à saint Thomas quelle récompense il désirait pour avoir si bien écrit sur la sainte Trinité! Il est dans l'église de saint Dominique : le temps m'a manqué pour l'aller voir, il ne m'aurait pas fait la faveur qu'il accorda au saint théologien. Il faut se contenter des autres merveilleuses reliques, que j'ai eu le bonheur de vénérer. On m'a montré la première image de la sainte Vierge, qui ait été honorée à Naples. Elle est en mosaïque; on la couvre d'un voile par respect : on l'a soulevé pour nous. Le nonce a été charmant avec nous : un joli

dîner, convives aimables, le bon évêque de Tremoli, avec qui j'avais voyagé. — J'ai quitté l'Excellence avec regret, je l'ai quitté comme un saint homme, que j'irai attendre au ciel, car j'ai vingt-cinq ans de plus que lui. Vous voyez que je ne me traite pas mal, en me faisant ainsi une niche où me placer bientôt : heureux si le Seigneur *ne me déniche pas !*

Déjà l'on songe aux paquets : il faut serrer d'avance pour ne rien oublier. Ennui des voyages ! Une salle pour quatre passagers s'offrait sur le navire. Je regrette que nous ne l'ayons pas prise, à cause de votre cher neveu, dont la société m'eût été si agréable, pendant ces quatre longs jours, où nos yeux ne verront que la plaine stérile. Dans trois pas, les coursiers de Neptune franchissaient l'espace qui nous sépare du rivage chéri : notre char est moins bien attelé, malgré sa brûlante vapeur. Demain matin la douceur de dire la sainte messe nous est encore réservée, mais elle ne nous sera plus accordée avant samedi. Le cœur s'efforcera de pénétrer les cieux, et de faire parvenir, aux pieds de l'Agneau, des soupirs embrasés, des chants d'amour !

» 25 *janvier.* — La statue de saint Janvier, faite en marbre blanc, au ve siècle, me prouve qu'alors le clergé portait le bonnet à quatre pointes, graine de fusain, *fucia,* tel qu'il le porte à Rome, en Italie, tel que j'en avais un à la main, pour aller à l'audience du Saint-Père, et pour prêcher. — Murat a laissé ici des souvenirs : il a fait exécuter de beaux travaux, il était religieux ; le peuple et le clergé en parlent avec éloge. On nous montra hier de riches ornements, dont la reine, sa femme, avait fait présent à la cathédrale. On m'a consolé de ne pas être allé à Cumes : il n'y reste plus de traces

de l'antiquité, et à Liternum, le marbre sur lequel étaient inscrites les paroles d'indignation de Scipion a été brisé : on n'en voit plus rien. Ainsi tout fuit, ainsi tout passe! La tombe même sous le sable s'efface! — Adieu, Naples, adieu, ville charmante, doux climat, pays du zéphir! adieu, mandarini sucrés, oranges délicieuses! adieu, beau rivage! adieu pour jamais! Nous n'avons éprouvé que de douces émotions, que de la reconnaissance pour d'aimables habitants, qui nous ont accablés de politesses, et qui ont dans le caractère, la douceur de leurs climats!

En rade de Civitta Vecchia, 26 janvier.

» Le nonce voulut encore une fois nous embrasser avec sa charmante bonhomie, et enfin le signal du départ nous conduisit à bord du *Capri,* vaisseau élégant, construit en fer dans les eaux de la Tamise, et j'entrai dans ma cellule, où une petite fenêtre donnait sur la belle mer. J'en pris possession avec charme.

» Un joli souper réunit les voyageurs dans un beau salon, et la température était si douce, que nous promenions, moi la tête nue, à neuf heures du soir, sur le pont du bâtiment, fuyant sur la vague écumante. Si j'avais du courage, j'irais voir les tombeaux étrusques de l'antique Tarquinie : mais ils sont à 19 milles d'ici. Il faut subir les ennuis de la douane, et j'ai vu au Vatican et au musée de Naples, des copies de leurs fresques et de leurs sarcophages. Les livres et la prière vont abréger ma journée, car nous ne lèverons l'ancre que ce soir, afin d'entrer au point du jour dans le port de Livourne, qu'il serait dangereux de tenter la nuit. Ces messieurs se décident à descendre à terre, mais la difficulté d'une voiture pour aller voir des souvenirs qui les intéressent

moins que moi, va les faire rester dans une ville insignifiante, que je me contente de voir de dessus mon château flottant. Les villas des deux Pline m'auraient charmé à voir, il faut se résigner à passer outre. De même, des chefs-d'œuvre de peinture appellent le voyageur partout : les grands artistes ont une grande foi, ils n'ont point un esprit dubitatif comme nous, et Figoli n'a pas dédaigné d'employer son pinceau à représenter le miracle de l'âne de saint Antoine! Montaigne présente son volume aux passagers; mais ce sceptique ne sait que nous offrir le doute d'une froide philosophie : le cœur ne parle jamais chez lui, et je n'estime que la sensibilité. J'ai pris ses Essais, après avoir récité le doux chapelet, et je les ai laissés sans regret!

Marseille, 29 janvier 1847.

» Salut, ô doux pays de France! Soyez béni, ô mon Dieu, de m'avoir ramené sur le rivage chéri. Soyez béni des mille preuves touchantes de votre foi que vous avez daigné me montrer dans l'heureuse Italie! Conservez-la, cette foi si précieuse, parmi nous, et daignez récompenser ce clergé italien, ces religieux, ces humbles cardinaux si édifiants, cette population toute entière, de leurs aimables attentions, de leurs politesses envers le voyageur qui en sera éternellement reconnaissant! »

Mgr de Hercé avait hâte de regagner l'Eglise dont il était l'heureux père et où il comptait de si dociles enfants. Il visita sur son passage les archevêques de Toulouse et de Bordeaux, et les évêques de La Rochelle et de Luçon. Partout il laissa derrière lui un grand parfum de science, d'amabilité, de sainteté et d'attachement au Saint-Siége.

Il était temps qu'il arrivât à Nantes. La ville était dans

l'émoi : on avait répandu le bruit qu'il était nommé primicier de Saint-Denis et grand-aumônier de France. En saluant son retour à toutes volées, les cloches de la cathédrale dominèrent ces rumeurs et les firent cesser.

Le prélat rentrait dans sa ville épiscopale le 9 février 1847. C'était un dimanche. Il célébra la sainte messe à la cathédrale, et monta en chaire, à la grand'messe, pour raconter ses impressions de voyage à ses chers Nantais. En leur parlant du clou précieux, tout rouge encore du sang divin, il leur dit qu'il aurait vivement désiré en transpercer leurs cœurs pour les clouer à tout jamais avec le sien à la croix du Sauveur. Il était si joyeux de se retrouver au milieu de son peuple qu'il en pleurait d'attendrissement. Les larmes de son auditoire répondirent aux siennes.

Quelques jours après, un nouveau et remarquable mandement se lisait dans les paroisses du diocèse, et les sentiments du saint prélat trouvaient un écho puissant dans le cœur de tous ses diocésains.

CHAPITRE V.

Tournée pastorale de 1847. — Conversions extraordinaires. — Autres guérisons extraordinaires que le prélat avait faites sans s'en douter. — On amène sur son passage les malades et les estropiés — Sentiments de foi qu'il laisse éclater. — Lettre sur cette tournée. — Récapitulation sur les tournées pastorales.—Dernière retraite ecclésiastique. — Pressentiments de la révolution de 1848. — Son assurance au milieu des événements. — Ligne de conduite qu'il trace au clergé. — Mandement à l'occasion des élections générales. — Comment se firent les élections en Bretagne. — Il espère que la révolution convertira Louis-Philippe. — C'est l'effet qu'elle produisit sur beaucoup d'autres.

Le voyage de Rome, tout en remplissant le cœur du prélat d'immenses consolations, avait usé ses forces physiques; sa santé déclinait visiblement. Il aurait donc bien pu modérer son activité ordinaire et suspendre, pour cette année du moins, ses tournées pastorales. Mais ni les conseils de ses amis, ni les avis de ses médecins ne furent écoutés. Il repartit après Pâques, comme de coutume.

A Clisson, un grand monsieur, orné d'un beau ruban à sa boutonnière, se trouve par hasard sur son passage, pendant qu'il faisait ses visites. — Légion-d'Honneur! s'écrie l'évêque en le saluant gracieusement. — Oui, Monseigneur. — Permettez donc à un frère d'armes de vous embrasser : mon accolade aura le succès que voudra le Seigneur. — Le légionnaire comprend le désir de

son évêque, et le soir il était à ses pieds pour se confesser. Ce procédé avait déjà eu le même succès auprès du maître d'équipage de l'amiral Halgan.

Dans une paroisse voisine, un malade atteint d'une fièvre typhoïde ne voulait pas recevoir son curé ni entendre parler de confession. L'évêque se présente chez lui. — Je l'avais bien dit, s'écrie le moribond en lui tendant la main, que vous ne partiriez pas sans venir me voir : puisqu'il en est ainsi, permettez-moi de me confesser à vous. — Il entend sa confession, puis il lui administre lui-même les derniers sacrements. — Il n'avait pas encore quitté la paroisse que le malade était mort.

Ailleurs, une dame assise auprès de lui dans un salon, lui disait : Vous rappelez-vous, Monseigneur, avoir confirmé sur son lit, il y a trois ans, un petit garçon bien malade, désespéré de tous les médecins? — Hélas! madame, je n'osais pas vous en reparler : je le croyais mort. — Pas du tout : vos prières l'ont rendu à ma tendresse maternelle, et la crainte seule de vous déranger m'a empêchée d'aller vous en remercier plus tôt.

« Lors de ma seconde visite dans cette paroisse, écrit-il de La Haye près Clisson, une pauvre fille de seize ans avait un pied scrofuleux dont elle ne pouvait se servir. Elle crut que si j'allais la confirmer chez elle, elle obtiendrait sa complète guérison : je cédai alors à sa demande. Sa foi a obtenu ce qu'elle désirait. Plusieurs os sont sortis du pied malade que j'avais demandé à baiser, et aujourd'hui même elle m'affirme que depuis lors elle n'a pas distingué un pied de l'autre. »

Les habitants des paroisses qu'il parcourut avaient une telle idée de la sainteté de leur évêque et de la puis-

sance de son intercession auprès de Dieu, qu'on vit alors se renouveler ce qu'on avait vu pour Mgr Flaget, de sainte mémoire. On amena des malades sur sa route pour qu'il leur imposât les mains, et des estropiés le supplièrent de toucher leurs plaies, s'imaginant fermement que son attouchement les guérirait. Il tomba dans une grande admiration d'une pareille foi, mais aussi dans une non moins grande confusion de lui-même.

Semblable à la lumière qui ne jette jamais un éclat plus brillant que lorsqu'elle est près de s'éteindre, la foi du saint prélat n'éclata jamais, ce semble, d'une manière plus vive que dans cette tournée. Dans un grand dîner, on parlait des divers jardins épiscopaux : « Aux bons curés, répond l'évêque, je donne de grands et beaux potagers : aux évêques, je donne le jardin des Olives. Il doit leur suffire. » — A quelques jours de là il faisait la même remarque à une dame qui lui disait que si l'on continuait, on allait finir par prendre tout le jardin de l'évêché pour les constructions de la cathédrale : « Est-ce qu'il faut, reprend-il, un autre jardin aux évêques que le jardin des Oliviers? »

Une autre dame, trompée par certains costumes, lui disait qu'à Rome elle avait cru voir des ecclésiastiques au spectacle et que, pendant son dernier séjour à Paris, il aurait bien pu, du moins, se permettre Franconi : « Je doute, répond-il, qu'à Rome les ecclésiastiques se permettent plus qu'ailleurs les spectacles : pour moi, mon spectacle favori, c'est le crucifix : mon émotion me porte continuellement sur le Calvaire. » Cette dame, tout interdite, n'ajouta pas une seule parole.

On lui parlait souvent des travaux de sa cathédrale, et

on lui disait que ce serait une grande consolation pour lui de les voir achevés : « Si je vivais au moment où la cathédrale se terminera, je voudrais avoir le plus beau maître-autel de France, et dans le chœur une mosaïque digne de Pergame ou de Rome, mais il n'en sera pas ainsi, ce sera l'affaire de mon successeur. Pour moi, du balcon du ciel, s'il plaît à Dieu, je contemplerai ces merveilles avec Mgr de Guérines. »

Dans son discours de réception, un curé formait des vœux pour la conservation de ses jours : « Voilà onze ans que je siége à Nantes, répond-il, c'est un an de plus que je n'avais demandé au Seigneur : j'espère que sous peu de temps mon saule pleureur sera changé en cyprès. »

Du reste, dans toutes les instructions qu'il donna pendant cette tournée, il commenta sur tous les tons la fin du mandement qu'il avait publié pour annoncer son retour de Rome à son diocèse. Il répéta que chaque jour il chantait son *Nunc dimittis*, et suppliait le Seigneur de laisser son serviteur s'en aller en paix, puisque ses yeux avaient contemplé à Rome le gage du salut dans celui qu'il a exposé à la vue de tous pour être la lumière qui éclaire les nations et la gloire de son peuple Israel....

» L'enivrement des fidèles de Clisson, écrit-il à la fin de cette tournée, avait quelque chose de divin. Cette multitude, ces feux, ces arcs-de-triomphe si élégants, si nombreux, cet empressement autour du ministre de J.-C., tout montrait qu'ils étaient sous l'impression du désir de fêter le Dieu-Sauveur. Notre marche dans les rues ainsi encombrées a été bien longue, et j'étais trop heureux pour avoir l'idée de la fatigue. A Boussay, ils avaient élevé une avenue d'un kilomètre toute en verdure et en arceaux qui se succédaient. Ce n'est que pour célébrer le

triomphe d'un Dieu qu'on peut se soumettre à de tels travaux.... A Monnières, de nombreux feux de joie, de longs bocages, des allées de verdure et de fleurs, des compliments en vers et en prose ont salué mon passage. Il faut que la religion ait un charme bien puissant pour inspirer tant de travaux en l'honneur du pauvre étranger qui passe ! Il vient embrasser ses frères au nom du Christ, et voilà que tous tombent à ses pieds ! Si ce sont des jours laborieux, ce sont pourtant de bien beaux jours !.....

» A l'entrée de la petite ville de Vallet, je suis descendu pour entrer chez tous, de porte en porte, et remercier cette foule qui avait travaillé pour décorer mon passage de mille manières. Des malades me voulaient, je suis allé les bénir, et je suis entré dans plus de cent maisons. Chacun a paru heureux et reconnaissant, et demain j'en confirmerai six cents avant de partir pour Nantes. Je me console de tout ce que ces courses ont de fatigant pour moi, *en pensant que c'est pour la dernière fois que j'en suis la victime*... Heureux, mille fois heureux qui peut prier en paix, caché dans la face du Seigneur ! »

On le voit, depuis sa première jusqu'à sa dernière tournée, le prélat a constamment été bon, affectueux, charitable, dévoué : le soupir qu'il laisse échapper à la fin de cette lettre vient non de son cœur, mais de ses forces qui, s'affaiblissant de plus en plus, trahissaient son zèle apostolique.

Jetons maintenant un coup-d'œil rétrospectif sur ses tournées. Pendant ces douze années d'épiscopat, il y passa au moins trois mois par an, en comptant les courses dans les diocèses étrangers. Voilà donc trois années de prédications incessantes, de visites à pied, à travers monts et vallées, aux chaumières et aux châteaux, aux bour-

geois et aux artisans, aux riches et aux pauvres, aux grands et aux petits, aux savants et aux ignorants, aux infirmes et aux malades; trois années de poussière, de sueurs, de fatigues supportées le sourire sur les lèvres, la sérénité sur le front! Trois années où tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, de converser avec lui, n'ont su qu'admirer le plus en lui, ou de la grandeur de sa foi, ou de celle de sa charité. Rien que dans ces trois années, que d'âmes affligées, languissantes, éloignées de Dieu il a consolées, fortifiées, ramenées au bercail! Que de familles dans la détresse il a soulagées! Que d'églises, par ses chaleureuses exhortations, il a fait sortir de terre comme par enchantement! Que de ministres du Seigneur il a soutenus dans leurs épreuves et leurs tribulations, et dont il a encouragé le zèle par ses exemples plus encore que par ses paroles! Et alors, autant qu'il est permis de comparer l'humain au divin, n'aurions-nous pas le droit de dire aussi de lui : « Il a passé en faisant le bien, parce que Dieu était avec lui? »

La retraite pastorale de 1847 suivit de très-près sa dernière tournée. Elle fut prêchée, le 23 juillet, avec un très-grand fruit, par M. l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice de Paris. C'était la première fois que Mgr de Hercé voyait ses prêtres réunis depuis son voyage de Rome. Il profita de l'occasion pour épancher de nouveau son cœur au milieu d'eux, leur raconter des détails édifiants de son pélérinage, et déverser sur leurs têtes toutes les grâces spirituelles dont le Saint-Père avait chargé ses mains pour eux. Il les félicita de leur sincère attachement au siége apostolique, et leur réprésenta cette union avec le père commun des fidèles comme un des moyens les plus actifs et les plus énergiques d'attirer sur leur ministère les

bénédictions du suprême Pasteur des pasteurs. N'est-ce pas, en effet, par son union intime avec le tronc qui la porte que la branche sent la sève circuler dans toutes ses parties et se couronne de feuilles, de fleurs et de fruits? Il répéta ensuite que c'était la dernière fois qu'il se trouvait au milieu d'eux et qu'il entendait retentir à ses oreilles avec l'éclat du tonnerre le *Redde rationem villicationis tuæ;* que, sur le point de paraître devant le juge souverain, il avait plus besoin que jamais de leurs prières et qu'il espérait bien qu'ils ne les lui refuseraient pas. Il disait vrai.

Pour mieux détacher encore de cette vallée de larmes le cœur de son digne serviteur, le ciel permit que la dernière année de sa vie en fût aussi la plus agitée.

Toutefois, chose singulière, il ne fut pas surpris par la révolution de 1848. Avec son tact si fin et si exercé, il la pressentait dans cette guerre, faite avec tant de persistance au clergé et aux jésuites, ainsi que dans les tristes événements de la Suisse. « Le peuple, écrit-il à la fin de 1847, est bien le *dêmos* d'Athènes, peint dans la figure des animaux les plus féroces réunis en un seul. A quelles horreurs, à quelles cruautés se sont portés en Suisse ces tigres sanguinaires! Ils ont renouvelé 1793 et ses scènes de meurtre. *Bientôt, hélas! à notre tour, nous ressentirons le contre-coup de ces révolutions!* »

Et quelques semaines avant la terrible explosion : « Nous avons vu à Rome le premier acte, le deuxième en Suisse, le troisième en Sicile : *nous aurons bientôt le quatrième à Paris.* »

Février n'était pas passé : et déjà ces tristes pressentiments s'étaient réalisés.

A ce coup terrible, il craignit de voir la patrie s'affais-

sant sur elle-même descendre dans l'échelle des peuples, et l'église persécutée et obligée de quitter son sol chéri, comme sous la première république : mais il ne trembla jamais pour lui personnellement.

A l'annonce des événements de Paris, un pieux gentilhomme s'empressa de venir à l'évêché offrir un asile à son évêque : — « Je suis touché de votre amitié, Monsieur, mais je ne quitterai pas mon évêché : bien au contraire, je compte me livrer moi-même, si on veut m'arrêter ou me tuer. Je serais trop heureux d'offrir mon sang à la France pour la conservation de la foi. » — Il reprend bientôt après : « Si la république ne coupait pas le cou de l'évêque de Nantes, il mourrait dans son lit comme le commun des mortels, et alors il n'expierait pas ses péchés dans son sang. Quel malheur ce serait pour lui! Allons, allons! ne craignons pas. Thomas Morus dit qu'on doit rire jusqu'aux pieds de l'échafaud inclusivement, pourvu qu'on ait la conscience tranquille. »

Le prélat se préoccupa vivement du sort de son clergé. Il se hâta de lui indiquer une ligne de conduite, marquée au coin d'une prudence et d'une sagesse consommées :

Nantes, le 27 février 1848.

Monsieur et cher Coopérateur,

» Vous connaissez les événements qui viennent de s'accomplir à Paris.

» Dans des circonstances aussi graves, il est de notre devoir de vous rappeler que notre mission est de nous occuper exclusivement de l'intérêt spirituel des âmes, et que, quant aux questions d'ordre politique, ou temporel, nous devons laisser à la Providence le soin de les résoudre, dans son infinie sagesse : *Tua, Pater, Providentia gubernat* (Sap. 14. 3). Notre ministère est un

ministère de paix et de charité, et notre unique ambition doit être de procurer l'accomplissement des deux grands préceptes de la loi : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. C'est ainsi que nous payons avantageusement notre dette à la société : car rien ne saurait lui être plus profitable.

» Ces principes, Monsieur et cher Coopérateur, et je suis heureux de le reconnaître, sont les principes du clergé du diocèse : appliquons-nous à nous renfermer, de plus en plus, dans leurs limites; abstenons-nous de nous immiscer dans les affaires de ce monde : *De mundo non sunt* (Joan. 17. 16). Evitons tout jugement, toute appréciation, tout commentaire qui auraient trait à des événements auxquels nous n'avons pas à prendre part, et, qu'en toute chose, notre conduite soit telle, que même celui qui nous serait opposé n'y trouve rien à reprendre : *Ut is qui ex adverso est, vereatur nihil habens malum dicere de nobis* (Ad Tit. 2. 8).

» Quant à l'administration qui vous est confiée, vous lui ferez l'application la plus rigoureuse de ces principes; vous éviterez, avec un soin extrême, tout ce qui pourrait donner lieu au moindre conflit entre vous et les autorités locales, tout acte, toute mesure qui pourrait froisser les populations, vous appliquant, au contraire, à maintenir entre tous la plus parfaite harmonie possible. S'il se présentait quelque difficulté, dont la solution ne vous parût pas claire, ou qui fût en dehors des règles communes, vous auriez à vous abstenir et à m'en référer immédiatement.

» Quel que soit l'avenir que Dieu nous réserve, comptez, Monsieur et cher Coopérateur, sur l'inviolable affection et sur l'entier dévouement de votre évêque. De

votre côté, vous lui continuerez votre confiance. L'esprit de soumission qui distingue le clergé de ce diocèse, a fait jusqu'ici la consolation du premier Pasteur : il serait sa force dans les jours difficiles. Resserrons donc les liens de cette étroite union; les intérêts sacrés de la religion l'exigent; c'est à ce prix seulement que nous pourrons les servir.

» Veuillez agréer, Monsieur et cher Coopérateur, la nouvelle expression de mon estime particulière et de mon invariable attachement.

† J.-François, *évêque de Nantes.* »

Après avoir pensé au clergé, le prélat s'occupa des fidèles. La France touchait à l'un des moments les plus solennels de la vie des peuples. Il s'agissait d'envoyer des représentants à cette fameuse Assemblée constituante d'où allait dépendre le sort de la patrie et de l'Europe entière. L'Evêque désirait que tous ses diocésains, sans aucune distinction, oubliassent leurs anciennes querelles politiques et s'oubliassent eux-mêmes pour ne penser qu'à la situation actuelle du pays, et l'arracher, d'un commun accord, aux serres ensanglantées de l'anarchie qui le menaçait. Il ordonna donc qu'on commençât des prières dans toutes les églises pour attirer les lumières de l'Esprit-Saint sur les prochaines élections : « Il n'est pas, dit-il, de nécessité publique, de calamité générale, de nationale entreprise au sujet de laquelle l'Eglise ne fasse souvent des efforts, toujours des vœux et des prières. Déroulons ses annales. Quand l'empire romain croule sous le poids de la vétusté, elle est là pour retarder sa chute; quand les barbares viennent le mettre en pièces, elle est là pour arrêter leur fureur; quand ils se fixent sur le sol, elle est là pour en faire des hommes et des chrétiens. Faut-il

briser les chaînes de l'esclavage antique? Par des armes de douceur et de persuasion, elle sait faire la conquête de la liberté. Faut-il conserver les lettres et les arts? Elle leur ouvre un abri au sein de ses monastères. Faut-il éteindre les guerres intestines? Elle proclame *la trève de Dieu*. Faut-il repousser l'abrutissant joug de Mahomet? Elle jette un cri qui enfante les croisades. A elle il est réservé de placer sur ses autels l'un des fondateurs de la liberté helvétique, et d'inspirer le dévouement de la jeune fille qui expulsera de France les bataillons anglais.

» Vienne la peste, et elle se dévouera au service des mourants; la guerre, elle suivra le soldat dans les camps et sous la mitraille; la famine, elle tirera de son sein de quoi nourrir les villes et les provinces. Il n'est pas un cri du peuple auquel elle ne réponde; pas de patriotique pensée qui n'ait un écho dans son âme. Elle a des prières pour appeler la rosée du ciel sur les moissons; pour arrêter, au milieu de ses ravages, le souffle d'un fléau meurtrier; pour obtenir que la main du Très-Haut consolide la terre, quand elle vient à chanceler sur ses bases; pour donner une consécration au drapeau qui conduira nos légions aux dangers et à la gloire. Et ne l'a-t-on pas vue naguère venir se placer debout, dans toute la pompe des saintes cérémonies, à la tête de ces lignes de fer, nouvelles voies où se précipite le monde, où de formidables machines, dociles à la voix de l'industrie, s'avançaient alors en sifflant et passaient l'une après l'autre, s'inclinant, pour ainsi dire, sous le signe de la croix que formait la main du pontife : c'était l'Eglise bénissant l'humanité, emportée par un vol rapide vers des destinées inconnues.

» Et quand aujourd'hui tout est dans l'attente, quand le sol tremble sous nos pieds, quand une pensée commune a saisi la nation tout entière et ouvre devant elle ses mystérieuses voies d'un avenir ignoré, l'on pourrait croire que l'Eglise ne trouverait pas dans son cœur un sentiment, sur ses lèvres une prière pour la France? Non! non! Ce serait la méconnaître et la blasphémer.

» Loin de là, l'Eglise a toujours fait à ses enfants la recommandation du Prophète : « Procurez, par tous les moyens en votre pouvoir, le bonheur de la cité où Dieu vous fait accomplir votre pélerinage : priez pour elle, car c'est dans sa paix que vous trouverez votre paix (Jérém., 29, 7).

» Tels sont encore aujourd'hui les principes, N. T. C. F., tels les sentiments, tels les actes de l'Eglise.

» Or, jamais, à aucune époque, les intérêts de la société ont-ils été plus en question et ont-ils réclamé, d'une voix plus puissante, le concours unanime de tous les enfants d'une même patrie?.....

» Une tempête formidable et soudaine vient de renverser l'édifice social et d'en disperser au loin les debris. Il s'agit d'en reconstruire un nouveau sur des bases de justice et de liberté, assez larges pour répondre aux besoins de tous, assez solides pour avoir une longue durée et offrir aux générations futures un abri heureux et tranquille : et tous les Français sont appelés à concourir à ce grand œuvre, à fournir leur part de dévouement et de sagesse pour cet acte solennel de salut public.

» Encore quelques jours, et tous se lèveront comme un seul homme et viendront déposer dans l'urne du scrutin le sort de la patrie.....

» Avant d'agir, comme ce n'est pas en vain que Dieu

a pris dans nos saintes lettres le titre de *Conseiller*, notre premier soin sera de nous adresser à lui et de lui demander ses lumières : que chacun dépose ensuite son vote, abandonnant à Dieu le soin de tout conduire à d'heureuses fins.

» Nous ne laisserons donc pas tomber de nos mains l'arme de la prière : nous continuerons à faire des vœux pour que le Seigneur inspire lui-même cette Assemblée nationale, qui tiendra dans la main de son conseil les destinées de la France et peut-être du monde : nous demanderons qu'il y envoie la sagesse éternelle, qui est toujours assise à côté de son trône, et qui seule donne aux législateurs de faire des lois justes ; qu'elle assiste ces élus du peuple, qu'elle travaille avec eux afin qu'ils disposent toutes choses avec tant de justice et de prudence que nous puissions couler en paix une vie heureuse et tranquille, en toute piété, chasteté, et charité..... »

Les accents de cette voix harmonieuse et aimée planèrent au-dessus de tous les partis : tous déposèrent les armes et allèrent paisiblement mettre leur vote dans l'urne électorale. Ces élections, comme on le sait, eurent lieu le dimanche de Pâques. Dans les paroisses rurales, chaque curé dit la grand'messe assez matin pour donner aux électeurs le temps de se rendre au chef-lieu de canton, marcha ensuite à leur tête, et revint le soir avec eux chanter les vêpres à son église, sans que ces derniers eussent seulement songé à aller se désaltérer au cabaret. Tel est l'édifiant spectacle que, dans ces jours périlleux, tous les diocèses de Bretagne donnèrent à la France. Heureux les pasteurs qui savent ainsi gagner la confiance de leurs ouailles ! Heureux le troupeau qui se laisse ainsi diriger par de pareils pasteurs !

Le prélat ne resta pas indifférent non plus au sort de l'ancien roi. Louis-Philippe estimait beaucoup l'évêque de Nantes : la reine Amélie l'avait en haute vénération; et il comptait bien profiter des bonnes dispositions de la famille royale à son égard pour travailler à la conversion de la duchesse d'Orléans. C'était son rêve de chaque jour. Que volontiers il eût passé plusieurs mois à Paris pour amener à bien cette œuvre capitale! La Providence en décida autrement. Frustré dans son pieux désir, il espéra, du moins, que la révolution qui venait de frapper Louis-Philippe serait utile au salut de ce prince : « Il a l'âme élevée, écrit-il, l'esprit éclairé. J'espère qu'il se convertira au moment où son astre pâlit. Puisse-t-il devenir bientôt un chrétien fervent, pieux, et alors il verra que le jardin des Oliviers vaut bien celui des Tuileries et de Saint-Cloud. Que ne puis-je le lui persuader efficacement! »

L'espérance du prélat n'était pas dépourvue de fondement. La Foi nous apprend que tout arrive dans le monde pour la sanctification des élus. Quand Dieu, en effet, ne peut plus se faire entendre aux oreilles des hommes par la voix de ses ministres, il laisse la parole aux événements : de là ces coups de tonnerre qui surprennent, réveillent et secouent. Beaucoup de hautes intelligences comprirent ce terrible enseignement, et en profitèrent pour revenir sincèrement à Dieu. Mgr de Hercé fut à même d'admirer de près ce travail extraordinaire de la grâce dans plusieurs âmes qui, sans ce solennel avertissement, n'eussent pas pensé de si tôt à leur conversion.

CHAPITRE VI.

Tentative de pillage contre l'évêché. — Admirables poroles prononcées à cette occasion. — Etat de siége de l'évêché. — Maladie du prélat. — Admirable lucidité d'esprit au plus fort de la maladie. — Il adresse ses adieux à son peuple du haut de sa chaire. — Visites de convalescence. — Il craint que le traitement du clergé ne soit supprimé. — Ce qu'il fait pour le conserver. — Affaire du 24 juin. — Circulaire pour demander des prières pour les victimes de ce terrible drame, et en particulier pour Mgr Affre. — La procession du sacre est supprimée. — Invitation de Mgr Wiseman : refus. — On conseille au prélat le voyage de Laval. — Mme de Vaufleury se propose d'inviter à cette époque M. F. de La Mennais. — Le prélat se rend à Laval. — Ce dernier voyage n'est pas sans résultat pour la future érection de l'évêché de Laval.

Cependant, à Nantes, les bons citoyens étaient dans des transes continuelles. Toutes les nuits, nouvelles alertes. Les émeutiers ne parlaient de rien moins que d'attaquer et de surprendre le Château : mais, réflexions faites, ils aimèrent mieux faire le siége de citadelles plus innocentes et plus faciles à piller. Le presbytère de Saint-Nicolas fut bientôt pris et saccagé.

Sans doute que ces pillards vont, du moins, respecter l'évêché ; sans doute qu'une noble popularité acquise au prix de douze ans de dévouement et de sacrifices de tout genre va l'entourer comme d'un rempart inviolable ! Hélas ! dans le sac de Thèbes, des païens avaient préservé du pillage et des flammes la maison de Pindare. Son génie, même après sa mort, les subjuguait. Moins heureux que Pindare qu'il aimait tant, l'évêque de

Nantes, vivant et entouré de la triple auréole de la science, de la piété et de la charité, ne put empêcher des chrétiens, ses propres enfants, de se ruer contre son palais, à la faveur des ténèbres, comme des bêtes sauvages, et il n'a pas tenu à eux qu'il ne fût démoli de fond en comble et que leur évêque ne fût enseveli sous ses décombres.

A cette attaque imprévue tous les habitans de l'évêché furent saisis de terreur. — Le point important, s'écria l'évêque, c'est que le divin Sauveur soit glorifié par notre mort comme par notre vie. Après tout, le chemin le plus court pour aller au ciel, c'est le chemin de fer. — Fort heureusement l'autorité veillait : la troupe avertie à temps arriva au pas de course et tira l'évêché de ces alarmes, en forçant les assaillants à la retraite.

Pour préserver l'évêché, les nuits suivantes, d'une semblable surprise, le général qui commandait Nantes y laissa une véritable garnison. Le grand portail, la porte du fond de la cour et les fenêtres furent barricadées à l'intérieur avec de grosses poutres.

Ce fut là pour Mgr de Hercé quelque chose de plus terrible que la révolution de Février elle-même. Il s'attendait à l'une : il ne s'attendait pas à l'autre. Aussi sa santé, mauvaise déjà, en fut-elle si altérée, qu'il fut obligé de garder le lit et qu'on jugea à propos de le communier en viatique. Le bon, le vrai peuple de Nantes fut atteré à cette nouvelle, et les témoignages unanimes de sympathie qui éclatèrent alors, en le consolant du présent, lui firent mieux augurer de l'avenir.

Cette maladie, toutefois, n'alla pas jusqu'à la mort; elle ne lui enleva même rien de ses forces intellectuelles ni de sa gaîté.

Au plus fort de sa maladie, en effet, il expliquait de mémoire à l'un de ses secrétaires deux chœurs grecs, et lui faisait remarquer l'énergie des pensées et la grâce des expressions, ajoutant qu'il continuerait bien ainsi jusqu'au moment où, pour employer le langage des poëtes, Carron l'inviterait à monter dans sa barque pour aborder aux noirs rivages.

Autre exemple : Avant la révolution de Février, il travaillait à faire nommer M. l'abbé Blanc chanoine de Saint-Denis. Les événements avaient dérangé ses projets : mais ils n'avaient pu lui faire perdre la mémoire du cœur, et deux ou trois jours seulement après avoir reçu le saint viatique, il écrivait à son ancien supérieur :

Nantes, le 16 Avril, 1848.

Monsieur et bien cher ami.

» Dans les terribles événements qui ont effrayé l'Europe, une de mes premières pensées fut le renversement de notre petit édifice. Je me flattais qu'en agissant auprès du roi et de toute la famille, nous aurions réussi, et j'ai été tristement désappointé, en voyant que tout ce que pouvait faire ma tendre amitié pour vous, se réduisait à un grain de sable. Vous avez bien voulu rendre justice à mon cœur, et les paroles si aimables, que vous voulez bien m'adresser à ce sujet, valent mieux pour moi qu'un chapeau de cardinal!

» Lorsque vos idées seront fixées sur l'établissement que vous projettez, cher et vénérable supérieur, vous voudrez bien m'adresser quelques prospectus, et je les ferai circuler bien volontiers. Une maison d'éducation, tenue par des ecclésiastiques si distingués, ne peut manquer d'être recherchée, mais, comme vous l'observez avec justesse, le moment n'est pas venu.

» Il est bien important que vous continuiez votre intéressant ouvrage sur l'histoire de l'Eglise. On y trouve de précieux documents, qui ne se rencontrent nulle part, et tout cela est présenté avec un esprit si sage, si juste, que ce sont des lumières faites pour charmer l'homme studieux.

» Il m'eût été doux, cher et excellent ami, d'apprendre que Mme Tarbé des Sablons était moins souffrante. C'est à cet état de maladie que j'ai dû la privation de l'honneur de la voir : je m'en faisais une fête, veuillez le lui répéter, en lui offrant mes hommages les plus affectueux.

» Mes bons habitants ne m'offrent aucun sujet de crainte: cependant, comme dans des moments de ferveur, j'ai demandé au Sauveur, ainsi que vous, sans doute, la grâce de mourir pour lui, j'en suis à croire que l'échafaud pourra bien m'offrir ses délices! Et voyez comme je suis lâche! Je ne suis plus aussi ardent pour un tel honneur, malgré mon désir de rivaliser avec saint Ignace le martyr.

» La maladie a été pour moi un bienfait. Douillet, délicat, ayant l'horreur des poudres, pillules, emplâtres, je voulais aller en paradis, entre deux haies de rosiers ou de syringas, au chant du rossignol, et le Seigneur m'a montré qu'il pouvait donner, à la dégoûtante pharmacie, cette douceur dont son disciple Sybarite était si friand. La veille de ma mort présumée, je fis une petite revue qui me réconcilia avec mon doux Sauveur : le lendemain, il daigna venir me visiter sur le lit de douleur, et ces deux jours furent peut-être les plus délicieux de ma vie. Le Seigneur avait changé l'absinthe en un miel céleste : j'espérais le suivre et m'envoler avec lui : j'ai été triste-

ment désappointé! Selon l'oracle d'Epidaure, il faudra reprendre un bail dans cette galère : serai-je mieux préparé dans quelques années? aurai-je fait quelque bien? hélas! tristes incertitudes! mais laissons tout à la miséricorde infinie, qui nous dit que tout coopère au bien de ceux qui l'aiment!

» Adieu, cher et aimable ami! je serai charmé, si jamais ma bonne étoile m'offre la douce occasion de vous embrasser. Soyez persuadé de l'attachement le plus sincére que vous a voué votre ancien élève : veuillez en agréer l'hommage, ainsi que celui du plus affectueux respect avec lequel je suis,

» Vénérable Supérieur, cher abbé,

» Votre humble serviteur,

» † J.-FRANÇOIS, *Ev. de Nantes* (1). »

A son dernier voyage de Rome, le Souverain-Pontife lui avait accordé le pouvoir de donner à Pâques et à d'autres solennités la bénédiction pontificale à laquelle est attachée une indulgence plénière. Il craignait beaucoup que son état, en le retenant dans sa chambre, ne lui permît pas de goûter cette consolation. Cependant, il se trouva assez fort pour célébrer, en ce beau jour, une

(1) L'abbé Blanc est mort l'an dernier (octobre 1855) à l'infirmerie de Marie-Thérèse dont il était supérieur. Après la dissolution de Malestroit il s'était fixé à Paris pour continuer ses travaux. Tandis que ses condisciples, ses collègues dans l'enseignement, ses élèves mêmes étaient promus aux premières dignités de l'Eglise, lui, tout à ses chères études, bornait son ambition à un modeste canonicat, qui lui permît de les poursuivre sans distraction. Il ne put l'obtenir. Il s'usa dans les fonctions pénibles de professeur et d'aumônier, et quand il fut nommé supérieur à Marie-Thérèse il était trop tard. Peu de prêtres furent plus laborieux, plus savants, plus droits, plus indulgents, ajoutons plus éprouvés. Il reçoit au ciel sa récompense.

messe basse et donner à son peuple cette bénédiction. Plus il sentait la vie lui échapper, plus il éprouvait le besoin d'épancher son cœur au milieu de ses enfants chéris. Il monta donc en chaire, et les remercia des ferventes prières qu'ils avaient adressées au ciel pour son rétablissement. Puis tout-à-coup, comme saisi par l'esprit prophétique, il annonça d'une voix ferme qu'au mal intérieur dont il ressentait les atteintes et qui résistait à tous les efforts de la science, il ne pouvait douter que cette pâque ne fût la dernière qu'il célébrât avec eux; que, du reste, il priait le Seigneur d'agréer sa mort prochaine en holocauste pour chacun d'eux : qu'elle lui serait toujours douce parce qu'elle le réunirait enfin, il en avait l'humble confiance, à ce doux Sauveur dont les paroles le faisaient tressaillir sur cette misérable terre; mais que si le Seigneur daignait l'accepter pour leur bien spirituel et même temporel, elle lui serait non seulement douce, mais délicieuse. Le prélat ne devait plus remonter dans cette chaire d'où il aimait tant à enseigner son peuple; il le sentait, et c'est là ce qui donnait à sa voix cet accent inimitable qui allait au cœur et qu'on ne peut pas plus reproduire que le parfum des fleurs, quand on en parle.

Aussitôt qu'il pût sortir en voiture, il voulut rendre visite aux nouvelles autorités, aux commandants et aux officiers de la garde nationale et de la ligne qui lui avaient prêté main-forte, dans la triste nécessité où il s'était trouvé réduit, ainsi qu'aux personnes qui s'étaient présentées à l'évêché pour s'informer de sa santé. Il regardait la politesse comme la *fine-fleur* de la charité : elle était un besoin pour son cœur comme la charité elle-même. On l'engageait dans toutes ses visites à demander à l'air natal du repos et des forces : « Au moment du

danger, répondait-il, ne faut-il pas que le soldat soit à son poste? On me dit qu'en me présentant devant une émeute, je l'arrêterais à l'instant. Je dois donc rester à Nantes pour faire face aux émeutiers. »

Il travailla jusqu'à la fin au gouvernement de son diocèse.

Il eut alors une crainte sérieuse : c'était que la nouvelle Assemblée ne vînt à supprimer le traitement du clergé. Ce malheur était d'autant plus à redouter que M. F. de La Mennais était un des principaux rédacteurs de la nouvelle Constitution; et il allait sans doute s'efforcer d'y faire entrer une idée qu'il n'avait cessé de caresser, pour différents motifs, depuis la révolution de Juillet!

Pour prévenir un pareil malheur et éclairer l'Assemblée non par des paroles, mais par des faits, le prélat recourut à un moyen ingénieux : il envoya dans chaque presbytère un tableau à plusieurs colonnes. Ces colonnes avaient pour titre : *Casuel proprement dit*, — *Honoraires de messes*, — *Indemnité de la fabrique*, — *Indemnité de la commune*, — *Quêtes*, — *Observations*; — et sous ces titres, les curés devaient inscrire le chiffre exact de leurs recettes. Ce tableau revint à l'évêché et prouva d'une manière irréfutable que dans l'état actuel le clergé n'avait pas autre chose que ce que demandait saint Paul : la nourriture et le vêtement, et qu'en cas de suppression du traitement, il serait obligé d'aller tendre la main de porte en porte, au détriment du respect dû au sacerdoce et de la noble indépendance dont il doit jouir pour assurer le succès de son ministère auprès des populations confiées à ses soins. Le prélat transmit ensuite ces documents authentiques au ministre des Cultes,

et ils ne servirent pas peu à déjouer les habiles manœuvres des ennemis de l'Eglise : car, s'il en était ainsi dans la meilleure et la plus saine partie de la France, quel n'eût pas été le dénuement du clergé dans les autres provinces où les bonnes dispositions pour les pasteurs sont beaucoup plus rares?

La Constitution nouvelle qui devait nous régir n'était pas encore terminée, que déjà la France touchait à l'une des époques les plus critiques qu'elle ait eues à traverser depuis Clovis. On s'en souviendra longtemps : sans l'attitude de l'armée, de la garde nationale de Paris et des départements accourus à la défense de la capitale, c'en était peut-être fait de la civilisation dans le monde entier. Mais aux dépens de quel sang précieux l'ordre public fut-il conservé! Parmi toutes les victimes de ces déplorables luttes, il en était une surtout que son caractère sacré et la nature toute spontanée de son dévouement héroïque recommandaient à l'admiration et à la reconnaissance du pays. Mgr l'archevêque de Paris venait de succomber sur la plus haute des barricades du faubourg Saint-Antoine en s'écriant : Puisse mon sang être le dernier versé!

Quand Mgr de Hercé apprit cette sainte mort qui couvrait de gloire l'Eglise de France, son premier sentiment fut un sentiment d'envie : c'était la mort qu'il ambitionnait le plus et qu'il demandait tous les jours au Seigneur. Ensuite, bien qu'il eût déjà ordonné un service funèbre dans toutes les églises du diocèse en faveur des victimes du 24 juin, au nombre desquelles se trouvait en première ligne le saint archevêque, il voulut que la cathédrale de Nantes payât à sa mémoire un tribut tout particulier d'hommages et de prières, et il écrivit à son clergé :

Nantes, le 6 juillet 1848.

« Monsieur et cher Curé,

» Lorsque, le 28 juin, nous appelions aux pieds des autels le clergé et les fidèles de notre diocèse pour implorer la divine Miséricorde en faveur de la France et des malheureuses victimes des derniers troubles, nous ne connaissions pas le nouveau tribut de dévouement que la religion venait de payer à la patrie, dans la personne de Mgr l'archevêque de Paris.

» La mort glorieuse de cet illustre pontife, martyr de la charité la plus sublime, la plus héroïque, a excité dans toutes les âmes les plus vifs sentiments d'admiration, de reconnaissance, de sympathiques regrets. *Puisse ce sang être le dernier versé!!* Puisse-t-il être une expiation suffisante, et ramener parmi nous la concorde et la paix.

» Un si noble exemple ne sera pas non plus perdu pour le clergé; la parole sortie de la bouche du divin Maître, et qui conduisait le saint archevêque au lieu du sacrifice : *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*, va retentir encore plus forte et plus douce à nos cœurs, et par une sainte émulation nous fera ambitionner de verser, comme lui, notre sang pour la gloire de Dieu et le salut de nos frères.

» Sans doute, Monsieur et cher curé, nous n'avons pas omis de comprendre cette généreuse victime dans les pieux devoirs que nous avons remplis lundi et mercredi derniers; cependant, nous avons cru que nous devions payer un tribut particulier d'hommages à un prélat si digne de vénération et auquel, du reste, ce diocèse n'était pas étranger, puisque, dans les jeunes années de sa cléricature, il a occupé la chaire de philosophie de notre grand séminaire.

» En conséquence, le Chapitre de notre église cathédrale célébrera, mercredi, 12 de ce mois, à neuf heures et demie, un service pour le repos de l'âme de Mgr Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris. La messe sera précédée du chant des Laudes, et suivie de l'absoute faite par nous.

» Le clergé et les fidèles sont invités à cette cérémonie; le clergé y assistera en habit de chœur......

» Veuillez agréer, Monsieur et cher curé, la nouvelle expression de mon estime et de mon bien sincère attachement.

J.-FRANÇOIS, *évêque de Nantes.*

Le prélat désirait vivement que la république ne nuisît en rien à la pompe extérieure du culte. Déjà les processions des rogations avaient eu lieu comme les années précédentes : ouvriers, passants, chacun à leur rencontre s'était empressé de se découvrir, et elles avaient été suivies par une foule plus nombreuse encore que de coutume. Fort de ce précédent, Mgr de Nantes s'était concerté avec les nouvelles autorités pour laisser à la procession de la Fête-Dieu son éclat accoutumé; et celles-ci, non moins bien disposées que les précédentes, avaient promis leur concours. D'autre part, la question de la procession avait été agitée dans les clubs. Il est vrai qu'une voix audacieuse s'était élevée pour demander sa suppression; mais tout aussitôt un ouvrier, bondissant sur son banc, s'était écrié : « Citoyens, chaque jour qui précède cette procession me fait gagner 25 fr.; consentiriez-vous en la supprimant, à arracher le pain de la main à moi, à ma femme et à mes enfants? » L'argument fut trouvé bon et la procession maintenue à l'unanimité. Les préparatifs étaient donc faits, les reposoirs dressés,

les rues jonchées de fleurs : mais une dépêche télégraphique arrive à Nantes le jour même de la Fête-Dieu, annonce les graves évènements de Paris, sème l'inquiétude partout et force la procession de rester à l'intérieur de la vieille basilique.

Craintive et menacée en France, la religion se développait à vue d'œil et marchait tête levée au-delà du détroit. Mgr Wiseman venait de bâtir une cathédrale digne des plus beaux temps de la foi catholique et il désirait donner le plus d'éclat possible à sa consécration. Cette solennité religieuse devait être la plus brillante que la métropole du protestantisme eût vue depuis la réforme. Le prélat anglais y invita tous ses collègues d'Angleterre et une grande partie des évêques français. Mgr de Hercé, à tous égards, ne pouvait être oublié. En bonne santé, malgré une république inquiétante et une bourse qui se vidait sans cesse dans le sein des pauvres, il eut entrepris ce voyage qui entrait si bien dans ses goûts, mais la faculté s'y opposa. Il s'inclina devant sa décision souveraine et répondit tristement à Mgr Wiseman qu'il ne serait présent que de cœur à la belle cérémonie, mais qu'à l'avenir il redoublerait ses prières pour sa chère Angleterre.

L'incertitude des temps non moins que son état de langueur ne lui permettant, pour cette année, ni tournées pastorales, ni retraite ecclésiastique, on lui conseilla de nouveau le voyage de Laval. C'était l'époque accoutumée à laquelle il aimait tant à s'y rendre pour quelques semaines, mais alors il craignait, en quittant Nantes, de ne plus revoir cette noble cité, et il n'osait se décider à retourner dans sa patrie. Pour le presser davantage, Mme de Vaufleury fit un appel à son cœur et à sa foi.

Elle savait combien l'Evêque de Nantes était resté attaché à M. de la Mennais, malgré ses graves écarts. Elle l'avertit donc que son intention était d'inviter le célèbre écrivain chez elle, pendant son séjour à Laval, qu'elle avait tout lieu d'espérer qu'il répondrait à son invitation et que peut-être le Seigneur lui réservait l'immense joie de l'éclairer et de le ramener au bercail. Ce projet lui plut : il le recommanda aux prières de ses communautés religieuses et il partit pour Laval.

Comme on devait s'y attendre, M. de La Mennais, qui se doutait du piége, n'accepta pas l'invitation de Mme de Vaufleury, et Mgr de Nantes en fut quitte pour ses bonnes intentions, lesquelles, aux yeux du Dieu qui sonde les cœurs et les reins, sont réputées actions et récompensées comme elles.

Mais si ce dernier voyage fut inutile à la conversion de M. l'abbé de La Mennais, il ne le fut pas à l'érection du futur évêché de Laval. Mgr de Hercé en avait toujours été le partisan déclaré. Plusieurs fois il en émit le vœu au sein du conseil municipal et du conseil général. Il supplia tous ses amis, et M. d'Ozouville en particulier, de redoubler d'efforts et d'employer tout leur crédit à la réussite de ce projet : « Il serait fâcheux, leur disait-il, que vous en restassiez là pour votre évêché. Plus tard, vous le verrez, on accueillera une si belle proposition et tout sera bien. »

Madame de Vaufleury, de son côté, avait une brillante fortune. Elle avait perdu son fils unique et elle était à même de faire de généreux sacrifices au profit d'une cause qui ne lui était pas moins chère qu'à Mgr de Hercé. Le prélat la félicita d'avoir eu la généreuse pensée de donner, après sa mort, pour la future résidence

épiscopale, l'hôtel qu'elle habitait. Il espérait avec raison que le don de ce précieux immeuble serait d'un poids suffisant pour faire pencher la balance en faveur du projet. Les salutaires conseils qu'il lui donna, à cette occasion, furent suivis à la lettre, et maintenant les vœux de Mgr de Hercé et de Mme de Vaufleury sont comblés. Une éloquente voix se faisait entendre dernièrement à Laval : « On voit ici, non pas un évêque envoyé pour conquérir péniblement un peuple à J.-C., mais un peuple déjà tout dévoué au divin Maître, qui lui-même conquiert, à force de sollicitations et d'offres généreuses, un évêché et un évêque. » Cette voix était précisément celle de l'ancien évêque de Fréjus, que sa grande science, son éminente piété, non moins que son expérience déjà longue de l'épiscopat, avaient appelé à s'asseoir sur un siége qui, pour être nouveau, n'en est pas moins digne, à cause de la foi et de la charité des fidèles, de marcher de pair avec les siéges les plus antiques des Gaules.

CHAPITRE VII.

Le prélat se décide à donner sa démission et à demander M. Jacquemet pour successeur. — Il annonce son projet à MM. les grands-vicaires. — Il envoie M. Vrignaud à Paris. — M. Vrignaud réussit dans cette nouvelle négociation. — Lettre de Mgr de Hercé à M. Jacquemet. — Rome accepte sa démission. — Il arrête des appartements chez les Dames-Blanches de Nantes. — Violence de la maladie. — Saint Viatique. — Allocution à son chapitre. — Son dernier mandement. — Ses dévotions pendant sa maladie. — Il reçoit l'extrême-onction. — Mort du prélat.

Voyant que sa santé ne s'améliorait pas, Mgr de Nantes pensait, depuis quelque temps, à donner sa démission et à se retirer dans la solitude. Dans son dernier voyage de Laval, il mûrit ce plan plus fortement que jamais. Il n'était plus arrêté que par une seule chose : le choix de son successeur.

M. l'abbé Jacquemet, vicaire-général de Paris, avait partagé les périls et la gloire de l'archevêque-martyr, en l'accompagnant sur les barricades. Pour le remercier, Mgr Affre, en mourant, lui avait légué sa croix pectorale, toute teinte de son sang. Cette noble conduite avait fixé sur lui les yeux de la France entière. On connaissait, d'ailleurs, ses vertus éminentes et son talent distingué pour l'administration. C'est sur lui que Mgr de Hercé jeta les yeux et fixa son choix irrévocablement.

Le prélat avait pour vicaires-généraux deux hommes d'une rare capacité. Ils possédaient toute sa confiance et la méritaient à tous égards. Ils l'aidèrent constamment

à porter le poids de la chaleur et du jour. Il est même à présumer que s'il n'avait eu à ses côtés deux hommes de cette trempe, il n'eût pu s'absenter si souvent de son diocèse et se livrer à tant d'œuvres de zèle. Il était donc bien juste qu'ils fussent les premiers dans le sein desquels il consentît à déposer son secret. De retour à Nantes, il leur ouvrit son cœur. En vain cherchèrent-ils à combattre ou du moins à retarder sa résolution : il fut inébranlable. Il demanda, comme dernier acte de dévouement, à M. l'abbé Vrignaud de se transporter à Paris et d'obtenir du Gouvernement une nomination à laquelle il attachait la plus haute importance.

La belle conduite de M. l'abbé Jacquemet au 24 Juin avait parfaitement disposé le Gouvernement en sa faveur. Aussi M. Vrignaud n'éprouva-t-il pas plus de difficultés pour l'obtenir comme successeur de Mgr de Hercé, qu'il n'en avait éprouvées pour l'obtenir lui-même comme successeur de Mgr de Guérines.

Cette heureuse nouvelle combla de joie le saint pontife. Alors il laissa tomber de sa plume, ou plutôt de son cœur, cette lettre attendrissante où il exprime à M. l'abbé Jacquemet, avec une si exquise délicatesse, toute sa reconnaissance :

Nantes, le 27 novembre 1848.

« Monseigneur,

» Pardonnez si ma main infirme se borne à vous offrir l'hommage de ma joie et de mes remercîments de votre bonté à céder à ma prière. Le plus fidèle des diocèses vient se présenter à votre zèle ; mais c'est Dieu qui vous a désigné par mon faible organe, pour y faire le bien, et je m'endormirai avec consolation, en pensant que je le laisse confié à des mains aussi pieuses et aussi expé-

rimentées. Vous arrivez, Monseigneur, entouré de cette auréole dont vous a couronné votre belle conduite autour de votre saint prélat, et on s'est écrié : c'est Dieu qui l'a nommé !

» C'est donc de la main divine, Monseigneur, que nous vous recevrons! Et votre arrivée me sera d'autant plus agréable que j'ai pu me procurer, dans une de vos communautés, un petit appartement, où ma mauvaise santé me permettra de rendre quelques services d'accord avec votre volonté. Nous vous verrons comme celui qui sera le salut de ce diocèse, et je suis heureux de vous adresser ce titre avec l'hommage du plus profond respect que vous a voué,

» Monseigneur,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

JEAN-FRANÇOIS,

» *Evêque démissionnaire de Nantes.* »

Le prélat avait envoyé sa démission au Souverain-Pontife en même temps qu'au Gouvernement, et quelques jours après, il recevait de Rome le bref par lequel le Saint-Siége l'acceptait, tout en lui enjoignant de conserver la juridiction épiscopale jusqu'à la prise de possession de son successeur. Il reçut ce bref à genoux, le baisa avec un amour tout filial et resta ensuite quelque temps comme plongé dans une profonde méditation. Il demandait sans doute au Seigneur pardon des fautes bien involontaires échappées à sa faiblesse dans le cours de son épiscopat, et le remerciait d'avoir enfin déchargé ses épaules d'un fardeau redoutable aux Anges mêmes.

Pendant qu'on négociait pour lui à Paris et à Rome, le prélat s'employait, de son côté, à des négociations plus humbles. Il cherchait où reposer sa tête. Sa première

pensée avait été de se retirer au Bon-Pasteur d'Angers. L'idée de rendre encore quelques services aux Anglaises, Italiennes, Allemandes du noviciat lui souriait beaucoup. Dans cet espoir, il y avait déjà retenu des appartements pour lui et son fidèle serviteur et fixé le chiffre de sa pension. Mais tout Nantes s'était ému à cette nouvelle. Les vicaires-généraux, son clergé, ses nombreux amis lui firent comprendre qu'il ne lui était pas permis de quitter une ville qui lui était si profondément attachée. Nantes alors l'emporta sur Angers. Il exprima tous ses regrets au Bon-Pasteur et se tourna vers la communauté des Dames-Blanches.

Hélas! il ne devait habiter ni l'un ni l'autre. Sa maladie faisait des progrès rapides. Le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, fête pour laquelle il avait éprouvé, toute sa vie, une tendre dévotion (1), il demanda de nouveau et reçut le saint viatique que lui porta M. l'abbé Dandé, accompagné du chapitre et d'une grande multitude de fidèles.

Nous ne connaissons rien de plus touchant, de plus épiscopal, de plus angélique que les paroles qu'il laissa tomber de ses lèvres dans cette solennelle circonstance: « Mes vénérables frères, dit le prélat d'une voix entre- » coupée de larmes et de sanglots, je suis heureux,

(1) L'un des premiers évêques de France, Mgr de Hercé avait demandé à Rome la permission d'insérer le mot *Immaculée* dans la préface de la messe de la Conception, et d'ajouter aux Litanies de la très-sainte Vierge cette invocation : *Virgo sine labe concepta*, *ora pro nobis*. Le 10 novembre 1840, il publia un mandement au sujet de l'*Immaculée Conception*, lequel ne déparerait pas la collection des mandements que nos évêques ont publiés après la grande et immortelle proclamation du 8 décembre 1854.

» dans ces derniers jours de ma vie, de vous voir réu-
» nis, une dernière fois, autour de moi; j'ai besoin de
» vous remercier de toutes les bontés, de tout l'amour
» dont vous m'avez si constamment entouré, de tout le
» zèle et de tout le dévouement avec lequel vous m'avez
» secondé, suppléé, soutenu, dans l'œuvre de Notre-
» Seigneur Jésus-Christ. Au moment de vous quitter, je
» vous fais un présent; c'est un gage d'amour que je
» vous laisse, c'est une dette de reconnaissance que j'ac-
» quitte. A l'exemple du digne évêque que je remplace
» aujourd'hui sur le lit de la mort, j'ai voulu soustraire
» mon diocèse, mon église, mon clergé, vous sous-
» traire, Messieurs, au malheur de demeurer peut-être
» longtemps sans pasteur : je crois que j'ai été inspiré
» de Dieu, en appelant à me succéder, à continuer le
» peu de bien que j'ai pu faire, un évêque d'une piété,
» d'une sagesse consommée, et dont le courage, la bra-
» voure, sur la brèche même, aux yeux de la France en-
» tière, a su montrer qu'il ne reculait pas devant le sa-
» crifice de sa vie. C'est donc un beau présent que je vous
» ai fait, mes vénérables frères, mais c'en est un non
» moins beau qu'il reçoit. Car il vient à la tête d'un dio-
» cèse sans égal pour sa foi et sa charité, d'un clergé qui
» n'a pas de rival pour son zèle, son attachement à ses
» prélats, son esprit d'union et de discipline. Aussi, je
» l'espère, j'en ai la confiance, il sera heureux, comme je
» l'ai été longtemps moi-même, celui qui vous gouver-
» nera après moi, quelles que soient les inquiétudes, les
» tristesses des jours que vous verrez et que je ne verrai
» pas; — heureux, parce que vous serez unis ensemble,
» à la vie, à la mort, dans la charité du Seigneur Jésus-
» Christ.

» Quant au pauvre pécheur, mes frères, mes véné-
» rables, mes bien-aimés frères, vous vous souviendrez
» de lui, quand il ne sera plus. — Vous donnerez, j'ose
» vous en faire la demande, vous donnerez une prière,
» une larme au souvenir de celui qui fut votre ami, qui
» faisait de votre bonheur, de celui de tous ses chers
» diocésains, l'objet de tous ses vœux, de tous ses
» désirs; qui aurait donné avec joie tout ce qu'il avait,
» son sang, sa vie, pour vous épargner une peine, pour
» vous procurer une consolation. Oui, sa vie! quelle grâce
» Dieu fait à un évêque quand il lui accorde de mourir
» pour les siens! Mort douce! mort désirable!... elle a
» été refusée à notre indignité; mais combien ne l'avons-
» nous pas appelée, souhaitée avec ardeur! Nous ose-
» rons vous le répéter, il y a bien des évêques qui sont
» plus méritants que nous, plus grands théologiens, plus
» habiles administrateurs; mais il n'en est pas, Dieu
» nous en est témoin, qui nous surpassent en dévoue-
» ment, en amour pour notre peuple.

» Si j'ai offensé ou scandalisé quelqu'un non seulement
» de vous, vénérables frères, ou de notre pieux et saint
» clergé, mais encore de tous nos diocésains, si nous
» avons fait de la peine à un seul, ç'a bien été contre
» notre intention; oui! à l'insu de notre cœur. Mais nous
» voulons, en présence du Sauveur Jésus-Christ, en de-
» mander pardon, pardon, mille fois pardon. C'est à
» vos pieds que nous nous mettrons pour le demander.
» Pardonnez-nous, pardonnez-moi! Je voudrais vous em-
» brasser tous, vous donner cette dernière marque d'a-
» mitié, de reconnaissance, d'union éternelle; je vou-
» drais embrasser tout mon clergé, tout mon peuple....
» Mais du moins je les serre, je les presse tendrement

» et pour toujours dans mon cœur. J'en dirais plus long,
» mais je suis faible : je ne puis trouver les mots, les
» expressions, je dois vous ennuyer. Adieu donc, mes
» frères, mes vénérables frères, je vais devant vous au-
» près de l'Agneau que vous avez accompagné dans la
» visite qu'il rend aujourd'hui à son indigne serviteur;
» mais bientôt (oui bientôt, car que sont quelques années
» de cette vie?), bientôt vous me suivrez, nous nous
» trouverons de nouveau réunis auprès de ce grand Dieu,
» de ce bon Sauveur; et ce sera pour l'éternité, oui!
» une éternité d'amour, une éternité avec vous... (1) »

M. l'abbé Dandé s'approche ensuite du lit de l'auguste malade, et dit d'une voix émue : « Monseigneur, vos » prêtres voudraient répondre, mais leurs larmes parlent » assez, tous les cœurs sont pleins de vous. » Et sans pouvoir rien ajouter, il tombe à genoux, ainsi que toute l'assemblée, et le saint prélat étendant la main forme le signe de la croix et donne à son chapitre sa bénédiction.

La douce impression que produisit sur Mgr de Nantes cette touchante cérémonie amena une amélioration sensible. Il en profita pour tourner ses regards vers Rome qui l'inquiétait beaucoup plus que sa propre santé, et pour écrire de son lit de douleur un mandement qui tire de cette circonstance un intérêt tout particulier : « De notre lit de douleur, N. T. C. F., notre pensée se reporte incessamment vers le saint et illustre exilé de Gaëte. Nous nous plaisions à nous rappeler l'accueil que daigna faire à notre indignité ce bien-aimé Père, lorsque nous vînmes,

(1) Ces paroles, recueillies fidèlement par l'un des assistants au moment solennel où Mgr de Hercé les prononça, furent aussitôt envoyées par MM. les vicaires-généraux à tous les prêtres du diocèse.

le premier des évêques de la France, déposer à ses pieds notre filial hommage. Quelle émotion au souvenir de ces augustes solennités, où il nous était donné de contempler le pasteur suprême dans la splendeur d'une gloire qui ne le cède qu'aux éternelles magnificences de la Jérusalem céleste! Et voici que nous ne trouvons aujourd'hui, dans le Vicaire de J.-C., qu'un nouveau David fuyant devant Absalon; qu'un noble fugitif, condamné à quitter clandestinement la ville éternelle pour aller demander l'hospitalité à une ville étrangère.

» Fille aînée de l'Eglise, la France eût été heureuse et fière d'ouvrir, comme dans les siècles passés, ses frontières au père commun des fidèles; mais en attendant, elle ne peut oublier la dette sacrée qui pèse sur la catholicité.

» Populations religieuses de ce beau diocèse, il vous suffira de connaître l'état de gêne où se trouve le Souverain-Pontife ne recevant aucun subside de ses Etats et craignant d'imposer des charges au-dessus de leurs forces aux princes et au peuple généreux qui lui prodiguent à l'envi des témoignages si empressés de vénération et d'amour.

» Nous venons donc, quoiqu'il n'exprime ni plainte ni demande, faire appel, N. T. C. F., à votre générosité dans la conviction que, malgré les malheurs des temps, vous saurez adoucir les rigueurs de la position du père, sans aggraver le sort des enfants : vous répondrez à cet appel, nous n'en doutons pas; et tous ensemble, nous n'en serons pas moins disposés à concourir plus tard aux autres mesures qui pourront être prises dans le même but. Aujourd'hui nous avons voulu pourvoir aux nécessités du moment.

» Nous désirerions nous étendre davantage, N. T. C. F., sur l'accomplissement de ce devoir sacré, mais les sentiments qui vous animent nous en dispensent. Aussi bien, les forces nous manquent : elles diminuent chaque jour, et nous ne nous faisons pas illusion, car nous savons que nous sommes comme la victime qui a déjà reçu l'aspersion pour le sacrifice et que le jour de notre mort approche. Toutefois, Dieu nous est témoin, que si, d'une part, nous désirons d'être délivré des liens du corps, pour être uni avec J.-C.; d'une autre part notre cœur se sent brisé à la pensée de nous séparer de vous, mes frères bien-aimés!... Mais une immense consolation a été ménagée à nos derniers jours par la divine bonté. Nous vous laissons un pontife digne de toute votre confiance et de tout votre amour, qui vous aimera comme nous vous avons aimés, qui réparera nos fautes, et par ses vertus et les œuvres de son zèle et de sa charité pastorale, attirera sur notre cher diocèse les plus amples bénédictions du ciel.

» Ainsi, entrerons-nous heureux dans la maison de notre éternité, heureux de laisser en des mains aussi sûres notre troupeau chéri; heureux de signer de notre main défaillante, *pour dernier acte de notre épiscopat, un témoignage de filial amour et de dévouement sans bornes pour la Chaire de Pierre et l'immortel Pontife qui l'occupe.* »

De semblables paroles n'ont pas besoin de commentaires.

Pendant tout le temps que dura la maladie du prélat, il n'interrompit aucun de ses exercices de piété.

On lui disait la sainte messe, tous les matins, dans une pièce contigüe à sa chambre, et quand les fréquents

vomissements qu'il éprouvait cessaient, on lui donnait la sainte communion.

Il priait ses secrétaires de venir, tour-à-tour, réciter leur bréviaire tout haut près de lui, afin qu'en les entendant, il pût savourer les délicieuses paroles du Prophète-Roi et en nourrir son âme.

Une sœur de l'Espérance ne le quittait pas. Elle était chargée de lui lire quelques passages soit de l'Imitation, soit de la Passion de N. S. J.-C., ou d'autres livres de piété.

« Ma religieuse me proposa, hier soir, la Passion pour lecture; quoique je la préférasse dans l'idiôme de l'Apôtre et que j'en eusse lu, comme tous les jours, quelques fragments dans la matinée, je l'entendis avec un grand charme, je fus enchanté de cette divine répétition. Quel que soit mon sort sur cette terre, la consolation de ces divines pages ne me sera jamais refusée, et elles suffisent pour faire de quelque séjour que ce soit un petit Eden. Tout fleurit aux pieds de la croix. Tout est doux auprès de Marie, de saint Jean, des saintes femmes, et l'on entend avec délices le trop peu de paroles qui échappent au doux Sauveur. »

Il se plaignait de ne pouvoir faire sa visite accoutumée au très-saint Sacrement. « Hélas! s'écriait-il souvent, je ne puis donc plus aller dans ma chapelle, m'y prosterner la face contre terre, et l'embrasser à mon aise pour reconnaître mon néant en face de la majesté suprême; aussi bien, je ne mérite pas de pareilles délices! »

Le 13 janvier, il éprouva une crise des plus inquiétantes, et ses vicaires-généraux jugèrent prudent de lui donner l'extrême-onction. Le lendemain, ils écrivirent aux curés pour les prévenir de l'état désespéré du prélat

et ordonner les prières des Quarante-Heures dans toutes les églises du diocèse.

Depuis lors, le vénérable malade alla toujours de plus en plus mal et continua d'édifier tout l'évêché par son humble résignation à la volonté de Dieu et une patience inaltérable au milieu des plus atroces douleurs. Il priait sans cesse, son chapelet ou son crucifix entre les mains.

Toutes les crises qu'il éprouvait faisaient pressentir sa fin prochaine. Il ne fut certes pas surpris par la mort. Il la sentait s'avancer pas à pas. Il disait quelquefois *qu'il entendait le fossoyeur creuser sa tombe en sifflant* (1). Il avait fait ses adieux à son clergé à la dernière retraite pastorale, aux campagnes dans la dernière tournée, à la grande ville le jour de Pâques 1848. Il les faisait à son entourage tous les jours avec autant de calme que s'il eût été question d'un voyage de courte durée. Le 31 janvier 1849, à 9 heures 20 minutes du matin, au moment où l'on récitait autour de son lit les prières des agonisants, il s'éteignit doucement dans le baiser du Seigneur.

M. l'abbé Vrignaud annonça ainsi ce terrible coup à madame de Vaufleury :

» Madame,

» Le sacrifice est donc consommé! que la sainte volonté de Dieu soit faite : c'est un saint de plus dans le ciel. Espérons que nous aurons en lui un puissant intercesseur qui nous obtiendra la grâce de marcher sur ses traces, afin d'arriver, comme lui, dans le sein de Dieu, pour l'éternité.

» Voilà notre consolation, notre force : cette pensée que notre saint évêque ne nous a quittés que pour mon-

(1) Shakespeare.

ter au ciel, nous est bien douce dans notre inexprimable douleur : cette pensée a été aussi la vôtre, Madame, et vous aura soutenue dans une épreuve si cruelle à votre cœur; mais votre foi est si grande! Et puis vous connaissez la croix; vous l'avez assez étudiée et pratiquée, et vous l'aimez! avec cela rien n'est au-dessus de nos forces!

» Priez pour nous qui sommes orphelins du meilleur des pères, et veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon très-profond respect et de mon entier dévouement. »

CH. VRIGNAUD, *Vic. gén. cap.*

CHAPITRE VIII.

Consternation de la ville et du diocèse. — Chapelle ardente. — Cérémonie des obsèques. — Canonisation populaire. — On lit après l'évangile le mandement des vicaires-généraux capitulaires. — Le corps est descendu dans le caveau des évêques. — Paroles qu'il semble nous adresser de son tombeau.

Toute la ville et le diocèse de Nantes tombèrent dans l'abattement et la consternation à cette fatale nouvelle. Chaque famille se croyait frappée dans un de ses membres.

Pour satisfaire à la piété des fidèles qui voulaient contempler une dernière fois les traits d'un prélat si justement vénéré, le corps fut embaumé et exposé sur un lit de parade dans la grande salle de l'évêché, au milieu d'une chapelle ardente; et chaque jour, matin et soir, jusqu'à celui de la sépulture, le chapitre et les paroisses s'y rendirent successivêment pour célébrer des messes dans la matinée et psalmodier l'office des morts dans la soirée.

Les obsèques eurent lieu le 6 février. Elles furent présidées par S. E. le cardinal Morlot, métropolitain de la province de Tours, et honorées de la présence des évêques de Rennes, d'Angers, de Natchez, du R. P. abbé de la Meilleraye et d'un concours immense de clergé et de fidèles.

Avant d'être iutroduit dans la cathédrale, le corps du prélat, la face découverte, revêtu de ses habits pontificaux, porté sur un lit d'honneur soutenu par six prêtres

en aubes, avec des étoles noires, fut conduit processionnellement dans les principales rues de la ville, encombrées de spectateurs. Le diocèse tout entier semblait avoir voulu remercier une dernière fois son évêque du zèle et de l'affabilité non interrompus avec lesquels il avait parcouru toutes ses paroisses pour déverser à pleines mains sur elles ses bénédictions et ses bienfaits.

Sur le passage du cortége les larmes étaient dans tous les yeux, et la louange sur toutes les lèvres : C'était un saint, s'écriaient à sa vue les messieurs et les dames; *c'était un Saint,* répétaient les classes ouvrières; *c'était un Saint,* se disaient les uns aux autres les serviteurs et les servantes; *c'était un Saint,* mon fils, ma fille, murmuraient les mères tout bas à l'oreille de leurs enfants : tiens, regarde-le donc encore une fois, ce saint homme! et les petits enfants joignaient les mains et se signaient à sa vue comme s'il avait dû les bénir de nouveau! S'il avait vécu dans les premiers siècles de l'Eglise, quelle canonisation eut été plus spontanée, plus unanime, plus brillante, plus universelle! — « Je désire que ma biographie se résume en un seul mot : *Il fut un Saint.* » — Certes, son désir était accompli. Le peuple entier écrivait sa vie dans la rue, ce jour là, comme Mgr de Hercé voulait qu'elle fût écrite.

Après l'évangile de la messe, l'un dés secrétaires de l'évêché monta en chaire et lut le mandement des vicaires-généraux capitulaires. Nous le reproduisons ici parce qu'il donne une haute et solennelle sanction à notre récit tout entier :

« Nos très-chers frères, nous venons pleurer avec vous le Père que nous avons perdu. Le coup était prévu, et cependant quel douloureux retentissement n'a-t-il pas eu

jusqu'aux extrémités les plus reculées du Diocèse! Quel déchirement dans tous les cœurs! Quels unanimes regrets! C'est qu'en effet celui que tous, grands et petits, riches et pauvres, environnaient de leur amour et de leur vénération, vient de nous être enlevé. *Siccine separat amara mors* (1 Reg. XV, 32)?

» A ceux que la mort frappe ainsi dans leurs affections les plus chères, il reste pour adoucissement à leur douleur de s'entretenir des vertus de celui qu'ils pleurent, et de rappeler ce qu'il a été, ce qu'il a fait pendant sa vie: heureux de pouvoir rendre ainsi son souvenir plus précieux encore.

» Mais qui pourra dire ce que le cœur de notre bien-aimé Pontife récélait de trésor de foi vive, d'abnégation profonde, d'ardent amour pour Dieu et pour le prochain? Nul ne mérita mieux l'éloge que l'Ecriture décerne aux Prophètes des temps antiques : il fut l'ami de ses frères, il est leur intercesseur auprès de Dieu. *Hic est fratrum amator, et populi Israël; hic est qui multum orat pro populo et universâ sanctâ civitate* (2 Mach. XV, 14).

» Entré dans la milice sainte, à la dernière heure, comme il en gémissait humblement lui-même, il n'avait pas pour cela ravi à son Dieu les prémices de sa vie. Jeune encore, il terminait dans la capitale le cours de ses études, avec autant de piété que de succès, lorsque les malheurs de la France lui ouvrirent les portes de l'exil. Il fut alors entraîné dans la carrière des armes, où semblait d'ailleurs l'appeler sa naissance; mais il l'abandonna bientôt, pour suivre ses goûts modestes et studieux. Il ne lui resta de ce court apprentissage de la vie du soldat, qu'une haute estime et une prédilection parti-

culière pour ceux qui servent sous les drapeaux de la patrie. Jeté, sans moyens d'existence, sur les plages de l'Angleterre, il ne voulut pas réclamer d'un gouvernement généreux des secours, qui auraient diminué la part de ses compagnons d'infortune ; et tout le temps de son séjour sur la terre étrangère, il vécut de son travail, du fruit de ses études.

» Combien, dans la suite, il aimait à se rappeler ces dix années de sa vie ! à redire combien il jouissait alors de l'obscurité, de la médiocrité de cette condition, si différente cependant de celle que la Providence semblait lui avoir ménagée ! Il en garda toujours une vive reconnaissance pour ce sol hospitalier ; il était heureux d'en revoir les enfants, de parler leur langue, d'espérer et de saluer par avance leur retour à l'Unité Catholique.

» Peut-être aussi est-ce là qu'il conçut ce sentiment intime du cœur, qui le portait à rechercher, avec une prédilection toute marquée, nos frères séparés, pour les attirer, par l'éclat de sa science et l'ardeur de sa charité, dans le sein de la seule et véritable Eglise. Dieu semblait lui avoir donné pour eux une bénédiction particulière : grand nombre en ont ressenti les précieux effets et tous se montrèrent sensibles à ce bienveillant intérêt. Oh ! nous n'en doutons pas, il continuera, du haut du ciel, cette œuvre de généreux prosélytisme !

» Rentré plus tard en France, il s'y livra, non plus par nécessité, mais par amour, à ses études chéries : cependant, il fut bientôt arraché à sa délicieuse retraite, pour siéger dans les Conseils Supérieurs de sa province, et revêtir la première Magistrature de sa Cité. Partout, il déploya cette abnégation personnelle, cette activité toujours empressée à rendre service, cette affabilité envers

tous, que nul ne posséda à un plus haut degré et qui est, d'après nos saints livres, la marque distinctive des enfants de Dieu. (*Congregationi pauperum affabilem te facito...... et eris tu velut filius Altissimi.* Eccli. IV. 7. 11). Chrétien et chrétien fervent avant tout, on le voyait descendre de la Table sainte et des degrés de l'Autel, où il tenait à honneur de servir le prêtre, et passer de là aux soins de l'administration et au détail des affaires publiques. Quels doux souvenirs n'a pas laissés, dans la ville de Laval, cette autorité si bienveillante, si paternelle pour tous !

» Mais la vie du siècle, toute régulière, toute édifiante qu'elle puisse être, n'offrait pas à ce cœur, si épris de l'amour de son Dieu, un aliment en rapport avec ses brûlantes ardeurs. Aussi, dès qu'il se sentit dégagé des liens qui le retenaient dans le monde, on le vit, dans un âge déjà avancé, où toutes les habitudes de la vie sont devenues comme une seconde nature, s'arracher à l'amour de sa famille, aux douceurs de l'opulence : et s'aller renfermer dans une étroite cellule, ouverte, sans feu, à la rigueur de l'hiver, pour s'y livrer à l'étude de la science ecclésiastique et se préparer au sacerdoce.

» Ses vœux furent comblés, il monta au Saint Autel; satisfait désormais et sans aucun désir sur la terre, il se disposait à passer le reste de ses jours dans l'antique manoir de ses pères, lorsqu'il fut arraché à ces délicieux rêves de solitude et d'oubli. Les répugnances de son humilité durent céder à la voix de Dieu, qui lui donnait l'ordre de prendre en main la conduite d'une des plus importantes paroisses de la ville, dont il était naguère le premier Magistrat.

» Fidèles Paroissiens de la Trinité de Laval, ce serait à

vous qu'il appartiendrait de nous révéler tout ce que vous trouviez de charité, d'empressement à remplir vos désirs, de dévouement à vos intérêts personnels, de soif ardente de la sanctification de vos âmes, de désintéressement et de générosité pour le pauvre, dans ce cœur si éminemment pastoral. Ah! nous n'avons pas tardé à comprendre pourquoi vos regrets étaient si amers, lorsqu'il vous quitta pour se donner à nous : il vous était permis d'être jaloux de ce présent que le Ciel faisait, à votre préjudice, à l'Eglise de Nantes.

» Un nouvel assaut était, en effet, réservé à l'humilité du vertueux curé de la Trinité. Ses éminentes qualités l'appelaient aux honneurs de l'épiscopat. Ceux qui l'ont connu de près, savent que, par vertu plus encore que par caractère, il répugnait souverainement à toute distinction personnelle. Aussi repoussa-t-il avec une sorte d'indignation et un sincère effroi, l'offre qui lui fut faite d'un siége épiscopal (La Rochelle), et telle fut la persistance de ses refus, que l'Autorité royale dut céder et rapporter ses décrets (1).

» Cependant, le diocèse de Nantes était alors gouverné par un prélat de sage et pieuse mémoire. Parvenu à l'âge où il ne pouvait plus remplir les devoirs extérieurs de sa charge pastorale, Mgr de Guérines songeait à déposer un fardeau désormais au-dessus de ses forces. Dieu lui inspira de s'associer l'abbé de Hercé, dont le nom était déjà justement cher et vénéré dans le clergé du diocèse. On s'était mis en garde contre les défiances de sa modestie : on ne crut devoir lui demander que d'être le

(1) Il avait tenu soigneusement cachées les démarches qu'on avait faites auprès de lui pour les autres siéges. L'évêché de Nantes lui-même les ignorait.

bras du vieux évêque, qui le conduirait comme un enfant d'adoption, comme un disciple chéri, et le formerait ainsi, peu à peu, à la science de l'administration ecclésiastique.

» Heureux de s'être soustrait, une première fois, au joug des honneurs, le curé de la Trinité ne songeait plus qu'à demeurer jusqu'à la mort au milieu de son troupeau, lorsque la missive du pontife de Nantes vint le frapper, comme d'un coup de foudre, et dissiper, encore une fois, ses plus douces illusions. Quelle altération soudaine sur son visage! Quel inexprimable frémissement de tous ses membres! Quelle abondance de larmes s'échappent de ses yeux! C'était toujours la même humilité; mais aussi toujours la même foi. Il se précipite aux pieds de son évêque, providentiellement arrivé, la veille, près de lui; et il se relève coadjuteur de Nantes, car il venait d'apprendre que tel était l'ordre de la Providence.

» Un vaste champ s'ouvrit alors à l'ardeur de son zèle. L'onction sainte, en lui conférant la plénitude du sacerdoce, ne fit que l'enflammer davantage. Bien vite nous pûmes apprécier la bonté de son cœur. Quelle affabilité! quelle simplicité! Quel naïf abandon dans ses paroles et dans toutes ses actions! Quelle facilité d'accès auprès de sa personne, dont nul n'était jamais éloigné! Ses entretiens, toujours empreints de l'urbanité, de la politesse la plus exquise, lui conciliaient l'affection de tous : tant avait d'attraits la bienveillance de son accueil et l'amabilité de ses paroles!

» Après l'amour de Dieu, sa passion dominante était l'amour de ses frères : aussi avait-il pour première maxime pratique de ne contrister personne et de rendre service à tous.

» Son humilité le rendait si méprisable à ses yeux, que

ce qui lui coûtait le plus dans la charge pastorale était de se soumettre aux exigences de sa haute dignité : et encore était-il incessamment ramené, comme par un penchant irrésistible de son cœur, à se rabaisser au niveau du dernier des fidèles : c'est ainsi qu'on le voyait récitant simplement son chapelet, humblement à genoux sur les dalles de sa cathédrale, ou parcourant seul les rues de la cité, pour porter des consolations aux pauvres et aux malades, s'arrêter à chaque pas et couvrir de ses bénédictions et de ses baisers l'enfant du peuple qui se précipitait, de tout côté à sa rencontre.

» Le même principe lui faisait fuir les honneurs qui venaient le chercher. Quand le Saint-Père lui décerna, sans qu'il l'eût demandé, le titre d'évêque assistant au trône pontifical, il l'accepta, par respect pour la main qui l'offrait; mais il l'ensevelit par humilité dans le silence : et la première fois que nous le voyons inscrit, c'est sur son tombeau.

» Doué d'un désintéressement qui allait jusqu'au mépris le plus absolu des richesses, il savait encore réduire à d'étroites limites ses dépenses personnelles et imposer à ses goûts littéraires de pénibles privations, afin de pouvoir donner davantage, et entre autres de seconder plus efficacement l'érection de ces nouvelles paroisses, qui ont été l'une des plus sensibles consolations de son épiscopat.

» Toujours élevée vers le ciel, sa pensée ne s'abaissait aux choses de la terre qu'autant qu'elles avaient une relation directe avec la gloire de Dieu et le salut des âmes. Aussi ne se mêla-t-il jamais aux questions d'intérêt temporel, qui préoccupent si vivement les esprits de notre siècle. C'était à Dieu qu'il laissait le soin de gouverner le monde, se bornant à demander, dans ses continuelles

prières, que sa divine volonté s'accomplît, que son règne s'étendît de plus en plus sur les peuples, et que sa miséricorde nous délivrât de tout mal.

» Et dans son intimité, quelle bonté prévenante! quels soins attentifs pour les autres! quel constant oubli de soi-même! quelle douce liberté accordée à tous!

» Mais ce ne furent pas seulement ceux qui eurent le bonheur de vivre avec lui, ce ne sont pas seulement les habitants de la ville épiscopale qui purent apprécier ce parfait ensemble de toutes les qualités les plus propres à gagner les cœurs. Nous en appelons aussi à votre témoignage, peuples fidèles de nos campagnes, qui accouriez de si loin au-devant de lui, qui vous empressiez de lui frayer un chemin au milieu de vos héritages et de vos moissons, qui dressiez avec tant de joie ces gracieux arcs-de-verdure, sous lesquels il passait plus heureux que les conquérants sous leurs arcs-de-triomphe. C'est à vous de nous raconter avec quelle touchante cordialité, il s'approchait de vous et vous adressait la parole; avec quelle paternelle tendresse, il vous serrait dans ses bras; avec quelle naïve simplicité, il s'asseyait dans vos chaumières, bénissait vos familles, couvrait de caresses vos petits enfants, et vous entretenait, en paroles de feu, de la nécessité et de la douceur de l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ : car c'était là qu'il en revenait toujours, répétant que tel était le terme unique de la visite d'un évêque.

» Ne l'avez-vous pas vu, dans ces courses apostoliques, se refuser un seul instant de repos, et dès le matin, rassembler le peuple à l'église, répandre sur des milliers d'âmes les dons de l'Esprit-Saint, leur distribuer, de ses propres mains, le Pain de vie, après leur avoir rompu celui de la divine parole; puis terminer la journée, en

allant visiter chez eux tous ceux que la rapidité de sa marche pouvait atteindre, s'arrêtant auprès de tous, n'excluant personne, ne faisant de préférence que pour les pauvres, pour ceux qui souffrent et qui ont besoin de consolations. Oui! il vivra longtemps dans ce diocèse, le souvenir de ces visites vraiment pastorales où l'homme de Dieu, pontife et père de son peuple, se multipliait lui-même, se dépensait, pour ainsi dire, en mille manières, et consumait, dans les ardeurs d'une inimitable charité, les forces du tempérament le plus robuste et d'une santé jusque-là inaltérable. Vous vous rappellerez longtemps ce compatissant ami, familles désolées, vous dont il accourait consoler avec tant d'onction les malades et les infirmes : et vous qui vous recommandiez, avec tant de confiance, à ses prières, qui en éprouviez à l'instant un soulagement sensible, nous pardonnerez-vous de violer ici ce secret dont son humilité vous avait fait une loi si sévère, et de révéler, après sa mort, ce que nous n'eussions pu faire connaître pendant sa vie, sans encourir sa disgrâce?

» Ce fut ainsi que, pendant douze années, il a rempli ce grand devoir de la charge pastorale, visitant par lui-même, sans exception aucune, toutes les paroisses de son diocèse, la plupart jusqu'à trois fois, et accordant à chacune, aux plus petites comme aux plus grandes, les mêmes soins, la même solennité de cérémonies, les mêmes faveurs.

» Rentré dans sa ville épiscopale, son repos et son bonheur étaient de se livrer, dans sa cathédrale, aux fatigues du ministère. Chaque jour, il y montait au saint autel et distribuait aux fidèles le pain des Anges; chaque jour, à toute heure, on le trouvait dans le sacré tribunal, ouvrant

aux pécheurs les bras de la plus tendre miséricorde.

» Dans les autres parties de son administration, c'était le même zèle, la même abnégation, le même dévouement Rien ne pesait plus à son humilité que le devoir du commandement; rien ne contristait plus son cœur que l'obligation de faire sentir son autorité. Souvent la tendresse de son amour avait à lutter contre la voix de sa conscience, lorsque celle-ci réclamait une mesure qui pouvait affliger le moindre de ses frères : et toutefois, il parvenait toujours à concilier l'une et l'autre; à l'exemple du divin Sauveur, il savait à merveille unir la justice et la miséricorde, la vérité et la paix. *Misericordia et veritas obviaverunt sibi*; *justitia et pax osculatæ sunt*. (Psalm. LXXXIV. 11). Si la douceur de sa charité n'altérait en rien la fermeté de sa conscience, son humble simplicité ne l'empêchait pas de s'élever jusqu'à concevoir de grands projets, de notables améliorations, d'utiles réformes, d'encourager et soutenir les forces qu'il mettait en œuvre, et de les diriger à une heureuse fin. Seulement il possédait mieux que personne l'ingénieux secret de s'effacer entièrement lui-même, pour ne laisser paraître que les autres : éloignant ainsi de lui la gloire des œuvres, dont cependant il était l'âme.

» Ce fut ainsi que, sous son épiscopat, on vit s'exécuter ces magnifiques travaux d'agrandissement et même d'achèvement de la cathédrale, dont on ne tardera pas, nous l'espérons, à apprécier l'importance et l'utilité : on vit encore dans cette église mère, tout s'améliorer par ses soins; et depuis cette harmonieuse sonnerie, qui n'a peut-être pas d'égale en France, jusqu'au chant des cantiques sacrés et à l'ordre des cérémonies, tout revêtit une forme, une beauté, une magnificence nouvelle. Pré-

cieuse impulsion, qui excite, dans les autres paroisses du diocèse, l'émulation la plus féconde.

» La perpétuité de la foi, dans nos pays, était, à juste raison, regardée par lui comme le résultat de la perpétuité du sacerdoce : aussi l'éducation cléricale fut-elle l'objet de sa constante sollicitude, et sut-il, selon les besoins, multiplier les écoles ecclésiastiques.

» Etranger, par goût et par principe, aux luttes de la politique, mais fidèle au précepte de l'Apôtre, toujours il montra la plus grande déférence envers les dépositaires de l'autorité; et, grâce à une réciproque bienveillance, jamais conflit facheux, toujours concert et parfait accord.

» Mais cette condescendance s'arrêta toujours inébranlable sur la limite du devoir : si le prélat proclamait hautement qu'il faut *rendre à César ce qui appartient à César* (*Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari*. Matth. XII. 17.), il ne s'en croyait que mieux fondé à exiger qu'on rendît *à Dieu ce qui appartient à Dieu* (*Et quæ sunt Dei, Deo*. Ibid.).

» Ainsi, dans ces luttes que l'Eglise de France soutint, il y a quelques années, contre le Pouvoir, pour la liberté de l'Enseignement, sa voix ne fut, parmi celle de ses illustres collègues, ni la dernière, ni la moins énergique, à réclamer les droits imprescriptibles de la religion, de la société et de la famille. Puis, poursuivant, sans éclat, les projets que lui inspiraient les besoins de l'époque, il dotait le diocèse de deux établissements, où la jeunesse catholique trouve, avec l'instruction la plus complète, l'éducation la plus religieuse (Le pensionnat Saint-Stanislas et l'institution des Couëts).

» Aucune œuvre de zèle, aucune nécessité de la religion ou de la société ne resta donc indifférente à la sollicitude de ce digne pasteur. Mais plus il rencontrait d'élé-

ments de bien dans la piété, l'excellent esprit et le dévouement de ses prêtres, qu'il se plaisait à exalter sans cesse; plus il trouvait d'efficaces concours dans la soumission et la générosité des fidèles, et plus en même temps s'augmentait l'amour, se resserraient les liens qui l'attachaient à son diocèse. Aussi ce fut en vain que d'honorables instances et d'augustes volontés essayèrent de rompre une si douce union, pour le faire monter dans la hiérarchie sacrée (nomination de l'archevêché d'Aix, en octobre 1846); une seule voix sur la terre eût pu triompher de la résistance du prélat. Pour le bonheur de l'église de Nantes, elle ne se fit pas entendre.

» Cette voix était celle du chef de l'Eglise. Attaché du fond de ses entrailles au centre de l'unité catholique, Mgr de Hercé faisait profession de la soumission la plus absolue, de la vénération la plus filiale pour le vicaire de Jésus-Christ. Aussi appelait-il, de tous ses vœux, le jour où il lui serait donné de se prosterner à ses pieds, d'y déposer le compte-rendu de l'administration du diocèse et de puiser, dans ses conseils et sa bénédiction, de nouvelles forces pour cultiver la vigne du Seigneur. Une seule considération le retardait : et ce n'était pas celle d'une santé devenue déjà, à notre insu, impuissante à soutenir les fatigues d'un si long voyage. Ce qui le retenait, c'était la pensée que ses œuvres, que ses chères nouvelles succursales verraient par là diminuer les secours, dont autrement il eût disposé en leur faveur. Mais le souvenir du solennel serment de son sacre fit taire cet honorable scrupule. Vous vous rappelez encore, N. T. C. F., en quels termes touchants, il vous annonça sa pieuse et édifiante détermination; et comment, à son retour, il se fit un devoir de vous rendre compte, dans toute l'ef-

fusion de son âme, de tout ce qu'il avait dit, demandé, obtenu pour son clergé et son diocèse. Avec quelle sainte ardeur de prière, n'implorait-il pas la grâce de la vigueur sacerdotale, en baisant le seuil de cette porte que le grand Ambroise ferma à l'un des maîtres du monde; avec quelle plénitude de foi et de désirs ne soupirait-il pas après l'esprit de charité pastorale, quand il célébrait au tombeau des saints Apôtres; après les abaissements de l'humilité, quand il inondait de ses larmes la crèche du Sauveur; et après le bonheur de donner sa vie pour son peuple, quand il vénérait les sacrés instruments de la Passion. Son cœur déjà si brûlant, s'enflammait encore au contact de ces fournaises d'amour.

» Ce voyage devait mettre fin à tous les autres. De cette vie, naguère si resplendissante de force et de santé, il ne lui restait plus que des jours de douleurs et de souffrances : transformation soudaine, qui ne le prit pas au dépourvu; car, dès le début, il montra la même patience que s'il eût été, depuis longtemps, accoutumé à souffrir. Il ne se plaignait que de ne pas assez aimer Dieu, de ne pas assez souffrir, de ne pas assez prier.

» Et toutefois, il ne se faisait pas illusion. Comme le saint roi Ezéchias, il sentait bien qu'il *s'avançait vers les portes du tombeau. Le soir, il espérait* au plus *d'aller jusqu'au matin : et le matin,* il s'attendait qu'*avant le soir, Dieu aurait terminé sa vie.* (Isaï. XXXVIII. 14. 15).

» Il va donc être ravi à l'amour de son cher Diocèse; mais cette houlette pastorale, qu'il reçut de mains si sûres et si vénérées, aujourd'hui que la mort va l'arracher des siennes, la laissera-t-il tomber dans des mains inconnues? Rassurez-vous, pieux Clergé; religieuses Populations, rassurez-vous. Votre Pontife, ou plutôt votre

Père, vous aime trop pour que vous deveniez orphelins. *Non relinquam vos orphanos.* (Joan. XIV. 18). Dût-il cesser d'être votre Evêque, pour assurer votre avenir, il n'hésitera pas : il hâtera l'heure du sacrifice. S'arrachant du doigt son Anneau pastoral, il le mettra au doigt de celui à qui il lègue son Epouse chérie, pour qu'elle soit à l'abri des tribulations du veuvage.

» Tel fut, nos Très-Chers Frères, le dernier bienfait de son Episcopat, le testament de son amour : et quel plus magnifique présent pouvait-il nous faire que de nous donner, pour son successeur, un Evêque, que déjà les autres diocèses nous envient, dont le mérite et la prudence consommée sont connus dans d'illustres églises, et qui, *pour* une œuvre de charité et de paix, *l'œuvre* par excellence *de Jésus-Christ, n'a pas craint d'exposer sa vie et d'affronter la mort.* (*Propter opus Christi, ad mortem accessit, tradens animam suam.* Philipp. II. 30.)

» Et maintenant, ô notre Père chéri, quittez cette terre, où il ne vous reste plus rien à faire pour le salut de nos âmes : montez au ciel où vous attend la couronne de vie. Là, vous prendrez place parmi les plus glorieux Pontifes de votre Eglise de Nantes : comme eux, vous rayonnerez de l'éblouissante lumière de Dieu même; comme eux *vous vous enivrerez à ce torrent de délices* (Psalm. XXXV. 9.) réservé aux bons et fidèles pasteurs : comme eux aussi, nous l'espérons, vous aurez vos regards attachés sur ceux que vous avez laissés ici-bas; vous prendrez part, comme autrefois, à leurs joies, et à leurs peines; vous intercéderez pour eux et leur obtiendrez la surabondance des bénédictions célestes : en retour, votre mémoire ne périra jamais dans les cœurs.

» Pour nous, N. T. C. F., ne nous bornons pas à des

larmes stériles, ni à des regrets superflus. Pleurons, sans doute, notre bien-aimé pontife : mais n'omettons pas de nous souvenir de ses conseils et d'imiter ses vertus.

» Prions aussi pour lui; car c'est au Dieu des justices, qui aperçoit des souillures jusque dans ses anges, qu'il doit compte de nos âmes : et peut-être lui reste-t-il encore à expier la responsabilité de nos résistances à la grâce. Et quand nous aurons acquitté cette première dette de justice et d'amour, nos vœux, nos espérances et nos prières se tourneront vers celui qui se montre si digne de le remplacer, et qui possède déjà toute notre confiance et notre filiale vénération.

» A ces causes, après en avoir délibéré avec nos vénérables confrères, les dignitaires, chanoines et chapitre de l'église cathédrale,

» Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

» 1° Le premier jour libre après la publication du présent Mandement, il sera célébré, dans toutes les églises paroissiales du diocèse, un service solennel pour le repos de l'âme d'Illustrissime et Révérendissime Père en Dieu Monseigneur Jean-François de Hercé, Evêque de Nantes, assistant au Trône pontifical.

» Il sera annoncé au prône le dimanche précédent, et MM. les curés en donneront avis aux autorités locales.

» La veille, de six à sept heures du soir, et le jour du service, le matin, entre six et sept heures, on fera sonner les cloches, soit en glas, soit en volées.

» 2° Il sera célébré une messe *pro Episcopo defuncto*, dans les séminaires, hospices, colléges et communautés religieuses du diocèse.

» Les communautés et les personnes pieuses sont invitées à faire une ou plusieurs communions, à cette intention.

» 3° Les trente jours qui suivront les obsèques (dimanches et fêtes exceptés), il sera célébré par le chapitre, au maître-autel de la cathédrale, à l'issue de l'office capitulaire, une messe à voix basse, *pro Episcopo defuncto*, suivie du *De Profundis*.

» 4° Tous les Prêtres diront une messe pour le prélat défunt; et, à dater de la réception du présent Mandement, ils diront pendant huit jours, les collecte, secrète et postcommunion *pro Episcopo defuncto*. (Miss., p. CXXIII).

» 5° Nous continuons aux confesseurs, prédicateurs et autres prêtres exerçant des fonctions dans le diocèse, les pouvoirs dont ils étaient revêtus, lors du décès de notre vénérable évêque; toutes choses demeurant au même état, jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné.

» Et sera notre présent Mandement lu au prône des messes paroissiales, ainsi que dans toutes les églises, séminaires, chapelles et établissements religieux du diocèse, publié et affiché partout où besoin sera.

» Donné à Nantes, sous nos seings, le sceau du chapitre, etc., le six février 1849.

« DANDÉ, VRIGNAUD, *Vic. gén.* »

Après les absoutes voulues, le corps fut descendu dans le caveau où repose Mgr de Guérines. Dans cette prévision le prélat écrivait quelques jours auparavant, avec ce style qui n'appartient qu'à lui : « Je m'en remets au Seigneur qui bientôt va me jeter dans le petit caveau-Guérines. Ce petit trou obscur ne me plaît pas trop. Mais à la réflexion je serai là, quoiqu'*empaillé*, tout près de l'Agneau divin qui s'immolera sur l'autel. Ainsi ne nous plaignons pas trop. Cela vaudra mieux que le plus riant paysage, arrosé d'une onde limpide, rafraîchi par les zéphyrs. »

Pour nous consoler d'une si grande perte, nous éprouvons le besoin de relire et de méditer ces autres paroles écrites encore par lui et qu'il semble nous adresser du fond de son tombeau : « Il n'y a que le sentiment religieux qui fasse que l'homme se félicite de vivre : car autrement quel fardeau à traîner que cette amère existence! Mais avec Jésus, le fardeau devient doux et léger; on veut le porter, on veut les épines de sa couronne, on veut pleurer avec les filles de Jérusalem, on veut partager ce fiel et ce vinaigre, on veut mourir avec lui et pour lui. Qu'ils sont insensés, ceux qui se privent de tant de bonheur! N'y eût-il pas d'autre vie, ne serait-il pas encore doux de passer celle-ci dans l'habitude de cette douce joie. Mais il est un paradis : je ne mourrai pas, je vivrai, et pendant une éternité, je chanterai les louanges de celui que je ne puis pas assez aimer avec ce cœur de chair, pendant que j'habite cette maison de boue. Et comme elle sera resplendissante, cette enveloppe dont nous serons revêtus au grand jour! Qu'il sera doux de se retrouver là tous, de se reconnaître, de se donner la main pour entourer l'Agneau avec ce chant qui retentira d'âge en âge, avec cet *Alleluia* éternel. »

FIN.

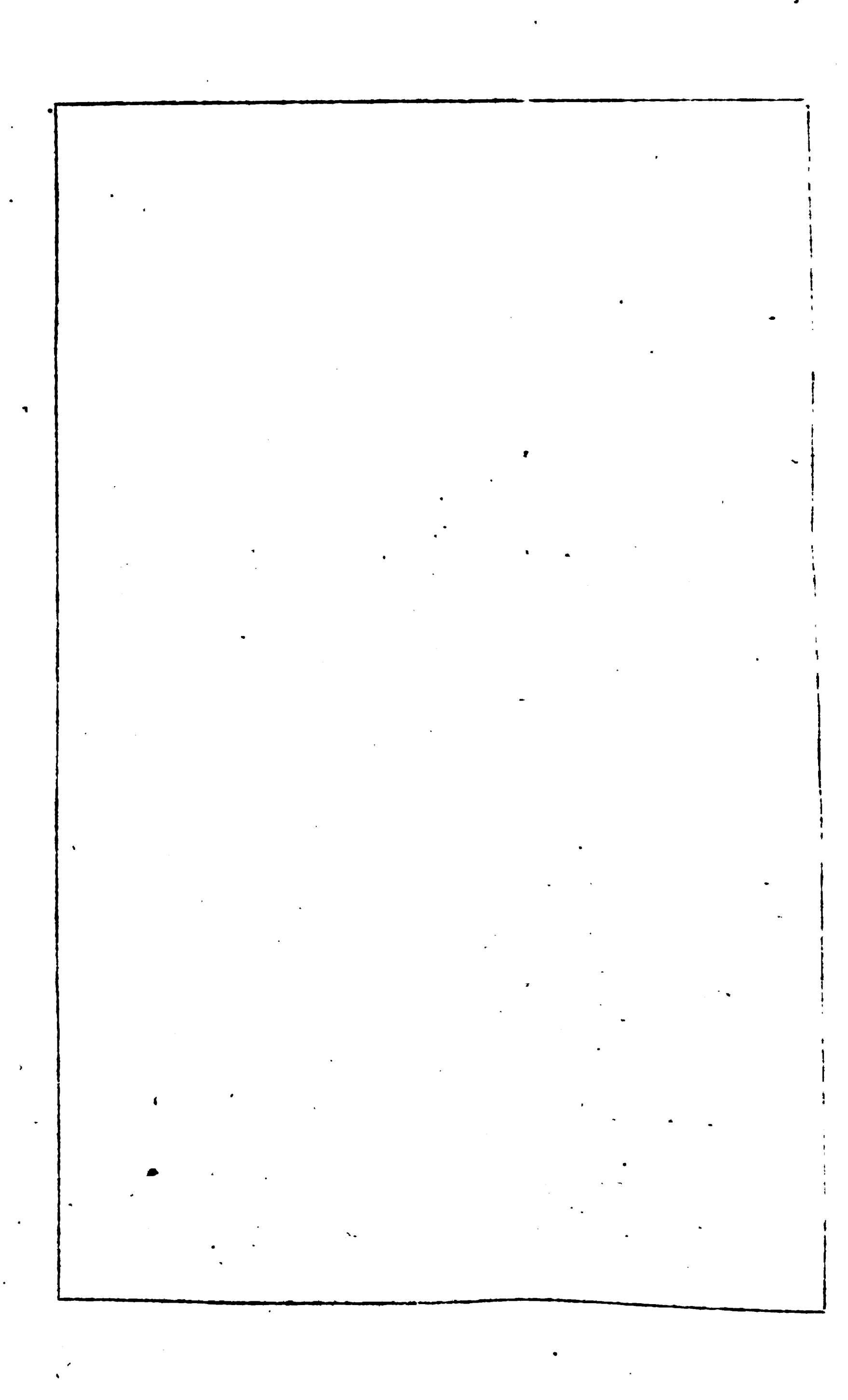
TABLE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.




Digitized by Google